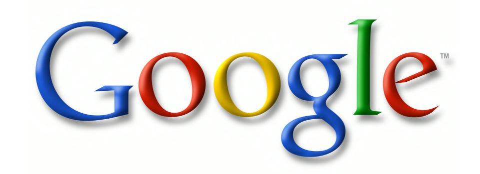
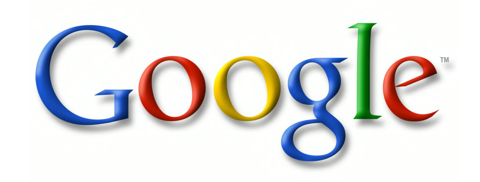
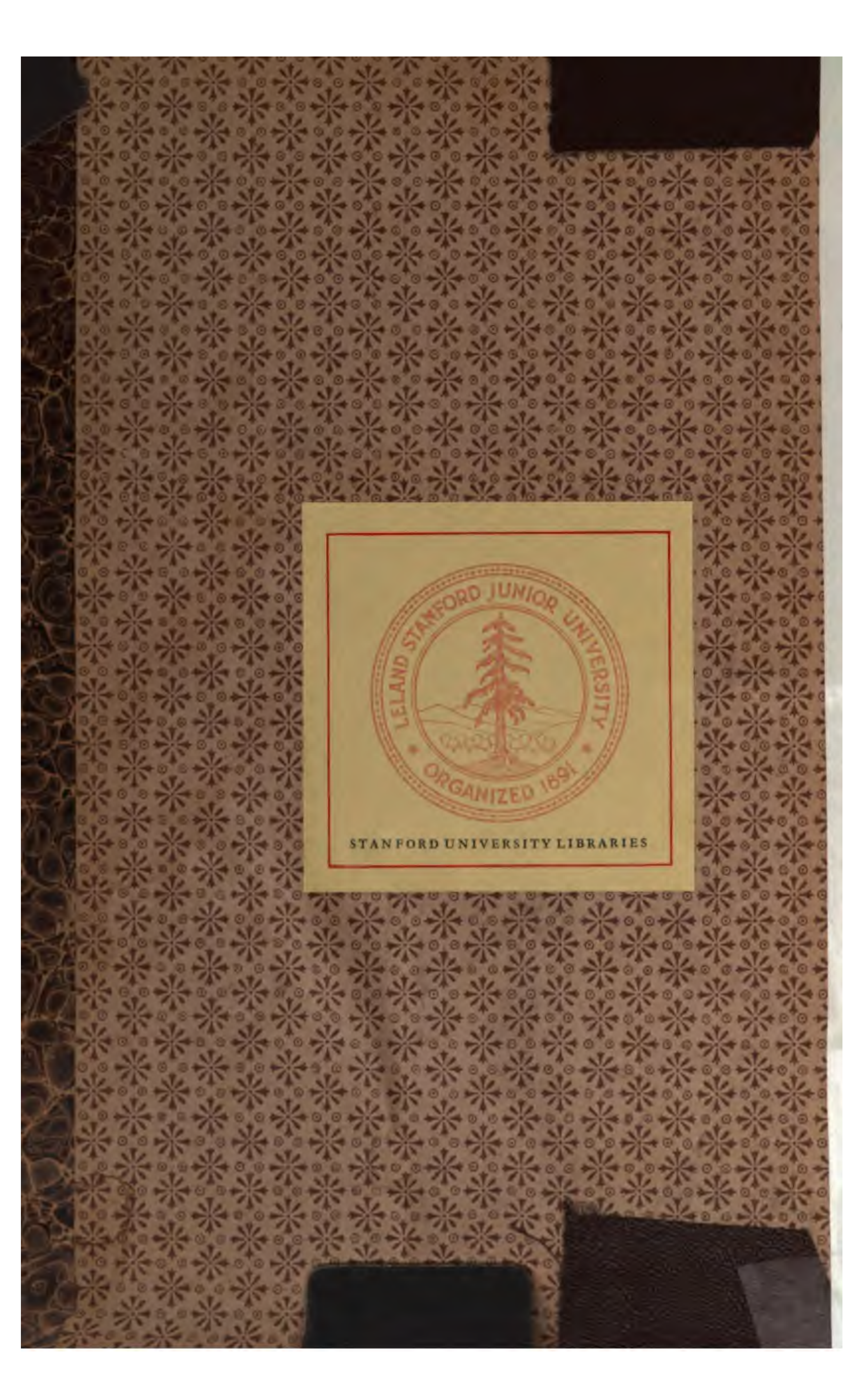







LELAND STANFORD JUNIOR UNIVERSITY
ORGANIZED 1891
STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES

Douze Ans

dans

l'Amérique latine



A NOS AMIS

DE L'AMÉRIQUE LATINE,

BIENFAITEURS INSIGNES DE L'ŒUVRE

DE LA PROPAGATION DE LA FOI,

EN SOUVENIR DE LEUR CORDIAL ACCUEIL

ET EN TÉMOIGNAGE

DE NOTRE TRÈS VIVE RECONNAISSANCE

CES HUMBLES PAGES

SONT DÉDIÉES

PAR

F. TERRIEN



MONSEIGNEUR F. TERRIEN

Délégué de la Propagation de la Foi.

Mgr Ferdinand TERRIEN
de la Société des Missions africaines de Lyon

Douze ans
dans


l'Amérique latine

VOYAGES
SOUVENIRS — TRAVAUX APOSTOLIQUES

---

90 gravures et 7 cartes dans le texte



PARIS
LIBRAIRIE BLOUD & Cie
4, rue Madame et 59, rue de Rennes

IMPRIMATUR

Parisiis, die 30 Octobris 1903
P. Fages,
vic.-gen.

PRÉFACE

L'homme n'a rien de plus cher, ici-bas, que sa patrie et sa famille. Le pays qui l'a vu naître, les parents, les amis, ceux de sa race et de son sang, semblent suffire à la faculté que possède son cœur de s'attacher et d'aimer.

Et cependant celui qui est sorti de la petite patrie où son enfance fut heureuse, et qui a trouvé, sous d'autres cieux, des âmes auxquelles il s'est attaché par le lien puissant de la charité, et avec lesquelles il a senti naître la mystérieuse harmonie des sympathies personnelles, celui-là ne peut-il pas dire qu'il a deux patries, deux familles ?

Or, c'est la joie que, sans mérite de notre part, nous éprouvons, maintenant qu'après avoir été chargé pendant douze années de la mission d'organiser dans l'Amérique latine, en qualité de délégué, l'Œuvre de la Propagation de la Foi, et que, revenu dans notre chère France, notre pensée se reporte vers ces contrées où nous avons trouvé tant de foi, tant de charité pour le salut des âmes, tant de cordialité et de dévouement pour notre personne. Nous n'hésitons pas à le proclamer : Oui, certes, l'Amérique latine est pour nous une seconde patrie sur la terre.

Et de même que chacun de nous a des obligations vis-à-vis de son pays, de sa famille, de ses amis, nous aussi,

pénétré de reconnaissance pour l'accueil généreux qu'on nous a fait, et surtout pour le bien qu'on nous a permis de faire dans le Nouveau Monde, nous voulons adresser un témoignage de notre gratitude et de notre toujours vivante affection à tous nos amis, à tous nos bienfaiteurs du Mexique, du Brésil, de la République Argentine, de l'Uruguay, du Chili, du Pérou, de la Bolivie et du Vénézuéla.

Il nous a semblé que le meilleur moyen de les remercier était d'écrire l'histoire des grandes œuvres accomplies, grâce à leur zèle, pour la Propagation de la Foi.

Nous-même, en relisant les documents où revivent les douze années que nous avons passées dans cette belle et chère Amérique latine, nous avons éprouvé de très douces émotions, et notre âme s'est sentie attendrie bien des fois au souvenir de ce passé désormais impérissable pour la mémoire de notre cœur.

Notre désir est que ces feuilles s'envolent là-bas, au loin, vers ces Évêques vénérés, qui nous ont si paternellement ouvert leurs diocèses, vers ces prêtres dévoués et ces ferventes communautés religieuses, qui nous ont si puissamment secouru, vers toutes ces familles chrétiennes, qui nous ont fait un si charmant accueil et nous ont si généreusement prodigué leurs aumônes. Puisse ce livre leur rappeler à tous la grande Œuvre qu'ils ont élevée dans leur pays ; que ces pages leur disent, au nom de tous ceux qui s'intéressent à la Propagation de la Foi, l'admiration qu'ont provoquée en Europe la promptitude de leur zèle et les larges offrandes de leur inépuisable charité !

Si l'obéissance nous retient loin de leur bien-aimée

patrie, — qui, depuis lors, demeure aussi la nôtre, — nous sommes heureux de leur dire que nous vivons toujours près d'eux par le cœur, et qu'il nous reste la consolante espérance de les retrouver un jour et de les reconnaître pour des frères dans la patrie permanente du Ciel.

F. TERRIEN,
Délégué de l'Œuvre de la Propagation de la Foi.

INTRODUCTION

Après avoir passé six années dans l'Amérique du Sud, Brésil, Montévideo, République Argentine, Paraguay et Chili, pour remplir une mission spéciale en faveur de nos chrétientés de la côte occidentale d'Afrique, j'étais revenu à Lyon en avril 1888, avec mon cher compagnon de voyage, le R. P. Boutry, pour rendre compte de nos travaux au Très Révérend Père Planque, supérieur général de la Société des Missions Africaines à laquelle j'appartiens.

A cette même époque, les Conseils centraux de l'Œuvre de la Propagation de la Foi cherchaient le moyen d'établir cette œuvre admirable dans les pays catholiques de l'Amérique latine.

Il sembla à MM. les Directeurs de l'Œuvre que l'expérience acquise par mon long séjour dans ces contrées, la connaissance de la langue espagnole et de la langue portugaise, étaient des titres qui me désignaient à leur choix, et ils voulurent bien me confier cette grande, noble, mais bien lourde tâche.

La lettre qu'ils m'écrivirent, outre sa valeur documentaire, est un résumé complet de l'état de la question. Elle fait connaître les raisons qui poussaient les zélés Direc-

teurs de la Propagation de la Foi à établir l'Œuvre dans l'Amérique latine, et aussi les espérances que ces Messieurs fondaient sur l'esprit catholique de nos frères du Nouveau Monde.

ŒUVRE DE LA PROPAGATION DE LA FOI
EN FAVEUR DES
MISSIONS ÉTRANGÈRES
des Deux Mondes

Conseils centraux de Lyon et de Paris

1er avril 1889.

TRÈS RÉVÉREND PÈRE,

Nous vous remercions d'avoir bien voulu accueillir notre requête. C'est une mission toute de dévouement que nous vous confions, et malgré les objections que vous nous avez adressées, objections qui vous honorent, nous persistons à croire que la cause de l'Œuvre de la Propagation de la Foi ne saurait être placée en meilleures mains.

Vous connaissez les besoins des missionnaires, vous-même avez travaillé pendant plusieurs années en Afrique, sur une portion déshéritée du champ du Père de famille ; vous avez vu alors de vos yeux le dénùment, la pauvreté des ouvriers évangéliques, vous avez entendu les supplications des païens réclamant des prêtres, et vous vous êtes heurté devant cette impuissance cruelle pour un cœur d'apôtre, le manque de ressources nécessaires pour accomplir l'œuvre de Dieu. Mieux que d'autres vous pouvez donc faire entendre notre appel aux fidèles des républiques et des états si catholiques de l'Amérique du Sud. Puis n'avez-vous pas récemment parcouru ces pays à la foi si vive ? Vous nous en avez parlé avec enthousiasme ; nous savons, par vous, quel bon accueil vous avez reçu et des illustres Archevêques et Evêques et des différentes congrégations religieuses que vous avez trouvées sur votre route et de ces peuples toujours généreux. Nous aimons donc à espérer que, venant en notre nom, vous rencontrerez les mêmes égards et la même bonté.

Du reste, vous vous présenterez non seulement comme le délégué d'une Œuvre, mais on saura que votre mission a été approuvée par la Sacrée Congrégation de la Propagande et que votre vénérable supérieur, le Très Révérend Père Planque s'est privé lui-même de vos éminents services pendant

quelques années, pour ouvrir une carrière plus vaste devant votre zèle, et vous prêter aux missions du monde catholique tout entier.

Allez donc, mon Révérend Père, allez avec la même ardeur qui vous poussa, avant votre entrée dans les ordres sacrés, à voler comme zouave pontifical à la défense du Saint-Siège menacé ; allez, vous dirons-nous avec Isaïe, *comme un ange rapide*, plaider, auprès des âmes généreuses de l'Amérique du Sud, la cause des nations déshéritées qui attendent le secours. Demandez des ressources considérables et laissez, après votre passage, notre œuvre complètement organisée, avec ses dizaines, avec un directeur zélé dans chaque diocèse, afin que l'Amérique nous envoie annuellement des aumônes dignes de sa foi et de sa brillante civilisation.

Allez, le grand Pape qui gouverne l'Eglise bénira votre mission, l'Eminentissime cardinal Siméoni vous soutiendra de ses conseils et de ses encouragements, l'épiscopat tout entier facilitera vos démarches, et vous compterez dans votre long voyage autant d'amis dévoués qu'il y a d'amis de la civilisation chrétienne et de l'Eglise catholique.

Pour nous, nous vous suivrons de nos prières et de nos vœux ; chaque jour, nous demanderons à Dieu qu'Il vous protège, qu'Il vous ramène sain et sauf, qu'Il vous donne l'honneur d'avoir ouvert un sillon fécond dans ce champ de la charité, qui alimente et les missionnaires et leurs missions.

Veuillez agréer, mon Révérend Père, l'expression de nos sentiments respectueusement dévoués.

Le Président du Conseil central de Paris,
C. HAMEL.

Le Président du Conseil central de Lyon,
FR. DES GARETS.

Au Très Révérend Père Terrien, missionnaire de la Société des Missions Africaines.

Le développement, la prospérité des Missions catholiques chez les infidèles du monde entier, telle était la vraie fin de l'Œuvre que l'on me proposait. Un missionnaire pouvait-il se soustraire à ce mandat ? Sans doute l'entreprise offrait des difficultés innombrables, sans doute mon insuffisance me troublait; mais les circonstances dans lesquelles on s'adressait à moi paraissaient providentielles et semblaient un signe de la volonté de Dieu. Après avoir prié Notre-Seigneur de me diriger, fort du consen-

tement et de l'approbation de mon supérieur, je me décidai à répondre à ces Messieurs des Conseils centraux que j'acceptais leur proposition.

Par la lettre qui suit, ils me tracèrent à grands traits le programme de ma nouvelle mission et m'accréditèrent comme délégué de l'Œuvre de la Propagation de la Foi.

ŒUVRE DE LA PROPAGATION DE LA FOI
Conseils centraux de Lyon
et de Paris.

Lyon, le 5 février 1889.

Très Révérend Père,

Maintenant que nous en avons obtenu l'autorisation du Très Révérend Père Planque, le vénérable Supérieur de votre congrégation, il est temps que nous nous adressions à vous, que nous vous exposions le plan formé d'accord avec Son Eminence le cardinal Simeoni, préfet de la Sacrée Congrégation de la Propagande, et que nous vous demandions si vous voulez bien nous aider à le réaliser.

Vous n'ignorez pas, Très Révérend Père, quelle extension considérable les missions ont prise depuis un demi-siècle ; leur nombre a triplé depuis un demi-siècle, et le nombre des ouvriers qui y travaillent à la vigne du Sei- a augmenté encore plus rapidement. Vous-même, appartenant à une Congrégation qui évangélise des millions de païens et devant laquelle s'ouvrent des pays inconnus, vous savez combien le défaut de ressources nécessaires est un obstacle sensible pour le missionnaire dont le zèle voudrait n'avoir jamais à compter avec les moyens matériels. Vous ne serez donc pas étonné que les Conseils centraux de l'Œuvre de la Propagation de la Foi s'inquiètent des moyens d'accroître les ressources qu'ils peuvent mettre à la disposition des missions.

Notre œuvre est maintenant établie presque partout dans l'Ancien Monde et dans le Nouveau ; plusieurs nations, les Etats-Unis entre autres, commencent à occuper sur nos listes un rang honorable. Mais dans les autres Etats de l'Amérique, une organisation imparfaite jusqu'à présent, principalement par suite de l'éloignement des centres de l'Œuvre, ne lui a pas permis d'atteindre son développement normal. Dans ces pays si riches de l'Amérique centrale et de l'Amérique méridionale, pays où la Foi est si ardente, la

charité si généreuse, c'est à peine si, de loin en loin, quelques diocèses nous envoient leurs aumônes.

Sous l'inspiration de l'Eminentissime Préfet de la Propagande, les Conseils ont donc étudié les moyens de compléter l'organisation de l'Œuvre dans les pays où elle existe et de l'étendre là où elle est encore inconnue. Des lettres écrites aux vénérables Evêques de ces régions par le cardinal Siméoni et par les Conseils ont amené des réponses, gages de succès.

Mais le moyen auquel nous nous sommes surtout arrêtés, c'est l'envoi d'un délégué, qui parcourrait toute l'Amérique centrale et méridionale, s'entendant directement avec Nosseigneurs les Evêques, leur fournirait de vive voix les renseignements nécessaires pour assurer la vie de l'Œuvre, établirait des comités, ferait, en un mot, une véritable croisade en faveur de la Propagation de la Foi.

Mais, Très Révérend Père, ce plan formé depuis de longs mois, il restait à choisir celui qui l'exécuterait. C'est pendant que nous cherchions autour de nous que vous revîntes d'Amérique, et cette coïncidence nous parut providentielle.

Vous connaissiez déjà plusieurs Etats de l'Amérique méridionale où vous veniez de passer six ans, vous parliez la langue espagnole et portugaise qui y sont nécessaires, vous aviez déjà subi l'épreuve de ces climats si différents du nôtre. Nous eûmes immédiatement la pensée que, missionnaire, vous voudriez bien accepter de rendre un aussi immense service à l'œuvre nourricière des missions. Nous nous adressâmes à votre vénéré Supérieur, qui consentit sans peine à un projet aussi utile à l'extension du règne de Notre-Seigneur.

Forts de son assentiment, nous venons donc, maintenant, Très Révérend Père, solliciter aussi le vôtre. Ce sont évidemment de nouvelles fatigues, un long voyage, de pénibles démarches que nous venons vous offrir. Mais vous les accepterez pour l'amour des missions auxquelles votre collaboration procurera des avantages considérables. Nous prions Dieu qu'Il daigne diriger votre résolution et vous inspirer le désir de travailler à l'œuvre sublime de l'apostolat, dans la nouvelle voie où nous vous demandons d'entrer.

Veuillez agréer, Très Révérend Père, l'hommage de la respectueuse considération avec laquelle nous avons l'honneur d'être vos très humbles et très obéissants serviteurs,

Le Président du Conseil central de Paris,
C. HAMEL.

Le Président du Conseil central de Lyon,
FR. DES GARETS.

Au Très Révérend Père Terrien, missionnaire de la Société des Missions Africaines.

A l'Œuvre que se proposaient les Conseils de la Propagation de la Foi, il manquait la consécration de toute œuvre catholique, l'assentiment et la bénédiction du Vicaire de Jésus-Christ. Aussi deux directeurs firent-ils le voyage de Rome pour aller présenter au Saint-Père le Delégué que les Conseils avaient choisi.

Les *Annales de la Propagation de la Foi* publièrent, dans le bulletin d'avril 1889, le compte rendu de cette audience qui reste pour moi un des événements les plus émouvants de ma vie.

AUDIENCE PONTIFICALE

ACCORDÉE A L'ŒUVRE DE LA PROPAGATION DE LA FOI

le Lundi Saint 15 Avril

Chaque jour ajoute à notre reconnaissance envers Sa Sainteté Léon XIII. Au milieu des sollicitudes de tous genres qui ont rempli ce grand Pontificat, jamais nous n'avons adressé une prière qui n'ait été aussitôt entendue. Encycliques, brefs, bénédictions, audiences privilégiées, tout a prouvé l'amour du Saint-Père pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi.

Le Lundi saint, 15 avril, une nouvelle faveur nous était accordée et deux délégués des Conseils étaient admis en audience particulière.

Voici à quelle occasion nous avions sollicité cet honneur. Nous voyons chaque année s'étendre le champ de l'apostolat et se multiplier les ouvriers évangéliques ; malheureusement et malgré tous nos efforts le budget de l'Œuvre reste stationnaire ; les ressources que nous pouvons mettre à la disposition des chefs de missions, subdivisées en parts nombreuses, sont insuffisantes aujourd'hui à assurer aux missionnaires et à leurs néophytes le pain quotidien. Or, en parcourant la liste des diocèses du monde dans lesquels nous comptons des bienfaiteurs, nous avons remarqué que la vieille Europe nous apportait presque seule, depuis l'origine de notre Œuvre, l'offrande de sa charité. Sans doute, depuis le Concile de Baltimore, les Etats-Unis nous donnent de légitimes espérances pour un prochain avenir ; mais, dans le

Nouveau Monde, il y a d'autres peuples à civilisation brillante ; ces peuples, dirigés par d'illustres évêques, comprendront facilement tout ce qu'il y a de grand dans notre Œuvre.

Encouragés par la Sacrée Congrégation de la Propagande, nous avons résolu de nous adresser à ces nations généreuses et de leur envoyer un délégué qui, traversant les mers, ira leur porter nos prières et nos désirs. Soutenu, nous en avons la certitude, par les chefs de chaque diocèse, il laissera, après son passage, notre Œuvre parfaitement organisée, avec ses dizaines, avec son directeur diocésain.

Le prêtre que nous avons choisi a servi autrefois comme zouave pontifical ; puis, après le licenciement de l'héroïque phalange, il s'est consacré, dans la Société des Missions Africaines de Lyon, à l'apostolat laborieux de la Côte des Esclaves. C'est le R. P. Ferdinand Terrien, du diocèse de Nantes.

Avant son départ, nous avons désiré faire bénir, par le Pontife Suprême, une mission dont le succès sera si utile à la prospérité de notre Œuvre. Léon XIII a daigné accéder à notre prière. Jamais, nous osons le dire, le cœur du Pontife n'a débordé de plus de tendresse. Lorsque nous eûmes révélé au Saint-Père nos projets et nos espérances, lorsque nous lui eûmes présenté notre délégué, Sa Sainteté félicita vivement les Conseils de Lyon et de Paris de leur zèle pour accroître une Œuvre qui est par excellence l'Œuvre de Dieu, *opus Dei ;* puis, s'adressant au Père Terrien :

« Allez, mon fils, allez vers ces régions lointaines, vers ces peuples à la foi ardente et au cœur généreux ; *dites leur que si les Conseils de la Propagation de la Foi vous ont choisi,* C'EST LE PAPE LUI-MÊME QUI VOUS ENVOIE, le Pape qui bénit tous ceux qui vous recevront et qui répondront à votre appel. »

Jamais parole plus encourageante et plus fortifiante ne pouvait tomber des lèvres du Vicaire de Jésus-Christ ; jamais projet conçu pour la gloire de Dieu ne commença à se réaliser sous des auspices aussi favorables ! Que nos amis accompagnent de leurs prières notre délégué ! Adressons aussi l'expression de notre vive reconnaissance à notre grand et bien-aimé Pontife Léon XIII. Que Dieu le conserve longtemps à l'amour de ses enfants ! Qu'il multiplie, pour le bonheur de l'Église et du monde, les années de son glorieux pontificat !

Désormais, il ne me restait plus qu'à répondre à l'attente du Pape et des Conseils centraux, et me préparer à la grande entreprise qui m'était confiée.

MM. les Directeurs, comprenant que je ne pouvais aller seul dans ces pays lointains, m'engagèrent à prendre un compagnon. Mon choix se porta sur le R. P. Léandre Gallen appartenant, lui aussi, à la Société des Missions Africaines, et, lui aussi, enfant de la Bretagne. Notre départ fut fixé au mois d'octobre 1889.

L'heure du départ étant arrivée, nous nous rendîmes au Havre, et le 19 de ce mois nous nous embarquâmes sur le transatlantique « *La Bretagne* », à destination de New-York. Cet itinéraire était plus rapide et plus sûr que celui de Saint-Nazaire à la Vera-Cruz.

CARTE DU MEXIQUE

DOUZE ANS DANS L'AMÉRIQUE LATINE

PREMIÈRE PARTIE

LE MEXIQUE

CHAPITRE PREMIER

Le voyage. -- Du Havre à Mexico. — Le Mexique. Premières impressions. — Accueil de Sa Grandeur Mgr Labastida y Davalos, archevêque de Mexico. — Les Noces d'or de Mgr Labastida. — Une soirée au Cercle catholique. — Lettre pastorale de Mgr l'Archevêque de Mexico.

Pendant que nous voguions vers l'Amérique, nous n'avions garde d'oublier l'Œuvre dont nous étions les représentants et les messagers. Aussi avions-nous à cœur de tenir au courant des péripéties de notre voyage MM. les Directeurs de l'Œuvre et les chers associés européens de la Propagation de la Foi. Les premières lettres racontèrent notre voyage sur l'Atlantique, notre arrivée aux Etats-Unis et nos premières impressions sur le Mexique.

∴

Du Havre à New-York.

A bord de la *Bretagne*, 26 octobre 1889.

Comme vous le voyez, c'est du bord même de la *Bretagne*, et avant de quitter ce navire qui doit nous déposer demain dans le port de New-York, que je vous écris cette lettre. Le prochain paquebot vous apportera ainsi sans retard des nouvelles de notre heureux voyage. Les mille lieues qui nous séparent de la France ont été fran-

chies si rapidement qu'il me semble que c'est encore de *chez nous* que je vous écris. Nous nous sentons encore en France à bord d'un bateau français qui porte un nom cher à des Bretons.

Sur ce magnifique navire, on a tout fait pour rendre la traversée agréable aux passagers, et l'on s'aperçoit à peine de la longueur d'un grand voyage et des fatigues d'une campagne sur mer. Pour des missionnaires habitués ou prêts à se résigner à toutes les privations, l'existence à bord de la *Bretagne* sort de l'ordinaire.

Luxe des appartements, salons richement décorés, panneaux et plafonds peints et dorés, corniches et colonnettes sculptées, escaliers à rampes d'acajou, glaces, tapis, fauteuils de velours, service de table princier fait par une foule de domestiques, tout ici a été organisé pour les riches, pour les heureux de ce monde. Mais laissons de côté ce confortable tant prisé de nos compagnons de route et qui gêne un peu la simplicité de nos goûts et de nos habitudes. Du reste, comme contraste, sur le second pont, les émigrants allemands et italiens, qui vont chercher fortune en Amérique, nous rappellent que, sur la *Bretagne* comme dans le reste du monde, la pauvreté coudoie l'opulence. Toutefois il semble que la joie ne soit pas le privilège de la première classe. Dans ces beaux salons tout est guindé, froid, d'une raideur yankee qui sent son origine anglaise ; sur le pont des émigrants, on rit, on chante, et les instruments de musique italiens accompagnent les voix allemandes. Que de projets, que d'espérances, que d'illusions aussi dans toute cette foule qui court au loin à la recherche du bonheur ! On fuit la vieille Europe qui dévore ses enfants et l'on se réfugie dans la libre Amérique.

Impassible comme le destin, la *Bretagne* entraîne tout ce monde vers les rivages du nouveau continent. Rapide comme l'oiseau des mers, elle s'éloigne de plus de quatre cents milles (cent vingt-cinq lieues) par jour des côtes de France. En vain le vent du nord-ouest, ce vent des tempêtes dans l'Atlantique, a soufflé avec violence ; en vain l'Océan a lancé ses vagues contre les flancs du vaisseau, rien ne l'arrête dans sa course. Dominant fièrement les vagues sur lesquelles elle glisse, seule dans ce cercle immense de l'horizon marin, la *Bretagne* semble la reine de la mer. C'est à peine si nous avons aperçu deux ou trois navires du Havre à Terre-Neuve. Cet isolement déplaît. Il y a quelque vingt ans, quand florissait encore la navigation à voile, de nombreux navires sillonnaient les mers. On aimait à apercevoir ces voiles blanches dans le lointain ; un navire passant plus près était salué comme un ami. On ne se trouvait

jamais seul, comme perdu sur ces grandes solitudes de l'Océan.

Aujourd'hui, un gros navire de fer dont la machine défie vents et tempêtes, renferme dans ses flancs la cargaison de vingt trois-mâts. La navigation à voile est finie, la mer a perdu une de ses poésies.

Sur le banc de Terre-Neuve, nous passons près de trois petites goëlettes qui, malgré la saison avancée, s'obstinent à continuer leur pêche de morue. Quel pain bien gagné que celui de ces pauvres marins, qui passent là cinq et six mois de l'année, risquant continuellement leur vie dans leurs légers canots ou sur leur bâtiment même ancré sur le banc, et qu'un paquebot peut couper en deux dans la nuit ou le brouillard !

Le départ du gros de la flottille des pêcheurs a permis à la *Bretagne* de passer au nord du banc et près des côtes de l'ile de Terre-Neuve. Le télégraphe a dû signaler notre passage, car nous avons échangé des signaux avec le sémaphore du cap Race. Puis nous avons dit adieu à ces rivages autrefois français, à ces falaises de rochers, dénudées, sans arbres, qui nous rappellent les côtes sauvages de Belle-Ile, et le bateau s'est remis à filer à toute vitesse vers la grande cité américaine.

Dans la soirée ainsi que le lendemain, nous avons traversé des couches de brume, et la sirène a lancé à travers le brouillard son cri strident, formidable. Vers deux heures de l'après-midi, un bateau-pilote de New-York a été signalé. Aussitôt, grande rumeur à bord. Tout le monde accourt sur le pont et les longues-vues et les jumelles marines se braquent à l'envi vers la barque américaine. L'arrivée du pilote est un événement joyeux, car son apparition annonce le voisinage du port. Et puis la haute société du bord, pour rester dans ses habitudes, a fait des paris sur le numéro du bateau. On ne serait pas du vrai *high life* si l'on ne pariait pas. Pendant la traversée, on a parié tous les jours sur le nombre de milles que ferait la *Bretagne* dans les vingt-quatre heures et l'on accourait à midi voir le *point* que l'on affiche à ce moment.

Le bateau-pilote qui nous arrive porte le numéro quatre dans sa voile de misaine. Nous stoppons et une petite nacelle nous amène le pilote à bord de la *Bretagne*. Puis la puissante machine se met de nouveau en jeu et nous reprenons notre course à toute vitesse.

Ce dernier soir passé à bord est une soirée de fête : grand dîner, appelé le dîner du commandant, concert au profit des familles des marins naufragés du Havre, par les artistes de bonne volonté qui se

trouvent parmi les passagers. Cette petite fête est favorisée par une mer calme qui adoucit le roulis fatigant de la traversée.

A trois heures du matin, on est éveillé par le bruit de l'ancre et de la chaîne, le bateau est arrêté, on est arrivé.

Aussitôt on s'élance sur le pont pour voir cette fameuse ville de New-York, pour saluer la statue de la Liberté « éclairant le monde ». Malheureusement le mauvais temps, le vent et la pluie obscurcissent l'éclat du célèbre phare.

De l'entrée de la rade où la *Bretagne* est à l'ancre, on aperçoit à travers la pluie les lumières des trois villes, Brooklyn, New-York et New-Jersey, et, comme une étoile, le flambeau de la « Liberté » dominant cette longue ligne de feu.

Par un temps clair le spectacle doit être splendide. Vers huit heures, la *Santé* arrive à bord, et comme la *Bretagne* et ses passagers se portent admirablement, nous avons la permission d'entrer dans le bassin des docks de la Compagnie Transatlantique.

P.-S. — Le voyageur qui arrive pour la première fois dans cette rade et ce port de New-York, reste stupéfait du mouvement incessant des navires et des bateaux vapeurs de toute taille et de toute forme qui sillonnent la baie. C'est un spectacle unique au monde, comme aussi celui des rues avec leurs tramways, les chemins de fer des grandes avenues et tout le brouhaha de la ville la plus commerçante du monde.

Nous avons vu Mgr l'Archevêque qui a été assez bon pour nous accueillir avec une grande bienveillance et nous accorder une lettre, témoignage de l'intérêt qu'il porte à notre Œuvre.

Dans peu de jours nous quitterons la grande métropole américaine et nous entrerons sur le terrain de notre mission. Une prochaine lettre vous rendra compte de cette seconde étape de notre voyage. Nous comptons sur vos prières pour obtenir les grâces dont nous avons besoin.

*
* *

Si rapide qu'eût été notre passage à New-York, nous eûmes le temps, néanmoins, de recueillir de précieuses sympathies. Et, en particulier, nous ne saurions omettre de citer ici le nom d'un bienfaiteur insigne de l'Œuvre de la Propagation de la Foi, M. O'Donohue, riche irlandais de New-York qui voulut, lui, le premier sur le sol américain, s'inscrire pour 5.000 francs sur la liste des fondateurs de



MAISONNETTE DE NÈGRES (VIRGINIE. — ÉTATS-UNIS)

l'Œuvre. Début bien consolant pour les délégués qui conservent à jamais le souvenir de l'accueil cordial de leur hôte et de sa famille dans leur cottage de Far-Rocaway.

∴

De New-York à Mexico.

Mexico, 28 novembre 1889.

Avant de vous donner un résumé de notre voyage de New-York à Mexico, nous voulions pouvoir vous annoncer que nous avions fait le premier pas important pour notre mission, que notre première démarche avait été bénie de Dieu.

Remercions la divine Providence, il en est ainsi ; et maintenant nous avons l'esprit plus libre, nous nous sentons plus de goût pour vous écrire les détails, le menu de notre course à travers les Etats-Unis et le Mexique.

Après une semaine bien remplie à New-York, nous fûmes enfin libres de partir le samedi 2 novembre. De New-York, un *ferry boat,* sorte de gare flottante de la Compagnie *Pensylvania Rail Road,* nous conduisit sur l'Hudson, à New-Jersey, qui forme comme un quartier immense de la grande métropole américaine. Bientôt le train nous lançait à travers une campagne marécageuse, sous un ciel gris et pluvieux, vers la grande ville de Philadelphie. Nous nous y arrêtâmes quelques heures seulement ; puis, le soir même, nous arrivions à Baltimore.

∴

Baltimore, vieille cité yankee, a le même aspect, la même teinte rougeâtre que toutes les villes des Etats-Unis. Les rues, assez sales, sont incessamment parcourues par des voitures, des tramways, des camions de toute taille. Là aussi on commence, comme nous l'avons vu à New-York et à Philadelphie, à élever de magnifiques constructions en pierre rouge d'un style original, tenant du romain et de l'égyptien. Baltimore avait autrefois un marché important de nègres. Ce qui la distingue aujourd'hui à nos yeux, c'est qu'elle est le centre, pour ainsi dire le cœur du mouvement catholique aux Etats-Unis.

Son archevêque, récemment revêtu de la pourpre romaine, se préparait, lors de notre passage dans cette ville, à présider aux fêtes du centenaire de l'établissement de l'épiscopat aux Etats-Unis et à



COURS D'EAU DANS UNE FORÊT VIERGE DE LA LOUISIANE (ÉTATS-UNIS)

la fondation d'une Université catholique à Washington. Son Eminence nous reçut avec la plus paternelle bienveillance et nous laissa une lettre attestant l'intérêt qu'elle porte à l'Œuvre de la Propagation de la Foi. Le vénéré supérieur du grand séminaire, M. Magnien, nous offrit une hospitalité cordiale dont nous garderons toujours le souvenir. Nous étions heureux de voir cette maison où ces messieurs de Saint-Sulpice ont formé tant d'excellents prêtres pour les différents diocèses de l'Amérique du Nord.

Le lendemain, on fêtait saint Charles au petit séminaire établi dans la campagne. Son Éminence le cardinal Gibbons, ainsi que M. le Supérieur, nous invitèrent à cette fête de famille. On voulait aussi nous retenir pour les grandes fêtes du Centenaire ; mais, quand on a une œuvre à accomplir, on a hâte de se mettre au travail. Adieu donc à Baltimore ; un coup d'œil à Washington, à son Capitole, puis nous voici en wagon pour la Nouvelle-Orléans.

* * *

Il faut vous parler de ces wagons américains. Très longs, suspendus sur des ressorts qui prennent presque la longueur de la voiture, ils ne donnent pas ces secousses, ces soubresauts si fatigants des wagons français. L'intérieur, qui ne forme qu'une seule salle, offre un grand luxe : parois sculptées, incrustations, plafonds décorés de fleurs, d'oiseaux, lampes très riches, bancs de velours, glaces très larges qui permettent de bien voir le paysage, tout est installé pour la commodité du voyageur, son *confortable.* A chaque extrémité du train, un cabinet de toilette aussi complet que possible, avec sa fontaine d'eau glacée, est d'une utilité inappréciable.

Pour le voyageur peu causeur et d'un tempérament tranquille, c'est un charme de voyager aux Etats-Unis. Bien qu'il n'y ait qu'une seule classe pour tout le monde, sauf les *sleeping-cars* (wagons-dortoirs) et les wagons-parloirs, on ne remarque jamais ces signes d'une mauvaise éducation qui affligent si souvent, en Europe, les gens bien élevés qui voyagent. Pas de ce tapage, de ces soldats ivres, de ces chants obscènes, de ces conversations immorales qui font la terreur des femmes, des ecclésiastiques et des gens honnêtes obligés de monter en voiture de troisième classe.

En France, chaque wagon porte un article du règlement qui défend de fumer. Hélas ! que de mauvaises heures nous avons passées dans ces boites sales, entassés, les pieds dans les crachats, les pou-

mons empestés par l'affreuse fumée, pendant que nous lisions, rêveurs, la fameuse défense collée dans chaque compartiment ! Ici où tout le monde fume, personne ne se permet de fumer dans les wagons ordinaires. Une voiture spéciale est offerte à ceux que délecte le parfum nauséabond. On se demande si la politesse française



CHEMIN DE FER " LE MOBILE " A LA NOUVELLE-ORLÉANS

n'a pas traversé l'Atlantique pour aller se réfugier chez les rudes Yankees ! Mais chut ! Ne disons pas de mal de la France. Oh ! non. Si elle a ses défauts, elle a aussi de bien précieuses qualités. Aimons-la bien toujours, elle est notre mère !

Du reste, voici la nuit et le wagon se transforme en dortoir, les parois s'abaissent, les couchettes se forment, les rideaux se tirent, chacun se met au lit, on baisse les lampes, bonsoir ! On se trouve un peu gêné d'abord dans ces cabines à deux étages, puis on se fait à ces usages du Nouveau Monde et l'on s'en trouve bien pour les longs voyages.

Le matin au réveil, nous sommes à Richmond, capitale de la Vir-

ginie. Nous parcourons ainsi les Carolines, la Georgie, l'Alabama et la Louisiane. Toutes ces contrées se ressemblent : collines peu élevées mais nombreuses, forêts continues. Çà et là des clairières défrichées, quelques huttes de nègres, de petits villages, des maisons en planches, puis des arbres et toujours des arbres. De temps à autre, on annonce une ville ; on descend au buffet à la hâte, si c'est le moment de manger ; on mange à la hâte, une hâte américaine, à la vapeur ; on avale un repas non moins américain. Puis, les *twenty* (vingt) minutes écoulées, la cloche sonne, le train part, tant pis pour le retardataire. Dans l'Alabama et la Louisiane les collines disparaissent ; aux chênes et aux pins se mêlent d'autres essences, des magnolias gigantesques, des cèdres, etc. ; des arbustes en fleurs, des cactus, des yuccas, des palmiers nains, des lianes annoncent les pays chauds et forment le fouillis des forêts vierges. Puis voici la mer, Mobile, le golfe du Mexique ; les forêts s'avancent jusque dans l'Océan ; l'air est doux, tiède, on se rappelle mélancoliquement que ce beau pays fut français. Autour de nous les villages portent des noms français : Belle-Fontaine, Beauvoir, Rigoletto, etc., et la langue que l'on parle est notre belle langue française. Mais en avant, en avant, voici la Nouvelle-Orléans.

∴

Ici nous sommes en France : les noms des rues, les enseignes des magasins, les types des personnes, les mots que l'on entend, tout est français. Malheureusement l'Américain du Nord et l'Allemand tendent à dominer et déjà une grande partie du commerce est entre leurs mains. Nous trouvons dans cette ville plusieurs prêtres français. M. Mignot, curé de la cathédrale, nous reçoit avec une cordialité, une amabilité vraiment françaises, et comprenant parfaitement notre mission, il nous engage à prêcher à toutes les messes du dimanche en faveur de la Propagation de la Foi. Nous acceptons avec empressement et nous rappelons aux fidèles que l'Œuvre, commencée pour venir au secours des diocèses de la Nouvelle-Orléans et de Baltimore, doit être soutenue maintenant par ces diocèses américains à qui elle a donné sans compter.

Nous trouvons partout une grande sympathie. M. Bermudez, président de la Cour suprême, homme d'un rare talent, nous remet une lettre de recommandation pour le Président de la République mexicaine. M. Atchinson, propriétaire-directeur de la ligne *Southern*

Pacific rail road, nous accorde, quoique protestant, une réduction de 50 °/o, ce qui nous fait une économie de 400 francs. Mais ici les dollars ou piastres n'ont que la valeur d'un franc en France, et malgré tout, notre voyage sera plus coûteux que nous ne voudrions. Tout repas se paye 5 francs, même en ne prenant que de l'eau ou du café au lait pour boisson de table. La moindre fiole de vin de Californie se paye 5 francs et, dans le train, on demande un dollar pour un flacon de bière.

Après un retard de quatre à cinq jours, retard bien pénible pour nous, nous quittons la Nouvelle-Orléans le mardi 12 novembre. Comme à New-York, nous nous embarquons sur un *ferry-boat* pour venir prendre le train sur la rive gauche du Mississipi.

. ˙ .

On nous annonce que samedi, c'est-à-dire après quatre jours et quatre nuits de chemin de fer, nous serons à Mexico. En route donc et nous voici lancés de nouveau à travers les forêts vierges et les immenses plantations de cannes à sucre. Après une nuit de repos dans le *sleeping*, nous nous éveillons le lendemain matin dans les plaines du Texas. Le pays n'a plus l'aspect de la veille. Les arbres sont rares ; les campagnes, légèrement ondulées, sont mieux cultivées, les villages mieux bâtis, les maisons ont un air de bien-être et de propreté qui fait plaisir. Mais, à mesure qu'on avance vers l'ouest, les cultures diminuent, les arbres deviennent de chétifs arbustes, la campagne se fait déserte ; les cactus, les aloès annoncent un climat sec et chaud.

San-Antonio, nom espagnol, maisons à balcons : on voit qu'on approche du Mexique. A Spotford, le train se dirigeant vers San-Francisco laisse notre *sleeping-car* à une autre machine qui nous entraîne dans des plaines sans fin. Un air calme, un ciel pur, au loin des collines bleu foncé sur l'azur plus clair : on se croirait en Orient. Ces paysages à la fois grandioses et simples plaisent toujours et élèvent l'âme.

Le soir, nous passons la frontière, le Rio-Grande entre Eagle-Pass et Piedras-Negras. Ici, l'arrêt est assez long, et nous descendons de train pour faire visiter nos malles à la douane et aller souper, car il est nuit. Nous trouvons des types nouveaux, ce n'est plus l'impassible Américain du Nord ; des yeux noirs se fixent brillants sur nous ; les figures jaunes paraissent malades à la lueur du gaz ; puis voilà les

grands chapeaux pointus du Mexique, et surtout la sonore et énergique langue castillane. Cela nous plaît mieux que le langage en dedans des yankees. Nous sommes bien au Mexique. Mais c'est la nuit, et demain seulement nous pourrons contempler les magnificences de ce pays nouveau pour nous.

.˙.

A cinq heures on s'éveille, le train est arrêté. Monclova ! tel est le nom de la station ; vite on s'habille, on se lève, et l'on vient pour admirer... Quoi ! c'est là le Mexique ? Mais nous sommes en Algérie, l'Algérie des frontières du Maroc avec ses collines dénudées, ses broussailles, ses Arabes ! Ces gens jaunes, enveloppés de couvertures rouges, ces cavaliers qui disparaissent là-bas dans le désert, ce sont bien des Bédouins. Enfin, c'est pourtant le Mexique ! Et le train part et nous nous enfonçons de plus en plus dans un pays aride. Ici la plante grasse a trouvé sa terre de prédilection. De tous côtés, entre les roches grises, on voit surgir cactus, yuccas, aloès à la fleur gigantesque, qui donnent au paysage un cachet vraiment mexicain. Les déserts de l'immense plateau appelé Bolson de Mapimi, ses *canons* (vallées) n'offrent rien autre chose à l'œil fatigué du voyageur. Pas d'habitations, sauf quelques huttes aux stations. La carte marque des lacs, des lagunes et de loin le mirage lui donne raison ; mais la rapide machine nous jette bien vite dans la triste réalité. Ces belles eaux bleues ne sont de près que des sables gris aussi secs en ce moment que le Sahara.

Enfin, après toute une journée de chaleur et de poussière, nous atteignons la grande ligne centrale à Torreon, pauvre village enfoui dans la poussière. Le train se fait attendre jusqu'à la nuit et nous nous empressons de prendre notre couchette pour nous reposer. Au réveil, voici des collines rougeâtres sans végétation ; des blocs peints en blanc et en rose en forme d'obus énormes se marquent de tous côtés. Ce sont les bornes des concessions minières. Nous sommes aux mines d'argent de Zacatecas. On aperçoit plusieurs établissements d'exploitation, puis au-dessous du train, dans un ravin au milieu de collines arides, la ville elle-même, grande, bien bâtie avec de belles églises. Nous lui disons au revoir, puis nous descendons, par une vallée plantée de cactus et d'aloès, vers la grande plaine qui précède Aguas-Calientes. Dans cette plaine, on remarque quelques *haciendas*, fermes mexicaines, et leurs champs sans limites ont plus de cinquante, soixante laboureurs qui travaillent sous la surveillance d'un

cavalier. A midi, nous dînons à la gare d'Aguas-Calientes, et des fruits inconnus pour nous, *chirimoyas*, goyaves, etc., nous sont présentés. Aguas-Calientes est, paraît-il, une ville assez belle, célèbre par ses bains chauds, comme l'indique son nom.

D'Aguas-Calientes à Léon, autre ville importante du Mexique, nous traversons des pays montagneux, tantôt cultivés, tantôt arides,



DÉSERT DE MAPIMI

où dominent toujours les plantes grasses. Les haciendas sont entourées de véritables remparts de *cierges* épineux.

A Léon, le climat est très doux; on y cultive et l'on y cueille des fraises toute l'année. A la station, on vient vendre de magnifiques corbeilles de ces fruits. On nous dit que la ville est belle; mais c'est à peine si dans l'obscurité nous distinguons quelques dômes des églises.

⁂

Enfin, voici l'aurore du dernier jour du voyage! on approche de Mexico et nous descendons dans la plaine qui entoure la ville. Si

3

Monclova nous a rappelé l'Algérie, la plaine de Mexico est l'image des environs du Caire, sauf pourtant la ceinture de montagnes qui l'entoure : même atmosphère douce, un peu molle, même poussière fine, mêmes canaux d'irrigation avec leurs chemins poussiéreux, même teinte grise des arbres. Quant aux gens, on dirait qu'ils ont appris des Arabes à se draper dans leurs manteaux, du même style et de la même teinte gris sale que les *gallabias* et les *caftans* d'Egypte. Ces maisons carrées à terrasse, aux murs grisâtres, rosâtres, à moitié décrépits, sont copiées sur les constructions égyptiennes. Et ces ânes si nombreux ! N'ont-ils pas le même air sérieux, triste et résigné que leurs confrères du Caire ? Mais tout passe, surtout en chemin de fer, et nous voici au Caire,... pardon à Mexico !

Prochainement je vous parlerai de cette ville.

.˙.

A Mexico.

Maintenant que nous sommes *mexicains* depuis deux mois, vous attendez, peut-être, que nous vous parlions de notre *patrie* du moment, de la capitale de Montezuma, de son climat, de ses habitants, etc. Bien des livres ont été écrits sans doute sur ces sujets ; mais on dit que chaque homme a son « objectif particulier », et je me hasarde à vous expédier mes impressions ; vous jugerez si elles sont dignes d'être offertes aux lecteurs des *Missions Catholiques.*

J'ai parlé de patrie. Le missionnaire n'a-t-il pas pour seconde patrie le pays de sa mission ? Et puis, l'accueil que nous avons reçu ici nous donne peut-être le droit d'employer ce mot. Ainsi que nous vous l'avons annoncé, Mgr l'Archevêque de Mexico, comprenant l'importance de l'Œuvre que le Souverain Pontife désire établir dans toute l'Amérique, s'occupe en ce moment de l'organiser d'une manière solide et durable.

Les règlements de l'Œuvre ont été adoptés, un Comité est formé et, il y a quelques jours, Sa Grandeur a adressé une lettre pastorale au clergé de l'archidiocèse de Mexico, pour annoncer l'établissement de l'Œuvre de la Propagation de la Foi.

Le peuple mexicain accepte avec enthousiasme cette Œuvre par excellence et le dimanche, dans les églises où nous prêchons à chaque messe (cinq, six et sept fois), nous sommes touchés des témoignages de sympathie que nous recevons des gens du peuple. Les

(1) LAC DE TEXCOCO (2) IZTICCIHUALT (3) POPOCATEPELT

familles riches donnent aussi à l'Œuvre des preuves d'une grande générosité. Si l'esprit moderne qu'on nomme ici le *libéralisme* a trouvé des adeptes au Mexique, la plupart des grandes familles ont gardé intactes l'ardente piété espagnole et cette vraie charité chrétienne qui donne sans compter. Ces familles soutiennent toutes les œuvres catholiques du pays : églises, culte, séminaires, écoles, pauvres, etc., tout est à leur charge et, malgré ces circonstances défavorables au succès de la Propagation de la Foi, plusieurs de ces familles nous ont fait des aumônes qui nous rappellent la générosité des catholiques de l'Amérique du Sud. Il est consolant de voir combien les racines de la foi sont profondes dans ces familles, quelle piété tendre on a ici pour le Très Saint Sacrement, quelle dévotion pour la Sainte Vierge. Les âmes pieuses donnent souvent à leurs frais des « fonctions », *funciones,* cérémonies religieuses ; c'est-à-dire que le dimanche, et très souvent pendant la semaine, on chante des grand'messes avec exposition, bénédiction, sermon, musique, etc. Je pense ne pas avoir vu une maison qui n'ait son image de la Sainte Vierge, sous le titre de « Nuestra Senora de Guadalupe ». Beaucoup de magasins, d'ateliers, ont cette image, et souvent une lampe brûle jour et nuit en l'honneur de la Sainte Vierge qu'elle représente.

Mais nous aurons occasion de revenir sur les usages et coutumes de ce bon peuple mexicain. Pour le moment, je crois qu'il convient de vous parler du pays lui-même avant de vous présenter ses habitants.

⁂

Mexico, au temps de la conquête de Cortez, était bâtie au milieu d'un grand lac et communiquait avec la terre ferme au moyen de chaussées. Aujourd'hui le lac est en partie desséché et le terrain, cultivé et planté d'arbres en certains endroits, forme ailleurs de vastes marécages. Dans la direction du nord-est une immense nappe d'eau peu profonde couvre encore le sol et reflète dans ses eaux bleues les cimes des montagnes qui entourent la plaine. C'est ce qui reste du lac ancien et qu'on appelle le lac de Texcoco, ville située sur ses bords. Vue d'un point culminant, par exemple d'une des collines au pied des montagnes, cette plaine de Mexico offre un panorama splendide, quelques-uns, les enthousiastes, disent : unique au monde. Au milieu de la verdure, les dômes et les clochers des églises de la capitale ; dans la plaine, les villages, les *haciendas* (fermes) ; au loin le lac brillant, les cimes découpées de l'immense cercle de

montagnes que dominent les deux pics plus blancs que l'argent de Popocatepelt et de l'Izticcihualt, toujours couverts de neige. Puis, encore d'autres lacs, des arbres, de la verdure. Plus près, la colline de Chapultepec, ombragée d'un bois splendide et portant à son sommet l'ancien palais des rois aztèques transformé en « résidence présidentielle » et en école militaire. Sur les premiers gradins de la chaîne, la jolie petite ville de Tacubaya, où les « citadins » vont jouir de l'ombre, de la fraîcheur que donnent des eaux abondantes et d'un air plus pur que dans la capitale.

Ce paysage sous un ciel toujours bleu, et à cette époque de l'année, sans pluie, sans vent, sans orage, éclairé par un soleil brillant et chaud, donne l'idée de ces printemps perpétuels attribués à l'Orient.

Hélas ! (faut-il dire hélas !) les deux pauvres missionnaires, occupés du matin au soir à parcourir les rues de Mexico, ne peuvent guère jouir de ces beautés de la nature, entrevues seulement du tramway qui les envoyait à Tacubaya faire des visites intéressées en faveur de leur mission. Aussi, si ces descriptions sont incomplètes et très imparfaites, ce n'est pas tout à fait de leur faute. Si jamais ils ont des vacances, ils pourront vous envoyer des peintures mieux étudiées de la campagne mexicaine. Pour le moment, ils ne peuvent guère vous parler que de la ville.

Celle-ci forme un grand carré plus ou moins régulier, percé de part en part, d'un côté, par les *avenidas* (avenues) qui se dirigent de l'est à l'ouest, et d'un autre côté par les *calles*, rues qui vont du nord au sud. On a voulu imiter ici les villes de l'Amérique du Nord bâties « en damier », et c'est tout récemment qu'on a donné aux voies urbaines ces noms d'*avenues* et de *rues* distinguées par des numéros. Mais tout le monde emploie l'ancienne dénomination qui comprend beaucoup de noms de saints.

Mexico comptait autrefois un grand nombre d'églises, de chapelles, de couvents ; depuis la suppression des Ordres religieux, ces couvents et collèges sont devenus des casernes, des musées, des écoles gouvernementales, etc.

Maintenant encore, la ville est dominée par bon nombre de clochers et de dômes qui, comme les églises, se ressemblent tous et appartiennent à ce style espagnol du temps des descendants de Charles-Quint, style plus ou moins grec, à plein cintre, tympans, colonnes, surchargé de dorures, d'ornementations parasites. Quelques retables feraient la joie d'un Espagnol du XVIIe siècle ; c'est le triomphe

du fouillé, du tourmenté, du guilloché. Mais si les détails fatiguent un peu la vue, il faut reconnaître que tous ces dômes massifs et ces tours carrées donnent un aspect monumental à l'ensemble de la ville. La cathédrale est d'un effet grandiose, vue de la place immense qui s'étend devant sa façade. Le *Palacio,* qui forme à lui seul un des côtés de cette place, ne mérite pas le titre de monument, à moins que ce ne soit pour son étendue.

Les hôtels et maisons particulières n'offrent rien de remarquable extérieurement. Elles n'ont en général qu'un seul étage, en raison du peu de solidité du sous-sol et de la crainte des tremblements de terre. L'intérieur de ces maisons, qui sont spacieuses, rappelle les habitations arabes avec leur cour entourée de galeries, décorée d'arbustes et de fleurs, et leurs terrasses à l'orientale. Les toits européens sont inconnus ici. Outre la place *Del Palacio,* Mexico est fière de posséder son *Alameda,* promenade plantée de beaux arbres et sillonnée d'allées, où la société vient se pavaner le dimanche en écoutant les musiques militaires installées dans les kiosques.

Les rues les plus fréquentées, les mieux tenues, où se trouvent les beaux magasins, les grands hôtels, sont celles qui unissent ces deux places. En s'éloignant du centre de la ville, dans les *barrios,* on trouve les quartiers habités par la classe pauvre, des maisons qui n'ont qu'un rez-de-chaussée, des rues point ou mal pavées, des ruisseaux ou des mares d'eau croupissantes qui dégagent en paix des miasmes infects. Rien de plus semblable aux quartiers excentriques du Caire ou d'Alexandrie.

∴

Mais, si les églises et les chapelles sont nombreuses à Mexico, la quantité de débits de boissons *(cantinas)* est ce qui frappe le plus l'étranger à son arrivée. Tous les carrés de l'immense damier possèdent une *cantina* à chaque angle, sans préjudice de celles qui ornent les côtés. Je dis « ornent », car ces cantines sont toutes « illustrées ». L'enseigne est généralement pompeuse, quelquefois bizarre, et les murs intérieurs et extérieurs sont décorés de grandes peintures expliquant le *texte*. Quelques-unes de ces peintures sont plutôt mythologiques que chrétiennes, ce qui est plus pardonnable dans une cantine que dans un salon catholique.

Quant à la boisson à bon marché, que l'on vend au milieu de tous ces personnages et paysages plus ou moins artistiques, c'est une liqueur blanche tirée du pays, particulièrement de l'agave ou « aloès »,



PLACE DU PALAIS (MEXICO)

et qu'on nomme *poulqué*. Cette boisson enivre comme le cidre, et, au Mexique, hommes et femmes du peuple ne s'en privent guère.

.˙.

Au premier pas dans Mexico, on s'aperçoit que ses habitants se divisent en deux races bien distinctes : la race conquérante au type espagnol bien conservé, et la race indienne. Quand on a visité quelques villes des bords de la Méditerranée, on ne peut s'empêcher de reconnaître des ressemblances entre les différentes nations qui les habitent. Les Phéniciens, les Grecs, les Juifs, les Arabes, ont, dans tout le bassin de la Méditerranée, des descendants qui portent encore leur marque d'origine. Quiconque a vu dans les rues de Beyrouth, de Damas, du Caire, ces jeunes Syriens et Grecs aux traits réguliers, aux yeux noirs, brillants, à la moustache fine, à la tournure élégante, rencontre très souvent en Espagne, en Italie et même dans le sud de la France, sinon les frères, au moins les cousins de ces enfants de l'Orient. On trouve ici, à Mexico, des visages qu'on croit avoir vus en Syrie ou en Egypte. Et la ressemblance ne s'arrête pas à l'extérieur. C'est la même attitude raide, fière, la même contenance prétentieuse, la même manière de poser comme des acteurs en scène, le même goût pour la mode, la même politesse exagérée.

A côté des descendants des Espagnols, se trouve la race mexicaine. Et tout d'abord, honneur à l'esprit catholique de l'Espagne qui s'est occupée de convertir les indigènes au lieu de les détruire et de les chasser de leur pays, comme ont fait les protestants de la Nouvelle-Angleterre pour les Indiens de l'Amérique du Nord. Sans doute, tout n'a pas été parfait au Mexique, et tous les actes des conquérants n'ont pas été inspirés par l'Evangile ; mais il ne faut pas oublier ce qui a été fait de bien.

.˙.

En attendant que je connaisse mieux le pays et ses habitants, je ne puis vous parler que de ce qui frappe tout d'abord le regard : le costume.

A Mexico, les modes européennes, parisiennes si vous voulez, sont très en vogue. Il en est de même de tous les usages des « gens comme il faut », bals, soirées, théâtres, etc. Mexico a l'honneur de posséder en ce moment M[me] Patti qui obtient un succès fou. Il paraît



TYPES MEXICAINS

qu'à chaque représentation, l'enthousiasme tourne au délire. Chaque soirée vaut à Mme Patti 4.600 dollars, soit 20 à 23.000 francs. Si les catholiques mexicains nous en donnaient autant pour la Propagation de la Foi ! Hélas ! ils sont moins sensibles aux accents de ma voix qu'à ceux de Mme Patti.

Il existe ici un costume national qui rappelle avec des variantes celui de certaines parties de l'Espagne. Le chapeau *sombrero,* de feutre ou de paille, à larges bords et à forme conique très élevée, est tout à fait mexicain. Tel de ces chapeaux richement brodé d'or et d'argent avec pierreries, glands, etc., vaut plusieurs milliers de francs. Avec ce chapeau, on porte une petite veste ronde, étroite, un pantalon collant, s'élargissant sur le soulier et boutonné, de la poche au pied, de boutons de métal plus ou moins riches qui forment deux lignes brillantes. Ce costume fait très bon effet à cheval. C'est l'habit de voyage et aussi celui de la classe moyenne. La classe inférieure est très pauvrement habillée : une chemise de coton blanc, un pantalon de même étoffe et de même couleur, un sombrero de paille commune. Voilà ce que porte l'ouvrier. Tous ont aussi une couverture, ordinairement de couleur rouge, percée d'un trou au milieu et dont on s'enveloppe les épaules. Cela s'appelle ici le *rebozo ;* mais le vrai *rebozo* du pays, celui des Indiens, est une sorte de chasuble de grosse étoffe de laine et de couleurs voyantes. L'étoffe et les dessins, sinon la forme, rappellent le manteau arabe *daba,* dont on fabrique de beaux spécimens à Damas.

Les femmes du peuple ont le même costume qu'en Espagne ou en France, et hélas ! que de guenilles, de robes déchirées, décolorées, on voit dans les quartiers pauvres. Toutes ont aussi un châle ou une écharpe de laine ou de cotonnade, qui sert à la fois de manteau et de coiffure. On dirait qu'elles ont appris à se draper à la même *école* que les femmes fellahs d'Egypte. On trouve aussi parfois, dans les rues, des Indiennes de la campagne qui viennent au marché. Elles sont vêtues de deux pièces d'étoffe de laine, l'une qui enveloppe les reins et les jambes, l'autre, sorte de *rebozo,* qui couvre le haut du corps. Ce *rebozo,* comme celui des hommes est percé d'une ouverture où passe la tête, et les extrémités sont retenues par la ceinture laissant les bras libres. Ces femmes viennent apporter aux marchés des fardeaux de légumes, œufs, volailles, charbon de bois, etc., et souvent parmi des dindons et des poules, on aperçoit la petite tête noire d'un marmot enfoui au milieu de la volaille. Ces Indiens des campagnes voisines de Mexico sont de petite taille, surtout les femmes, et leur teint brun ou jaune,



AUTRES TYPES MEXICAINS

leur figure sombre et triste, provoque un sentiment de pitié. Ils ont l'habitude de courir à petits pas, et leur manière de porter les fardeaux rappelle celle des Egyptiens. Le corps pesant est placé sur le dos et les reins, et une corde ou lanière contournant la partie inférieure du fardeau vient s'enrouler autour du front. De cette façon, les bras restent libres et l'homme peut aller de son petit trot ordinaire. Les porteurs d'eau, *aguadores,* soutiennent ainsi leurs cruches « cantaros ».

Tout ce peuple paraît bon et doux, et manifeste une grande piété dans les églises. On se tient généralement à genoux pendant toute la messe, et, au moment de la consécration, les coups dont les fidèles se battent la poitrine retentissent dans toute l'église. Presque tous les hommes saluent en passant devant les églises, même quand ils se trouvent en tramway. Si l'on aperçoit un prêtre en voiture portant le saint viatique à un malade, tout le monde se met à genoux dans la rue jusqu'à ce que la voiture ait passé. Ce peuple a un grand fonds de foi, mieux conservé qu'en Espagne même. Malheureusement le clergé, peu nombreux depuis la suppression des Ordres religieux, est débordé par le surcroît d'occupations, et je crois que, s'il y a du mal dans le peuple, cela vient de l'ignorance.

Je vous ai déjà parlé du « poulqué » ; l'abus de cette boisson donne lieu fréquemment à de bien tristes scènes dans les rues.

Une autre passion, commune, je crois, aux deux races de la société, c'est la passion des courses de taureaux *(corridas de toros).* Cette affreuse *mode* espagnole est très en vogue ici, et chaque dimanche il y a deux ou trois *corridas de toros* dans les différents cirques, *plazas de toros.* On en a vu jusqu'à six le même jour. On croit que le gouvernement actuel a la louable intention de supprimer ces jeux d'abattoir, où l'on n'a d'autre plaisir que de voir couler le sang d'un taureau et éventrer de pauvres chevaux, tandis que des hommes exposent leur vie devant les cornes d'une bête furieuse pour recevoir les applaudissements d'un peuple devenu presque fou. Si un taureau plus sensé que ses bourreaux refuse de se lancer sur les lances et les épées, on le siffle comme un simple ténor atteint de la grippe, les cris *cobardo* (lâche !) retentissent, et même, comme cela vient d'arriver à Mexico, on rend l'impresario du cirque responsable de la lâcheté de la bête, et bientôt les banquettes volent en éclats de tous côtés sur la tête des malheureux *toreadores, toreros* et *picadores...*

* * *

Nous étions enfin sur notre champ d'action, je n'ose dire de bataille, car l'accueil que nous reçûmes était digne de l'Œuvre dont



MONSEIGNEUR LABASTIDA Y DAVALOS

nous étions les représentants, et digne aussi du grand archevêque de Mexico, Mgr Labastida y Davalos. Il ne nous appartient pas de faire la biographie de cet homme qui honora l'Eglise et sa patrie, de dire que son zèle pour la gloire de Dieu et le salut des âmes lui valut de devenir la victime de la persécution maçonnique, qu'il fut exilé pendant plusieurs années en Europe, que, rappelé au Mexique, il

devint l'un des trois régents du royaume à cette époque troublée, et qu'il eut à combattre encore pour défendre les droits de l'Eglise contre les tyrans modernes qui se parent du titre mensonger de libéraux.

Cet esprit supérieur comprit la grandeur de l'œuvre, et profitant de la présence providentielle, dans la capitale, de tous les évêques mexicains réunis pour les noces d'or de leur Métropolitain, il se fit lui-même l'apôtre de la Propagation de la Foi près de ses collègues dans l'Episcopat.

Il n'entre pas, non plus, dans notre plan de décrire les belles fêtes qui réjouirent et édifièrent Mexico à l'occasion du Jubilé du Grand Primat du Mexique, mais nous avons le devoir de dire que tous les illustres prélats Mexicains nous accueillirent avec l'exquise urbanité qui distingue les peuples de race espagnole et qu'ils nous promirent tous leur concours le plus dévoué.

Les directeurs du Cercle catholique, qui nous avaient offert un logement dans les appartements du Cercle, sollicitèrent de Mgr Labastida l'honneur de le recevoir pendant ces jours de fête à une de leurs réunions, et l'on pria le Père Gallen de dédier à Sa Grandeur quelque poésie de circonstance.

Le missionnaire prit pour texte de sa composition ces paroles de l'Ecriture sainte inscrites dans la coupole du sanctuaire de Notre-Dame de Guadalupe : *Non fecit taliter omni nationi*, « Dieu n'a pas fait de telles choses pour toutes les nations. » Après les discours enthousiastes de plusieurs orateurs, il lut devant Mgr l'Archevêque, entouré des catholiques les plus distingués de la Capitale, la poésie ci-jointe :

Guadalupe.

A Sa Grandeur Mgr P. de Labastida y Davalos, archevêque de Mexico.

Non fecit taliter omni nationi.

Guadalupe ! J'ai vu ces mots peints sur la pierre :
« Dieu n'a pas fait ainsi pour chaque nation. »
L'Ecriture a fourni cette devise fière ;
En la lisant mon cœur trembla d'émotion.
Contemplant ce pays, relisant son histoire,
Voyant son sol si beau, son climat printanier,
Je dis : Gravons ces mots dans le Mexique entier.

Mais à qui, Monseigneur, adresser cet hommage,
Que mérite si bien votre noble pays,
Sinon à Sa Grandeur, le vrai roi sans partage
Du Mexique chrétien, des cœurs et des esprits ?

Guadalupe ! De sang tes rocs étaient humides,
Ton sol était couvert de crimes, de forfaits ;
On immolait sans cesse, et tes dieux homicides
Voulaient toujours du sang pour être satisfaits.

Voici qu'à l'horizon apparaît une voile,
Un navire soudain vient, glissant sur les flots ;
Dans son drapeau la Croix brille comme une étoile
Ne pleure plus, Mexique, et calme tes sanglots.
Colomb touche ce sol qu'avait vu son génie,
Il donne un monde entier, à l'Europe, à ses rois ;
A ce monde nouveau Colomb donne la vie,
Car au lieu d'une épée il apporte la Croix.
Voici venir Cortez, le guerrier missionnaire,
Homme de feu, de fer, il veut tout conquérir ;
Le Mexique est à lui... Ne tremble pas, ô terre,
Si tu savais quel bien te garde l'avenir !
Satan bientôt vaincu, la Victime divine,
Est offerte à jamais sur de riches autels,
Guadalupe devient une sainte Colline
Où l'on immole un Dieu, non de pauvres mortels.
Peuple, réjouis-toi, le Christ est un bon Maître !
Plus heureux mille fois que tes frères du Nord ;
La Réforme et ses fils leur ont refusé d'être
Et l'Indien doit choisir ou la fuite ou la mort.
Mais sur ce sol béni, quel consolant spectacle !
Un peuple tout entier accourant au Saint Lieu
Tout embrasé d'amour pour l'Hostie adorable,
De tendre piété pour la Mère de Dieu !

Guadalupe ! ton roc dominant sur les plaines
Tes prés fleuris, tes champs, tes bois, ton lac d'azur,
Tes monts à l'horizon se déroulant en chaînes,
Tes pieds d'argent si blancs sur le bleu du ciel pur :
Guadalupe, c'est toi qui serviras de trône
Jusqu'à la fin des temps à la Reine du Ciel ;
Déjà sur ton sommet son image rayonne,
Les peuples lui rendront un hommage éternel.
Quel lieu méritait mieux le choix de notre Mère ?
Le Mexique ici-bas est un vrai Paradis
Que l'on peut appeler : l'abrégé de la terre,
Où Dieu rassembla tout ce qui plaît et ravit.
Quel poète il faudrait pour chanter le Mexique !
Son ciel si beau, si calme, et son soleil brillant,
Ses arbres, ses forêts, fleurs et fruits du Tropique,
Ses oiseaux scintillants comme l'or et l'argent ;
Ses grands déserts du Nord, ses rochers, ses montagnes,
Solitudes de paix, de calme pour le cœur.
C'est le désert d'Afrique et ses vastes campagnes
Où l'on aime à rêver, où l'on croit au bonheur.
Qui chantera les mers qui baignent ses rivages,
Son golfe étincelant aux rayons du soleil,
Ses ports riches, bruyants et les côtes sauvages
Où retentit la voix de l'Océan vermeil ?
Qui dira les moissons de sa terre féconde,
Ses montagnes d'argent, cet immense trésor
Suffisant à lui seul pour enrichir un monde ?
A ses heureux enfants il prodigue son or.
Qui peut chanter encor la neige immaculée
Des pics majestueux de ses anciens volcans ?
Tu peux dire bien haut, nation fortunée :
« Dieu n'a pas fait pour tous comme pour tes enfants. »

Guadalupe, ton ciel est-il donc sans nuage ?...
Regarde aux flancs des monts un voile sombre et noir,
La tempête mugit, voici déjà l'orage
Obscurcissant le jour avant l'heure du soir.

C'est l'heure de souffrir, l'heure de la tristesse !
Peuple, c'est l'heure aussi de vaincre ou de mourir.
En avant, au combat ! Sois fort et sans faiblesse,
Jésus est avec toi : tu ne saurais périr.
Ton cœur de vrai chrétien connaîtrait-il la crainte ?
Imite et suis les pas de ton noble Pasteur
Comme Jésus, son Maître, il travaille sans plainte,
Comme Jésus, son Chef, il restera vainqueur.
Il faut te rappeler la parole sublime
D'un héros, d'un martyr tombé sous le poignard,
Garcia Moreno, cette grande victime :
« Dieu ne meurt pas, dit-il, il vaincra tôt ou tard. »
Regardez, Monseigneur, cette sainte cohorte
Rangée autour de vous, toute prête aux combats.
Ce sont là vos enfants à l'âme noble et forte,
Vrais disciples du Christ, ce sont de vrais soldats,
Avec l'aide du Ciel, de notre sainte Mère,
Libres vous sortirez de la sombre oppression
Et l'on dira partout les mots du Sanctuaire :
« Dieu n'a pas fait ainsi pour chaque nation. »

Au milieu des fêtes dont il était l'objet, l'éminent archevêque ne nous oubliait pas. Sa sollicitude pour notre Œuvre se révéla bien par la Lettre pastorale qu'il écrivit en notre faveur, et qui mérite assurément de figurer dans ces pages.

Lettre pastorale de l'Illustrissime Seigneur Archevêque de Mexico, sur la Propagation de la Foi.

« Nous, le Docteur Don Pélage Antoine de Labastida y Davalos, par la grâce de Dieu et du Saint-Siège apostolique, archevêque de Mexico, assistant au trône Pontifical.

« A notre Très Illustre et Vénérable Seigneur Doyen et aux Chanoines de cette Sainte Église Cathédrale, au Seigneur Abbé et aux Chanoines de l'antique Collégiale de Notre-Dame de Guadalupe, au Clergé séculier et régulier et à tous les fidèles de notre archidiocèse, salut et bénédiction en N.-S. J.-C.

« Vénérables Frères et Fils très aimés,

« Il y a quelques années que nous sentons dans notre cœur de très vifs désirs d'établir dans notre archidiocèse et, si cela était possible, dans tous les diocèses de la République, la grande Œuvre de la Propagation de la Foi. Nos désirs augmentèrent quand notre vénérable Frère, le très digne Evêque de Querétaro, le Docteur Don Ramon Camacho, de regrettée mémoire, fonda cette Œuvre dans son diocèse en publiant une excellente Lettre pastorale à la date du 25 juillet 1874. Ces mêmes désirs se renouvelèrent, l'année passée, lorsque le très digne successeur de l'Illustre Seigneur Camacho donna, par sa Circulaire du 1er août, une nouvelle impulsion à l'Œuvre fondée par son très digne Frère. Il est inutile de dire que la multitude des affaires très graves, urgentes, qui ont occupé, sans trêve, notre attention, nous a obligé à différer, d'un jour à l'autre, l'accomplissement de nos vœux.

« Mais aujourd'hui que, providentiellement, sont arrivés dans ce pays deux Missionnaires apostoliques, les Pères Ferdinand Terrien et Léandre Gallen, dans le but de fonder cette Œuvre excellente, il nous est très agréable d'informer nos diocésains que tous les Illustres Seigneurs Evêques qui nous ont assisté pendant nos fêtes jubilaires, nous ont manifesté les meilleures dispositions pour seconder les efforts de ces Missionnaires, accueillant l'entreprise avec un enthousiasme tel qu'il nous fait espérer, avec une grande confiance, qu'ils travailleront sans repos, jusqu'à ce qu'ils aient obtenu pleinement d'implanter dans leurs diocèses respectifs cette Œuvre si bienfaisante pour l'humanité et si digne de l'Episcopat catholique. Pour notre part, obligé, d'une certaine façon, à être le premier à donner l'impulsion à ce qui touche au bien spirituel de tous nos semblables, soit barbares, soit esclaves ou libres, par le seul fait qu'ils sont appelés par notre N.-S. J.-C. à la connaissance de la Vérité, nous vous exhortons tous, nos Vénérables Frères et nos Fils, à faire un accueil bienveillant à l'Œuvre en question, positivement catholique et hautement civilisatrice, et à la soutenir avec une résolution particulière et une constance inébranlable, en observant le règlement que nous donnons.

« Sans recourir aux *Annales de la Propagation de la Foi* ou aux lettres édifiantes qui se publient chaque année à Lyon, en France, il suffira, pour nous *animer*, de lire quelques paragraphes de la dite Lettre pastorale du savant Evêque de Querétaro, en outre des quelques articles que vous avez lus, publiés ici opportunément par les journaux catholiques des deux derniers mois... »

L'Illustrissime Archevêque cite ensuite la lettre du grand Evêque de Querétaro qui est un résumé magistral de la propagation de la

foi sur la terre depuis Notre-Seigneur. Puis après avoir dit qu'au moment où il écrit ces lignes, Rome achève d'élever des autels aux martyrs Perboyre et Chanel, il ajoute :

« Tout ceci confirme que loin de se refroidir, le feu primitif de la charité pour les infidèles et les dissidents, se conserve plus vivant et plus ardent que jamais, spécialement dans cette France qui maintient encore, au milieu de tant de fils apostats et dénaturés, son glorieux drapeau de l'apostolat, qui lui a valu l'indiscutable et bien mérité titre de fille aînée de l'Eglise... Pour ranimer et soutenir ce zèle des missionnaires français et des nombreux missionnaires des autres contrées du monde civilisé, voici qu'aujourd'hui, au nom de Notre Saint-Père le Pape et de son représentant le Cardinal Préfet de la Propagande à Rome, on vient frapper à nos portes et nous exciter à y coopérer autant que nous le pourrons. Ajoutons donc nos efforts, d'un côté, en raison de l'intérêt que nous tous catholiques, nous devons avoir pour la conversion des infidèles et dissidents, jusqu'à ce qu'ils jouissent de l'immense bienfait de posséder, comme nous, la vraie Religion ; d'un autre côté, pour acquérir par ce moyen un titre qui émeuve en notre faveur l'infinie bonté du Seigneur, jusqu'au point de nous octroyer la grâce de conserver toujours dans notre patrie, la religion de nos pères.

« Sachant, comme nous le savons très bien, que si la Foi de Jésus-Christ doit demeurer jusqu'à la fin du monde sur la terre, elle peut passer et passe d'un peuple à un autre, d'une nation à une autre, selon les desseins de Dieu et les secrets impénétrables de sa Justice, désarmons cette Justice en nous rendant dignes de sa miséricorde.

« Nous ne pourrions terminer cette Lettre pastorale, si nous voulions vous communiquer, nos Frères et nos Fils, toutes les observations qui se présentent à nous. Ce que nous avons dit est suffisant pour que vous connaissiez nos désirs et vos devoirs de venir en aide, avec des secours de tout genre, à l'Œuvre de la Propagation de la Foi.

« Sera lue cette lettre à la Messe solennelle du premier jour de fête qui suivra sa réception.

« Donnée à Mexico, le 12 février de l'an du Seigneur 1890.

« PELAGIO ANTONIO,
« Archevêque de Mexico. »

CHAPITRE II

Organisation du Comité. — La Presse catholique et l'Œuvre : *El Circulo Catolico, La Voz de Mexico, El Tiempo, El Héraldo, Le Trait d'Union.*

La lettre pastorale du zélé prélat produisit tout l'effet que nous étions en droit d'attendre. En peu de temps, les sympathies de la population mexicaine nous furent assurées, et nous ne doutâmes plus du succès de notre mission.

Un Comité diocésain, formé sur le modèle des comités français, s'organisa sans retard.

Parmi les membres de ce Conseil figuraient :

MM.

Le chanoine Dr Don Prospero M. Alarcon, aujourd'hui archevêque de Mexico;
Le chanoine Dr Ambrosio Lara;
Le chanoine prébendé Dr Ismael Antonio Jimenez;
Le curé de la cathédrale, Dr Ignacio de la Borbolla y Garate:
Le curé de Santa-Vera-Cruz, Dr Don Daniel Escobar;
Le curé de Merced de las Huertas, Don Samuël Argûelles;
Le Dr Miguel-Mûnoz;
Dn Rafaël Dondé;
Dn Sebastien Alaman;
Dn Mariano Lara;
Dn Francisco Cortina Icaza;
Dn Romulo Escudero.

Dès la première réunion, Mgr l'Archevêque adressa une allocution aux membres du Comité, où il leur exposa la nécessité de travailler en faveur de l'Œuvre « par charité et par reconnaissance. Par charité, dit-il, car c'est seconder la mission de Notre-Seigneur Jésus-Christ et de son Eglise, qui ne distingue pas la nationalité dans le prochain. Par gratitude, puisque notre nation a reçu le don inestimable de la Foi par les Missionnaires des autres pays. »

Il conclut en déclarant canoniquement installé le Conseil diocésain.

*
* *

Tous les journaux catholiques de la capitale s'étaient empressés, dès notre arrivée, de faire connaître et l'Œuvre et les délégués.

Chaque semaine, ils publiaient des articles qui attiraient l'attention du public et provoquaient un mouvement de sympathie pour leur mission. Nous voudrions pouvoir reproduire tous ces articles des journaux d'*El Circulo Catolico,* du *Tiempo,* de *la Voz,* d'*El Héraldo.* Nous ne pouvons résister au plaisir d'en faire passer au moins quelques-uns sous les yeux du lecteur. Voici celui du journal *El Circulo Catolico :*

« Les Révérends Pères Ferdinand Terrien et Léandre Gallen, missionnaires apostoliques, ont été envoyés par Sa Sainteté Léon XIII pour établir l'Œuvre de la Propagation de la Foi dans cette République, d'une manière durable et permanente.

« Cette Œuvre se propose non seulement de conserver la Foi à ceux qui la possèdent, mais encore de la donner à tant de millions d'infortunés qui gémissent dans les ténèbres de l'erreur, exposés à perdre leur âme pour toujours. Il suffit de l'indiquer pour comprendre clairement que, entre toutes les Œuvres catholiques, elle est la plus importante et, par là même, la plus agréable aux yeux de Dieu.

« Il suit de là une étroite obligation pour tous les catholiques, quelle que soit leur nationalité, de la favoriser avec toute la générosité qu'exige son importance.

« Pour se former une idée de la vérité de nos paroles, il suffit de citer celles du Saint-Père recommandant aux catholiques du monde entier l'Œuvre que les Révérends Pères viennent organiser et développer parmi nous. Les voici telles qu'elles furent adressées au Révérend Père Terrien, le 15 avril de la présente année : « Allez, mon Fils, vers ces contrées lointaines, vers ces « peuples à la foi ardente et au cœur généreux ; dites-leur que si les Conseils « de la Propagation de la Foi vous ont choisi, c'est le Pape lui-même qui vous « envoie, le Pape qui bénit tous ceux qui vous recevront et répondront à votre « appel. » Ces paroles montrent clairement jusqu'à quel point le noble cœur du Pontife s'intéresse à la bonne réussite des travaux confiés aux Révérends Pères. Elles montrent aussi ce que nous disions, c'est-à-dire l'obligation pour nous tous de coopérer avec générosité et persévérance à ce que l'on peut appeler l'Œuvre des œuvres parmi les Catholiques. Nous sommes donc sûrs que les catholiques mexicains sauront s'élever à la hauteur de leur



CATHÉDRALE DE MEXICO

vocation entre tous les catholiques et que, par ce moyen, ils attireront sur notre terre infortunée les bénédictions du Ciel, dont nous avons tant besoin pour ne pas tomber dans les horreurs d'une mort ignominieuse.

« Au Cercle catholique est échu l'enviable bonheur de recevoir dans son sein les Révérends Pères Missionnaires choisis par Dieu pour étendre en Amérique cette œuvre si nécessaire et si salutaire.

« Toutes les personnes qui désirent entrer en relation avec eux au sujet de cette Œuvre peuvent s'adresser au Cercle.

« Comme les Pères devront continuer leurs voyages dans cette République, nous les recommandons avec une affection et un intérêt tout spécial à tous les catholiques Mexicains, nous abstenant, pour ne pas blesser la modestie de nos très chers hôtes, des éloges que nous avons peine à taire. »

∴

El Tiempo se distingua par son ardeur à soutenir l'Œuvre, dès le début. Chaque semaine un article magistral vint attirer l'attention et la charité des Mexicains en faveur de l'Œuvre.

Le 24 décembre 1889, les 24 et 30 janvier 1890, parurent à la place d'honneur, sur l'Œuvre de la Propagation de la Foi, des articles dont nous extrayons quelques lignes :

Catholiques mexicains ! coopérez noblement et généreusement à l'Œuvre apostolique à laquelle vous invitent les Conseils centraux de Paris et de Lyon ; accueillez avec un enthousiasme tout catholique l'Œuvre de la Propagation de la Foi pour aider ainsi notre Mère la sainte Eglise à remplir un des objets de sa mission dans le monde. Une si sainte entreprise n'est pas seulement confiée à une nation ou à une autre, mais elle s'adresse à toutes les nations, et comme elle est essentiellement catholique, toutes les nations chrétiennes doivent participer également à la réalisation et aux progrès d'une Œuvre si sainte.

La nation mexicaine, qui s'est toujours distinguée par son catholicisme, doit s'efforcer, en cette occasion, de correspondre à ses antécédents catholiques et se montrer dévouée à cette œuvre qui se réclame du Sauveur lui-même, dont les lèvres divines prononcèrent ces paroles : *Euntes ergo docete omnes gentes.*

Catholiques mexicains, vous qui êtes toujours généreux et charitables, apprêtez-vous à accueillir avec votre bonté proverbiale cette Œuvre si digne de votre foi et qui répond si bien à votre charité ; coopérez-y activement, correspondez aux bienfaits du bon Dieu en contribuant à ce que sa lumière



VOYAGE EN HAMAC

brille sur les fronts de tant de nos frères plongés encore dans la nuit ténébreuse du paganisme.

Et ailleurs :

Nous, Mexicains, nous avons un motif spécial pour nous sentir obligés de contribuer à cette Œuvre apostolique. Ce motif est l'immense gratitude que nous devons à Dieu pour n'avoir pas permis que ce sol, qui est aujourd'hui le sol de la patrie, ait été conquis par quelqu'un de ces peuples qui, au lieu de fonder une nouvelle société en conservant et protégeant la race aborigène et la mêlant à la race conquérante, consacrent leurs forces à sa destruction et forment sur le sol vierge de l'Amérique un peuple exotique qui n'a rien de commun avec les antiques habitants du sol de la patrie.

Le Mexique eut la bonne fortune d'être conquis par l'Espagne qui nous envoya de zélés et héroïques missionnaires dont les noms sont restés dans notre histoire comme un symbole de charité, d'abnégation et de bonté angélique; l'Espagne qui nous donna en même temps sa langue, sa civilisation, partageant avec nous tous les biens de la civilisation dont elle jouissait sans nous en refuser un seul, l'Espagne qui défendit les races du Nouveau Monde en les plaçant sous la bannière du Christ, qui les civilisa autant qu'il fut possible et leur ouvrit le chemin des progrès futurs, qui fit une nouvelle Espagne et avec elle quinze autres nations, exemple unique dans les Annales du monde, et enfin nous donna une nouvelle vie sociale.

Béni soit le Ciel qui n'a pas laissé tomber les races du Mexique sous le joug d'un peuple protestant qui, sans respect de l'inviolabilité de la vie humaine, en eût fini avec elle, mais qui nous a placés entre les mains d'une nation catholique qui nous a donné tous les biens dont elle jouissait elle-même. A cette faveur, à cet incomparable bienfait du Ciel qui nous donne pour évangélisatrice la nation qui nous a conquis, répondons par notre coopération à la Propagation de la Foi parmi les peuples infidèles qui n'ont pas, comme nous, le bonheur de la civilisation. Montrons-nous dignes du bienfait reçu, efforçons-nous d'aider à étendre chez tous les peuples, chez toutes les races qui ne l'ont pas encore reçue, la lumière de l'Evangile, et pour cela prêtons un concours efficace aux efforts des Missionnaires qui viennent établir cette œuvre de la Propagation de la Foi parmi nous. Plaise à Dieu qu'une fois établie, elle devienne ici un grand centre de charité apostolique et que la nation mexicaine soit l'émule des nations qui se distinguent le plus dans le soutien et la propagation de cette Œuvre.

Elle paiera au Ciel, de cette façon, une dette sacrée et assurera pour



VOYAGE EN PIROGUE

elle-même la bénédiction que Dieu verse sur tous ceux qui propagent la gloire de son Nom.

Heureux Mexique ! Si l'Œuvre de la Propagation de la Foi germe et fructifie sur son sol, il aura une garantie de plus que la Foi du Christ ne s'éteindra pas parmi ses fils.

*
* *

Du 12 février 1891, *El Tiempo.*

La civilisation est surtout l'œuvre des Missions catholiques qui, défiant les climats les plus meurtriers et la férocité des tribus les plus sauvages, ont pénétré dans le cœur du continent noir, au centre de l'Asie et dans les îles les plus éloignées de l'Océanie, apportant partout les lumières de la science et de la Foi.

Parmi les nations modernes, le Mexique est une de celles qui doivent le plus à ces apôtres de la civilisation. En dehors des conquérants qui ne se distinguaient ni ne pouvaient se distinguer par leur humanité ni leur mansuétude, les Las Cases, les Gante, les Benavente, les Sahagun, les Vasco de Quiroga vinrent rendre moins triste la situation des peuples conquis. C'est à leur charité, à leur zèle apostolique, que la race indigène doit son existence et le Mexique ce qu'il est, ce qu'il vaut comme nation civilisée.

Le Mexique ne peut oublier le nom du jésuite Sanchez qui mérite une statue au même titre que Henri Martinez, puisque c'est à ces deux hommes qu'est due l'œuvre merveilleuse du dessèchement du lac ; ni les noms de Piccolo Sena Ugarte, Kino, et cent autres qui ont découvert et civilisé, au prix de leur sang, cet immense pays qui s'étend du lac Chapala aux plaines du Mississipi, aux deux Californies et aux prairies du Texas.

Si l'épopée de Fernand Cortez est digne d'être chantée par Homère, celle de ces soldats du Christ est digne de la plume inspirée de Moïse.

Combien plus grands sont ces héros de la charité, qui, au lieu de verser le sang de leurs frères pour conquérir cette poignée de fumée qui se nomme la gloire, versent le leur sur les autels de l'amour de l'humanité.

Oui, Fernand Cortez fut un héros plus grand qu'Alexandre, puisque avec une poignée de guerriers il a soumis l'empire le plus grand et le plus puissant de l'Amérique. Mais son œuvre eût été dans l'histoire une tache de sang et d'ignominie, un acte qui eût déshonoré l'Espagne au lieu de la glorifier, si, entre l'épée espagnole et la poitrine de l'Indien, ne se fût interposée l'humble soutane de l'ange de la charité. L'humble Religieux fut, pour les nouveaux sujets de Charles-Quint, plus qu'un père et un frère, il fut leur ange tutélaire, leur providence.



SACRIFICES HUMAINS AU DAHOMEY

Grâce à lui, l'Indien fut arraché aux *chaînes des mines,* grâce à lui, on lui reconnut la propriété d'un morceau de cette terre qui avait appartenu à ses ancêtres et, grâce à lui, l'Indien fut protégé par ce code admirable et éminemment charitable qui s'appelle : *Les lois des Indiens.*

Le Religieux leur apprit aussi à travailler la terre, leur fit acquérir les habitudes du travail compatibles avec leur nature débile, leur enseigna à vivre en société et les fit participer, autant qu'il fut possible, aux bienfaits de la civilisation.

Ce fut encore le religieux qui garda pour l'histoire les restes de civilisation aztèque, les traditions des premiers habitants de cette terre privilégiée, qui conserva, dans la grammaire et le dictionnaire, le génie et la richesse des langues du pays. La Nouvelle Espagne doit également aux religieux ce haut degré de culture intellectuelle qui, durant la domination de la Métropole, valut à Mexico le nom de « Athènes du Nouveau Monde ».

Les magnifiques collèges qui, encore aujourd'hui, sont l'orgueil de la patrie, comme Saint-Ildefonse et le Carolino, furent l'œuvre des religieux, qui, pendant de longs siècles, surent garder la jeunesse dans le sentier du vrai savoir et de la vertu.

Eh bien ! aujourd'hui, en plein XIXe siècle, il existe encore des peuples qui sont dans une situation plus triste que celle de notre pays au XVIe siècle, et c'est un devoir de justice pour nous de leur venir en aide dans la mesure de nos forces et de faire pénétrer jusqu'à eux la lumière de la civilisation et de la Foi.

L'Afrique, nommée avec raison le continent noir, est une tache pour notre siècle de lumière. Là, la servitude exerce ses plus horribles ravages, l'homme se nourrit de la chair de l'homme, et la femme est une chose moindre qu'une bête de charge. Il en est de même dans les îles de l'Océanie, dans la majeure partie de l'Asie et même dans ces pays que nous considérons comme le berceau de la civilisation moderne.

Quel est le devoir des catholiques et plus spécialement des Mexicains envers ces frères malheureux ? Ne devons-nous pas aider de toutes nos forces les apôtres de la civilisation dans ces contrées lointaines et inhospitalières ? Si, et de cette manière seulement, nous acquitterons, en partie, l'immense dette de reconnaissance que la patrie a contractée envers les Ordres Religieux.

* * *

A son tour, à la date du 3 décembre, *El Heraldo* donnait l'article suivant :

Nous avons eu l'honneur de recevoir la visite du Révérend Père Ter-

rien, missionnaire apostolique délégué en Amérique des Conseils centraux de l'Œuvre de la Propagation de la Foi, et son compagnon, le Révérend Père Léandre Gallen, missionnaire apostolique.

Tous deux appartiennent à ces méritantes, héroïques et saintes Missions qui répandent dans l'Afrique centrale la civilisation et la lumière de la Foi catholique.

Au Mexique, on a à peine l'idée de ces grandes entreprises du catholicisme au milieu de la barbarie, de ces œuvres immenses, vrai monument de la charité et de l'héroïsme chrétien, du zèle pour la gloire de Jésus-Christ et pour le progrès de l'humanité ensevelie jusqu'à ce jour dans les ténèbres de la sauvagerie. Nous croyons, par là même, très convenable de mettre de côté pour un instant, les vues de nos mesquineries politiques, pour contempler, quoique brièvement, le tableau magnifique que l'héroïsme chrétien offre à l'admiration de l'histoire dans ces régions éloignées.

Notre conversation avec le Père Terrien, homme illustre, dont le regard brille du feu divin du sacrifice pour Dieu et pour l'humanité, et dont le chef vénérable porte les signes de la vieillesse prématurée des grands ouvriers du bien, cette conversation a fait naître dans notre cœur le désir d'adresser à nos lecteurs catholiques quelques paroles de l'Œuvre à laquelle nous faisons allusion.

Les apôtres qui prêchent dans l'Afrique occidentale appartiennent au corps général des Missions, mais constituent un corps spécial, s'il est permis de s'exprimer ainsi. Pour affronter les ineffables sacrifices du missionnaire dans cette terre mystérieuse, une vocation spéciale est requise. Tout prêtre qui se dévoue à cette mission, part avec la certitude qu'il aura à sacrifier sa vie dans un temps bien court. La durée de la vie d'un Européen, si fort, jeune et robuste qu'il soit, est de trois à quatre ans, au bout desquels il succombe victime des rigueurs d'un climat torride et spécialement du paludisme.

De trente missionnaires qui nous accompagnaient, nous disait hier le Père Terrien, j'en ai vu mourir dix-huit en trois ans. Cela seul suffira pour se former une idée de la prodigieuse abnégation chrétienne qui anime, jusqu'au miracle, ces apôtres aventureux.

Dans cette grandiose entreprise, il n'y a pas un atome d'ambition humaine, il n'existe pas une ombre mondaine.

Ils abandonnent leur patrie, avec l'assurance presque absolue de ne plus revenir fouler son sol. Ils se séparent de leur famille pour toujours, de leurs amis jusqu'à l'éternité, de laquelle les sépare à peine le court espace de quelques mois. Ils sont les seuls qui, dans le siècle actuel, peuvent dire avec l'admirable saint André : « J'ai perdu pour toujours ma patrie, mes parents,

mes amis et tout ce que le monde peut me promettre, pour le seul amour de mon Seigneur Jésus-Christ. »

L'Œuvre des missionnaires en Afrique est grandiose, non seulement au point de vue religieux, mais encore humain. En civilisant les barbares de ces vastes régions, ils ouvrent au commerce une riche contrée, que ni l'or ni la force n'auraient pu ouvrir. En imposant les devoirs de la décence, ils créent pour ces peuples la nécessité de se vêtir, à laquelle vient en aide l'industrie étrangère. En imprimant en eux la haute dignité chrétienne, en les réunissant en société, ils augmentent ces nécessités qui sont le levier et la raison du commerce. Un détail entre autres fait de ces missions un objet digne de la louange et de la protection des peuples libres. Les missionnaires sont parvenus à empêcher complètement la traite des esclaves qui se faisait par terre depuis qu'elle a cessé sur mer. Ces missionnaires sont comme la police que la civilisation et l'humanité entretiennent là-bas pour empêcher la vente d'êtres humains, le trafic le plus criminel et le plus humiliant de tous, comme aussi les sacrifices barbares, l'immolation idolâtrique d'hommes et de femmes sur les autels des fétiches.

Par les relations de quelques voyageurs, publiées, soit dans les livres, soit dans les revues, nous savons que ces admirables ouvriers ont déjà bien avancé leur œuvre, mais nous ne savions pas leurs progrès aussi considérables qu'ils le sont en réalité,et qui sont relatés dans le *Memorandum de la Mission*. Disons seulement que les missionnaires ont déjà pénétré jusqu'à deux cents lieues de la côte occidentale au centre de l'Afrique, semant sur leur passage la Foi et la Civilisation.

Deux cents lieues conquises à force de vies, de douleurs, de souffrances indicibles, plusieurs fois par le martyre. Deux cents lieues sur ce sol où chaque grain de sable représente un sacrifice, chaque feuille foulée par le missionnaire, une vie humaine. Terre épouvantable qui, durant dix-neuf siècles, a arrêté par ses barrières tous les émissaires de la civilisation qui ont foulé son seuil, jusqu'à ce que la civilisation de la Croix, l'armée du sacrifice ait rompu ces barrières et allumé dans toutes ces régions le flambeau de la vérité, le droit et la civilisation, et fait sortir de ce chaos d'ignorance, d'abjection et de servitude, une humanité nouvelle qui entre dans la société pour jouir de l'industrie, du travail, du droit et de la liberté. Durant un grand nombre d'années, l'Europe seule a supporté l'énorme dépense de ces missions, mais il est temps que l'Amérique contribue à cette Œuvre qui appartient à l'humanité entière, à la civilisation chrétienne, à tous les peuples qui, délivrés de la barbarie, doivent à leur tour prêter leur appui pour que les autres soient aussi délivrés.

Envoyé par le Conseil Central de cette Œuvre, le Père Terrien, pour



SACRIFICES HUMAINS AU DAHOMEY

obtenir des peuples américains cette obole sacrée, qui s'impose au nom de la Foi et de l'humanité, a demandé une audience à l'Illustrissime Seigneur Archevêque, qui, pénétré de l'importance de cette mission, lui a témoigné une bienveillance toute particulière.

Nous désirons ardemment que les sentiments du peuple Mexicain correspondent à l'Œuvre grandiose dont le vénérable Père Terrien est le délégué.

* * *

Le journal français de Mexico, *le Trait d'Union,* fit, à son tour, appel à la colonie française en faveur des deux compatriotes représentants de la civilisation. Dans les entrevues qu'ils eurent avec nous, les rédacteurs s'attachèrent au récit des œuvres qu'accomplit en Afrique notre Société de Missionnaires. Ils étaient persuadés, et avec raison, que rien ne serait plus apte à provoquer l'intérêt et la générosité de leurs lecteurs que la connaissance de nos travaux sur la terre d'Afrique. On comprendra que nous reproduisions ici les principaux traits que nous leur avions cités.

Entrevue d'un reporter du « Trait d'Union » avec MM. Terrien et Gallen.

L'attention de l'Europe tout entière est aujourd'hui fixée sur le continent africain, que toutes les grandes puissances ont choisi comme terrain d'expérience de leurs différents systèmes de colonisation. Le Congrès anti-esclavagiste de Bruxelles, dont la réunion est due à l'initiative de notre illustre compatriote le cardinal Lavigerie, s'occupe en ce moment même de faire disparaître de ce pays l'esclavage, cette plaie honteuse que la civilisation moderne ne saurait plus longtemps supporter. Nos lecteurs nous sauront donc gré, sans doute, de leur donner sur cette terre africaine, où la France possède de si vastes intérêts, des renseignements inédits.

* * *

Les missionnaires français sur la côte occidentale d'Afrique. — Tous ceux qui ont à cœur le développement colonial de la France, l'extension de son influence civilisatrice dans le monde, ne peuvent considérer sans un très vif intérêt les travaux et les progrès de nos compatriotes sur la côte de Guinée. Avant 1860, la barbarie la plus

cruelle régnait du Cavali jusqu'au Niger; la côte d'Or, la côte d'Ivoire, la côte des Esclaves étaient sans réserve adonnées à la plus



INSTRUMENTS DE MUSIQUE DAHOMÉENS

stupide idolâtrie. Aujourd'hui, 20.000 familles de ces tribus sauvages sont élevées dans le catholicisme; elles parlent notre langue, la langue française; les jeunes gens sont formés au travail, à la poli-

tesse des mœurs, et nos commerçants trouvent en eux de très utiles auxiliaires pour l'expédition de leurs affaires. Voilà l'œuvre de la civilisation qui a trouvé dans les missionnaires français ses plus généreux pionniers.

Il est impossible de nier que l'œuvre des missionnaires est intimement liée à la prospérité du commerce français dans les colonies ; et ceux-là même qui prétendent se désintéresser de tout point de vue religieux, ne peuvent méconnaître les immenses services que ces hommes dévoués rendent à notre commerce extérieur.

L'Allemagne en Guinée. — L'arrivée de l'Allemagne en Guinée est de date récente. La prise de possession de Porto-Seguro par les Allemands a été très singulière. Lorsque le chef de l'expédition germanique demanda au chef de la tribu indigène de reconnaître par écrit sa soumission à l'empire, ce chef répondit : « Plutôt que de signer un tel écrit, je me laisserai couper la main ! » Et il prit dignement la fuite, en abandonnant son territoire à l'Allemagne.

Difficultés rencontrées par les missionnaires. — Mais, il ne faut pas l'oublier, ce triomphe de la civilisation sur la barbarie exige une lutte de chaque jour ; et pour quelques européens établis sur divers points du territoire, il y a vingt millions de sauvages qui opposent aux efforts de nos missionnaires la brutalité de l'ignorance et l'aveuglement du fétichisme. Ainsi, en 1865, la foudre tomba sur une propriété de la mission ; les indigènes virent dans ce fait bien naturel une menace du dieu du tonnerre ; et les missionnaires furent expulsés du pays, faute de pouvoir payer une amende de dix mille francs. Ils ne purent y rentrer qu'en 1880.

Le paganisme des noirs. — Au dieu du tonnerre il faut joindre le dieu du serpent, le dieu de la justice et le diable. Mais ce dernier est peu aimé ; généralement on le laisse à la porte, tandis que des sacrifices quotidiens sont offerts aux dieux supérieurs : sacrifices de poules, d'enfants, de jeunes filles !

Du reste, plus sévères que les Spartiates, ces sauvages immolent à leurs divinités tout enfant qui naît avec un défaut physique.

Prisonniers de guerre, sacrifices humains. — Les neuvaines religieuses se terminent par des festins, des danses et les immanquables sacrifices, dont les prisonniers de guerre font les frais. Survient-il une épidémie, on consulte les féticheurs, et ces pauvres prisonniers sont les victimes expiatoires désignées par avance.

C'est du reste un honneur pour eux. Les prisonniers de guerre sont divisés en trois classes : la première renferme les victimes

réservées aux sacrifices ; la deuxième les hommes mis en vente ; la troisième les vaincus distribués à titre de récompense aux soldats les plus distingués.

Le rôle de la femme. — On est en droit de se demander quel est le sort de la femme au sein de tribus aussi primitives. Il n'est pas gai, certes ; d'une part, elle est le principal élément de la richesse nationale ; c'est par ses femmes qu'un indigène compte sa fortune ; ainsi le roi actuel en possède huit cents ! Un peu plus que Salomon. Mais, d'autre part, la pauvre femme est aussi, hélas ! un instrument passif et qui n'a pas le droit d'être fatigué ! La Société de revendication des droits de la femme devrait bien aller faire une petite conférence sur la côte de Guinée. Quel succès !

Ce que gagne un missionnaire. — En attendant, ce sont nos missionnaires qui se chargent de la pénible besogne d'arracher ces sauvages à leurs préjugés et à leur stupide grossièreté. Ils travaillent, se sacrifient pour la moralisation de ces peuples, et ce sont de véritables miracles de civilisation qu'ils opèrent sur la côte africaine. Et avec quelles faibles ressources, grand Dieu ! Cinq cents francs par an tout au plus ; voilà le subside du missionnaire.

Et quand on songe à la grandeur, à l'utilité de l'œuvre dont ils poursuivent l'achèvement, n'est-on pas tenté de coopérer à une aussi noble entreprise ?

Aide accordée aux missionnaires par le gouvernement français. — M. Spuller, ministre des affaires étrangères de France, a compris, lui, toute l'importance de cette question ; il a adressé aux Missions d'Afrique une lettre de félicitations et d'éloges, et leur a accordé sur les lignes de steamers 50 % de réduction.

Les Missions Africaines à l'Exposition universelle. — De plus, à la dernière Exposition de Paris, les Missions africaines de France ont obtenu une médaille pour leur méthode d'enseignement et de développement de l'influence française dans ces pays.

Ce sont là de nobles encouragements qui ne peuvent manquer d'avoir leur écho au sein des populations catholiques du Mexique.

Les produits du pays. — Ces pays de la Guinée sont fort riches : l'arachide, l'huile de palmier, l'ivoire, le coton, sont des produits d'échange d'une grande valeur : et si ces peuples n'ont d'autre monnaie que le cauris, coquillage de Zanzibar, ils peuvent fournir à notre commerce d'utiles débouchés et de très bons produits d'importation.

.˙.

Voilà en quelques mots rapidement tracés, ajoutait le *Trait d'Union,* la situation d'un pays à l'amélioration duquel s'est dévoué un de nos compatriotes, le Révérend Père Ferdinand Terrien, qui, accompagné du Révérend Père Léandre Gallen, est aujourd'hui à Mexico, où le Cercle catholique, rue Médinas, 25, lui a fait, comme à son compagnon, un généreux accueil. Ces Missionnaires que le Pape et nos archevêques recommandent à notre attention, sont chargés par les Conseils centraux de Lyon et de Paris, d'organiser l'Œuvre de la Propagation de la Foi au Mexique. L'accueil qui leur a été fait par Mgr l'Archevêque de Mexico est pour eux un précieux encouragement dans la tâche qu'ils entreprennent. Ils osent espérer que les Français voudront bien les aider à atteindre un but qui n'est pas utile seulement à la religion, mais aussi à l'extension de l'influence française dans les colonies et à notre commerce extérieur.

L'Afrique peut encore aujourd'hui porter le nom que lui avait donné le Dr Livingstone : *Le Continent Mystérieux.* Quelque nombreuses qu'aient été les explorations faites d'un bout à l'autre de ce continent, on peut dire que l'Afrique est encore inconnue.

Au nombre de ses plus hardis explorateurs, se trouvent les membres de la Société des « Missions Africaines ».

Cette Société, essentiellement française, envoie sur les côtes encore inexplorées du continent africain, et même dans le centre, de courageux jeunes gens avec la mission de répandre parmi ces peuplades sauvages la connaissance de la morale chrétienne et les bienfaits qui en résultent.

Au moment où le congrès pour l'abolition de l'esclavage, actuellement réuni à Bruxelles, s'occupe du continent africain, où la France possède des intérêts si considérables, tout ce qui a trait à ce pays est intéressant. On nous saura sans doute gré de publier les détails suivants sur les Amazones du Dahomey, détails que nous devons à l'obligeance du Père Terrien.

.˙.

Les amazones du Dahomey.

Chose unique dans le monde, le Dahomey (côte occidentale de l'Afrique) nous offre le singulier spectacle d'une organisation où les dignités accordées à l'homme ont leur dignité correspondante parmi les femmes. Ainsi, il y a des ministres du commerce et de la justice

féminins; mais ces dames, malgré leurs titres, ne se mêlent pas de questions civiles ou politiques. Leur autorité s'exerce seulement sur l'armée des femmes, appelées *amazones*.

Cette armée, composée de trois à quatre mille femmes, forme la garde royale, mais elle n'est pas seulement un corps de parade, elle a l'honneur, les jours de bataille, de donner et de recevoir les premiers coups; souvent elle s'est vue décimer dans les attaques, mais plus d'une fois aussi elle a sauvé le roi et la patrie.

Outre les fusils à pierre, tels que tromblons espagnols, longs fusils arabes, etc., etc., les Dahoméennes ont conservé quelques-unes de leurs armes propres. Les amazones se servent de longs rasoirs.

Chaque princesse ou grand chef a le droit d'avoir une troupe de musiciens. La trompe en dent d'éléphant domine ces orchestres: l'espèce de beuglement qu'elle produit se mêle au bruit saccadé du tam-tam, au grincement des calebasses garnies d'osselets, au son aigu des triangles et vieilles clochettes fêlées.

La générale des amazones dirige quelques obusiers et vieux canons de mer provenant des navires échoués sur la côte. Ces femmes-soldats se servent aussi du tambour de guerre orné de crânes humains. Elles respectent cet instrument jusqu'à l'adoration.

Un de nos missionnaires se trouvant à Abomé, capitale du Dahomey, le roi le fit appeler un jour sur la place d'armes pour assister au spectacle vraiment merveilleux que les guerrières voulaient lui donner afin de montrer leur bravoure.

Dans un espace approprié à cette petite guerre, on avait élevé un talus formé de faisceaux d'épines *(cactus)* très piquantes, sur quatre cents mètres de long, six de large et deux de haut. Derrière ce talus était la charpente d'une vaste maison dont la toiture était également couverte d'épines; après la maison était une rangée de cabanes. L'ensemble simulait une ville fortifiée dont l'assaut devait coûter bien des sacrifices.

A un moment donné, le roi se lève, va se placer en tête des colonnes d'amazones, les harangue, les enflamme, et au signal donné, elles se précipitent avec une fureur indescriptible sur le talus d'épines, le traversent, bondissent sur la maison également couverte d'épines, en redescendent comme refoulées par un retour offensif, reviennent par trois fois à la charge, et le tout se fait avec une telle précipitation, que l'on a de la peine à les suivre. Elles montaient en rampant sur les constructions d'épines, avec la même facilité qu'une

danseuse voltige sur un parquet, et pourtant elles foulaient de leurs pieds nus les dards acérés des cactus.

Quand les évolutions furent terminées, on vit ces femmes rentrer



INSTRUMENTS DE GUERRE AU DAHOMEY

au palais, les jambes déchirées et saignantes, portant chacune un faisceau d'épines.

Celles qui s'étaient le plus distinguées avaient les ronces sur la

tête en forme de couronne et autour du corps en guise de ceinture. Après les cérémonies d'usage, elles se retirèrent pour se décharger de ces trophées épineux.

∴

Le missionnaire pionnier de la civilisation.

D'autre part voici quelques détails sur les missions, au point de vue simplement de la civilisation, et abstraction faite du côté religieux :

Un travailleur méconnu. — De notre époque on peut dire qu'elle est une époque du travail. L'histoire du passé ne nous offre rien de semblable. On compte des siècles illustrés par la littérature, les arts, oserai-je dire? les conquêtes, les expéditions militaires ; mais jamais les facultés de l'homme n'avaient pris un essor si général, si universel, et donné les résultats dont s'honore à juste titre notre temps. Cicéron disait déjà dans ses discours au peuple romain qu'il était le fils de ses œuvres, mais c'est surtout à nos contemporains que cet adage semble devoir s'appliquer. Rien sans travail : telle est la maxime absolument vraie qui caractérise notre siècle. — Nous voudrions vous présenter aujourd'hui un travailleur quelque peu méconnu peut-être dans le monde savant, commerçant, industriel, et digne, cependant, nous le croyons du moins, d'être apprécié, lui et ses œuvres, par ses autres frères de la grande société humaine. Nous voulons parler du missionnaire. On s'est habitué à ne voir en lui que l'homme de foi, le prêtre s'occupant uniquement des âmes, ne pensant qu'à convertir et à baptiser les païens. Sans doute, c'est son œuvre capitale, le but essentiel de sa vocation et de sa vie tout entière. Mais la parole de saint Paul est toujours vraie : la piété est utile à tout. Et cet homme spirituel, ce baptiseur d'âmes, est aussi un travailleur dans le sens moderne de ce mot. Pour s'en convaincre, il suffit de le voir à l'œuvre.

Le missionnaire introducteur de la civilisation française en Orient. — On peut même dire que dans certaines missions, dans certains pays, on ne voit que le côté tangible, matériel de son travail : citons l'Orient, l'Egypte, par exemple, où les missionnaires se nomment quelquefois en plaisantant, non des missionnaires catholiques, mais des missionnaires français. Là, en effet, il semble que leur rôle consiste seulement à développer l'influence française au moyen

des écoles, et le Gouvernement de la République a reconnu maintes et maintes fois les services rendus par eux à ce point de vue.

Arrivée du missionnaire sur la côte de Guinée. — Mais prenons le missionnaire arrivant dans un vrai pays de mission, au milieu des peuples païens et sauvages de la côte de Guinée. Il s'est embarqué à Marseille, soit à bord d'un voilier venant prendre une cargaison d'arachides à la côte, soit à bord d'un vapeur plus rapide, et on le débarque sur un point quelconque de ce rivage africain, là où la « barre » permet aux pirogues des noirs d'accoster le navire. Sur le sable de la plage, on jette à côté de lui son mince bagage, qui, outre ce qui est nécessaire au service religieux, contient les outils de première nécessité d'un menuisier, d'un forgeron et d'un maçon. Il doit, en effet, exercer tous ces métiers dont il a fait un rapide apprentissage au Séminaire. Dans le village où il vient s'établir, que trouve-t-il? une population de nègres, nus comme des animaux, qui l'accueillent avec de grands cris et à grand renfort de tam-tam, comme un être supérieur qui leur fait peur et leur prête à rire. Les habitations sont des huttes de terre et de feuillage, les instruments connus une pioche informe, des flèches pour la chasse et des filets pour la pêche. C'est tout.

Construction d'une maison. — Cependant il faut à notre missionnaire une salle assez vaste pour réunir ses premiers chrétiens, une école pour rassembler les négrillons, un hôpital pour les malades et pour ceux que le requin ou le caïman auront entamés, soit dans la barre, soit dans la lagune.

Dans ses courses d'explorateur, il a découvert une bonne terre à brique et un four primitif donne bientôt de quoi élever les murs d'une simple chapelle. Pour quelque temps, la maison du missionnaire et son école seront en bambou ou tout au plus en pisé de boue séchée au soleil. Sur ces quatre murs, il faut une charpente. Il cherche dans la forêt les arbres les plus droits et se met à l'œuvre avec l'aide des noirs qui gambadent autour de lui, imitent le bruit de la scie et poussent des hurrahs, en voyant bientôt à terre le tronc énorme qui leur aurait demandé des semaines de travail à couper.

Le missionnaire professeur d'arts et métiers. — Mais bientôt ces grands enfants, si gauches dans leurs premiers essais d'imitation, sont d'utiles auxiliaires pour leur maître; quelques-uns deviennent même de bons ouvriers, et l'on trouve sur différents points de la côte de Guinée des fours à briques entretenus par les seuls noirs. Des



LES MISSIONNAIRES ET LES ENFANTS RACHETES

maisons de commerce, des églises même, d'un style non trop primitif, avec moulures et corniches, ont été construites par ces nègres, la veille encore incapables de faire autre chose qu'un gourbi ; d'autres sont menuisiers, charpentiers, et l'on n'est plus obligé de faire venir d'Europe à grands frais des maisons en bois, des fenêtres, des portes, des meubles, etc. Peu à peu les missionnaires ont appris d'autres métiers et au Gabon, par exemple, les élèves mécaniciens des Pères missionnaires ont été capables de réparer la machine d'un vapeur.

Un cadeau de l'Angleterre aux missions. — La mission de Lagos possède, entre la mer et la lagune, une île donnée par le gouverneur anglais en reconnaissance des services rendus à la colonie par la Mission. Là, on forme de jeunes esclaves rachetés à l'agriculture dans ses différentes branches, culture du maïs, du café, des cocotiers, etc., jardinage, élevage des bestiaux. On leur apprend à défricher et à tirer parti des bois splendides et précieux des forêts.

L'école. — Naturellement l'école occupe la moitié de la journée, et si ces peuples ne sont pas encore prêts à fournir de profonds philosophes, en revanche ils apprennent les langues avec une facilité inouïe, ainsi que les premiers éléments des sciences. Généralement, ils sont très forts en calligraphie. Déjà plusieurs de ses élèves sont devenus professeurs eux-mêmes et sont utilisés dans les nombreuses écoles de la mission. Les Européens des factoreries recherchent ces enfants pour les employer comme commis, interprètes, etc.

L'hôpital. — La politique allemande. — L'hôpital joue un grand rôle dans la civilisation de ces pays. Tout Africain, arabe ou nègre, a une grande vénération pour le médecin, l'homme qui guérit. Chez eux, l'homme qui fait métier de guérir les maux de l'humanité est un être en rapport avec le monde des esprits, et le médecin blanc jouit aussi de ce respect, de ce culte voué aux sorciers des tribus africaines. Les chefs du village d'Atakpamé avaient accepté chez eux deux missionnaires uniquement à cause de leur réputation de médecins, avec défense à tout autre Père de séjourner dans le pays. Les chefs d'un village voisin, jaloux d'Atakpamé, proposèrent en secret aux missionnaires de venir chez eux, leur promettant monts et merveilles. Les Pères, ne pouvant quitter leur poste, nos nègres, à bout de politique, résolurent d'en finir par un grand coup. Un beau jour, Atakpamé fut assiégé par ses voisins qui voulaient enlever de force les deux fameux médecins. Ces ennemis furent repoussés, et Atak-



ÉGLISE ET MISSION D'AGOUÉ (VICARIAT DU DAHOMEY)

pamé garda fièrement les missionnaires. La politique de Berlin les expulsa peu après; car Atakpamé se trouve sur un territoire allemand. On espère que cet exil sera transitoire.

Les religieuses. — Ce travail que les missionnaires font pour dégrossir le nègre, l'élever au rang d'homme et de chrétien, les religieuses le font pour les filles. Il y a, au golfe de Guinée, des écoles tenues par des religieuses françaises, où l'on apprend à lire et à écrire, et surtout à exécuter les différents travaux d'une femme de ménage. Ces jeunes filles sont mariées aux jeunes gens élevés par les Pères, et ainsi se forment les familles chrétiennes qui fournissent déjà le nombre imposant de plus de 20.000 personnes.

L'œuvre civilisatrice. — C'est ainsi que, par ses efforts, son travail, le missionnaire introduit la civilisation dans ces régions barbares, rendues plus barbares par la traite que l'Europe y pratiqua pendant longtemps. C'est ainsi qu'il régénère cette race que l'on regardait comme abrutie et incapable de tout progrès social. Le missionnaire ne travaille pas pour la renommée; néanmoins, il est bon, peut-être, que les hommes sérieux, les hommes de cœur et sans parti pris, connaissent ce qui se fait par lui et par son influence dans les pays sauvages. La religion et le travail ont commencé, en Guinée et dans toute l'Afrique, une grande et belle œuvre qui se développe de jour en jour et donnera bientôt de splendides résultats.

.˙.

Ces pages du *Trait d'Union* émurent les Français de Mexico. Non contents de nous faire bon accueil, nos compatriotes eurent à cœur de nous faire donner une conférence au *Cercle français*. Un auditoire nombreux et sympathique ne ménagea pas ses applaudissements au conférencier qui avait pris pour sujet, « le rôle civilisateur du missionnaire français parmi les peuples barbares de la Guinée. » Dans un entrefilet, le *Trait d'Union* rendit compte de cette belle soirée à ses lecteurs.

11 février 1890.

L'Œuvre des Missions africaines. — Le R. P. Terrien a fait une conférence, samedi dernier, au *Cercle Français*, sur l'Œuvre des Missions africaines en Guinée. Nous estimons que M. Diehl, président de la Société de Bienfaisance, a précisé les véritables termes de la question, quand il a dit, à l'ouverture de la séance présidée par M. Caire, président du *Cercle français* : « L'Œuvre dont le R. P. Terrien s'est fait l'apôtre, aussi bien que le



MISSIONNAIRES ET ENFANTS D'ILORIN

R. P. Gallen, son confrère, a droit aux sympathies de la colonie française et mérite de recevoir le très favorable accueil que légitiment son objet et son but.

« Le nom français est, dans tout l'univers, synonyme de civilisation. C'est donc au nom de la civilisation et de la France que le R. P. Terrien prendra la parole. »

Ce sera pour les Français de Mexico, un devoir patriotique de répondre à l'appel qui leur a été adressé samedi soir, appel aussi sincère que convaincu. Et nous sommes certains que MM. Caire et Diehl seront heureux de faciliter, en acceptant d'être les dépositaires des souscriptions, le bon succès d'une entreprise éminemment civilisatrice.

Il n'en fallait pas davantage pour nous faire connaître et nous recommander. Aussi fûmes-nous désormais traités par tous nos compatriotes avec la plus grande bienveillance.

CHAPITRE III

RÉCITS AFRICAINS. — Le Fétichisme ou Idolâtrie. — Sacrifices humains. — Le rôle du missionnaire : l'église de Porto-Novo, la ferme de Saint-Joseph de Tocpo. — Autrefois et aujourd'hui. — Tiko. — Choses d'Egypte : Tantah, Fayoum.

Malgré l'accueil cordial des Mexicains et des Français, le travail incessant auquel nous étions assujettis ne laissait pas que d'être pénible. Après les nombreuses visites, les courses sans trêve de la semaine, le dimanche arrivait et, avec le dimanche, les prédications dans les églises paroissiales et les chapelles principales de la ville et de la banlieue. Pendant près d'une année, nous parcourûmes ainsi toutes les paroisses, prêchant à toutes les messes, c'est-à-dire six et sept fois chaque dimanche, l'un dans une église, l'autre dans une autre, et inscrivant les personnes qui voulaient devenir associées de l'Œuvre de la Propagation de la Foi. Pour faire connaître les besoins des missionnaires dans les pays sauvages et infidèles, nous racontions nos souvenirs personnels, tantôt sur l'horrible fétichisme et les sacrifices humains de la Guinée, tantôt sur le fanatisme des musulmans, particulièrement en Egypte. Nous offrons à nos lecteurs quelques-uns de ces récits qui intéressèrent alors les fidèles du Mexique et plus tard ceux de l'Amérique du Sud.

∴

Le fétichisme ou religion des nègres de la Guinée.

Au milieu des explorations et des expéditions scientifiques qui, peu à peu, arrachent à l'Afrique ses mystères, le fétichisme a conservé les siens. Jusqu'à présent, ce mot n'a donné à l'Europe qu'une idée très vague de l'adoration de la matière brute et un sentiment de profonde compassion pour les infortunés fétichistes. Nous devons le confesser, les apparences favorisent ces sentiments. L'Européen qui arrive en Guinée rencontre à chaque pas, dans les villages des noirs, des idoles si grotesques et si immondes, faites de bois ou de

glaise, peintes avec du sang de poule et de l'huile de palme par leurs stupides adorateurs. Un seul regard suffit à l'Européen pour mépriser ce culte. Mais bien vite il reconnaît que ces divinités informes sont assoiffées de sang humain, et qu'on leur immole des victimes humaines pour les satisfaire. Alors, unissant l'indignation au mépris, il exècre les adorateurs et les prêtres qu'il considère désormais comme indignes de son attention. Ainsi s'explique l'idée incomplète et fausse que l'on a du fétichisme. On a appelé fétichisme ce qui n'est que son enveloppe matérielle. Mais si, à la lumière d'une étude approfondie, on se hasarde à lire à travers ce voile, le fétichisme apparaît très différent, et on est surpris de découvrir, sous un extérieur grossier, un enchaînement de doctrines et tout un système religieux dans lequel le spiritisme tient la première place. Et, chose notable, ces doctrines présentent de surprenantes analogies avec le paganisme des nations civilisées de l'antiquité.

Remplacez les statues informes des nègres par les modèles de l'art grec, les cases des fétiches par les temples d'Athènes et de Rome, sous des formes différentes mais avec des attributions identiques, le fétichisme fera défiler devant vous Neptune, Mars, Mercure, Vulcain, Esculape, Apollon et les autres dieux, demi-dieux ou génies.

Pendant que quelques savants s'occupent avec tant d'attention à étudier les cultes antiques, à déchiffrer sur les hiéroglyphes quelques mystères du bœuf Apis, ou à chercher dans les pays célèbres quelques vestiges d'une divinité des Babyloniens, il nous semble qu'il n'est pas sans intérêt d'expliquer les mystères de ce fétichisme, qui est la religion de millions d'êtres humains dans l'Afrique équatoriale. Ce sera notre « merci » aux bienfaiteurs de ces pauvres idolâtres, qui leur garderont une reconnaissance éternelle pour avoir aidé, de leurs aumônes, l'Œuvre des missionnaires.

Les voyageurs, restant peu de temps au milieu des tribus sauvages qu'ils visitent, ne peuvent donner qu'une idée vague, superficielle et incomplète de ce qu'ils ont vu. Les missionnaires, au contraire, obligés de faire une étude attentive des idoles, des cérémonies du culte, des usages domestiques, pour travailler efficacement à l'évangélisation de ces pauvres frères si longtemps abandonnés, peuvent donner de précieux renseignements sur le mystérieux continent.

L'étude qu'ils font de la langue indigène, langue purement orale, leur permet de faire, peu à peu, grammaire, dictionnaire, livres d'éducation et de religion, et d'être utiles de cette façon aux naturels du pays, mais aussi aux Européens et aux Américains qui vont s'éta-

blir dans ces régions pour y faire le commerce. Ce n'est pas sans raison que M. de Lesseps a appelé les missionnaires « les pionniers de la



BOSQUET FÉTICHE

civilisation », et tous les commerçants établis là-bas reconnaissent les services que nous leur rendons.

Nous parlerons maintenant d'une divinité vieille comme le monde,

le serpent. Nous avons vu, dans une de nos Missions, le temple du serpent connu sous le nom de *Dangbé Romé* (serpent sacré). Ce temple se compose d'une suite de constructions établies autour d'une cour soigneusement fermée aux regards des profanes. Au milieu de la cour s'élèvent les arbres fétiches, témoins des mystères abominables que les féticheurs célèbrent en ce lieu. Des banderoles de toile blanche, flottant au haut d'énormes bambous, indiquent au public que ce lieu est sacré. Dans la rue, car le temple est au centre de la ville, on voit deux cases de forme ronde, une plus petite que l'autre, et toutes deux couvertes de paille et réunies par un mur qui les entoure. Dans la plus petite est la statue de Priape et l'autre est la demeure des serpents, le sanctuaire où on leur rend un culte. Il s'y trouve quelques ouvertures en forme de portes, qui ne se ferment jamais, afin de laisser l'accès libre aux dévots. Sur les murs, en couleurs très vives, est peinte grossièrement une barque munie de ses agrès. A l'intérieur, les noirs placent en tribut, dans des calebasses, l'eau et la farine offertes aux serpents. Du reste, ce ne sont pas les seules offrandes qu'on leur fait. On leur présente aussi des poules, du tafia, des denrées, etc., etc. Ces serpents appartiennent à différentes espèces de reptiles non venimeux que Linné a placés dans la famille des pithons et des couleuvres. Le nombre de ces divinités peut atteindre trente. Ils seraient plus nombreux si les porcs, race peu superstitieuse, n'en dévoraient un grand nombre. Dangbé ne vit pas en reclus, on lui laisse la liberté de sortir, de circuler dans les rues et même dans les champs.

Disons un mot de cette fameuse procession des serpents.

Avant de le faire sortir de sa case, on a soin de le bourrer de nourriture. Quand il a bien mangé et que le travail de la digestion l'absorbe complètement, les féticheurs les plus dignes se prosternent devant lui, le soulèvent du sol avec d'infinies précautions et le placent comme un corps inerte sur un hamac. En ce moment, on entonne des chants et le défilé commence. Le monstre enlevé par huit vigoureux gaillards se balance sur sa couche aérienne, soutenu par les grands dignitaires du fétichisme; des hommes et des femmes vêtus de soie le précèdent et une musique infernale le suit. Les sons rauques qui déchirent l'air, alternant avec les chants de la multitude, augmentent le caractère sauvage de cette exhibition.

Ainsi organisé, le cortège parcourt les rues et se développe sur les places de la ville durant plusieurs heures. Ouidah, ville du Dahomey, ressemble à un vaste cimetière plein de spectres de formes



TEMPLE DES SERPENTS

étranges, plus horribles encore que les fantômes qu'une imagination délirante fait sortir des tombes entr'ouvertes.

L'agitation du boa va se terminer ; heureusement sa digestion met fin à la cérémonie. Alors le dieu, comblé d'honneurs, pourrait parfaitement, en guise de remerciements, étreindre trop tendrement le bras ou la tête de l'un de ses porteurs.

Pendant la procession, les prêtres, armés de gros bâtons, tuent cruellement les chiens, les porcs et les poules qu'ils rencontrent, parce que, disent-ils, ils sont les ennemis de Dangbé : les chiens, à cause de leurs aboiements, la poule parce qu'elle lui arrache les yeux, et le porc parce qu'il le tue. Ce que l'on dit des origines du culte du serpent est certainement un souvenir des traditions antiques. N'est-il pas intéressant de rencontrer de nos jours, sur la côte occidentale d'Afrique, les doctrines et les pratiques d'une secte que quelques auteurs considèrent comme antérieure à la religion chrétienne et qui naquit en Egypte ? Nous autres, nous prétendons que ces antiques traditions des serpents sont sorties des Ophites. Les noirs se défendent de ce ridicule en disant que Dangbé est un grand adorateur, comme s'ils disaient la Sagesse incréée. Dieu ayant créé aveugle le premier homme et la première femme, Dieu leur ouvrit les yeux et ils virent le bien et le mal. C'est pour cela que Dangbé est le premier bienfaiteur de l'humanité et mérite les hommages les plus affectueux et les plus respectueux.

Pauvres noirs ! Ils changent Dieu de place, selon l'heureuse expression d'un auteur contemporain. Ils cherchent Dieu là où il n'est pas, ils montrent qu'ils connaissent parfaitement qu'Il est l'Auteur de tout bien, ils vivent comme si Dieu ne s'occupait que des blancs, comme s'il n'existait pas pour eux. Combien ils sont dignes de pitié !

Ayons compassion d'eux et contribuons par nos prières et nos aumônes à envoyer des missionnaires qui les feront sortir de cette ignorance honteuse et qui leur enseigneront le culte du vrai Dieu et les moyens d'obtenir le salut éternel.

∴

Le culte du démon à la côte des Esclaves.

... Le prince des mauvais génies, le plus pervers et le plus terrible, est Echou, mot qui signifie : *intrépide ;* il se nomme aussi Elegba ou Elegbara, *le fort,* ou encore Ogongo Ogo.



FÉTICHEURS DU DIEU " ÉLEGBA "

Pour se préserver de ses méchancetés, le noir place dans sa case l'idole de Olarozé, génie protecteur du foyer, que l'on arme d'un bâton ou d'un sabre pour garder l'entrée. Mais, pour se mettre à couvert des cruautés d'Elegba, s'il est obligé de s'occuper de ses affaires, hors de sa case, il n'omet jamais de lui assigner sa part dans tous les sacrifices. Quand un noir veut se venger de son ennemi, il fait une copieuse offrande à Elegba et lui offre une bonne ration de tafia ou de vin de palme. Elegba devient alors furieux, et si l'ennemi n'est pas bien pourvu d'amulettes, il se trouve dans un grand danger. Ce mauvais génie, par lui-même ou par le moyen des autres esprits ses compagnons, pousse l'homme au mal et surtout l'excite aux passions déshonnêtes. Plusieurs fois, nous avons vu des nègres punis pour vol ou autre délit, s'excuser en disant : *Echou l'O h'mi,* « Echou m'y a poussé. » L'image horrible de ce malin esprit est placée devant toutes les cases, sur toutes les places, et spécialement sur les chemins ; on le représente assis, les deux mains sur les genoux, dans une nudité complète, sous une sorte de toiture de feuilles de palmier.

L'idole est faite de terre, ayant une forme humaine avec une tête énorme, des plumes d'oiseaux représentant ses cheveux et sa barbe ; deux coquillages forment ses yeux, d'autres des dents et des narines, et le tout lui donne un aspect horrible. Tout ce qui sert à son culte est noir. Dans les grandes circonstances, on le barbouille d'huile de palme et de sang de poule, ce qui lui donne un aspect plus affreux et plus répugnant. Pour achever de décorer dignement le grand symbole du Priape africain, qu'Origène appelait le dieu de la turpitude, et qui n'est autre chose que le Beelphegor des Moabites, on place autour de lui de vieux manches de pioches et de gros bâtons. C'est de cette manière que les nègres représentent l'esprit impur. Ils n'hésitent pas à lui donner les insignes de la plus repoussante obscénité.

Au surplus, ce n'est pas au hasard qu'on lui donne ce nom de Echou qui veut dire excrément ou immonde. En vérité, il y a des motifs d'offrir à cette « Oricha », idole, des chèvres et des porcs et de lui pendre au cou des chiens crevés ; ces victimes sont dignes d'une telle *Oricha*. Heureusement les rats, ses hôtes, viennent manger les victimes offertes, parce que, sans eux, l'air serait infecté.

Les noirs reconnaissent généralement la puissance des possessions de Satan, car ils l'appellent ordinairement « Elegbura », c'est-à-dire celui qui s'empare de nous. Non seulement ils reconnaissent la possibilité de la possession, mais l'admettent comme une pratique



DANSEURS ET MUSICIENS AMBULANTS

religieuse : ils évoquent l'esprit du mal, se livrent à lui, s'abandonnent entre ses mains et le supplient de prendre possession d'eux. Très fréquemment, dans leurs mystères, le fétichiste s'agite, s'anime, entre dans une exaltation extrême avec mille gestes, contorsions, avec des cris aigus et des gémissements bestiaux.

Soudain une espèce de férocité brille dans ses regards, l'Oricha est en lui, elle le possède, le martyrise et l'agite horriblement. Tout ce que fait alors le possédé est le fait de l'Oricha ; c'est l'Oricha qui parle et c'est l'Oricha qui s'agite en lui. Dans ces circonstances, si tout ce qui se passe n'est pas saint, tout au moins est légitime. Il est facile de comprendre qu'aux noirs eux-mêmes, il répugne de vérifier ce qui se passe dans le secret de ces mystères d'iniquité.

Nous avons vu à Porto-Novo, autour de l'une de nos missions, le temple principal d'Elegba au milieu d'un bois sacré, sous les palmiers et autres arbres magnifiques. Autour de la lagune, il y a une grande fête, le sol est couvert de coquillages (monnaie du pays), que les nègres jettent à l'eau comme une offrande à l'Elegba, afin qu'il les laisse en repos. Une fois l'an, chaque fétichiste d'Elegba ramasse ces coquillages pour acheter un esclave qu'on sacrifie en son honneur, et aussi de l'eau-de-vie pour animer les danses. Ce qui reste est pour le féticheur.

Le conte suivant, qui se répète chez les noirs, montre l'inclination de l'Elegba à faire le mal. Jaloux de la concorde qui régnait entre deux voisins, il résolut de les désunir. Pour cela il prit un bonnet très blanc d'un côté et très rouge de l'autre. Puis il passa entre les deux hommes occupés à cultiver leurs champs, les salua et continua sa route. Lorsqu'il fut passé, l'un des deux voisins dit : « Quel joli bonnet blanc ! — Non, dit l'autre, c'est un magnifique bonnet rouge ! » De là surgit entre les deux vieux amis une dispute si furieuse que l'un des deux blessa l'autre à la tête d'un coup de sa pioche.

Catholiques, mes chers lecteurs, aidez-nous à détruire le culte du démon pour lui substituer celui de Jésus, mort sur la croix pour le salut de tous les hommes. Pouvons-nous dire que nous aimons Dieu, si nous n'aimons pas notre prochain dont nous connaissons les immenses besoins.

Ces pauvres frères meurent de la faim de Dieu, et nous n'aurions pas pitié de ces âmes immortelles comme les autres ! Pitié ! Les âmes du purgatoire dont le sort nous inspire une pieuse compassion sont les amies de Dieu et sont assurées de leur salut éternel. Les pauvres



ARBRE FÉTICHISTE

africains meurent par milliers tous les jours, et meurent sans Dieu et sans foi, sans espérance et sans amour. Aimons donc Dieu dans nos frères, envoyons à ceux qui gémissent dans la pire des servitudes, celle du démon, des apôtres qui feront pour eux ce qui s'est fait pour nous, les missionnaires de Jésus-Christ qui leur donneront, en un mot, Dieu, le salut et l'espérance.

∴

Choses des Noirs.

Les noirs disent qu'au commencement du monde, *Olorun* (Dieu) créa trois hommes blancs et trois femmes blanches, trois hommes noirs et trois femmes de la même couleur. Un jour, il appela les six couples et leur présenta une callebasse bien fermée pleine de différents objets et un papier scellé. Puis il invita les noirs à choisir l'une des choses. Ceux-ci se décidèrent pour la callebasse. Mais quel fut leur désenchantement, en ne trouvant à l'intérieur qu'un peu de nourriture et quelques pièces de fer, d'argent et d'or !

Les blancs durent se contenter du papier scellé qui paraissait être une chose bien insignifiante. Ils l'ouvrirent et quelle ne fut pas leur surprise ? Ils trouvèrent écrits sur ce papier les secrets de toutes choses et les moyens d'être heureux.

Se voyant trahis par eux-mêmes, les noirs espérèrent tirer quelque chose des esprits. Et par le fait, au Yoruba, à Tombouctou, au Dahomey et autres contrées africaines, il y a des spirites. Le malheur est qu'ils ne rencontrèrent que des esprits méchants et se crurent dans l'obligation de leur offrir en holocauste des animaux et jusqu'à des victimes humaines, afin de pouvoir leur parler et se les rendre favorables et bienveillants. De là la coutume qui subsiste encore d'immoler des victimes en l'honneur de « Ogun » (dieu de la guerre), « Chango » (dieu du tonnerre), et autres divinités de l'Olympe nègre. — Lorsque les troupes du roi de Dahomey reviennent de leurs expéditions, qui ressemblent beaucoup aux incursions ordinaires de nos Indiens, Sa Majesté divise les prisonniers en trois lots : l'un est réservé pour son service, l'autre pour être offert en holocauste au dieu des combats, et le troisième se vend à raison de 80 piastres (480 francs) par tête, et souvent beaucoup moins.

Les Portugais appellent les prêtres de ce culte, féticheurs, c'est-à-dire sorciers ; on considère comme les plus importants ceux de Ifa, dieu des mariages et de la nature. Cette divinité est consultée en



LE DIEU DU TONNERRE "CHANGO"

tirant au sort au moyen de dés. S'ils connaissaient le trépied de nos spirites, la consultation aurait plus d'apparat, quoique pas plus d'efficacité, que celle des noyaux qui servent de dés.

Les prêtresses sont les plus ferventes dans l'exercice de leurs fonctions idolâtriques. Elles se couvrent d'amulettes et de toutes espèces de figures d'idoles, elles ornent leurs corps d'une grande variété de signes indélébiles tracés au moyen d'un stylet de fer et d'un liquide spécial. Les *cauris,* coquillages du genre des *porcelaines,* leur servent à faire des colliers qui servent d'ornements aux féticheurs des deux sexes pendant qu'ils opèrent ou qu'ils remplissent quelque mission. Les cauris servent de monnaie : 80 valent un sou et pour un esclave on en donne jusqu'à vingt sacs, dont le transport exige vingt hommes.

Féticheurs et féticheuses ont une grande réputation de médecins, et il est indiscutable qu'ils connaissent beaucoup d'herbes efficaces pour combattre certaines maladies, mais jamais ils ne donnent leurs recettes et ne soignent sans de nombreuses pratiques superstitieuses, ni sans la forte somme ! Il est très curieux que, parmi ces africains, existe la même superstition que dans nos pays au sujet des chats-huants qui, par des cris nocturnes, annoncent la mort de quelque voisin ou de l'habitant de la maison sur laquelle ils se posent ou aux alentours de laquelle ils voltigent. Les féticheurs sont surtout terribles comme instruments de vengeance, car ils possèdent une certaine habileté dans l'art d'empoisonner. Il ne manque même pas aux nègres une franc-maçonnerie. Au pays des Nagos existe une société secrète sous le nom de *Ogboni.* Les membres sont astreints au secret le plus absolu, et si quelqu'un en révèle le plus minime, il est condamné à perdre un pied qu'on ampute lentement avec un instrument qui paraît être une lime.

Les Ogboni ont leurs insignes et, qui plus est, leurs prétentions. Ils se disent porteurs de « l'Edan » ou le symbole de la paix. Et, quand il y a rixe, ils interviennent avec ledit emblème pour apaiser les esprits. Si les combattants résistent, les Ogboni en appellent à la justice pour les réprimer. Ces maçons noirs prétendent réaliser ainsi la fraternité des gens de couleur.

Il n'est pas difficile de comprendre les difficultés que trouvent les missionnaires pour vaincre le fétichisme, les supertitions et les affreuses coutumes qui s'opposent au progrès de l'Evangile. Malgré tout, ils ne désespèrent pas et méritent l'appui auquel leur donne droit leur noble et périlleuse tâche.

Eglise de Porto-Novo. — Le roi Toffa assiste à la bénédiction.

Le missionnaire ne manque pas toujours de consolation : Dieu semble le récompenser et l'encourager surtout, par les joies qu'Il lui donne en temps opportun. C'est ainsi que nous tînmes pour un grand bonheur, à cause de l'importance qu'elle nous donnait près des noirs, la présence du roi Toffa à la bénédiction de l'église de Porto-Novo. cette église avait été élevée au prix de grands travaux et d'énormes sacrifices ; des amis de Nantes nous avaient puissamment aidés, assurément ; mais nos chers néophytes et surtout les Européens, chefs de factoreries, nous avaient aussi généreusement secourus de leurs personnes et de leurs bourses. Un violent cyclone, à la dernière heure, avait renversé des pans de mur, mais sans abattre notre courage : car nous eûmes vite réparé les dégâts causés par la tempête. Voici dans quels termes nous rendîmes compte alors de cette inoubliable fête de Porto-Novo :

« Le 24 novembre 1878, nous avons eu à Porto-Novo une fête magnifique qui nous permet d'espérer les plus heureux résultats pour le succès de notre mission. Ce jour-là a eu lieu la bénédiction solennelle de notre église, la première que nous ayons pu bâtir sur la côte des Esclaves, car jusqu'à présent nous n'avions que des chapelles en bambou, couvertes de feuilles de palmier. Grâce au concours empressé de nos chrétiens qui nous ont aidés généreusement de leurs bourses et de leurs bras, notre charmante église, commencée le 3 décembre 1877, fête de saint François-Xavier, a pu, moins d'un an après, être livrée au culte, sous le vocable de l'Immaculée-Conception.

Dès le matin, la foule envahit notre cour, notre jardin, tous les abords de l'église. Réunis une dernière fois dans leur vieille chapelle, les fidèles sortent en procession, précédés de la croix, riche don d'un prêtre nantais, et d'une troupe nombreuse de charmants petits noirs, revêtus de soutanes rouges et de surplis éclatants de blancheur. Les enfants de Marie, groupées autour de la bannière de la Vierge-Immaculée, s'avancent en chantant des cantiques. Autour de l'église se presse une foule curieuse ; païens et musulmans semblent partager notre joie.

Cette fête du cœur fut aussi la fête des âmes ; jamais nous n'avions eu, à Porto-Novo, des communions aussi nombreuses ; plusieurs recevaient Dieu pour la première fois, et après la messe, M. le Supé-

rieur général de la mission donnait le sacrement de confirmation à soixante personnes.

Tous les négociants européens et brésiliens s'étaient fait un devoir d'assister à notre cérémonie. Dès le lever du soleil, les canons des



ÉGLISE DE PORTO-NOVO, CONSTRUITE EN 1878 PAR LE R. P. TERRIEN

factoreries nous envoyaient leurs salves joyeuses, et toute la journée elles retentirent.

Un fait d'une haute portée pour nous et qui nous remplit d'espérance, c'est la présence du roi Toffa à la bénédiction de notre église. Au moment de l'élévation, nous entendons tonner toute l'artillerie du palais : c'est le signal du départ du monarque africain. Il se dirige vers l'église, escorté de ses principaux cabècères (chefs de quartier), entouré de ses femmes et d'une foule de païens qui l'acclament.

Accompagnés des blancs, nous allons le recevoir à l'entrée de l'église.

Un lari (serviteur), allant à reculons, agite un éventail ; un autre

tient ouvert un parasol en soie verte, frangé d'or, sous lequel le prince, avec une dignité toute royale, s'avance, le front couronné, se drapant dans un magnifique pagne en soie grisâtre, tout chamarré d'ornements. En ce moment le célébrant distribuait la sainte communion : on pouvait craindre que l'arrivée du roi ne jetât quelque trouble : mais Toffa s'incline et fléchit le genou devant le Dieu des chrétiens. Elevant son bâton royal, il impose le silence, et le calme se rétablit comme par enchantement. Le roi peut alors — le bon-



TOFFA (LA TERRE EST EN PAIX), ROI DE PORTO-NOVO

heur et l'honneur d'offrir pour la première fois le saint sacrifice dans l'église qu'il venait d'édifier avaient été réservés au R. P. Terrien, supérieur de la mission, — traverser librement le sanctuaire et se rendre à la tribune où son trône était préparé ; il était accompagné des cabécères et de ses laris, mais non de ses femmes. Par déférence pour la majesté de notre temple, il voulut bien se départir de son cérémonial habituel, qui comporte toujours la présence auprès de lui de quelques-unes de ses femmes, pour agiter l'éventail, tenir le parasol, etc. En outre, quoique la coutume interdise au monarque de sortir en plein jour, il voulut, après la cérémonie, nous rendre visite à la mission, et se montra pour nous plein de bonté et de bien-

veillance. Nous le reconduisîmes jusqu'au portail. Un peuple immense couvrait la terrasse, la cour, la place de l'église ; c'était un coup d'œil des plus pittoresques. Nos chrétiens vêtus à l'européenne, les aloufas coiffés du turban et se prélassant dans leur agbada (sorte de chasuble de forme antique), les païens déroulant leurs pagnes aux plus vives couleurs, tout cela aurait pu tenter la palette d'un peintre.

Un tonnerre d'acclamations salua l'apparition du roi, pendant que le canon redoublait ses salves bruyantes.

L'assistance du roi Toffa à notre fête nous a grandis beaucoup aux yeux du pays, et notre influence pour le bien en a été accrue. La bénédiction de notre église a produit sur tous une très vive impression. J'ai déjà baptisé depuis deux jeunes païens d'une vingtaine d'années. Quelques jours après, nous obtenions qu'un bosquet, situé près de l'église, et où se pratiquent des cérémonies fétichistes, serait abattu, et déjà la hache en a fait beau jeu, malgré les conjurations du féticheur. « Le Dieu des blancs est plus fort que celui des noirs, disent les païens, et il a chassé de sa présence Chango, le dieu du tonnerre, auquel le bosquet était consacré. » Puissent-ils ne pas se contenter de cette affirmation, mais embrasser résolument la religion chrétienne!

Les visiteurs ne discontinuent pas, et l'église de l'Immaculée-Conception passe pour la merveille de tout le pays. Elle est de style ogival, et, quoique simple, du plus gracieux effet. Le roi de Dahomey a envoyé quelqu'un pour l'examiner, et pour savoir comment on a pu construire ici un pareil monument. Ce temple matériel élevé à Dieu nous aidera à lui établir une demeure encore plus précieuse dans les âmes.

L'heure du réveil et de la lumière évangélique a sonné pour ces peuples, plongés jusqu'à ce jour dans les ténèbres de l'idolâtrie et les pratiques d'un fétichisme sanglant. Nous ne pouvons espérer les conversions en masse, mais nous pouvons au moins glaner de nombreuses âmes, et déjà la jeunesse, formée dans nos écoles, promet une génération de solides chrétiens. Hâtons, par nos prières, cette ère nouvelle dont nous entrevoyons l'aurore! »

∴

La ferme de Saint-Joseph de Tocpo à la côte des Esclaves.

Comme vous le savez, la Propagation de la Foi, cette mère nourricière de tous les missionnaires, a toujours insisté pour que chaque



FERME DE TOCPO

mission, après les premières dépenses payées par elle, arrivât à se créer des ressources locales qui fussent capables, sinon de suffire à son existence, du moins de lui aider à vivre. Par là même, chaque mission soulagerait cette Œuvre et lui permettrait, pour la plus grande gloire de Dieu, de créer de nouvelles stations.

Dans notre vicariat de la côte des Esclaves, nous avons voulu mettre en pratique cette intention formelle et explicite ; aussi à Saint-Joseph de Tocpo, entre Lagos et Porto-Novo, deux de nos belles chrétientés, nous avons fondé un établissement avec une double destination : fournir des ressources à la mission et recevoir des enfants esclaves rachetés, qui, devenus colons et chrétiens, formeraient peu à peu un village vraiment civilisé. C'est là qu'actuellement travaille le P. Dorgère avec le plus grand zèle, avec la patience et la persévérance d'un vrai Breton. Les difficultés ne lui manquent pas, car l'Œuvre est encore à son début, et, pour tout créer et tout organiser, dans un immense terrain, fécond mais désert, entouré d'impénétrables forêts vierges, infestées de bêtes féroces, il faut savoir s'ingénier, et souvent aussi souffrir et se priver.

A la côte des Esclaves, nous sommes souvent sous un soleil de feu, avec un climat meurtrier pour l'Européen, et le manque absolu de matériaux (je sais par expérience combien il m'en a coûté pour avoir le bonheur de construire l'église de l'Immaculée-Conception à Porto-Novo), et nous n'avons pour voies de communication que des sentiers étroits, ou les lagunes, et pour moyens de transport que la tête du noir, ou les troncs d'arbres servant de pirogues. De plus, dans ces pays tropicaux, il est inutile de songer aux produits européens : aucun d'eux n'arrive à maturité. Le blé, la vigne, la pomme de terre poussent avec un jet de végétation extraordinaire, mais ne donnent aucun fruit. Le cotonnier a été aussi essayé, il réussit très bien : toutefois, les frais d'achat et d'exploitation déduits, il ne reste qu'un bénéfice presque nul. Il fallut songer à une plantation de cocotiers et à l'élevage des bestiaux. Le cocotier vient dans ces pays : la culture en est facile, et le rapport avantageux. Il donne des fruits au bout de sept ou huit ans, et, dans la pleine production, au moins cent fruits par an : soit cinq francs de revenu annuel par cocotier : or, le terrain de la ferme de Tocpo est immense, et les frais ne peuvent pas dépasser la moitié du revenu. Voilà donc une ressource; malheureusement, le défaut d'argent n'a pas permis d'en acheter autant qu'on aurait voulu.



ÉGLISE DE LAGOS (VICARIAT APOSTOLIQUE DU BENIN)

Au point de vue de l'élevage des bestiaux, Tocpo sera fort avantageux, si l'on considère l'étendue des prairies naturelles qu'il renferme, et qu'il est possible d'améliorer encore. Rien de plus facile que la vente des troupeaux, soit à Porto-Novo, soit à Lagos, où viennent se ravitailler de nombreux navires. D'ailleurs, ne serviraient-ils qu'à l'entretien du personnel de la mission dans les diverses stations où généralement on manque de tout, que ce serait déjà un grand avantage. Vu la modicité de nos ressources, nous ne pouvons faire cet élevage sur une grande échelle : la race bovine forme aujourd'hui un magnifique troupeau ; les brebis et les chèvres ont aussi considérablement augmenté, et plus d'une fois déjà les résidences de Lagos et de Porto-Novo en ont bénéficié. Que serait-ce si Tocpo était installé !...

Quant à la seconde destination de la ferme de Saint-Joseph, qui est de recevoir des enfants esclaves rachetés, jusqu'à présent nous n'avons pu acheter que douze ou quatorze de ces enfants. Cependant ils sont nombreux les pauvres petits que l'argent arracherait à la hache du Dahomey : chaque année le terrible roi d'Abomé couvre de marchandise humaine les marchés de Whydah et de Porto-Novo.

Avant de quitter mon cher pays de Guérande, une dame généreuse me remit 600 francs pour rachat d'enfants : j'envoyai cette somme au supérieur de la mission, le priant d'acheter pour Saint-Joseph deux enfants à qui on donnerait les noms d'Eugène et d'Aubin de Guérande Un seul a été acheté, Eugène, pour 400 francs : il faudrait encore 200 francs pour acheter Aubin. J'ai confiance que quelques bonnes âmes auront pitié du pauvre petit et lui enverront la rançon nécessaire à sa délivrance. Au jour de son baptême, qui sera une seconde délivrance, il priera pour ses bienfaitrices... Mais, après l'achat, il faut songer à l'entretien. Aussi remercions-nous les personnes charitables qui nous envoient des offrandes avec cette mention : « pour l'entretien des enfants rachetés. »

Une maison spacieuse et solide, pour les missionnaires malades, serait nécessaire à Tocpo. La première maison en planches venue de Porto-Novo, et installée par les premiers missionnaires, commence à pourrir et à tomber en ruines. Ce logement n'était que provisoire et il dure depuis 1876. Il est urgent, à tout point de vue, d'y remédier. J'y ai envoyé à cet effet 2.000 francs, sur les aumônes de mes compatriotes de Nantes !...

Que manque-t-il pour réaliser à Tocpo cet avenir magnifique dont je viens de vous entretenir ? Quelques milliers de francs... Quand on



MARCHÉ AUX ESCLAVES DANS LE YORUBA

dépense dans le monde tant de millions pour des frivolités de luxe et de sensualité, ne se trouvera-t-il donc pas quelque âme charitable qui placera une partie de son superflu chez le *banquier infaillible,* le seul qui sache ne rembourser qu'au centuple !

Le missionnaire donnera-t-il plus facilement sa vie que le riche son obole ? Non, il ne peut en être ainsi ! Cet appel sera entendu, et l'orphelinat agricole de Saint-Joseph de Tocpo sera un jour la gloire de la charité chrétienne, et une merveille pour les noirs de la côte des Esclaves !

∴

Coup d'œil sur le pays du golfe de Guinée au centre de l'Afrique.

Les populations de la Guinée supérieure sont beaucoup plus denses que nous ne l'imaginons. Une partie de ces pays est encore inexplorée ; mais partout où l'on a pénétré on trouve une population nombreuse. Un caractère distinctif de cette partie de l'Afrique sauvage, ce sont les immenses agglomérations qu'on y rencontre presque à chaque pas. Appelez-les des villes, si vous voulez ; mais à la condition que ce nom ne signifiera ni les rues alignées, ni les pavés, ni les trottoirs, ni les maisons à étages multiples, ni les monuments, ni les octrois, rien, en un mot, de ce qui concourt à faire la ville européenne. Chacun bâtit sa case avec de la terre qu'il prend n'importe où, le plus souvent dans le chemin, qui devient alors une fondrière ; il la couvre avec de l'herbe du pays et s'y blottit avec sa famille. Si un incendie dévore un quartier, ce qui est presque journalier, les murs restent debout et le lendemain une nouvelle toiture a rendu son abri à tout ce monde. Beaucoup de maisons sont aussi construites en bambous. Sur la route de Lagos au lac Tchad, Abéokouta, Ibadan, Ilorin, Iacouba, comptent chacune de cent à deux cent mille habitants. Beaucoup d'autres : Elmina, Coumassie, Salaga, Atakpamé, Abomé, Agoué, Porto-Novo, Whida, Lagos, Accra, Oyo, Ogbomoso, Sokoto, Kouka, Gando et bien d'autres renferment de cinquante à cent mille habitants. On rencontre à chaque pas des villages de trois mille, quatre mille et jusqu'à dix mille habitants. Si des statistiques existaient parmi ces peuples, nous serions stupéfaits du nombre des habitants cachés dans ces régions si longtemps appelées désertes, et aujourd'hui encore bien mystérieuses.

Barbares sans doute sont ces peuples; mais ils ne sont pas sans

une organisation sociale. Il y a de grands empires qui étendent au loin leur domination ; il y a des royaumes moins importants ; il y a des républiques et des tribus. Mais sous cette diversité de formes, on retrouve partout les principes sociaux. Les lois ne sont pas écrites, beaucoup même de ces peuples ne connaissent pas l'écriture, mais des usages traditionnels connus et suivis se retrouvent dans chaque royaume, et même dans chaque ville et dans chaque village. Un chef assisté des hommes les plus influents qui lui forment une espèce de conseil ; des assemblées publiques où les affaires importantes se traitent, où l'on juge aussi les crimes réputés graves ; des officiers subalternes avec leur part d'autorité et leurs attributions déterminées, tel est en beaucoup d'endroits l'ordre établi. Le plus souvent aussi les indigènes sont de mœurs douces, hospitaliers envers les étrangers et surtout envers les blancs.

Dernièrement, dans un voyage d'exploration à travers le Yoruba, deux de nos missionnaires recevaient partout l'accueil le plus bienveillant. Dans chaque village à leur arrivée, une hutte était immédiatement mise à leur disposition. Ainsi le veut l'usage. Le propriétaire de la hutte doit céder la place à la hâte ; s'il tarde à s'exécuter, l'étranger entre et s'installe chez lui sans autre forme de procès.

Une visite au chef et un échange de cadeaux établissent tout de suite des relations amicales, et ce chef se chargera de fournir des porteurs pour les bagages jusqu'au prochain village.

Un jour, dans un hameau petit et misérable, ces porteurs tardaient à se présenter ; le chef, sans doute, avait lui-même de la peine à les trouver.

Les deux voyageurs partent alors seuls, en lui déclarant qu'ils laissent les bagages sous sa responsabilité. Ils s'étaient à peine éloignés que bagages et porteurs arrivent à la hâte sur leurs traces, le chef et tout son monde craignant que quelque chose ne fût volé ou égaré, ce qui aurait été une tache ineffaçable à la réputation du village.

Sur les bords des chemins les plus fréquentés, le voyageur rencontre de temps à autre, à l'ombre de quelque grand arbre ou sous un abri de feuilles de palmier, un petit étalage composé de quelques épis de maïs, bananes, ignames et autres fruits du pays. Dans cette boutique en plein air, il n'y a point de marchand ; mais certains signes de convention placés auprès de chaque objet en indiquent le prix. A côté, se trouvent aussi deux petits morceaux de bois placés en croix

l'un au-dessus de l'autre ; c'est le fétiche chargé de surveiller la marchandise. Le voyageur, en passant, prend ce qui est à sa convenance et dépose scrupuleusement à la place le nombre de cauris indiqué (le cauris est un petit coquillage qui sert d'argent, il faut 80 cauris pour faire un sou). Le marchand qui avait installé sa marchandise le matin s'en est allé à ses affaires ; il reviendra le soir recueillir les objets laissés et son bénéfice. Le vol à l'étalage, rendu si facile, ne trouverait-il pas beaucoup d'amateurs dans des pays plus civilisés ?

Cela pourtant ne voudrait pas dire que le nègre n'est pas voleur, tant s'en faut ! Mais il respecte un usage national, et surtout le fétiche lui inspire une crainte religieuse.

Le développement de la population et ces coutumes si différentes de celles des côtes orientales de l'Afrique et des régions qui avoisinent le Sénégal, remontent jusqu'au grand désert. Même les grands empires du Soudan, le Gando, le Sokoto, le Bornou, le Nupé ont gardé, tout en devenant musulmans, une partie de ces usages hospitaliers envers les étrangers. Le roi de Bida a reçu plusieurs fois nos missionnaires ; il les a fait conduire en sécurité jusqu'à Ilorin. Un de nos missionnaires raconte ainsi sa réception par le roi de cette dernière ville : « Le roi avec un bienveillant sourire, nous souhaita la bienvenue en langue Yoruba. Nous répondîmes dans la même langue, ce qui parut produire un bon effet ; car Sa Majesté voulut désormais nous parler sans interprète ; elle nous traita avec la plus grande affabilité et le plus extrême abandon. Il reconnut, dit-il, à nos habits que nous étions Aguda (catholiques) et nous assura que c'était la première fois que des Alufa Aguda (prêtres catholiques) venaient le saluer, qu'il en était très fier et que nous ferions bien de nous établir chez lui. »

⁂

Autrefois et aujourd'hui.

La partie de l'Afrique la plus digne de l'intérêt et de l'attention des catholiques d'Europe et des deux Amériques, est bien cette côte occidentale qui s'étend du Cap des Palmes jusqu'au fond du golfe de Biafra. Cette côte présente un développement de près de 2.000 kilomètres, et, par son système fluvial, donne un accès facile et peu coûteux jusqu'au cœur d'une admirable région.

Aujourd'hui toutes les nations commerçantes se préoccupent de l'avenir de l'Afrique. Nous avons vu la Conférence de Berlin se réunir



LE ROI D'ITEBOU

pour régulariser les prétentions qui s'élevaient de tout côté et assigner à chaque compétiteur sa part de ce gâteau vieux comme le monde, que personne ne semblait avoir aperçu jusqu'à ces jours, et dont tous sont devenus très friands, pour ainsi dire du jour au lendemain. Au moment où les négociants avides de gain et les explorateurs avides de recherches scientifiques, essaient de pénétrer dans ces pays jusqu'ici inconnus, afin d'y trouver des avantages matériels, le catholique doit aussi se préoccuper de ces vastes contrées, hier encore inconnues, et devenues subitement l'objet de tant de convoitises. Il y va de l'honneur du catholicisme.

Au temps des grandes découvertes espagnoles et portugaises, le but que se proposaient les explorateurs et les gouvernements étaient non seulement la science et le commerce, mais surtout la diffusion de la religion chrétienne. Mille monuments historiques témoignent de cet esprit de foi chez les plus hardis aventuriers. Il y avait alors des gouvernements catholiques; ces flottes qui ont fait les grandes découvertes géographiques de cette époque plantaient partout la croix, les noms mêmes qu'on donnait aux pays découverts manifestent la préoccupation constante de gagner avant tout des âmes à Jésus-Christ.

Nous ne faisons pas cette remarque pour amoindrir en aucune façon le mérite réel des explorateurs contemporains, mais il faut bien constater que les circonstances sont complètement changées; et nous, catholiques, nous n'avons plus à compter que sur l'initiative et le dévouement individuels pour trouver les ressources nécessaires, afin que l'Œuvre de l'évangélisation accompagne, comme autrefois, les grandes découvertes géographiques.

L'état stationnaire des œuvres qui ont pour but la Propagation de la Foi, mis en présence de cette marche rapide des découvertes modernes, nous montre qu'évidemment les besoins que crée cette situation nouvelle n'ont pas encore été généralement appréciés du public catholique. L'attention des catholiques militants au milieu des difficultés de l'heure actuelle a été attirée sur d'autres besoins qui, plus près d'eux, réclament leur dévouement.

Il faut le dire pourtant, quand tout marche, nous ne pouvons rester stationnaires, sans faillir à la tâche que nous imposent des événements manifestement providentiels.

Bientôt, au train dont vont les choses, tous ces pays seront musulmans ou protestants, si nous n'avisons pas à leur donner la foi catholique. S'ils deviennent musulmans, ils seront fermés, ou à peu près,

à l'action catholique. Tout le monde sait que l'être le plus difficile à convertir est bien le musulman.

S'ils deviennent protestants, ce sera pour le moins un fort long retard. L'Angleterre avait été longtemps l'île des Saints, et elle commence à peine, après trois siècles, à se réveiller à la vérité ; l'Allemagne protestante n'y pense pas encore !

Eh bien ! que les catholiques de l'Amérique, qui comprennent si bien les grandes œuvres d'humanité et de charité, empêchent des millions d'hommes, qui sont nos frères, de se faire mahométans ou protestants ! Par leur généreuse aumône, le nombre des missionnaires augmentera. Les messagers de la bonne nouvelle, ces pionniers de la civilisation, seront vos ambassadeurs, ils arriveront les premiers au milieu de ces tribus païennes et sauvages, ils détruiront les autels des faux dieux, ils planteront la croix de Jésus-Christ qui sauve le monde, et ils n'auront pas la douleur de voir l'erreur précéder la vérité. Peut-il y avoir une œuvre plus sublime et plus digne de Jésus-Christ, que de faire des hommes et des chrétiens de ces millions de sauvages qui sont nos frères et nos semblables devant Dieu !

Oui, les catholiques peuvent faire sortir des ténèbres du paganisme et de l'ignorance, ces milliers de tribus barbares qui, abruties sous le joug hideux du démon, sont restées jusqu'ici privées de la grâce et du bienfait insigne de la Rédemption.

. .

Tiko, ou le petit nègre du Dahomey.

...Représentez-vous notre petit négrillon Tiko, avec son teint noir et luisant, ses dents blanches, ses lèvres épaisses, son nez épaté, ses grands yeux brillants. Est-il sérieux ? demandez-vous. Oui, souvent comme un Caton. Mais à d'autres moments, à voir ses grimaces, le mouvement perpétuel de ses yeux, vous croiriez être en face d'un petit singe du Dahomey.

Je ne dis pas que Tiko soit un prodige, mais il est intelligent, et surtout il fait preuve d'un excellent cœur ; il se montre très aimant et très sensible. Il apprend difficilement à distinguer les lettres de l'alphabet, il a une tendance invincible à les confondre, mais il a une facilité remarquable pour saisir les enseignements du catéchisme. Après trois mois de leçons, il en sait autant que plus d'un petit blanc de France, qui a déjà passé trois ans sur

les bancs de l'école. Il nous surprend quelquefois par des réponses aussi originales, aussi naïves qu'elles sont justes.

— Qu'est-ce que le péché véniel ? lui demandai-je un jour.

— Le péché véniel, me répondit-il, est un péché grand comme le petit Tiko.

— N'y a-t-il pas des péchés véniels plus grands que Tiko ?

— Si ! il y en a qui sont grands comme le Père ; d'autres grands comme l'oranger ; d'autres plus grands encore.

— Et le péché mortel ?

— Oh ! le péché mortel, grand comme depuis la terre jusqu'au ciel !

— Ceux qui commettent le péché mortel, où vont-ils ?

— En enfer.

— Souffrent-ils beaucoup en enfer ?

— Oui, beaucoup, beaucoup, parce que beaucoup de feu. Tu sais, Père, incendie de Whydah ! Feu de l'enfer, plus grand encore. Puis gros moustiques. Quand tuer un (et en disant ces paroles, il faisait le geste de frapper fortement sur son bras), quand tuer un, lui pas mourir, mais en revenir mille (1).

Le lendemain de cet entretien, Tiko, à la façon des singes de son pays, était grimpé sur un oranger. Voulait-il faire de la gymnastique ? je ne le crois pas. Les oranges étaient mûres et il n'en jetait que les épluchures. Il nous avait répété tant de fois que les noirs avaient le crâne plus dur que les blancs, que je me hasardai à lui crier :

— Voyons, suspends-toi un peu, fais-nous quelque tour.

— Non ! Tiko tomber.

— Eh bien ! quand Tiko tomberait ! Tu sais bien que les noirs ont la tête dure.

— Oui, mais si Tiko tomber et casser la tête, lui tomber encore plus bas !!!

— Où donc ?

— En enfer !

— Pourquoi donc ?

— Tiko pas encore baptisé...

C'était le jour de l'Assomption. On lui avait dit que c'était la fête de la Sainte Vierge ; en voyant les décorations de l'autel et de la chapelle entière, il avait compris que ce devait être une très grande solennité. En conséquence, il avait sacrifié sa récréation pour assister à toutes les messes.

Le soir, au retour d'une course, je rentrais à la maison. Tiko accourut

(1) Il faut dire qu'au Dahomey, les moustiques sont redoutables et ont un dard très aigu.

au-devant de moi pour recevoir quelques caresses. Lorsque j'eus passé la main sur ses cheveux crépus : « Père, me dit-il, aujourd'hui fête de l'A... ? de Sainte Marie... ?

— Comment appelles-tu cette fête ?

— Oublié ! (et cela fut dit avec un geste indescriptible.)

— C'est la fête de l'Assomption, lui dis-je. Sais-tu ce que c'est ?

— Non ! Oh ! Père, raconte-moi ?

Il se mit à mon côté, et nous commençâmes à nous promener dans une allée bordée d'orangers, de citronniers et de mimosas. Les étoiles apparaissaient peu à peu dans le ciel, et la nuit s'avançait, chassant lentement devant elle ces torrents de lumière dont le jour inonde nos climats.

— Eh bien, lui dis-je, écoute ! Jésus-Christ mort, la Sainte Vierge ne pouvait plus vivre ; chaque jour elle disait à son Fils : « Mon Fils, prends ta mère, et place-la près de toi. »

Un jour le bon Dieu l'exauça, et la Sainte Vierge mourut. Les apôtres prirent alors le corps de Marie et le portèrent dans un grand tombeau, en pleurant beaucoup. Après trois jours, Jésus-Christ dit :

« Je ne veux pas laisser le corps de ma Mère au sein de la terre. Anges, allez chercher la Sainte Vierge. » Les anges descendirent, réveillèrent Marie, puis l'emportèrent en chantant et en remontant vers le ciel. Mais un apôtre s'était trouvé absent, quand la mère de Jésus-Christ mourut : « La Sainte Vierge est morte », lui dirent les autres apôtres.

— Oh ! je veux la voir encore, même morte et au tombeau. — Et ils allèrent tous au tombeau... Le tombeau était vide... Mais ils entendirent les chants, levèrent les yeux et virent la Sainte Vierge au milieu des anges qui l'emportaient au Ciel. A la porte du paradis, Dieu le Père dit : « Tu es ma fille ; viens ! » Dieu le Fils dit : « Tu es ma mère ; viens ! » Dieu le Saint-Esprit dit : « Tu es mon épouse ; viens ! »

Et la Sainte Vierge montait, montait toujours, plus haut que tous les anges. Et Jésus-Christ lui dit : « Prends place à côté de moi ! »

Elle brillait comme le soleil, et tous les anges, des millions et des millions chantaient : « Tu es notre Reine, nous te saluons, nous t'aimons. »

Marie souriait, et elle leur disait : « Oh ! moi aussi, je vous aime ! Mais j'aime aussi mes enfants de la terre, et vous m'aiderez à en faire des anges comme vous. »

Depuis longtemps, Tiko ne se tenait plus à mes côtés. Il s'était placé en face de moi, marchant à reculons, non seulement pour saisir mes gestes, mais pour lire sur mon visage la moindre émotion, le moindre signe qui pût l'aider à mieux comprendre ma pensée. Ses grands yeux reflétaient tour à tour le bonheur et l'enthousiasme de son âme. Quand je lui décrivais l'entrée de

la Sainte Vierge au ciel, il élevait aussi ses regards, battait des mains, jetait de petits cris de joie, comme s'il eût entendu tous les tambours et toutes les trompettes du Dahomey retentir en l'honneur de la Reine des Anges.



TIKO BAPTISÉ SOUS LE NOM DE CHARLES

Lorsque j'eus cessé de parler, naturellement je fus assailli par une foule de questions naïves sur le Ciel.

— Eh bien, Tiko, tu veux donc aller au Ciel ?

— Oh ! oui, Père.

— Mais il faut être chrétien et vivre en chrétien pour aller au Ciel.

— Je veux, je veux !

— Mais quand tu retourneras vers ton père Kouënou, il te dira : « Tiko, fais fétiche ! » (c'est-à-dire adore les idoles !)

— Moi répondre à Kouënou : Non ! Tiko chrétien ! pas faire fetiche !

— Oui, mais Kouënou dira : « Si Tiko fait pas fétiche, je couperai la tête à Tiko. »

— Oh ! coupe la tête à Tiko ! moi content, Tiko au Ciel ! »

Il ne se doutait pas, le pauvre cher petit, qu'il venait de faire une réponse sublime, digne des martyrs des premiers siècles de l'Eglise. Après avoir entendu de telles paroles, on ne songe guère à considérer les couleurs du visage. Qu'importe ! la peau noire disparaît aux yeux de la foi, qui n'aperçoit que des jeunes âmes aussi blanches et aussi généreuses que celles des enfants d'Europe. On les aime ; et c'est la vraie consolation du missionnaire ! Car si le missionnaire n'avait devant lui que l'espérance de convertir des adultes, des hommes faits, hélas ! les bras lui tomberaient de découragement, il s'écrierait : La malédiction n'est pas encore levée, ô terre d'Afrique ! Ton heure n'est pas encore venue ! » Il ne lui resterait qu'à remonter sur son vaisseau et à chercher d'autres contrées plus mûres pour la semence de l'Evangile. Oui, à moins d'être des apôtres comme saint François Xavier, d'une sainteté éminente et armés du don des miracles, il faudrait se résigner à jeter un coup d'œil de regret sur ces pays maudits de Dieu.

Mais les enfants sont notre espoir. Nous en baptisons un grand nombre à l'article de la mort ; et les autres, élevés dans nos écoles et nos orphelinats, deviendront plus tard le noyau d'un peuple régénéré. Alors cette terre du Dahomey, jusqu'à présent si ingrate, produira à son tour des confesseurs et des martyrs, comme autrefois, à mille lieues plus haut, l'Afrique romaine, patrie des Cyprien, des Augustin, des Perpétue, des Félicité et de tous les héros immortels d'Hippone et de Carthage.

***

L'Egypte.

Pour la plupart des Européens qui visitent l'Egypte ou qui l'habitent, il n'y a que deux villes en ce pays, le Caire et Alexandrie ; les autres centres, dédaigneusement désignés sous le nom de villages, n'ont pas le privilège de fixer l'attention. Sans doute, ces villages, sauf ceux qui possèdent des ruines antiques, n'intéressent guère les touristes qui parcourent la terre des Pharaons, mais pour le chrétien, pour le catholique, qui surtout et avant tout voit les âmes, que de puissants motifs d'intérêt dans toutes ces localités si

populeuses et si pleines de ruines spirituelles ! Que d'âmes qui s'y perdent ! Que d'âmes à sauver !

Parmi toutes ces localités, la plus intéressante est sans contredit Tantah.

Placé à moitié route sur la ligne d'Alexandrie au Caire, c'est le seul point qui attire le regard du voyageur. Au cœur même du Delta, à égale distance des deux branches du Nil, celle de Rosette et celle de Damiette, Tantah s'annonce au loin, dans l'immense plaine, par les deux minarets et la coupole de sa grande mosquée. Depuis quelques années seulement, les deux tours de l'église grecque schismatique et les deux flèches de l'église cophte dressent aussi la croix en face du croissant des minarets, et proclament que le Prophète ne règne pas en maître absolu dans ces contrées.

Sauf ces monuments religieux, Tantah n'a rien qui le distingue des autres villages des Egyptiens. Constructions en brique, où la teinte grise domine, maisons à un ou deux étages et à terrasse, ruelles étroites, sales et obscures, bazars arabes avec leurs petites boutiques de deux mètres carrés, çà et là une maison de mine plus décente, une façade blanche, des fenêtres peintes, une rue à l'européenne, magasins et cafés grecs, quelques usines pour l'égrenage du coton ; tel est l'aspect général de Tantah.

On a, paraît-il, certains projets d'agrandissement et d'embellissement, mais nous sommes en Orient, pays où la valeur du temps n'a pas cours ! On commencera les travaux demain, *boukra*, c'est-à-dire dans cinq, dix, vingt ans.

Dans les quartiers musulmans ou cophtes, la population grouille comme dans une fourmilière, c'est une véritable ruche d'abeilles, sauf l'ordre et la propreté ; aussi, s'il y a exagération à affirmer, comme les gens du pays, que le nombre des habitants monte à 200.000, il n'y a aucune hyperbole orientale à dire qu'il s'élève au moins à 80.000. C'est beau pour un village.

Presque tous les indigènes sont musulmans, les cophtes schismatiques sont environ 3.000 ; les grecs schismatiques, 1.000 à 1.500 ; les grecs catholiques, 350 à 400 ; les maronites et autres catholiques orientaux de différents rites, 250 à 300. Les Européens y sont en très petit nombre. Il n'y a de Français à Tantah que les missionnaires et quelques employés de passage. En résumé, sur 80.000 âmes, il n'y a pas 1.000 catholiques.

Donc le bien à faire est immense.

Aussi ce fut avec joie que les missionnaires des Missions Africaines acceptèrent ce poste que le Saint-Siège leur confiait.

Un an s'était écoulé depuis notre arrivée en Egypte ; la maison de Zagazig, où nous nous étions établis, était bâtie, les classes commencées depuis un mois, et la chapelle, qui est tout simplement une chambre de la maison,



VUE GÉNÉRALE DE TANTAH (ÉGYPTE)

ouverte aux fidèles. Ce fut alors qu'on alla à Tantah pour essayer de fonder un établissement semblable.

Faute d'argent pour acheter un terrain, on fut obligé de louer, à un prix exorbitant (2.200 francs par an), une maison mal appropriée à nos besoins et située hors de la ville. Impossible de trouver mieux. Des confrères arrivèrent de France, on commença l'école, et une chambre servit de chapelle aux fidèles, latins et orientaux, formant la nouvelle paroisse. Bien petit et bien pauvre était ce sanctuaire ; mais enfin nous avions le Très Saint Sacrement, nous n'étions pas seuls à lutter, Satan n'était plus maître à Tantah. Son Vainqueur avait daigné s'y choisir un tabernacle. Si, comme au temps de la fuite en Egypte, il n'avait qu'une demeure humble et misérable, elle n'en était pas moins la résidence du Roi des rois.

Cette installation provisoire pouvait suffire quelque temps ; mais elle ne répondait point aux besoins de notre œuvre, et, dès lors, nous nous occupâmes de l'acquisition d'un terrain. Nous avions trouvé bien des difficultés pour la location de notre maison ; autrement grandes furent celles que nous rencontrâmes pour l'achat d'un emplacement convenable. Les plus beaux terrains, les mieux situés pour les constructions, appartiennent à la mosquée ; ils sont, comme l'on dit ici, biens du *Wacqf,* c'est-à-dire, *biens de fabrique*. Or, ces biens sont inaliénables. On les loue, on permet même d'y bâtir, mais le fonds reste toujours à la mosquée. Un long bail nous eût convenu ; vu notre qualité de prêtres et de chrétiens, on repoussa toutes nos demandes. Un cheih (prêtre) de la mosquée et possesseur d'une parcelle assez bien placée, fit répondre à une proposition d'achat qu'il ne nous vendrait rien, dussions-nous couvrir son jardin de guinées.

Il serait fastidieux de raconter ici nos démarches, nos peines et nos soucis pendant trois longues années. Le bon Dieu nous en tiendra compte, nous l'espérons. De guerre lasse, il fallut renoncer à une position centrale et se contenter d'un champ hors de la ville. Mais la terre vaut de l'or en Egypte. Le mètre carré se paie, à Tantah, 50 francs, 60 francs, 80 francs et plus. Aussi avons-nous dû consacrer une somme importante à cet achat absolument nécessaire.

Et maintenant, d'où nous viendront les ressources pour bâtir ? Ici les matériaux sont très coûteux ; la brique, la chaux, le bois arrivent d'Europe, ainsi que le fer, etc. Tout cela a deux fois plus de valeur qu'en France. Cependant le temps presse, nous avons encore dix-huit mois à passer dans la maison où nous sommes actuellement. Si, au bout de ce temps, nous n'avons pas un refuge, le prix de location qui est aujourd'hui de 3.000 francs, s'élèvera à 5.000. Le propriétaire, un prêtre musulman, nous en a avertis.

Faudra-t-il donc abandonner l'œuvre commencée ? Les ennemis de Dieu et du nom chrétien auront-ils la joie de nous voir quitter le poste d'honneur où la volonté divine nous avait appelés ? Comme chrétiens,



MARABOUT ET SON ÉLÈVE

comme missionnaires, ce serait pour nous la plus cruelle des peines; comme Français, ce serait une honte.

Dans ce pays, on n'a pas encore compris ce que signifie la séparation de l'Eglise et de l'Etat ; pour nos Egyptiens, catholique et Français c'est tout un. Aussi le déshonneur d'une défaite rejaillirait sur notre chère patrie.

Quelques-uns se demanderont peut-être pourquoi nous voulons une école, pourquoi ne pas nous contenter d'une chapelle et d'une résidence ? S'il est vrai

de dire que les écoles sont nécessaires dans tout pays de mission, cela est surtout exact pour l'Orient. Les familles, soit musulmanes, soit chrétiennes, veulent donner de l'instruction à leurs enfants, et ce sont les écoles françaises qui sont recherchées à cause de la langue. L'école est donc, pour ainsi dire, le seul moyen offert au missionnaire pour jeter quelque semence de christianisme dans ces jeunes âmes. Hélas ! si cette semence ne tombe pas toujours dans de bonnes terres, si les ronces, les passants ou les oiseaux l'empêchent de fructifier, du moins le missionnaire français peut dire qu'il fait aimer sa patrie en enseignant sa langue.

On parle beaucoup de l'influence française en Orient et en particulier en Egypte, mais la plupart ignorent ou font semblant d'ignorer que cette influence est due surtout aux écoles catholiques dirigées par des religieux français. Ah ! si la France favorisait le développement de ces écoles, nulle nation ne pourrait lui disputer l'Orient.

Il faut donc une école française à Tantah, il faut une église dans cette ville musulmane et schismatique. Qu'il est dur pour nous d'entendre à chaque instant du jour et de la nuit la voix du muezzin retentir au haut des orgueilleux minarets de la mosquée ! Qu'il est dur d'entendre, chaque dimanche, les cloches des grecs et des cophtes, de voir leurs flèches élégantes allier les croix schismatiques au croissant musulman dans une commune raillerie à l'égard des pauvres latins qui n'ont ni chapelle, ni cloche, ni croix sur leur maison !

Outre les obstacles qu'oppose au missionnaire le fanatisme musulman, il en est d'autres que lui suscite l'intolérance de l'incrédulité. L'esprit moderne souffle de l'Europe sur l'Orient par les journaux, les mauvais livres, les théâtres et les loges maçonniques. Cette dernière institution, à la fois si monstrueuse et si ridicule, compte un grand nombre d'adeptes parmi les Européens et les Syriens qui habitent l'Egypte. Un dimanche, j'ai vu à Mansourah un drapeau blanc illustré des insignes maçonniques flotter au-dessus de la loge. Heureux Mansourah ! On dit que les maçons font peu de prosélytes parmi les musulmans, et même on reproche parfois à ces derniers de ne pas entrer dans le mouvement de « cette civilisation et de ce progrès indéfini », vers lequel la maçonnerie veut guider l'humanité. Au contraire, plusieurs écrivains et voyageurs ont remarqué que les jeunes musulmans élevés à Paris et revenus au pays natal étaient plus fanatiques, du moins extérieurement, que leurs coreligionnaires.

Sans vouloir, comme certains, expliquer cela par l'influence de la « nature sémitique », celle de la famille ou l'intérêt, nous nous bornerons à dire que si ces jeunes gens avaient vécu en France dans un milieu vraiment chrétien, au lieu de mener une vie sans principes religieux ou moraux, ils aimeraient

et accepteraient la vraie civilisation qui n'a d'autre base solide que le christianisme.

Cependant la haine de Dieu et de la religion n'a point encore jeté de profondes racines dans ce pays. Aussi bien, la foi des Orientaux n'étant guère gênante, cela explique assez qu'ils n'imitent point les Européens dans leur



MUSULMANS MENDIANTS

athéisme. En effet, ce qui gêne surtout nos païens modernes, ce n'est pas précisément la foi, ce sont les œuvres qu'elle impose ; or, en Orient, où l'on a continuellement le nom de Dieu à la bouche : Gloire à Dieu ! louanges à Dieu ! Si Dieu veut ! Que Dieu vous conserve ! etc., la foi est, comme l'apôtre l'appelle excellemment, une foi morte. Cette exubérance de professions reli-

gieuses n'empêche ni le moindre vol, ni la plus petite fourberie, ni le reste. On s'arrange donc fort bien avec elle, elle oblige à si peu de chose !

Un autre ennemi du missionnaire catholique, ici comme partout, c'est le ministre protestant.

La langue française attire vers les écoles des missionnaires catholiques ; mais les protestants ont de l'or, et si ce métal est puissant partout, il est resté quelque peu divinité dans ces pays où l'on adora le veau d'or.

L'indifférence des Orientaux pour la conversion des musulmans est aussi, il faut le dire, un obstacle à la propagation de la foi parmi les sectateurs de Mahomet.

Les catholiques de ces pays ne savent pas comprendre la belle mission qui s'offre à eux. Tout occupés et préoccupés de ce qui les intéresse, ils laissent enfouis les deux précieux trésors qui manquent surtout aux missionnaires européens, une santé robuste et la connaissance de l'arabe. Ces catholiques ont le mérite très grand d'avoir conservé la foi au milieu de l'invasion arabe et des schismes nombreux qui ont désolé l'Orient ; mais, après avoir résisté à l'ennemi, ce n'est pas assez, il faut maintenant le vaincre par le feu de la parole de Dieu. Pour cela, deux choses sont nécessaires : la science et le zèle. Les RR. PP. Jésuites, toujours au plus fort de la lutte, ont depuis longtemps compris l'importance de cette question et s'efforcent d'établir, partout, des séminaires orientaux. Puisse leur œuvre être comprise des intéressés ! Que, du moins, les obstacles ne leur viennent point de ceux qui devraient rester à jamais leurs amis reconnaissants et dévoués !

On le voit, les difficultés sont grandes pour le missionnaire en ce pays, et s'il jugeait les choses de ce monde au point de vue humain, il aurait bientôt quitté cette terre ingrate ou plutôt ce champ de ronces et d'épines pour aller cultiver un terrain plus fertile. Mais, il le sait, tous les hommes, même les musulmans, sont appelés à recueillir les fruits de la Rédemption ; aussi reste-t-il au poste que la Providence a bien voulu lui confier.

Et puis, ne semble-t-il pas que Dieu ait des vues de miséricorde sur ces contrées infortunées ? Est-ce sans dessein qu'il envoie, depuis quelques années surtout, tant de missionnaires en Orient ? De Constantinople à Mossoul, de l'Euphrate au Nil, on rencontre, à chaque pas, des apôtres du Christ. La plupart des congrégations d'hommes y sont représentées, pendant que des religieuses complètent l'œuvre des missionnaires et relèvent la femme odieusement avilie par le Coran.

Si, jusqu'ici, les efforts de tous les ouvriers du Seigneur n'ont pas été couronnés par de brillants succès, n'est-il pas à croire qu'ils préparent une ère de rénovation pour tous ces peuples ? On peut l'espérer. Pour nous, c'est notre intime conviction.

Nous avons essayé de donner une idée des difficultés que rencontre le missionnaire en Orient, et dans la haine des mahométans pour tout ce qui



JEUNES FILLES SERVANT LES MAÇONS (ÉGYPTE)

est chrétien, et dans l'antipathie des Orientaux pour les latins, enfin dans la guerre que lui font les francs-maçons et les protestants. A Tantah, le fana-

tisme musulman trouve une cause spéciale d'exaltation. Cette ville est un lieu de pèlerinage renommé non seulement en Egypte, mais encore dans les contrées voisines d'Asie et d'Afrique et jusqu'au Maroc. Pas de dévots pèlerins revenant de la Mecque qui ne s'arrêtent à Tantah pour prier au tombeau de Saïd-el-Badaoui.

Ce nom est celui d'un chef honoré de cette ville. On n'est pas d'accord sur les origines soit de ce cheih, soit du culte qu'on lui rend.

Les uns assurent que Ahmed-el-Badaoui était marocain, qu'il mourut à Tantah, et qu'en raison de ses vertus on éleva une mosquée sur son tombeau.

D'autres racontent que le Saïd (bienheureux) en question n'est autre qu'un chevalier français qui renia la religion chrétienne et se fit musulman. On a même mis en avant le nom d'une Société célèbre par les désordres qui déshonorèrent ses derniers temps et causèrent sa ruine. Je veux parler des Templiers.

Le jour de la fête de la nativité de Saïd-el-Badaoui, le principal chef est revêtu à la procession d'un manteau d'étoffe rouge qu'on dit être celui même du Saïd. Or, on sait que telle était la partie principale du costume des Templiers. En outre, on fait porter à cette cérémonie des armes, épées, casques, boucliers, etc., pris autrefois par les musulmans aux Croisés à la bataille de Mansourah. On dit même que le fameux Saïd aurait trahi les chrétiens à certaine bataille. Enfin, on va jusqu'à prétendre que la mosquée remplace une chapelle dédiée à saint Antoine, et que le culte rendu autrefois à ce saint a été usurpé, comme la chapelle, par le Saïd. Telles sont les diverses versions que nous avons recueillies ici.

Trois fois l'an, on célèbre des fêtes en l'honneur de ce singulier saint, vers le premier de l'an, aux environs de Pâques et au mois de juillet, à l'époque de la crue du Nil. Une foule innombrable accourt à ces cérémonies qui sont en même temps des foires importantes. Mais c'est surtout au grand « Mouled » du mois de juillet que les pèlerins affluent. D'après les calculs les moins exagérés, on peut évaluer leur nombre, en moyenne, à 800.000 ou 1.000.000. D'interminables files de wagons arrivent à chaque instant, déversant des flots de pieux voyageurs ; d'autres accourent avec toute leur famille, leurs domestiques, leurs enfants, apportant des provisions pour la durée des fêtes. Par extraordinaire, les femmes qui, ordinairement, portent les fardeaux en suivant les hommes montés à cheval ou à âne, sont, pour cette fois, assises dans des espèces de coffres servant aussi de bancs et qu'on installe sur les flancs des chameaux. L'arrivée de ces familles rappelle les scènes bibliques, telles qu'on se les figure d'après les récits de l'Ancien Testament. Les femmes et les enfants, juchés sur le dos des « vaisseaux du désert », et marmottant une sorte de chant monotone cadencé par la marche

de la monture, les toiles et les piquets de tente, les ustensiles de cuisine, les volailles et provisions se balançant autour d'eux ; les hommes de la famille à pied, à cheval ou à âne, escortant gravement la caravane, tel est le spectacle qui se succède sans interruption pendant sept à huit jours sur toutes les routes de Tantah.

Chaque file de chameaux est précédée d'une musique composée de deux gros tambours ou caisses roulantes et de trois ou quatre musettes. Les airs, aussi peu variés que possible, sont entrecoupés, de temps à autre, par une sorte de cri guttural extrêmement élevé que poussent ensemble toutes les femmes. Ce cri étrange est de rigueur.

Une fois les familles installées et les tentes dressées, on voit autour de Tantah toute une seconde ville ou plutôt un camp qui en triple l'étendue. Quelques-unes de ces tentes, celles des chefs de village et des riches, sont splendides. J'en ai vu qui valaient 15.000 francs et plus. Ce sont d'immenses toiles à l'intérieur desquelles des milliers de petits morceaux d'étoffes de toutes couleurs forment des dessins et des arabesques ; souvent des versets du Coran courent tout autour de la tente en guise de corniche.

Les chefs reçoivent beaucoup de visites en ces jours de fête et font de grandes dépenses. Ce qui se consomme alors de tabac et de café est incalculable. Le soir, les lustres et les fanaux qui garnissent l'intérieur font une illumination d'un genre tout original.

C'est à ce moment aussi que se passe une singulière cérémonie religieuse. Un cheih (prêtre) se place en face de l'entrée d'une tente et entonne un chant parfois assez harmonieux. Pendant qu'il chante, un cercle d'individus se forme autour de lui ; il y a là quelquefois 100, 150, 200 têtes à turbans blancs qui s'agitent en cadence, d'abord toutes à droite, puis à gauche, avec une lenteur désespérante, tandis qu'un point d'orgue guttural, sortant de toutes les poitrines, déchire les oreilles européennes qui écoutent cette musique sauvage.

Ils ne disent qu'un seul mot : Allah (*Dieu*) : *al* à droite, *lah* à gauche. Mais insensiblement le mouvement s'accélère ; au bout d'une heure les têtes tournent avec une rapidité vertigineuse, et les deux syllabes de Allah sont répétées avec une telle volubilité, qu'on n'entend plus qu'un son rauque qui ressemble, à s'y méprendre, au cri de certain animal peu estimé des musulmans. Il arrive souvent qu'exténués par cet exercice, non moins religieux que musical, de pauvres diables tombent sans connaissance, les membres raides, les yeux hors de la tête, la bouche écumante. On les considère alors comme sanctifiés et j'en ai vu portés à la mosquée sur les épaules de leurs camarades, tandis que les passants touchaient cette écume pour s'en frotter le visage.

Pendant les grandes fêtes de juillet, une autre cérémonie bizarre nous intrigua fort. Comme il est à peu près impossible de circuler, nous nous constituons prisonniers pour toute l'octave. Or, un jour, nous entendîmes sous nos fenêtres des hurlements dominant le brouhaha universel. Une troupe d'énergumènes passaient en ce moment, brandissant d'énormes bâtons, des sabres rouillés, gesticulant à qui mieux mieux. Après eux, cent ou cent cinquante individus, à moitié nus et faisant force contorsions, tiraient un gros câble, feignant d'éprouver une grande difficulté dans cette opération. A l'extrémité du câble, auquel il était attaché par la ceinture, un vieillard de haute taille, enveloppé d'un cachemire rouge, se laissait gravement traîner comme une statue. Cette mascarade a pour but de rappeler un prétendu miracle du Saïd, qui enleva son domestique de la prison où les chrétiens le tenaient enfermé et le transporta à travers les airs jusqu'à Tantah.

Pendant le « Mouled » du mois de janvier, et durant huit jours, les cheihs et les élèves de la mosquée font des processions dans la rue principale de la ville. D'abord s'avancent quatre chameaux, dont la bosse est surmontée de deux caisses roulantes et d'un artiste qui frappe tour à tour sur l'une et l'autre, deux, trois, quatre coups à gauche, pour un coup à droite. C'est, du reste, une musique nationale que l'on retrouve à chaque instant pour les fêtes, les mariages et la circoncision. La gravité de ces musiciens, tout fiers du bruit qu'ils font, est vraiment digne de remarque.

Quant aux chameaux, ils disparaissent sous de lourdes draperies ornées à outrance de petits miroirs, de coquillages, de franges, de drapeaux, etc. Après eux marchent des chantres qui prononcent le nom de Dieu : « Allah » d'un ton de basse ; chaque note dure de quinze à vingt secondes. La moitié du chœur a-t-elle fini, que l'autre répète le même mot en remontant de deux ou trois tons. On voit ensuite deux ou trois douzaines d'individus, formant des cercles et tenant à la main une sorte de petit tambour de terre de la grandeur d'un bol et recouvert de peau. Rien de drôle comme ces cortèges, dont la moitié avance à reculons, branle la tête en mesure et frappe une écuelle à chaque inclination.

Puis des cheihs, graves comme des Catons, s'avancent au milieu des rangs par groupes de trois à quatre, et après eux, des séminaristes de la mosquée, tous vêtus de blanc, se tiennent par la main sur deux files et marmottent des versets du Coran. Ces figures pâles, surmontant de longs cous rasés, ces physionomies niaises, sont à voir.

Les deux files chantent tour à tour un verset du Coran en baissant d'un demi-ton à la finale, ce qui donne à leur prière le faux air d'un de nos psaumes psalmodié en chœur. Les principaux cheihs, tous richement vêtus de soieries et de cachemires, terminent la procession.



FEMME ARABE ET SON ENFANT A BAUDET

Des drapeaux à profusion sont portés entre les différents groupes. La plupart sont magnifiques. Quelques-uns, plus saints sans doute, sont portés sans être développés par deux hommes dont l'un tient le haut de la hampe, l'autre le bas. Les pieux fidèles viennent toucher ces drapeaux de la main et se passent sur la figure la vertu qui en sort.

Au grand « Mouled », ces processions religieuses ne se font pas, mais, le dernier jour, on en fait une vraiment digne du triste saint qu'on honore à Tantah.

Le principal cheih ou « Khalifa » sort de la mosquée montant un magnifique cheval blanc ; sur la tête il a un énorme bonnet jaune, qui a, dit-on, appartenu au Saïd, et sur les épaules le fameux manteau rouge. Il est précédé d'une troupe de pauvres hères et d'enfants qui représentent les chrétiens vaincus. Ces malheureux portent les armes prises à Mansourah. Une autre troupe de solides gaillards entoure le Khalifa ; ils sont armés de bâtons et font mine de défendre le bonnet du cheih contre les « fils de Noé », qui, paraît-il, font tous leurs efforts pour enlever ce fameux bonnet. Si ces personnages imaginaires réussissaient dans leur entreprise, on ne peut calculer les effroyables malheurs qui fondraient sur les croyants. On ne sait au juste ce que l'on entend par ces « fils de Noé », ni quelle est l'origine de cette stupide croyance.

Du reste, c'est là à peu près tout le côté religieux de la procession. Depuis le matin, une foule d'individus déguisés de toutes les façons, les plus singulières comme les plus sales, parcourent les rues de la ville. Tous sont à cheval ou à âne : les uns ont le corps peint de rouge, de bleu, de vert, de blanc ; d'autres ont des cuirasses de fer-blanc, des casques faits d'une pastèque ; j'en ai vu un tout habillé de boyaux vidés et gonflés d'air, un autre était saupoudré d'une poudre verdâtre qui lui donnait l'apparence d'un cadavre. Les hommes habillés en femmes et *vice versa* pullulent ce jour-là. C'est affreux. Les petits enfants des meilleures familles, montés à cheval ou portés par leurs domestiques, prennent part à cette ignoble mascarade ! tout cela pour honorer le Saïd et mériter ses bénédictions. Pauvre peuple ! Et cependant au milieu de ces stupidités et de ces désordres, quelle foi chez la plupart ! Quelle dévotion pour leur Saïd ! Ne sera-t-il donc pas possible d'éclairer cette foi, de la diriger vers le seul objet qui en soit digne ?

Le gouvernement actuel a pris pour le dernier « Mouled » une sage mesure. On a défendu la plupart de ces mascarades hideuses. L'autorité civile peut bien donner à un peuple un extérieur décent ; la religion, la vraie religion, seule, changera les âmes et les cœurs.



ANES ET ANIERS D'ÉGYPTE

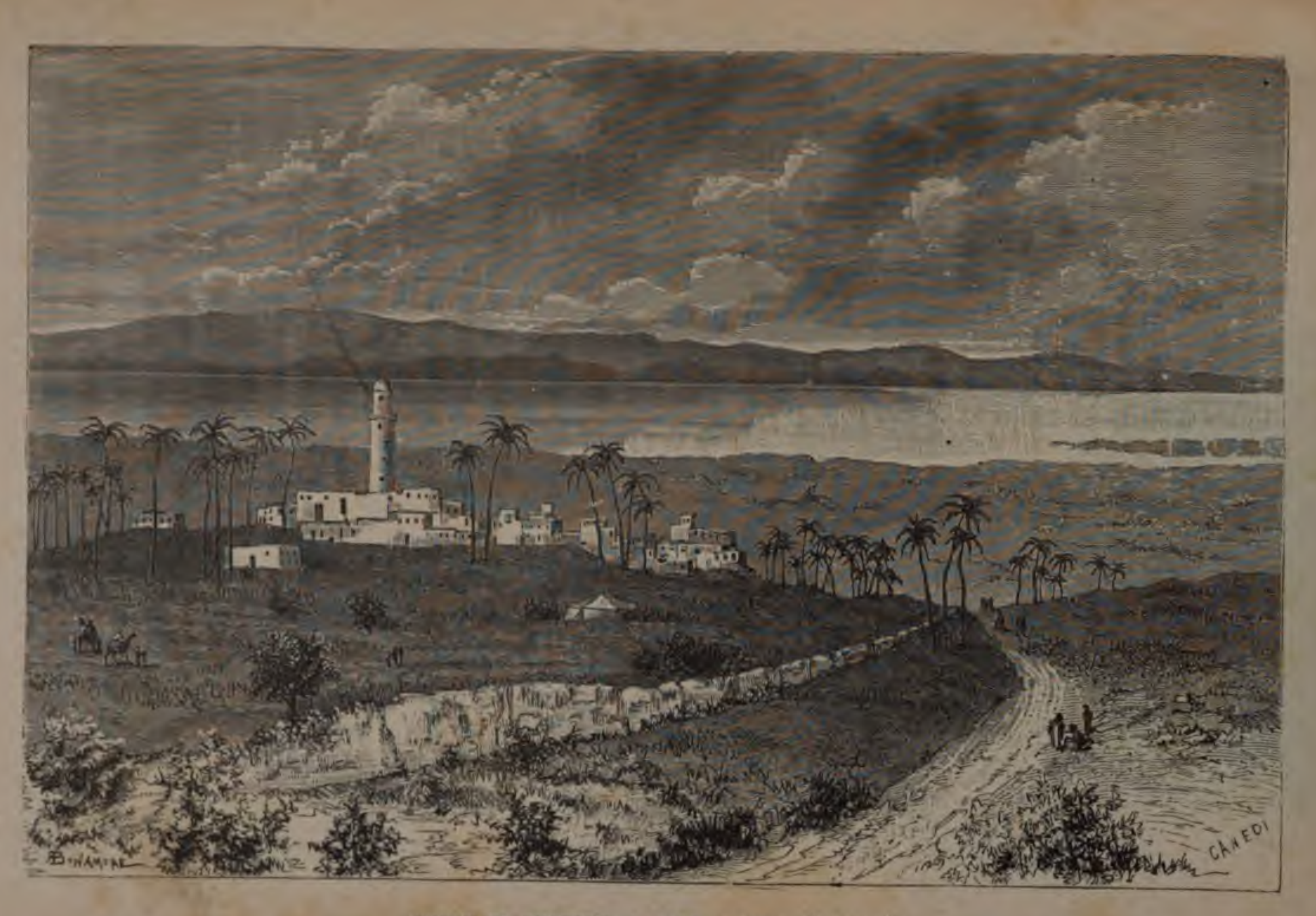
∴

Excursion au lac de Fayoum.

Depuis longtemps je désirais visiter Fayoum, province isolée au milieu des sables de la Lybie et remarquable par ses mines et son lac, Birket el Garoun. Les vacances de Pâques me donnant une liberté de huit jours, je résolus d'en profiter. Un de nos professeurs d'arabe, prêtre maronite du Liban, voulut m'accompagner. Nous partîmes donc de Tantah dans la nuit du lundi de Pâques ; le vent du désert ou *rhamsin* soufflait depuis deux jours et remplissait l'air d'une poussière impalpable qui masquait le ciel d'un voile brumeux et donnait à tous les objets une teinte jaunâtre, portant à la tristesse et à la mélancolie. Quoiqu'on fût aux premiers jours d'avril, le thermomètre centigrade marquait 32° à l'ombre. C'était l'ouverture de ces tempêtes de vents chauds dont le Sahara gratifie de temps à autre l'Egypte pendant le printemps.

Malgré la poésie d'un voyage à chameau à travers les sables du désert, nous fûmes assez prosaïques pour lui préférer la commodité et surtout la rapidité du chemin de fer, établi depuis quelques années déjà entre le Caire et Syout avec embranchement sur Medinet et Fayoum. Le train partit à une heure de la station de Boulac-Dakrour, au Caire ; bientôt nous entrevîmes les sommets des grandes pyramides au milieu des nuages de poussière qui tourbillonnaient à leur base. On traversa de nombreux bois de palmiers, qui donnent à cette partie de l'Egypte une physionomie bien distincte de celle du Delta. Les pyramides de Sakkara se dérobèrent à notre vue ainsi que toutes celles qui s'échelonnent sur la frontière du désert jusqu'à l'entrée de Fayoum. Nous aperçûmes seulement celle que les Arabes nomment la fausse pyramide, parce que ses quatre faces s'inclinent vers le sommet à partir des deux tiers de la hauteur, au lieu de suivre la ligne droite comme la plupart des autres monuments de ce genre.

Le Nil se rapproche plusieurs fois de la voie, mais il était toujours trop loin pour être contemplé à l'aise. La ligne qui conduit de la station de Wasta au Fayoum contourne à bonne distance la dernière pyramide, ou plutôt une sorte de monument à étages qui rappelle les dessins représentant, dans certaines bibles illustrées, la tour de Babel. On perd bientôt de vue ces débris des temps passés qui, semblables au Sphinx antique, offrent plus d'une énigme aux voyageurs. A ce moment, on quitte la plaine du Nil pour entrer dans le désert. Ce désert, de trente kilomètres de large, est un plateau complètement aride dont le sol est composé de menu gravier et de sable fin. Rien ne vient arrêter



BIRKET EL QUAROUN. LAC DE FAYOUM (ÉGYPTE)

l'œil dans les immenses ondulations de cette plaine grise, si ce n'est parfois un quartier de roche à moitié rougi et désagrégé par le vent. Avant de pénétrer dans la partie fertile de l'oasis, le chemin de fer traverse un large et profond ravin dont les bords, coupés à pic, semblent avoir contenu autrefois un grand fleuve. Une modeste rivière sillonne maintenant le fond de ce ravin et nourrit quelques arbustes, première verdure que l'on aperçoive au milieu de ces paysages de pierre et de sable.

Mais voici bientôt des palmiers à l'horizon ; la terre se couvre peu à peu de trèfles, de blés, de figuiers cultivés en champs comme le cotonnier ; des ruisseaux serpentent de tous côtés, apportant avec eux le mouvement et la fécondité. L'atmosphère, de brûlante qu'elle était il y a un instant, est devenue subitement fraîche et vivifiante. Au lieu de ce ciel d'airain assombri par la poussière, un azur vaporeux, sur lequel se détachent dans le calme les minarets de Medinet, dorés par les derniers rayons du soleil couchant. On croirait pénétrer dans un monde nouveau. Le train s'arrête et nous entrons dans la capitale du Fayoum. Hélas ! la ville féerique que nous venons d'apercevoir dans la magie d'un ciel d'Orient a, comme par enchantement, perdu tous ses charmes. Ces maisons, ces terrasses, ces dômes sont de boue ou de vile brique, ces minarets sont ruinés, ces mosquées décrépites. C'est tout simplement un village égyptien.

Un hôtel grec nous donne une hospitalité tout européenne. Rien n'y manque : ni les petites tables des estaminets, ni le billard, ni même les garçons pommadés et frisés, la serviette sur le bras et qui crient à tue-tête les plats demandés : *Souppa ! costelettes ! bifteks ! bordeaux ! caffé alla turca !* Décidément, nous n'eûmes qu'à nous féliciter de la *Locanda Guedida* (Hôtel Neuf) tenu par le *Kyrie Dimitri*. Outre le vivre et le couvert à bon compte, Dimitri nous donna tous les renseignements voulus sur le Fayoum et les moyens d'y voyager. Ces Grecs pullulent sur chaque point de l'Egypte : actifs et sobres, intelligents et entreprenants, ils font fortune partout.

Le lendemain, remis des fatigues du voyage, nous commençâmes notre exploration. Outre la chapelle des RR. PP. Récollets du Caire, qui ont ouvert une école à Medinet, nous visitâmes aussi celle des cophtes schismatiques. Ceux-ci, très nombreux dans toute l'oasis, ont des églises dans les principaux villages. Nous trouvâmes dans la rue un prêtre cophte qui, sur demande, s'empressa de nous conduire à la chapelle. Nous nous engageâmes à sa suite dans une ruelle étroite, au fond de laquelle il frappa à une énorme porte. Au nom d'Ibrahim, un vieux gardien ouvrit, et nous entrâmes dans une petite cour intérieure que couvrent à moitié des constructions soutenues par une colonne de marbre gris. Plusieurs cophtes, accroupis sur le sol, comptaient de la menue monnaie. On nous fit asseoir sur les bancs de terre

qui entouraient la cour et nous attendîmes patiemment la clef de l'église que l'on était allé quérir chez le prêtre. Au bout de vingt longues minutes la clef arriva.

Pour qui n'a pas vu de clef arabe, l'instrument décoré de ce nom est tout un mystère. Qu'on se figure un morceau de bois à quatre faces, long de 25 à 30 centimètres, légèrement recourbé et portant à l'une de ses extrémités trois, cinq, six chevilles appelées dents. Pour ouvrir une porte, on introduit cet instrument dans le pène lui-même. Ce pène est également un morceau de bois passant par le milieu d'une plaque carrée figurant le corps de la serrure et dans laquelle il est maintenu par des pointes. Ces pointes correspondant exactement aux dents de la clef ; en outre, elles sont mobiles, de sorte que, quand on introduit la clef dans le pène, les dents repoussent les pointes ; le pène, devenu libre, se retire au moyen des dents de la clef qui ont remplacé les pointes, et l'on peut ouvrir la porte.

Quant à la clef de l'église, il lui manquait deux dents. Impossible donc de s'en servir. Tous les cophtes présents, y compris le prêtre et un menuisier, réunirent leurs efforts et leur savoir et, après dix minutes d'attente, la clef munie de son râtelier complet nous ouvrit la porte de l'église. Le brave prêtre, en nous introduisant, nous recommanda de prendre garde aux... puces ! « Car, dit-il, les fidèles n'étant pas venus ici depuis quelques jours, ces insectes sont affamés ! » Et lui-même, nous donnant l'exemple, relevait sa robe et se frappait de temps en temps les jarrets pour chasser le bataillon envahissant et importun.

Rien de remarquable dans cette chapelle, sinon le délabrement et la malpropreté. Notre guide nous apprit aussi que les cophtes de Médinet avaient ouvert une école depuis quelques mois, « car, nous dit-il naïvement, chez les Pères Latins, nos enfants n'apprenaient que la religion, ce qui ne suffit plus aujourd'hui. » Le vrai motif, c'est qu'ils craignaient de voir ces enfants reconnaître la vérité en étudiant le catéchisme catholique. Les Pères ont, en effet, des professeurs d'italien, de français et d'arabe, c'est-à-dire des langues les plus répandues dans le pays.

« Notre école est florissante, ajouta-t-il. Nous avons 150 élèves et, parmi eux, les enfants des principaux personnages musulmans de Fayoum. Car il est dit dans l'Écriture Sainte : « On verra les loups avec les agneaux et les « tigres avec les brebis ! »

Sur ce, nous lui souhaitâmes le bonjour et nous poursuivîmes nos courses dans Médinet. Cette ville nous parut assez étendue et doit avoir une population nombreuse bien qu'elle n'atteigne pas le chiffre de 70.000, comme l'on dit ici. Il y a dans l'oasis cinq ou six autres centres fort peuplés et, en premier lieu, Senourès, presque aussi importante. Là existe, depuis plus de

vingt ans, une école protestante établie par un ministre américain, et qui compte, dit-on, bon nombre d'élèves.

Dans la même journée, nous visitâmes les ruines de la ville antique Crocodilopolis. Des amas de terre, de véritables collines de briques et de poteries brisées attestent que cette cité fut autrefois florissante. Ces briques, après plusieurs siècles d'enfouissement, ont servi à bâtir Médinet et servent encore tous les jours aux nouvelles constructions. Les musulmans ont établi là leur cimetière. Méhémet-Ali y avait installé une salpêtrerie maintenant abandonnée. Tombeaux sur tombeaux, ruines sur ruines !

Dans les campagnes d'Egypte, tout ce qui tient de l'homme est sombre, gris, terne, maussade ; tout ce qui tient de la nature est gai, plein de vie et de couleur. Là, surtout, du haut de ces collines de décombres entourées de palmiers en fleurs, de blés mûrs et de trèfles verts, le contraste était saisissant.

Le soir, Dimitri fit venir un ânier pour combiner avec nous l'expédition du lac ou plutôt du *Birket el Quaroun :* le lac des Cornes. Ce lac est ainsi nommé, je pense, parce que ses deux extrémités opposées s'étendent en forme de pointes. On a cru longtemps que c'était là le lac Mœris ; mais il est démontré aujourd'hui que ce dernier, maintenant desséché, se trouve entre l'oasis et le Nil, dans une partie du désert que nous n'eûmes point le loisir de visiter.

Le jeudi, à cinq heures du matin, les âniers, fidèles au rendez-vous, nous criaient déjà de la rue : *Ia rhaouaga !* « Oh Monsieur ! il faut partir pour avoir l'air frais ! » Le temps était splendide en effet ; des deux côtés de la route, des champs bien cultivés ; çà et là des bois de palmiers, des minarets de villages, des tourterelles voltigeant d'arbre en arbre ; dans les blés, le chant des alouettes et des cailles, et surtout cet air pur et ce ciel bleu d'un matin de printemps ; c'était ravissant !

Bientôt nous quittâmes les sentiers de villages pour entrer dans un désert en miniature, avec les inévitables tentes de Bédouins, la stérilité et les broussailles. Le Bédouin est né pour le désert, c'est son milieu, son élément. Il y aurait pour lui au village un champ à cultiver, une cabane pour sa famille, il préfère ce sable sec et aride, ces broussailles épineuses, cette misérable tente. Là, il est maître absolu ; nul ne lui dispute les maigres herbes qui nourrissent ses chèvres ; c'est à lui, bien à lui et à son cheval, ces plaines solitaires où ils errent tous deux en liberté.

Ces choses ont bien leur poésie, surtout dans les livres ; néanmoins j'incline à croire que, pour goûter pleinement les charmes de la vie au désert, il faut être né sous la tente.

A la sortie des sables, nous aperçûmes le village d'Aboura et, derrière le

rideau de palmiers qui l'entourent, la nappe bleue du Birket. De ce point relativement élevé on découvre une grande étendue du lac qui se perd au nord et au sud aux deux extrémités de l'horizon.

Des collines de sable à crête continue et régulière descendent en gradins jusqu'au lac et forment un fond de paysage qui, par sa nuance blanche ou jaune ardent, tranche vivement entre le ciel et l'eau. C'est un tableau à grands traits, à larges teintes sans accident saillant et sans relief.

D'Aboura, bâti sur des amas de décombres, on descend vers le Birket par une plaine en pente douce assez bien cultivée, mais presque entièrement dénuée d'arbres. Au bout d'une heure de marche, nous fûmes subitement arrêtés par un marécage couvert de tamaris et de roseaux. C'était tout bonnement le bord du lac, que les buissons d'arbustes et les joncs nous masquaient complètement. Impossible de jouir de la vue des eaux, pas le moindre tertre à gravir, pas même un arbre pour y grimper. Il y avait là plusieurs pêcheurs bédouins attendant le retour de leurs barques occupées à pêcher. Ils nous offrirent de faire une excursion en leur compagnie et nous nous risquâmes. Bientôt un bateau arriva, mais le peu de profondeur de l'eau le força de s'arrêter à 300 mètres du bord. *Malèche !* « Peu importe, » nous dit le chef de pêche, et il fit signe à deux de ses hommes qui nous prirent sur leur dos et, clopin-clopant dans la vase, nous eurent bientôt embarqués.

Cinq ou six pêcheurs, y compris le chef, nous suivirent, et le canot s'avança hors des tamaris. L'eau qui, des hauteurs d'Aboura, nous avait paru si bleue était jaunâtre et trouble ; je la goûtai, elle était saumâtre. Le poisson y fourmille et les Bédouins nous firent l'amabilité de donner pour nous un coup de filet. Leur méthode est toute primitive. On déploie le filet au milieu des arbustes, deux ou trois hommes vont frapper l'eau à coups de bâton et le poisson, effrayé, se lance dans les mailles. On prit ainsi en un instant quatre magnifiques poissons.

Les filets ont pour plombs de petits ronds en brique enfilés sur la corde inférieure ; les lièges sont des morceaux d'arêtes de feuilles de palmiers qu'on amarre au filet au moment de le mettre à l'eau. Les barques sont aussi laides que possible et les rames, à peine dégrossies, sont manœuvrées avec peine par deux ou trois hommes.

L'expédition terminée, nous fûmes remis à terre par la même voie que pour l'embarquement et, quelques instants après, nos ânes nous ramenaient vers Medinet.

Mais si, le matin, nos quatre heures de route nous avaient paru courtes, le soir les choses étaient bien changées. Le soleil dardait sur nous des rayons tout africains ; pas le moindre souffle d'air ; les ânes, fatigués, se faisaient prier pour avancer ; c'était le revers de la médaille. Enfin nous

arrivâmes quand même, rompus, rôtis et emportant, comme souvenir du Birket, un coup de soleil des mieux réussis. Pendant quinze jours nous avons gardé la teinte des pêcheurs bédouins du lac.

CHAPITRE IV

RECITS MEXICAINS. — Usages. — Un voyage au pays des Aztèques. — Notre-Dame de Guadalupe.

Pour faire connaître la marche que suivait l'Œuvre au Mexique, nous adressions régulièrement des lettres aux Conseils centraux de la Propagation de la Foi, et Mgr Morel, le zélé directeur du journal de l'Œuvre : *Les Missions Catholiques*, les publiait, afin d'attirer l'attention des Catholiques du monde entier sur ce Mexique si généreux dans sa charité et si foncièrement chrétien. Nos lecteurs voudront bien prendre connaissance des récits publiés alors sur le pays des Aztèques, les habitants, les usages, etc.

Vous avez bien voulu publier, dans les *Missions Catholiques,* nos lettres sur la ville de Mexico. Peut-être vos lecteurs, et surtout les ecclésiastiques, liront-ils avec intérêt quelques lignes sur certains usages dans les cérémonies religieuses. Mais tout d'abord, si quelques-uns de ces usages mexicains, ou plutôt espagnols, peuvent paraître singuliers à des étrangers, en cela, comme pour tout, il faut se placer franchement sur le théâtre où les choses se passent, « se mettre au point, » pour ne pas fausser la perspective, tenir compte de l'éducation, de la tradition de plusieurs siècles. L'homme est porté à juger à la mesure de l'horizon de son pays, d'après ses idées, ses préjugés, etc. On sait cela, mais, à la première occasion, on a beau se tenir en garde, le naturel revient au galop.

⁂

Ainsi, un Français, un Européen arrivant au Mexique, s'arroge immédiatement le droit de critiquer la coutume d'habiller les statues des saints. Ici on trouve cela très naturel, et c'est une pratique de piété de donner des costumes plus ou moins riches de soie, de satin, brodés d'or ou d'argent, à telle ou telle statue de telle ou telle église. Nous avons vu des costumes, robes, manteaux d'une très grande valeur pour la Sainte Vierge. Nul n'est choqué de trouver, dans les sacristies, les statues en déshabillé attendant tel jour de fête, telle

cérémonie pour recevoir leur costume. Ces statues ne sont, en effet, généralement du moins, que des mannequins avec la figure, les mains et les pieds en cire. Il y a des têtes de Sainte Vierge très belles; généralement les figures de Christ sont trop efféminées.

Les saints modernes sont représentés parfois avec un réalisme naïf. Quelques-uns ont la moustache et la « mouche », d'autres toute la barbe, d'autres ont la barbe rasée; mais l'artiste a le soin de donner la teinte que laisse une barbe fraîchement faite. Les prêtres et les religieux ont des aubes, surplis, cordons, soutanes, etc., tout cela en étoffes ordinaires. Une auréole en cuivre doré est ordinairement fixée sur la tête. Hier, j'ai vu un saint Dominique ayant une étoile d'or piquée au milieu du front.

Les anges sont superbes. Je ne sais à quelle époque remonte la mode d'habiller les anges en guerriers grecs. Cette mode est très en vogue ici soit pour la peinture, soit pour la sculpture. Au Mexique, on ne saurait se faire l'idée d'un ange qui n'aurait pas, sinon son casque, au moins sa cuirasse, ses brassards et surtout ses cothurnes laissant voir une partie de la jambe. Une écharpe flotte sur les épaules et autour du corps, et tout le costume est orné de broderies, dorures, galons, etc. Généralement les ciels de tableaux sont encombrés de petits anges, qui, de leurs nuages, assistent à toutes les scènes. Dans l'église Saint-Sébastien, à Mexico, un grand tableau représente la Sainte Vierge parlant à deux personnages. Elle est assise sur un nuage et tient l'Enfant Jésus sur ses genoux. Pourquoi le peintre lui a-t-il posé sur les cheveux un petit chapeau tricorne bleu de ciel? *Quien sabe?* « qui sait? » me répondent les Mexicains.

Les étrangers sont saisis d'effroi à la vue de certains Christs. Notre-Seigneur est représenté partout, dans les diverses scènes de la Passion, soit attaché à la colonne de la flagellation, soit chargé de sa croix, revêtu de sa robe d'ignominie, cloué à la croix, etc. Le corps est d'une couleur cadavérique, livide, violacé, bleui; les genoux, les épaules déchiquetés, la chair en lambeaux! On a pris à cœur de réaliser la parole de la sainte Ecriture : « Ils ont compté tous mes os! » La figure, sombre, triste, effrayante, porte une barbe et des cheveux naturels très longs, qui inspirent un sentiment plus voisin de la crainte que de la pitié. Telle de ces statues représente un corps amaigri, émacié, les épaules rentrées, presque à l'état de squelette : c'est l'excès du genre. Néanmoins on orne ces statues. La couronne d'épines est entourée d'un bandeau brodé, des rayons de

métal sont fixés à la tête et le linge est une pièce de soie fleurie, galonnée, frangée.

Dans la magnifique église de la *Profesa*, on voit au-dessus d'un autel, derrière une vitrine, un buste du Christ flagellé, les mains liées et étendues en avant, tandis que la tête, rejetée en arrière et arrivant à la hauteur du calice, semble fixer les yeux sur le prêtre qui dit la sainte Messe. L'effet est saisissant. Les missionnaires qui ont converti les Mexicains ont voulu frapper l'imagination de ces peuples par des images vives, des symboles tantôt naïfs tantôt grandioses des mystères de notre sainte religion. Ils ont apporté ces coutumes de l'Espagne catholique.

Jusqu'aujourd'hui l'usage s'est conservé dans plusieurs villages de représenter toutes les scènes de la Passion, le jeudi saint, et la population y prend part, fournissant les acteurs et les témoins du drame par excellence. Du reste, toutes les fêtes de l'Eglise sont très populaires et ont leur écho, non seulement dans la famille, mais dans les rues même.

Pendant la semaine sainte, on vend aux enfants une immense quantité de caricatures en carton peint de toutes les tailles et représentant Judas. Le jour de Pâques, de grands mannequins garnis de pétards sont suspendus au milieu des rues ; c'est une fête pour les enfants et les jeunes gens d'y mettre le feu pour voir les Judas sauter en pièces au milieu de la fumée et au bruit des pétards.

Les mystères joyeux sont fêtés avec plus d'enthousiasme encore. Plusieurs jours avant la fête de Noël, de nombreuses boutiques sont dressées sur la grande place de Mexico et remplies les unes de sucreries, les autres de petits personnages représentant la sainte Famille en voyage, l'étable de Bethléem, l'adoration des bergers, des mages, etc. La couleur locale n'a rien à voir avec toutes ces figurines. Dans les églises, les personnages sont de grande taille. La Sainte Vierge, fuyant en Egypte avec l'Enfant Jésus, est vêtue à la mode du XVII[e] siècle et coiffée d'un haut et large chapeau mexicain. Saint Joseph, portant le panier de provisions attaché avec des rubans, a également son *sombrero*. On lui donne généralement un affreux costume composé d'un manteau vert et d'une robe jaune, ou *vice versa*. L'ange qui conduit l'âne est naturellement un jeune guerrier grec avec des ailes argentées. Le casque est remplacé par un chapeau mexicain.

Les cérémonies, généralement très longues, sont précédées ou suivies de prières entremêlées de chants. Les sermons doivent durer au moins une heure et souvent dépassent de beaucoup cette

limite *minima*. Aux fêtes solennelles, la grand'messe est toujours précédée du chant de tierce.

Les saluts du Saint-Sacrement sont très fréquents, et il y a exposition à toute grand'messe un peu solennelle. Le culte de la sainte Eucharistie est profondément implanté dans l'âme et je dirai dans les mœurs de ce peuple. Il y a même ici des expressions particulières comprises de tous et qui se rapportent aux cérémonies du Saint-Sacrement ; par exemple : *couvrir et découvrir*. Cela signifie tirer ou retirer le voile étendu devant le Saint-Sacrement dans le reposoir que nous nommons en France « exposition. » Ces reposoirs font partie de l'autel et quelques-uns, ainsi que les autels eux-mêmes, sont monumentaux.

L'autel de la cathédrale de Mexico est un magnique modèle du genre et produit un effet grandiose. Des colonnes de marbre bleu soutiennent un fronton circulaire, surmonté d'une coupole ; des ornements de métal doré, de très bon goût, des statues, et en particulier une belle statue de la Sainte Vierge, font de ce monument un vrai chef-d'œuvre.

*
* *

En arrivant à Mexico à la fin de novembre dernier, nous pensions ne séjourner que deux ou trois mois dans cette ville ; mais le grand nombre d'églises où nous avons eu à prêcher, les visites aux familles qui ont voulu donner à votre Œuvre une aumône extraordinaire, l'organisation de l'Œuvre elle-même, tout cela nous a retenus dans la capitale jusqu'à la fin de mai. Ce travail dans la première station de notre mission a donné des résultats consolants ; les aumônes des fidèles mexicains ont déjà fourni un appoint considérable au capital des missions, et l'avenir promet une belle récolte annuelle. Laissant de côté les quêteurs, les travaux et leurs peines, on peut dire que ce résultat est dû à la charité et au zèle de Monseigneur l'Archevêque, à la bonne volonté du clergé et à la piété des fidèles.

L'Œuvre de la Propagation de la Foi, à peu près inconnue jusqu'ici au Mexique, a été acceptée comme l'Œuvre par excellence. En maintes circonstances, la charité mexicaine, sollicitée pour les œuvres particulières, avait manifesté sa générosité ; mais pour l'évangélisation des peuples païens, pour continuer la mission de Notre-Seigneur qui n'est venu sur la terre que pour donner la foi à tous les hommes, qui n'a établi l'Église que pour cette fin, beaucoup d'âmes en ce pays si catholique ont compris qu'il fallait des sacrifices,

un effort plus qu'ordinaire. Et cependant, comme je vous l'ai déjà écrit, les familles catholiques et riches supportent à elles seules toutes les œuvres du pays, tous les frais du culte. Permettez-moi d'ajouter que, malgré la bonne volonté générale, le bon Dieu a laissé aux délégués des Conseils centraux quelques difficultés à surmonter, quelque travail à faire. Espérons que l'avenir verra se développer l'Œuvre sur cette terre du Mexique dans les mêmes proportions que dans notre chère patrie, et que la persévérance couronnera une entreprise si bien commencée.

∴

Nous ne pouvons quitter Mexico sans vous parler de ceux qui nous ont donné un concours précieux et dévoué. Et en premier lieu nous vous présentons M. Edith Borrell, directeur du Cercle catholique: non content de nous donner l'hospitalité dans les appartements du Cercle, il a mis à notre disposition, ainsi que M. Charles Meyer, secrétaire de l'association, les publications périodiques de leur Œuvre, qui ont déjà fait connaître notre mission dans tous les Etats de la République.

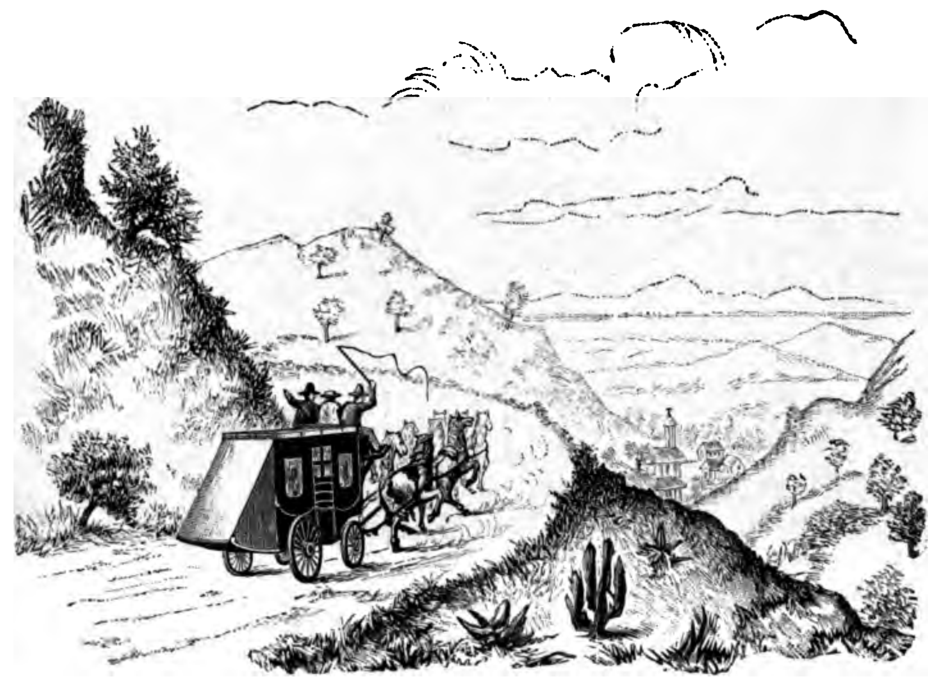
Nous sommes heureux de vous faire aussi connaître MM. Trinidad et Francisco Sanchez, qui, dans le journal le *Héraldo,* mettent au service de la religion une plume énergique, alerte, un talent remarquable ; M. Agüeros, du *Tiempo,* catholique d'un courage et d'une constance à toute épreuve ; MM. les Rédacteurs de la *Voz de Mexico,* vaillant champion de l'Eglise ; M. Gonzalez Esteva qui nous a ouvert les colonnes du *Nacional* avec une généreuse spontanéité. Nous devons également de la reconnaissance à nos compatriotes M. Regagnon et M. de Ballestrier, du *Trait d'Union,* qui nous ont accueillis avec cordialité et ont contribué à faire connaître notre mission dans la colonie française. Les membres de cette colonie, qui tient un rang important à Mexico, ont voulu, à peu d'exceptions près, participer à cette Œuvre de la Propagation de la Foi dont l'origine est française et ils nous ont fait un excellent accueil.

Et maintenant nous devons nous acheminer vers d'autres cités, aller frapper à d'autres portes, faire connaître à d'autres âmes la grande Œuvre du salut ! Que Dieu donne protection et courage aux quêteurs ; que les prières des associés de la Propagation de la Foi viennent à leur aide, car le chemin est long et la tâche pénible.

* * *

Au pays des Aztèques.

Je suis allé faire connaître l'Œuvre de la Propagation de la Foi dans la petite ville de Cuernavaca, capitale de l'Etat de Morelos, et dépendant de l'archevêché de Mexico. Cuernavaca n'a pas encore



LA DILIGENCE DE CUERNAVACA

l'avantage d'être reliée à la capitale par un chemin de fer, et force est, pour s'y rendre, de se confier à l'antique diligence mexicaine, la seule, du reste, qui se voie encore à Mexico même. Permettez-moi de vous présenter cette vénérable machine. J'ai vu des diligences ailleurs, en France, en Algérie, en Syrie, sur la belle route de Beyrouth à Damas ; mais rien ne peut donner l'idée, à qui ne l'a pas vue, de la diligence de Cuernavaca.

Figurez-vous une boîte carrée, autrefois peinte et affichant des prétentions au style Louis XV, du règne duquel elle date indubitablement. L'intérieur garni de cuir jaune, un romancier dirait de

« cuir fauve de Tolède », offre place pour quatre personnes ; mais l'administration trouve moyen d'y entasser neuf voyageurs. Deux portières étroites y donnent entrée, et des lucarnes, fermées de pièces de cuir, achèvent, sinon d'éclairer, du moins d'aérer la boîte. La diligence possède, en outre, une et même deux « Impériales », l'une pour les deux conducteurs, l'autre pour les voyageurs qui désirent y prendre place. Nous y monterons. La susdite diligence est posée, non sur des ressorts d'acier, mais sur deux fortes courroies de cuir qui, dans les cahots, semblent vouloir lancer la voiture comme une balle au jeu de paume. A l'arrière s'allonge un plancher où l'on arrime et où l'on amarre les malles recouvertes d'une bâche de cuir. Vous avez une idée du véhicule ; si vous le désirez, mettons-nous en route pour Cuernavaca.

Mais, précaution indispensable, il faut avoir eu soin, la veille du départ, de prendre sa place au bureau des diligences et d'y faire porter sa malle. Puis, le lendemain matin, à six heures, on se rend sur la grande place de Mexico pour partir. Mais, heureuse surprise ! Au lieu de l'affreux coche, c'est le tramway qui vous reçoit, et, pendant une heure et demie, vous lance sur ses rails à travers la plaine de Mexico encore à demi endormie.

L'air est pur, les saules pleureurs qui ombragent la voie sont d'un vert tendre et frais, les vieux volcans aux formes arrondies semblent teintés de bleu sombre dans les vapeurs du matin ; c'est un charme de se trouver ainsi tout à coup en pleine campagne après n'avoir vu pendant plusieurs mois que les maisons grises et les *pulquerias* peinturlurées des rues de Mexico.

Mais nous voici à Huipulco. C'est ici qu'il faut dire adieu au rapide *tranvia* pour monter dans la diligence. Il eût fait si bon se rendre ainsi jusqu'à Cuernavaca ! Artistes, écrivains, qui feignez de regretter les vieilles diligences et qui pestez contre les chemins de fer, je ne vous souhaite, comme pénitence pour tous vos regrets peu sincères, que de faire le voyage de Mexico à Cuernavaca dans la diligence.

La voici qui arrive de Mexico, d'où elle est partie à l'aube, traînée par huit chevaux et houlant sur ses bandes de cuir comme une barque sur les vagues. On nous donne le temps d'avaler une tasse de café en plein air, sur une table chargée d'ustensiles, près de la baraque décorée du nom de station de Huipulco. On attelle huit petites mules au pied fin et nerveux, les voyageurs grimpent dans la boîte, le conducteur sur son siège, et nous voilà en route. Mais, hélas ! quand on

est né curieux et amateur de paysages, qu'on est mal placé dans la diligence de Cuernavaca pour satisfaire ses goûts ! La glace minuscule de la portière est crasseuse, et si l'on veut mettre la tête à la lucarne, il faut pousser avec la main la lourde pièce de cuir qui la ferme, au risque d'être guillotiné dans l'étroite embrasure à chaque cahot de la voiture. Pour moi, je n'ai à constater que la perte de mes lunettes brisées contre un montant. Mais il est juste de vous présenter mes compagnons de voyage.

Un négociant espagnol de Mexico qui va à Cuernavaca acheter du sucre pour son magasin d'épicerie *(abarrotes)* ; un homme de la classe moyenne vêtu à l'européenne et qui se tient tranquille dans son coin ; enfin un Mexicain en costume national *(charro)*, veste en cuir jaune brodée, à gros boutons de métal, pantalon *idem*, muni de ses deux lignes de boutons brillants, *sombrero* de feutre à gros cordons argentés. Tous ont leur revolver à la ceinture.

Aux premiers soubresauts de la diligence, je m'arc-boute des pieds, je me cramponne comme je puis, mais, hélas ! rien ne peut m'empêcher de ressentir le dur roulis, le tangage brutal, les ressauts et les cahots sans trêve et sans pitié de la vieille machine.

On traverse une sablonnière *(arenal)*, et là on a un moment de répit, tandis que les pauvres mules se couvrent de sueur pour nous arracher de ce sable, mais impossible de jouir du paysage. Aussi, au premier relais, je propose à l'Espagnol, qui est un homme de bonne société, de monter sur l'impériale et nous voilà perchés. Si l'on jouit d'une belle vue là-haut, c'est aussi le moment de me rappeler que j'ai été un peu marin et ce n'est qu'à la force des poignets que je dois de n'être pas lancé cent fois en avant ou à côté de la diligence. La route, du reste, est d'une belle largeur, et les propriétaires riverains n'ont guère dû être consultés quand on l'a tracée ; mais on a tort de croire que les soins qu'on a pu lui donner autrefois lui servent encore à quelque chose aujourd'hui.

Enfin, on commence à gravir le cercle de montagnes qui entourent la plaine de Mexico, ces montagnes que j'ai considérées si souvent de notre logement, et que j'ai tant désirées visiter. Nous y voici.

Hélas ! comme bien des choses en ce monde, c'est plus beau de loin que de près. Des rocailles grisâtres, de vilains arbustes, des terres jaunes, rougeâtres, des flancs écorchés, voilà le spectacle qu'elles nous offrent à la fin de la saison sèche. Viennent les pluies d'été, et la verdure leur rend leur fraîche parure. Quand, aux détours de la route, on peut se risquer à tourner la tête, on est bien dédom-

magé. Les pics aigus ou estompés dominant les masses de vapeurs semblent un archipel volcanique de la Méditerranée, et les lacs, les bois de la plaine, se laissent deviner à travers le rideau de gaze des brumes bleuâtres.

Mais on n'a guère le temps de jouir du décor; l'impitoyable diligence lui tourne le dos sans vergogne et recahote plus fort à la moindre pente qui se présente. Ce qui m'émerveille, c'est l'aplomb du conducteur et de son collègue qui semblent cloués sur leur siège. Le premier, armé d'un fouet de quatre mètres de long, cingle les six mules les plus proches, tandis que le second, muni d'un sac de cailloux, lance de temps à autre une pierre d'une main exercée, aux deux mules qui sont en tête. Quand la provision de cailloux est épuisée, il descend remplir son sac, et l'exercice continue toute la route. On traverse un joli village ombragé de superbes frênes et situé sur un plateau extrêmement sec: c'est San-Mateo; puis, plus haut, deux autres villages.

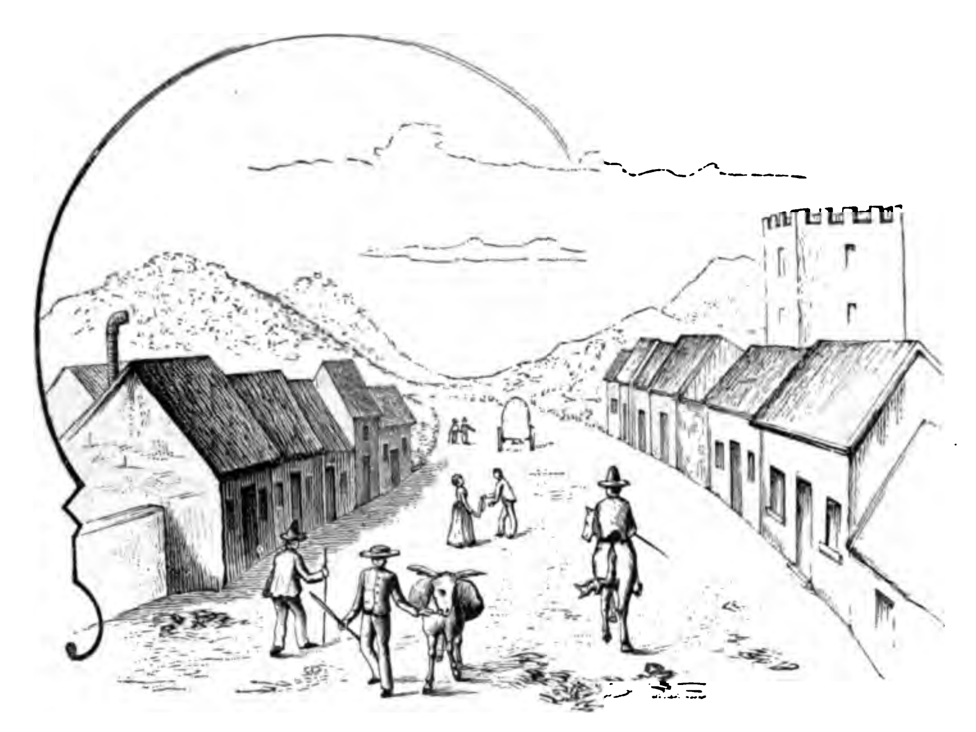
Les terres sont cultivées; beaucoup de maisons bâties en pierre ont un air d'aisance, et les cabanes de planches ou d'herbes sèches n'ont pas mauvaise mine sous le ciel bleu. Les gens sont habillés proprement et décemment. A force de grimper, nos mules nous amènent enfin sur le plateau supérieur de la chaîne. Une herbe sèche et dure couvre ces parties élevées et les montagnes sont boisées de chênes et de pins. Ce paysage à grandes lignes, un peu triste, évoque des souvenirs de déserts, de solitudes, mais un coup d'œil sur la route rompt bien vite le charme. Des bandes d'ânes, de mulets et de chevaux, se succèdent sans interruption, et de temps à autre d'immenses charrettes attelées de huit, dix et douze mules font aussi leur apparition.

Les charrettes sont chargées de barils d'eau-de-vie, de canne et de pains de sucre; les bêtes portent également de ces marchandises, et surtout des fruits et des légumes des pays chauds *(tierra caliente)* destinés à la capitale. Tous ces pauvres Indiens, conducteurs, ou porteurs eux-mêmes de légumes et de fruits, viennent apporter à Mexico le meilleur des produits de leurs champs. Ils voyagent ainsi deux, trois et quatre jours, pieds nus, vêtus d'une simple chemise et d'un pantalon de coton blanc, tristes, sombres sous leur fardeau, sans une chanson pour égayer la route. La mélancolie paraît être un signe distinctif du caractère indien.

Mais j'entends dire que nous arrivons au point culminant, à « la Guarda ». Deux files de cabanes de paille de chaque côté de la route et un peu en arrière une tour carrée où réside un poste de

gendarmes *(guardia)*; c'est là que se trouve le relais central et le buffet.

La diligence cesse son tangage en face d'une des cabanes, et mon compagnon de voyage m'invite à descendre et à partager avec lui, au déjeuner, un flacon de Xérès, dont une sage expérience lui a conseillé de se munir. Au buffet de « la Guarda », il n'y a pour toute boisson qu'une eau bourbeuse très rare sur ces plateaux volcaniques. Je crois qu'on peut aussi y trouver du pulque, ce suc laiteux, puisé dans



VILLAGE DE " LA GUARDA " SUR LA ROUTE DE CUERNAVACA

le cœur de l'aloès, nommé en mexicain *maguey*. Les Français, nés malins, ont décoré cette liqueur du nom de Château-Maguey.

Mais entrons au buffet, car notre vieux conducteur à figure rébarbative n'est pas homme à accorder un répit aux retardataires. Donc à table! Mais, sur le seuil de la cabane, j'hésite, me demandant si c'est là le buffet. Une seule pièce compose la maison et sert à la fois de salle à manger, de cuisine, de buvette, etc... Pour plafond la paille de la toiture et les perches qui la soutiennent ; dans un coin

un fourneau de terre, où une vieille femme aidée de deux servantes tripote ses plats ; pour comptoir, une planche supportant deux ou trois bouteilles d'agua ardiente et quelques verres au service des *Mozos* (les « gars » du village), des gendarmes et des *arrieros* (conducteurs), qui passent si nombreux sur la route ; voilà, avec la table à manger, placée dans un angle, ce qui frappe la vue du voyageur en entrant. Et cependant le Mexicain n'a pas oublié le décor qui lui est cher. La muraille est couverte de petits vases microscopiques symétriquement placés. Il n'y a pas de maison mexicaine qui ne possède ce genre d'ornementation. Les amateurs de vieille vaisselle ont été devancés par les Indiens du Mexique, et quand je me rappelle cette rage toute moderne et quasi universelle de suspendre d'affreuses assiettes bleues ou rouges aux murs des salons sous prétexte que c'est de la *vieille vaisselle,* je ne puis m'empêcher de rire de cette chose drôlatique qu'on appelle la mode.

Mais il est temps de déjeuner ; l'appétit que donnent l'air matinal et un voyage si mouvementé, nous permettra de faire honneur à la cuisine de la vieille Mexicaine. On nous sert d'abord des œufs, les inévitables œufs sans lesquels un Mexicain ne peut pas faire un repas complet ; ensuite apparaît le non moins inévitable riz, une sorte de bouillie ; puis la pièce principale, un excellent poulet rôti, et enfin le plat national, les haricots noirs *(frijoles)* qui terminent tout repas. Pour pain, nous avons des *tortillas,* petites galettes de maïs en forme de crêpes, que la cuisinière cuit au fur et à mesure et qu'on mange chaudes. Enfin un café brûlant et très trouble est servi, et l'on peut prendre un petit verre de *tequila,* eau-de-vie extraite d'une espèce de Maguey.

Mais la figure bronzée et ridée du conducteur déjà perché sur son siège nous fait la grimace, et, sans plus tarder, nous voilà roulant sur les pentes du versant sud des montagnes. Cette fois, mes poignets endoloris m'ont conseillé de me blottir dans un coin de la diligence. Là, je suis témoin d'un phénomène. Nos deux Mexicains, l'homme de cuir et l'homme muet depuis Mexico dorment. En vain, les huit mules nous lancent à bride abattue dans des côtes raides où la diligence tremble, craque, sursaute, danse sur de gros cailloux ronds, ils dorment !!!

Toutes les montagnes sont couvertes de magnifiques pins, on se croirait dans un pays du Nord. Mais on descend toujours, et bientôt on aperçoit, entre deux mamelons, comme dans un cadre, une partie de la plaine de Cuernavaca. Puis tout disparaît derrière les pins, et

l'on atteint le dernier relais. Je me faisais une fête d'arriver dans les terres chaudes, d'admirer la végétation tropicale, et voici qu'en descendant des forêts de sapins, je me trouve tout à coup en face d'arbres inconnus, qui semblent me dire : Regarde-nous bien, ignorant, tu ne nous as jamais vus !

Que ne suis-je botaniste pour vous donner les noms de ces beaux arbres, leur étiquette ! Ou bien encore, que ne suis-je romancier d'une Revue moderne pour essayer une description, dans le goût du jour, de ces montagnes boisées, de cette forêt éternelle qui, d'après le style, sinon les convictions de ces messieurs, a toujours existé ainsi, depuis le temps immémorial où la mère Nature s'est créée toute seule ! Il y a bien ces gênants géologues qui disent au romancier en question qu'il fut un temps également immémorial où la terre était très peu ronde, et où dame Nature ne s'était pas encore avisée de se semer elle-même vu que, notre boule étant un globe de feu issu d'une nébuleuse, sa forêt eût fait une belle flambée ; rien n'y fait, notre homme tient à sa forêt éternelle, à sa mère Nature qui — à l'époque — s'est adressée, sans doute, au grainetier en vogue et lui a commandé une collection très complète, à la mode d'alors. Hélas ! pour faire du style à la mode, que de sottises ils font imprimer !...

Mais je ne saurais vous dépeindre, comme ces écrivains célèbres, la sève qui tourmente l'écorce, le bourgeon qui rit de se voir éclos, la vie qui grouille dans le bois, la vapeur rose et blanche qui tremble au bout des branches, etc. Laissez-moi plutôt vous parler d'une chose singulière.

Depuis ce matin, dans les ondes vaporeuses de la plaine de Mexico, sur les sommets estompés des volcans, dans les forêts de pins, et maintenant là-bas à l'ombre des bosquets, là-haut sur les dômes des cimes bleues, j'aperçois une ombre, une figure presque sévère qui passe et repasse, jetant un certain trouble dans le plaisir si vif que j'éprouve à contempler la belle nature du bon Dieu.

Il me semble avoir vu autrefois, dans ma jeunesse, ce même être fantastique aux derniers jours des vacances ; il s'appelait alors la *rentrée!!* La dernière année de collège, dans nos promenades si gaies, si pleines d'entrain, je l'ai encore vu dans les bois et les landes de Bretagne : on l'appelait l' « examen » ! !

Voici la ville de Cuernavaca, des maisons, des églises, et... voici le fantôme ! Mais cette fois il a pris corps, ce n'est plus une chimère, et il a un nom, c'est la *quête!* Et il m'attend là-bas dans cette jolie petite ville blanche, entourée de cette belle ceinture d'arbres verts !

Eh bien, j'aime mieux cela ! voir mon ennemi en face et lui montrer qu'on n'a pas peur de lui ! Mais est-ce bien l'ennemi? N'est-ce pas plutôt le devoir, la mission ? Il est vrai, le devoir n'a pas toujours la figure souriante, la pauvre nature a peur du travail, des sacrifices à faire, de l'effort. Mais c'est le devoir, en avant !

Voilà Cuernavaca, des églises où il faudra parler dans une langue à peine connue, des maisons où il faudra frapper à la porte, des étrangers auxquels il faudra tendre la main ! Allons, pauvre quêteur, comme le conscrit breton, de peur d'avoir peur, jette-toi au plus fort de la mêlée, en avant ! Prends courage, rappelle-toi tes frères qui, sur la terre d'Afrique, là-bas dans cette vilaine Chine, dans les îles perdues de l'Océanie, attendent un peu de cet argent que tu vas quêter pour sauver des âmes ! En avant ! ! en avant ! ! !

Laissons donc la diligence nous précipiter vers Cuernavaca, qui apparaît maintenant tout près dans une plaine ondulée, terminée au sud par des dômes de collines. Le paysage entier, montagnes, plaines, forêts, tout est enveloppé d'une vapeur diaphane qui rétrécit l'horizon et tamise les rayons du soleil.

Les brumes jouent un grand rôle dans la poésie du paysage. Les nuées blanches aux flancs des montagnes et sur les fleuves, les vallées vaporeuses, les rivages des mers du Nord voilés de brouillards, tout cela est empreint d'un grand charme ! L'homme, connaissant trop le monde réel, rêve, on dirait, un monde idéal par delà ces voiles vaporeux. Dans les contrées chaudes, des vapeurs légères remplissent l'atmosphère et enveloppent le paysage d'une sorte de calme mystérieux qui porte aussi à la rêverie.

Mais ce n'est guère le moment de rêver, la diligence roule maintenant sur les pavés de Cuernavaca, les grelots des mules résonnent, le fouet du cocher claque, et, comme au bon vieux temps, chez nous, toutes les fenêtres s'ouvrent et les filles d'Eve, aussi curieuses à Cuernavaca que partout ailleurs, se précipitent pour voir arriver les voyageurs de Mexico.

Comme je vous l'ai dit, Cuernavaca, petite ville de cinq à six mille âmes, est la capitale de l'Etat de Morelos. On prétend que ce titre lui sera enlevé pour être donné à Cuautla, qui possède déjà le chemin de fer, faveur qu'on refuse à Cuernavaca, condamnée à la diligence à perpétuité.

La ville, bâtie sur un terrain irrégulier, possède des rues larges, pavées, munies de trottoirs. Les maisons, composées du rez-de-chaussée seulement, sont vastes, bâties à la Mexicaine, c'est-à-dire avec

une cour intérieure, entourée de plantes. J'estime que cet usage est défectueux, car l'air de ces cours, sur lesquels donnent tous les appartements, n'est pas suffisamment renouvelé, et cela explique peut-être la persistance de certaines maladies, par exemple le typhus, qui est ici à l'état endémique.

Cuernavaca est entourée de jardins largement arrosés et plantés d'arbres à fruits des pays chauds. Les campagnes, à cette époque de l'année, sont nues, desséchées et paraissent attendre les pluies avec impatience. Çà et là de magnifiques plantations de cannes à sucre égayent le paysage. Bien que Cuernavaca soit considérée comme *tierra caliente*, la chaleur n'y est pas excessive et l'air sec lui assure un climat sain.

Dans la ville on remarque la maison de Fernand Cortez, qui sert maintenant de *casa del gobierno,* en France, on dirait préfecture. Fernand Cortez possédait également aux environs une hacienda dont les revenus ont été consacrés par les héritiers de Cortez à l'entretien de l'hôpital de Jésus à Mexico, et dont les administrateurs sont MM. Juan et Sébastien Alaman, nos amis.

Les Pères Franciscains possédaient à Cuernavaca un grand couvent et plusieurs églises, dont la principale sert maintenant d'église paroissiale. C'est là que je dirigeai mes pas en descendant de la diligence, et bientôt l'excellent curé de Cuernavaca, M. Gonzalez, me mettait en possession de la cure en me donnant une hospitalité fraternelle.

Je passai là quelques jours, essayant de remplir ma mission et de faire connaître à la bonne population de Cuernavaca notre belle Œuvre de la Propagation de la Foi, qui, grâce au zèle du clergé, y portera des fruits de vie pour les missions.

* * *

Notre-Dame de Guadalupe.

Notre-Dame de Guadalupe est pour tout Mexicain le cœur de la patrie, un point de jonction entre la terre et le Ciel. Qui pourrait dire les prières, les gémissements, les actions de grâces, les actes d'amour, qui montent chaque jour de la terre mexicaine vers Guadalupe? Et je ne crois pouvoir mieux faire connaître ce sanctuaire qu'en traduisant une notice sur les faits miraculeux qui se sont passés sur la sainte colline. Cette notice, écrite peu de temps après l'événe-



SANCTUAIRE DE NOTRE-DAME DE GUADALUPE

ment par Valeriano, descendant de Montesuma, fut publiée, en 1666, par Dom Louis Buerra y Tanco, écrivain *guadalupano,* comme l'on nomme ici les auteurs qui écrivent au sujet de Guadalupe.

Il me semble que le style de cette notice, que j'essaie de rendre en français, respire une piété, une naïveté qui lui sont un garant d'authenticité.

***

En l'an de Notre-Seigneur 1531, dix ans et quatre mois depuis la conquête de Mexico et de la Nouvelle-Espagne par les Espagnols, à ce moment où, toute guerre ayant cessé, l'Évangile commençait à fleurir dans le pays, un Indien du peuple récemment converti et qui avait reçu au baptême le nom de Jean Diego, avait quitté un samedi matin avant l'aurore son village, Cuantitla, distant de quatre lieues de Mexico, pour venir assister à la messe célébrée par les religieux de Saint-François dans l'église de Saint-Jacques-le-Majeur au faubourg de Tlaltecolco. Passant au pied de la dernière colline de la chaîne de montagnes qui entourent la plaine de Mexico, l'Indien entendit comme un concert d'oiseaux. Au sommet de la colline d'où lui semblait s'élever ce chant, il aperçut une nuée blanche et resplendissante entourée de rayons d'une lumière très vive. L'Indien tomba dans une sorte de ravissement; sans crainte ni trouble, il sentit dans tout son être un bonheur inexprimable. Sous le charme de cette vision, il s'entendit appeler par une voix douce et pure qui sortait de la nuée lumineuse : « Jean, approche. » L'Indien gravit le coteau en toute hâte, et là, au milieu de la lumière, il aperçut une femme d'une beauté indicible dont le vêtement éclatait des feux d'une clarté si brillante que tous les rochers et les pierres de la colline lui paraissaient transformés en pierres précieuses. Et cet être céleste lui dit d'un air doux et caressant en idiome mexicain :

« — Mon fils Jean Diego, que j'aime tendrement comme un petit et un faible, où vas-tu ?

« — Ma noble Dame et Maîtresse, répondit Jean, je vais à Mexico, au faubourg de Tlaltecolco, entendre la messe que nous disent les ministres et représentants de Dieu.

« — Apprends, mon fils très chéri, que je suis Marie toujours Vierge, mère du vrai Dieu auteur de la vie, créateur de toutes choses, Seigneur du ciel et de la terre et présent partout. Et mon désir est qu'on m'élève un temple en ce lieu où, comme ta mère, aimée de toi et de ceux de ta race, je montrerai mon amoureuse clémence et la

compassion que j'ai pour les naturels, pour ceux qui m'aiment et me cherchent et pour ceux qui sollicitent mon secours et qui m'appellent dans leurs travaux et leurs afflictions. Ici j'écouterai leurs gémissements et leurs plaintes pour leur donner consolation et guérison. Et pour exécuter ma volonté, va à la cité de Mexico, au palais de l'évêque, auquel tu diras que je t'envoie et que mon désir est qu'il m'édifie un temple en ce lieu. Tu lui rapporteras tout ce que tu as vu et entendu et tiens pour certain que je te serai reconnaissante pour tout ce que tu feras en cette affaire dont je te charge; je te donnerai honneur et gloire pour cela. Mon fils, tu as entendu mon désir, va en paix et souviens-toi que je te payerai ton travail et la diligence que tu apporteras en cela. »

L'Indien, se prosternant à terre, lui répondit :

« — Très noble Dame et Maîtresse, je vais exécuter ton ordre comme ton humble serviteur, sois sans crainte. »

Et, s'inclinant profondément, Jean prit le chemin de la capitale pour accomplir sa promesse. Mais, au palais épiscopal, les serviteurs lui firent attendre longtemps une entrevue avec F. Jean de Zumarraga, premier évêque de Mexico. Enfin on fut touché de sa persévérance et on le laissa pénétrer près de l'évêque. Celui-ci, craignant qu'il n'y eût illusion de l'imagination chez ce nouveau converti, ou tromperie du démon, ne tint pas grand compte du message extraordinaire que lui apportait l'Indien et lui dit de revenir dans quelques jours, afin qu'il pût prendre des informations et réfléchir.

∴

Le pauvre Jean sortit du palais bien triste.

Il retournait vers le soir à son village, quand, arrivé au haut de la colline où il avait vu la Sainte Vierge le matin, il la trouva qui l'attendait.

Se prosternant aussitôt à ses pieds, Jean lui dit :

« — Ma Maîtresse très chérie, ma Reine et très haute dame, j'ai fait ce que tu m'as commandé. Je n'ai pu voir l'évêque qu'après un temps bien long et je me suis acquitté de ton ambassade. Il m'a écouté avec bonté et attention ; mais aux questions qu'il m'a faites, j'ai compris qu'il ne m'a pas cru, car il m'a dit de revenir une autre fois pour mieux s'informer de l'affaire et l'éclaircir à fond. Il a présumé que le temple dont tu demandes la construction est une fiction de mon esprit. Aussi, je te prie d'envoyer pour cela une personne

noble et recommandable, digne de respect et de crédit ; tu vois bien, ma Maîtresse, que je suis un pauvre villageois, humble homme du peuple, incapable de mener à bien cette affaire. Ma Reine, pardonne-moi ma hardiesse si j'ai manqué en quelque chose à l'honneur qui est dû à ta Grandeur. »

La Sainte Vierge lui dit :

« — Ecoute, mon fils très aimé, apprends que je ne manque pas de serviteurs que je pourrais envoyer si je le voulais et qui feraient ce que je leur ordonnerais ; mais il convient que ce soit toi qui accomplisses ce travail. Ma volonté et mon désir seront accomplis par ton intervention. Ainsi, mon fils, je te prie et t'ordonne de retourner demain voir l'évêque et de lui dire qu'il m'élève un temple et que Celle qui t'envoie est la Vierge Marie, Mère du vrai Dieu. »

Jean Diego répondit :

« — Ne te fâche pas, Reine et Dame, de ce que je te dis. De bonne volonté et de tout cœur j'obéirai à tes ordres et porterai ton message. Je ne m'excuse pas et je ne regarde pas le chemin pour une peine ; mais peut-être je ne serai ni reçu, ni écouté, ou, si l'évêque m'écoute, il ne me croira pas. Cependant, je ferai ce que tu m'ordonnes et, ma Dame, demain soir en cet endroit, au coucher du soleil, je t'apporterai la réponse que l'Evêque me donnera. Et ainsi sois en paix, Très Haute Dame, et que Dieu te garde ! »

.·.

Le lendemain, Jean vint assister à la messe dans l'église de Saint-Jacques, à Tlaltecolco et se rendit ensuite au palais épiscopal. Admis en présence de l'évêque, il raconta en versant des larmes ce qui lui était arrivé dans sa seconde entrevue avec la Mère de Dieu.

L'évêque, après plusieurs interrogations, dit à l'Indien de demander à la Dame qui l'envoyait quelques signes pour prouver qu'elle était la Mère de Dieu ; puis il donna l'ordre à deux de ses serviteurs de suivre Jean Diego jusqu'à l'endroit dont il parlait, de voir avec qui il conversait et de venir lui rendre compte de tout ce dont ils seraient témoins. Les deux serviteurs suivirent Jean sans qu'il s'en doutât jusqu'à un pont au pied même de la colline. Là, ils le perdirent subitement de vue.

Pour Jean, dès qu'il fut arrivé à la colline, il y trouva la Sainte Vierge et il lui fit part de la demande de l'évêque au sujet d'un signe comme preuve de sa volonté.

La Sainte Vierge le remercia de sa diligence et lui dit que, le jour suivant, elle lui donnerait un signe qui lui assurerait le crédit de l'évêque.

∴

Mais le jour suivant, 11 décembre, Jean ne put retourner à la colline, parce que, en arrivant dans son village, il y trouva dangereusement malade un de ses oncles, nommé Jean Bernardino. Il passa la journée à chercher un médecin. La maladie s'aggravant, le moribond demanda un prêtre pour recevoir les derniers sacrements, et le 12 décembre, au point du jour, Jean Diego alla en toute hâte chercher un des religieux du couvent de Saint-Jacques. Mais, arrivé aux premières lueurs de l'aube près de la colline, il se souvint qu'il n'y était pas retourné la veille comme il l'avait promis à la Sainte Vierge et, craignant d'être repris de son manque d'obéissance, il pensa dans sa candeur qu'en prenant un autre chemin, il ne serait pas vu, qu'il pourrait faire sa commission et revenir ensuite demander le signe réclamé par l'évêque. Il continua donc sa route en contournant le bas de la colline, lorsque, arrivé à un endroit où jaillit une source minérale, il aperçut la Sainte Vierge descendant de la colline et venant au-devant de lui entourée d'une nuée lumineuse comme la première fois.

« — Où vas-tu, mon fils, lui dit-elle, et quel chemin as-tu pris ? »

L'Indien, plein de confusion, se prosterna à genoux et répondit en tremblant :

« — Ma Maîtresse très aimée et ma Dame, Dieu te garde ! Comment es-tu si matinale ? Es-tu en bonne santé ? Ne te fâche pas de ce que je te dirai. Tu sauras, ma Maîtresse, qu'un de tes serviteurs, mon oncle, est bien malade et que je vais en ville chercher un prêtre pour le confesser et lui donner l'extrême-onction. Après cette commission, je reviendrai ici pour obéir à tes ordres. Pardonne-moi, je t'en prie, ma Dame, et aie un peu de patience, je ne refuse pas de faire ce que tu ordonnes à ton serviteur, et ce n'est pas une excuse feinte que je te donne. Demain je reviendrai sans faute.

« — Ecoute, mon fils, ce que je vais te dire. Que rien ne te contriste, ni t'afflige, ne crains ni infirmité, ni accident, ni douleur. Ne suis-je pas ici, moi qui suis ta mère ? N'es-tu pas sous mon ombre et ma protection ? Ne suis-je pas vie et salut ? N'es-tu pas à mon service et ne marches-tu pas à mon ordre ? As-tu besoin d'autre chose ? N'aie aucune peine, aucun souci de la maladie de ton oncle,

il ne mourra pas de cette infirmité, et sois sûr qu'il est guéri. »

En écoutant ces paroles, Jean Diego sentit un grand contentement et répondit :

« — Envoie-moi donc, ma Dame, voir l'évêque et donne-moi le signe dont tu m'as parlé afin qu'il me croie. »

La Sainte Vierge lui dit :

« — Monte, mon fils tendre et chéri, au sommet de la colline et coupe les roses que tu y trouveras, recueilles-les dans les plis de ton manteau, tu me les apporteras, et je te dirai ce que tu dois faire. »

L'Indien obéit, bien qu'il sût qu'il n'y avait pas de fleurs en ce lieu rocailleux et stérile. Arrivé au sommet de la colline, il y trouva un beau parterre de roses de Castille, fraîches, odorantes et couvertes de rosée. Etendant alors son manteau à la mode indienne, il cueillit autant de roses qu'il pouvait en contenir et les porta à la Sainte Vierge. Elle prit les roses, en fit un bouquet, puis, les remettant dans le manteau de l'Indien, elle lui dit :

« — Voici le signe que tu dois porter à l'évêque ; tu lui diras que, en vertu de ce signe, il fasse ce que je t'ordonne. Ne montre ce que tu portes à personne en chemin, ne déplie ton manteau qu'en présence de l'évêque et dis-lui ce que je t'ai envoyé faire. Cela lui donnera le courage de se mettre à l'œuvre pour me bâtir un temple. »

Jean tout joyeux emporta les roses avec soin et s'en vint à Mexico, en les regardant de temps en temps, jouissant de leur beauté et de leur parfum.

***

Arrivé au palais épiscopal, l'Indien demanda à être présenté à l'évêque, mais les serviteurs le firent attendre longtemps. Enfin, ils remarquèrent qu'il portait quelque chose sous son manteau. Curieux de voir ce que c'était, ils l'obligèrent à l'ouvrir. Voyant que c'étaient des roses, ils voulurent les prendre ; mais ce n'étaient pas de vraies roses, elles étaient peintes ou tissées avec art sur le manteau.

L'évêque, averti, fit venir l'Indien aussitôt. Celui-ci déploya son manteau et les roses tombèrent à terre tandis que sur le manteau même apparut peinte l'image de la Sainte Vierge telle qu'on la voit aujourd'hui.

Après avoir admiré ces roses fraîches, odorantes, couvertes de rosée bien qu'on fût en plein hiver, et surtout cette image qui parais-

sait peinte sur l'étoffe, l'évêque prit le manteau, le plaça dans son oratoire et rendit grâce à Notre-Seigneur et à sa glorieuse Mère.

Il retint ce jour Jean Diego dans son palais ; puis le lendemain, il se rendit avec lui à la colline.

Ensuite Jean demanda qu'on le laissât aller voir son oncle. L'évêque le fit accompagner de quelques-uns des siens, leur recommandant de lui amener Jean Bernardino s'il se trouvait guéri. Ce dernier était complètement rétabli. Il raconta qu'au moment où la Sainte Vierge avait annoncé sa guérison à son neveu, il avait vu la céleste Dame. Elle lui avait rendu la santé en lui disant qu'elle désirait un temple et qu'on appelât son image : *Santa Maria de Guadalupe,* sans expliquer le sens de ce nom.

Les deux Indiens furent amenés devant l'évêque qui, ayant fait une enquête sur tous ces faits, en reconnut la vérité. Le bruit du miracle se répandit rapidement et l'on accourut en foule au palais épiscopal pour vénérer l'image miraculeuse. Elle fut portée à la cathédrale ; puis, lorsqu'on eut élevé une chapelle à l'endroit désigné par Jean Diego, on l'y transporta avec une grande solennité.

⁂

Le peuple mexicain a toujours conservé une grande vénération pour l'image miraculeuse de Guadalupe. Au 12 décembre, on célèbre l'anniversaire des apparitions par de grandes fêtes qui durent plusieurs jours. On vient à ce pèlerinage national des provinces les plus éloignées. Les Mexicains, qu'ils soient descendants des Aztèques ou des Espagnols, lui ont voué le même culte filial. Les Indiens apportent à ces fêtes les usages primitifs tolérés par les premiers missionnaires et, pour témoigner leur joie et leur reconnaissance à leur Mère du Ciel, ils viennent chanter et danser devant son image jusque dans le sanctuaire, comme ils ont toujours eu coutume de le faire dans leurs réjouissances. De loin ces choses paraissent choquantes, de près on trouve cela moins étrange et ces danses simples, cet air de candeur, de piété, dirai-je, des danseurs, a quelque chose qui touche les témoins de ces cérémonies. Rien de plus modeste que ces danses de jeunes filles et d'enfants. Les filles portent sur leur robe blanche une écharpe rouge croisée sur la poitrine et couvrent leurs cheveux d'un mouchoir de couleur. A la main elles tiennent un bâton avec lequel elles frappent la terre en cadence. Cette danse, qui est

plutôt une sorte de mouvement lent, est mesurée par le chant monotone des danseuses qui se suivent à la file. A côté, un groupe d'enfants exécutent avec assez d'ensemble une danse d'un caractère différent. Trois ou quatre indiens accompagnent ces chants et ces danses sur leurs violons. Les enfants sont habillés à l'indienne et portent sur la chemise et le pantalon blancs un *rebozo* (sorte de tablier) brodé assez richement. Tous s'acquittent de leurs fonctions avec un grand sérieux. C'est une cérémonie reçue.

Au bas de la colline de Tepeyac, s'est élevé un village assez important connu à Mexico sous le nom de *villa de Guadalupe* ou plus simplement *La villa.* Outre la chapelle bâtie sur le sommet de la colline, on a élevé à son pied une magnifique basilique que l'on restaure en ce moment même. L'initiative de ces travaux est due à la piété de Monseigneur l'Archevêque de Mexico pour Notre-Dame de Guadalupe. Il est secondé dans cette œuvre par un prêtre zélé, M. Plancarte, son neveu, qui consacre son temps, ses talents et ses soins à l'accomplissement de cette magnifique entreprise. Actuellement l'image miraculeuse estconservée dans une autre église voisine de la basilique et appartenant autrefois au couvent des Sœurs Franciscaines. La vénération de tout un peuple, toujours aussi grande malgré les efforts de l'impiété, les miracles opérés, les grâces reçues forment une preuve bien forte en faveur de l'apparition de Guadalupe. Une autre preuve est l'image elle-même. Des artistes, des spécialistes ont étudié le dessin, le genre de peinture de l'image déposée sur le *robozo* de Jean Diego, et nul n'a pu dire encore si l'on a sous les yeux une aquarelle, une peinture à fresque ou à l'huile. Dernièrement le ministre plénipotentiaire des Etats-Unis au Mexique a fait une enquête sur ce fait singulier, et la conclusion de l'intéressant rapport qu'il envoya à la presse américaine est que la composition et l'application de la peinture de Guadalupe est inexplicable pour la science moderne.

Parmi les innombrables copies qui existent au Mexique, peu donnent exactement le type de l'image miraculeuse ainsi que la couleur des vêtements.

J'ai dessiné à l'intention des *Missions catholiques* la chapelle supérieure de Guadalupe, celle qui fut construite sur le sommet de la colline, à l'endroit où Jean Diego eut les premières apparitions. Au bas de cette colline se trouvent la basilique, l'église des Capucines et une autre chapelle bâtie près de la source minérale ferrugineuse enclose dans une sorte de vestibule de cette chapelle. Le mur que l'on

voit derrière la chapelle est l'enceinte d'un cimetière où beaucoup de familles pieuses font enterrer leurs morts.

Le mât de navire que l'on remarque à droite sur la rampe de l'escalier rappelle le vœu que fit un riche marchand espagnol dans une tempête. Il promit que, s'il se sauvait du naufrage, il élèverait un mât de navire avec sa voilure en argent à Guadalupe. Selon l'avis de sages conseillers, il consacra à de bonnes œuvres la somme qu'eût coûté le mât d'argent, et fit élever le singulier monument en maçonnerie. Comme on le voit, la forme des voiles est très bien rendue, et sur la vergue supérieure (la vergue de perroquet), on a placé une statuette représentant l'image de Notre-Dame de Guadalupe.

De l'esplanade, qui s'étend devant la chapelle, on découvre un paysage immense, toute la plaine de Mexico avec son cercle de montagnes, ses arbres, ses champs, les dômes des églises de la capitale au milieu, puis à l'est, le lac de Texcoco, dont la teinte bleu clair tranche si agréablement sur les tons sombres des montagnes que dominent les deux pics couverts de neige de l'Ixtaccihualt et du Popocatepelt. La première fois que j'ai aperçu ces deux cimes éblouissantes de blancheur sur le fond du ciel si limpide et si pur dans ces régions, j'ai été vraiment saisi. C'est une des plus belles choses que j'aie vues de ma vie. Le sommet de l'Ixtaccihualt ressemble, dit-on, à un cercueil et son nom signifie en indien « la femme blanche ». Popocatepelt veut dire *montagne fumante*. Aujourd'hui le cratère est glacé sous son linceul de neige perpétuelle, et les nuages obscurcissent seuls parfois son sommet. Dans le cours de notre mission, nous aurons sans doute l'occasion de voir d'autres pics, si communs sur cette terre volcanique, et peut-être des cratères vomissant encore en ce moment du feu et des laves.

.·.

Notre mission est à peu près terminée dans la capitale, et dans quelques jours nous commencerons à visiter les diocèses de *l'intérieur* comme l'on dit ici. Vous le savez déjà, votre Œuvre est établie à Mexico d'une façon solide et durable, et nous devons rendre de grandes actions de grâces à Dieu qui a béni notre mission d'une manière visible. Nous voyons nos efforts couronnés de succès, et notre joie est grande en pensant au bien qui doit en résulter pour toutes les missions. Nous espérons avoir d'aussi bonnes nouvelles à vous donner des autres diocèses où nous irons prêcher la Propagation de la Foi, et premièrement de Puebla, d'où j'espère vous écrire bientôt.

CHAPITRE V

PREMIERS RÉSULTATS DE L'ŒUVRE. — Lettre du Cardinal Simeoni. — Lettre du cardinal Lavigerie. — L'Œuvre à Toluca, à Puebla. — Arrivée du R. P. Boutry. — Le journal *El Amigo de la Verdad*. — Lettre du P. Boutry. — San-Andres-Chalchicomula. — Vera-Cruz. — Départ du P. Gallen. — Rapport aux Conseils centraux de la Propagation de la Foi pour l'année 1890.

Nos lettres, lues dans tout le monde catholique, donnaient une haute idée de l'œuvre entreprise et des résultats obtenus.

Déjà, aux premiers mois de notre séjour à Mexico, S. Em. le Cardinal Simeoni, préfet de la Sacrée Congrégation de la Propagande, m'avait adressé une lettre pour m'exprimer sa satisfaction.

Rome, 27 janvier 1890.

MON RÉVÉREND PÈRE,

J'ai appris par votre lettre du 30 décembre dernier les détails que vous avez bien voulu me communiquer sur le début de l'Œuvre de la Propagation de la Foi à Mexico.

Je me réjouis beaucoup et suis très satisfait du bon accueil que vous a fait l'Illustrissime Archevêque de Mexico et j'ai l'espoir que les autres Illustres Archevêques et Evêques de la République Mexicaine imiteront l'exemple donné par l'Illustre Métropolitain, et qu'ils accorderont la même faveur à cette œuvre si nécessaire et de si grande importance pour l'Apostolat.

Sa Sainteté vous bénit ainsi que toutes les personnes qui ont correspondu à votre appel.

Je supplie Dieu de vous aider et de vous favoriser toujours.

Votre dévoué,

JEAN, CARDINAL SIMEONI, *préfet*.

Dans un élan d'enthousiasme, le grand Cardinal Lavigerie adressa à cette époque une lettre à tous les Archevêques et Evêques de l'Amérique latine pour leur recommander les Délégués de la Propagation de la Foi.

Nous croyons devoir publier ici ce témoignage du zèle de l'éminent Primat d'Afrique pour cette Œuvre.

Archevêché d'Alger. — Alger, 10 février 1890.

A Nosseigneurs les Archevêques et Evêques de l'Amérique latine.

MESSEIGNEURS,

Je prends la liberté de recommander chaleureusement à votre bienveillance le succès de la Mission qu'ont entreprise, en Amérique, les missionnaires envoyés par la Propagande pour y prêcher la grande Œuvre.

Je connais la générosité et l'esprit de foi de vos diocésains et de votre excellent clergé, et je connais aussi, surtout, les nécessités chaque jour plus grandes, des Missions et principalement des Missions d'Afrique. Leur nombre, leurs besoins augmentent chaque année et si les progrès de l'Œuvre lyonnaise n'augmentent pas dans la même proportion, on ne pourra plus les soutenir d'une manière efficace.

Cela serait pour l'Eglise catholique, à côté des efforts réalisés par les protestants, une cause de honte autant que de douleur. J'ose donc unir ma voix à toutes celles qui se sont adressées à vous, pour vous supplier de donner à notre grande œuvre d'apostolat, l'appui de votre autorité. J'ose recommander en particulier les prêtres zélés qui ont accepté avec tant d'abnégation les fatigues de l'apostolat qu'ils exercent au milieu de vous. Ils sont dignes de votre confiance, de celle de votre clergé et des fidèles confiés à votre sollicitude, et je ne doute pas que votre appui ne donne un heureux résultat à leur belle mission.

Daignez recevoir, Messeigneurs, l'expression du respect fraternel et de l'entière déférence avec lesquels j'ai l'honneur de me dire, dans la Charité de Notre-Seigneur,

Votre serviteur et frère humble et obéissant.

CHARLES, CARDINAL LAVIGERIE,
Archevêque de Carthage, Primat d'Afrique.

Dans les six premiers mois de cette année 1890, non seulement, nous établîmes l'Œuvre dans la capitale, mais encore dans toutes les localités importantes de la banlieue, la villa de Guadalupe, Tacubaya, Tacuba, etc., et même dans les villes voisines, telles que Pachuca, chef-lieu de l'Etat de Hildago, riche en mines d'argent, et Cuernavaca, à l'entrée des terres chaudes, sur le versant de l'océan Pacifique.

A la fin de mai, le P. Gallen et moi, nous montâmes tous deux à Toluca.

Les lettres que nous écrivîmes de cette ville font connaître nos travaux, leurs résultats, et donnent une idée de la population et du pays.

⁂

A Toluca.

Lettre adressée au " Petit Messager " de Nantes.

Toluca, 28 mai 1890.

« Après avoir bien travaillé pour notre Œuvre à Mexico, nous avons pris congé de la capitale et nous sommes venus accomplir la même mission à Toluca, ville de 15 à 20.000 âmes, et dépendant de l'archevêché de Mexico.

« Toluca a la réputation d'être la ville la plus chrétienne et la plus pieuse du Mexique, et cette réputation n'est pas usurpée, comme vous allez le voir. Il y a à peine quelques jours que nous sommes ici, et déjà nous avons pu constater que les familles ont conservé les mœurs et les usages chrétiens de l'Espagne catholique dans ses plus beaux jours. Notre Œuvre y a été acceptée avec enthousiasme, et tous, riches et pauvres, veulent s'y associer. Ce matin même, une pauvre ouvrière, ne pouvant donner une aumône extraordinaire, est venue nous offrir un anneau d'or qui lui venait de sa mère, en nous disant qu'elle n'avait pas d'argent, mais qu'elle voulait donner ce bijou, son seul trésor, pour aider les Missionnaires à sauver les âmes. Comme la rencontre de ces personnes pieuses et dévouées est bien de nature à nous réconforter et à nous faire oublier les peines, les fatigues et les déceptions de notre vie de quêteurs ! Et grâce à Dieu, nous faisons souvent de ces rencontres ; aussi, mieux que beaucoup d'autres peut-être, comprenons-nous pourquoi Notre-Seigneur aimait tant et aime tant toujours le denier de la veuve et l'obole du pauvre !

« De *Toluca*, nous pensons aller à *Puebla*, diocèse voisin de Mexico, qui jouit également d'une bonne réputation de foi et de piété. Nous avons confiance que nos nouveaux travaux seront aussi couronnés de succès. Priez pour qu'il en soit ainsi, et recommandez-nous aux prières des lecteurs du *Petit Messager* et des nombreux associés de la Propagation de la Foi dans le diocèse de Nantes. »

⁂

Les *Missions Catholiques* publièrent aussi la lettre suivante :

Je viens d'arriver de Toluca où, au mois de juin dernier, j'allai déjà pour organiser notre Œuvre. Cette petite ville, que j'ai revue

avec plaisir, mérite d'être signalée et à cause de sa position exceptionnelle et à cause du véritable enthousiasme avec lequel elle a accepté notre importante mission. Vous voudrez donc bien m'accompagner en esprit dans cette rapide excursion.

Trente lieues séparent Toluca de Mexico, mais en trois heures, cette distance est franchie par la locomotive, et en trois jours, cette nouvelle ligne de chemin de fer relie Mexico à Nuevo-Laredo, limite des États-Unis. En sortant de Mexico et en suivant le chemin des tramways, parallèle à la voie ferrée, avant d'arriver à Tacuba, première station du chemin de fer, on rencontre l'arbre de Popotla, *arbol de la noche triste*, l'arbre de la nuit triste. Il mérite une visite, car il rappelle un des faits les plus lamentables de la conquête. Montezuma, le roi le plus célèbre des Indiens, était prisonnier de Cortez, général en chef des troupes espagnoles. La noblesse mexicaine voulut lui donner une fête. L'un des compagnons du *conquistador,* Alvarado, qui commandait en son absence, autorisa les grands seigneurs à venir en corps au palais du roi. Ils s'y rendirent sans armes, mais couverts de bijoux. A cette vue, la convoitise des Espagnols s'alluma ; ils se jetèrent sur les Mexicains, les dépouillèrent de leurs colliers d'or, puis les massacrèrent. Ce crime mit les Indiens en fureur. Ils se soulevèrent et, bien que Cortez eût repris le commandement des troupes espagnoles, il fut obligé de battre en retraite, en se dirigeant sur Mexico. En arrivant aux portes de la capitale, la pluie tombait à torrents, les Espagnols furent enveloppés par une nuée d'Indiens et vaincus. Presque tous périrent. Cortez, désespéré, s'arrêta à Popotla, et assis au pied du vieux cyprès, il pleura. L'arbre de la nuit triste est donc un arbre historique, mais comme l'a déjà écrit un historien, le géant se meurt, et il ne restera bientôt plus de lui que ce qui reste de la domination espagnole, un souvenir.

. ˙ .

Après avoir traversé la plaine de Mexico, le chemin de fer s'engage dans une gorge au fond de laquelle coule un torrent insignifiant. Nous y pénétrons et nous sommes bientôt à une nouvelle station appelée Rio-Undo. De là, nous montons rapidement vers le col de San-Lazaro, point culminant de la ligne. Sur les flancs des montagnes, des champs de maïs, des plantations d'agaves, des broussailles et des bois. De loin en loin, un campement d'Indiens : quelques cabanes de forme conique, faites avec des bran-

ches d'arbres, servent de gîte, la nuit, à ces pauvres indigènes.

Nous arrivons enfin à la station de San-Lazaro. Nous nous trouvons en pleine montagne, à plus de trois mille mètres au-dessus du niveau de l'Océan. Autour de nous s'étend une immense prairie que parcourent au galop quelques chevaux effrayés par le train, et qu'enserrent de tous côtés des sommets couverts de sapins. On pourrait se croire dans les Pyrénées ou dans les Alpes. San-Lazaro est un endroit relativement très froid. Il y tombe parfois de la neige,



LE NEVADO, PIC DE TOLUCA

et souvent il y souffle un vent glacial du nord ; mais le train s'ébranle et, après avoir franchi le col, nous commençons à descendre la longue pente au pied de laquelle se trouve Toluca.

Du point élevé où nous sommes parvenus, nous apercevons de temps en temps la plaine de Toluca. Voici Lerma, village assez considérable, bâti au pied d'une colline ; plus loin, des lagunes qui brillent au soleil ; devant nous, la ville de Toluca et, dans le lointain, des montagnes que domine le Nevado (il a 4.578 mètres de hauteur). Ce paysage grandiose est fortement éclairé : les premiers plans se

dessinent avec une netteté merveilleuse; le pic couvert de neige projette sa silhouette hardie sur un ciel sans nuages, et les sommets qui enserrent la plaine, baignés dans une atmosphère transparente, nous montrent leurs flancs dénudés et leurs ravines profondes.

Mais le sifflement de la locomotive nous annonce que nous arrivons à Toluca. Cette ville, capitale de l'Etat de Mexico, a une population d'environ quinze mille habitants; elle est située à deux mille six cent quatre-vingts mètres au-dessus du niveau de la mer. Cette jolie petite ville aux rues bien alignées est d'une rare propreté. Les monuments les plus remarquables sont: les palais du Gouvernement et de la Municipalité, l'Institut, l'immense marché et les superbes portiques; il y a de belles églises et des maisons particulières splendides.

La population de Toluca jouit d'une grande réputation de piété et de religion, elle se distingue par ses sentiments fervents et réellement catholiques. Il y a d'excellentes familles chrétiennes remarquables par leurs vertus et leur sincère attachement à la foi si pure de leurs ancêtres. Les idées modernes sont vues avec horreur dans ce religieux pays, et elles ont essayé en vain de s'infiltrer dans ces familles foncièrement catholiques.

Il m'est doux de citer ici le nom de la famille Pliégo, la plus ancienne et aussi la plus notable de la ville. Je le fais par reconnaissance, trop heureux de payer ainsi en partie le tribut de gratitude que je dois aux différents et nombreux membres de cette famille modèle qui se distinguent par les sentiments élevés de dévouement, de charité et de générosité !

En vous parlant ainsi de cette sympathique population de Toluca, c'est déjà vous dire que notre chère Œuvre a été bien vite comprise et acceptée avec enthousiasme. Je résume en quelques mots les résultats obtenus. Il y a un Comité de messieurs, ecclésiastiques et séculiers, sous la présidence du digne et vénérable curé de la paroisse, et une Commission de dames chargées de recueillir les cotisations mensuelles des associés. Le Comité de messieurs est comme *succursal* de celui de Mexico, et son organisation nous a paru utile et même nécessaire, vu la position importante de Toluca et aussi la grande étendue de l'archidiocèse de Mexico.

A mon dernier passage à Toluca, on pouvait déjà compter cent dizaines d'associés ordinaires et cinquante dizaines personnelles. De plus, dans mes visites à domicile, j'ai pu recueillir au moins vingt-cinq mille francs, et il reste dû à l'Œuvre une somme plus consi-

dérable ; en effet, plus de cinquante familles se sont inscrites pour mille francs et quelques-unes m'ont fait la promesse de dix mille francs.

Après avoir passé dix jours dans cette bonne petite ville, j'en reviens plein d'admiration pour l'esprit de foi qui anime sa population, pour sa piété et sa générosité chrétienne.

Que Dieu soit béni d'avoir inspiré cette charité touchante pour les pauvres païens, pour ces peuples infidèles et barbares qui attendent la lumière de l'Evangile ! Cette charité, nous en sommes certains, produira au centuple des fruits de grâce et de salut dans cette chère ville de Toluca.

∴

A Puebla.

Peu de temps après notre retour de Toluca, à la fin de juin, le P. Boutry, un de nos confrères de la Société des Missions Africaines, arriva de France au Mexique pour nous aider dans notre travail et, pendant que le P. Gallen, déjà fatigué, restait pour quelque temps encore à Mexico, je me mis en route pour Puebla avec mon nouveau compagnon.

L'évêque de ce diocèse, S. G. Mgr François Vargas, nous accueillit avec bonté et fit paraître, en faveur de l'Œuvre, une Lettre pastorale très bienveillante.

Comme à la capitale, tous les journaux catholiques s'empressèrent de faire connaître les missionnaires et de faire un appel à la charité des fidèles en faveur de l'Œuvre.

Nous citons seulement l'article suivant du journal : *El Amigo de la Verdad.*

... Donnez pour les Missions catholiques. Pourquoi venons-nous attirer de nouveau l'attention du public sur l'Œuvre des Pères Missionnaires, Terrien Gallen et Boutry, alors que l'*Ami de la Vérité* traite rarement deux fois de suite le même sujet, à moins qu'il ne soit d'une actualité palpitante et d'un intérêt vital ? C'est que, chers lecteurs, l'Œuvre de la Propagation de la Foi possède cet intérêt et cette actualité palpitante. Il ne s'agit pas ici d'une Œuvre intéressant une province, un diocèse, une nation, il s'agit de l'Eglise universelle en tout ce qu'elle peut comprendre et embrasser.

L'Evangile n'a pas encore été prêché sur tout le globe : il y a donc beaucoup d'hommes et de peuples qui ne connaissent pas Jésus-Christ qui est

né, qui a souffert et qui est mort pour tous et dont le sang versé pour sauver le monde ne coule pas encore dans ces régions, enivrant les âmes et allumant dans les cœurs le feu de l'amour divin.

L'Eglise catholique, dans son immense tendresse de Mère, veut étreindre des fils inconnus sur son cœur aimant. Elle les aime d'autant plus que les mères ont ordinairement plus de tendresse pour le fils qui est le plus disgracié, et ces fils de la Sainte Eglise le sont immensément.

Hélas ! vous ne savez pas encore, chers lecteurs, comme le démon maltraite, tyrannise, torture et tue ces malheureux peuples soumis à son joug.

Là, le serpent est adoré, là, le répugnant et dégoûtant serpent reçoit des hommages divins. Le démon le veut, parce qu'il lui plaît d'être adoré sous cette forme qui lui rappelle sa première victoire sur Adam et Eve. Là, la femme est considérée comme une bête de somme, non comme une personne mais comme une chose, une chose que son maître peut vendre, mutiler, détruire comme il lui plaît. Là, la vie humaine est sacrifiée sous le plus futile prétexte. Là, la mort et la douleur règnent sans contradiction. Là, le despotisme des gouvernants est barbare et sauvage ; là, il n'y a de garanties pour personne ni pour rien. Et cela est naturel ! Le démon gouverne là et le démon hait l'homme d'une haine profonde, immense, éternelle, presque infinie.

Jésus-Christ et son épouse la Sainte Eglise veulent la conquête de ces fils qu'ils aiment infiniment, mais cette rédemption doit s'opérer comme s'est opérée la première, par les travaux, les larmes, la passion, l'effusion du sang. Le Christ Rédempteur n'existe pas sur la terre sous une forme visible, mais ses fils existent, Christs comme Lui, rédempteurs comme Lui, qui se nomment chrétiens pour indiquer leur filiation divine, qui savent aimer et souffrir et mourir. Ils iront là où le démon règne. Ils iront d'abord comme prédicateurs, parce que Jésus-Christ a commencé sa mission divine en prêchant ; ils sauveront ensuite beaucoup d'âmes et mourront pour tous, comme Jésus-Christ, comme le divin Martyr. Oui, ces humbles prêtres qui vous demandent avec tant de douceur votre pauvre obole sont les futurs martyrs. Ils sont jeunes et peut-être aucun d'eux ne verra ses cheveux blanchir. Ce sont des semences généreuses, bien vite livrées à la terre pour donner naissance à de nouveaux confesseurs, de nouveaux missionnaires, de nouveaux martyrs. Lecteurs, quand ces prêtres vous demandent votre obole avec tant de simplicité, d'humilité, ils vous associent à leur Œuvre éternelle. Ils vous disent : Nous autres, nous donnons pour cette Œuvre notre travail, notre sang, notre vie. Vous, Mexicains, donnez une petite aumône et vous aurez le même mérite que nous et vous serez bénis comme nous. Nous ne vous demandons pas de sacrifier le pain de vos enfants, mais ce que vous destinez

à votre superflu ; et votre aumône ne sera pas moins bénie, car elle est la marque d'un sacrifice plus ou moins grand de votre cœur.

⁂

Dans le diocèse de Vera-Cruz.

Du diocèse de Puebla nous nous rendîmes à Jalapa faire visite à S. G. Mgr Peredo, évêque de Vera-Cruz qui, lui aussi, nous aida de tout son pouvoir à établir une œuvre qu'il désirait depuis longtemps, et pour laquelle il avait publié une Lettre pastorale plus d'une année auparavant.

Pendant notre séjour dans les diocèses de Puebla et de Vera-Cruz, le P. Boutry écrivit plusieurs lettres à Mgr Morel, qui les publia dans les *Missions Catholiques*. Nous en citerons ici des fragments.

⁂

Pour avancer notre travail, le R. P. Terrien m'a chargé d'aller à San-Andres de Chalchicomula pour y établir l'Œuvre de la Propagation de la Foi.

Le peuple mexicain mérite bien que nous lui donnions notre temps et notre bonne volonté, car nos appels en faveur de la grande Œuvre trouvent un écho docile dans le cœur charitable des fidèles, et vous n'ignorez pas le nombre de dizaines que nous avons pu établir dans les villes déjà visitées. Le P. Terrien est allé à Izucar de Matamoros et à Atlisco, réussissant comme toujours dans la mission qu'il dirige si bien.

A San-Andres de Chalchicomula ou des Sept-Coins, un excellent chrétien, M. Vicente Palacios, m'a donné une hospitalité franche et cordiale.

M. le curé, don Jeronimo Carreon, est bien disposé pour l'Œuvre et nous comptons dans cette catholique population un bon nombre de dizaines.

J'ai fait à San-Andres la connaissance d'une famille d'origine française, venue au Mexique il y a plus de quarante ans. Cette famille, connue sous le nom de Couttolen, possède d'importantes *haciendas* ou fermes, dont la principale est celle de Jalapazgo, qui auraient chez nous l'étendue de plus d'un arrondissement. Le pic d'Orizaba en fait partie. Ce pic serait plus justement appelé pic de San-Andres puis-

qu'il n'en est éloigné que d'une distance de seize kilomètres. Dans la langue indigène on l'appelle Citlaltepetl, ou montagne brillante



INTÉRIEUR DE LA MAISON COUTTOLEN DANS SON HACIENDA DE JALAPAZGO

comme une étoile. Un ingénieur, qui a mesuré ce volcan, prétend qu'il a cent mètres de plus que le Popocatepelt et ce dernier s'élève à cinq mille quatre cent cinquante-deux mètres au-dessus du niveau

de la mer. Le Popocatepelt avait passé jusqu'à ce jour pour le point le plus élevé du Mexique.

La ferme de Jalapazgo compte un personnel très nombreux. Elle possède cinq cents mules pour les travaux agricoles, dix mille moutons, de grands troupeaux de bœufs et toute une population de porcs. Les champs donnent en moyenne soixante mille arobes, soit six cent quatre-vingt-dix mille kilogrammes de pommes de terre. On peut y récolter plus de vingt mille sacs de blé, quarante mille sacs de maïs, dix mille sacs de fèves. Enfin, on évalue à quatre ou cinq cent mille les pieds de magueys dont la sève (l'eau de miel) se transforme en *pulque* et fournit aux habitants une boisson qui leur tient lieu de vin.

Si l'on ajoute à toutes ces richesses les immenses forêts de cèdres et de pins qui couvrent les flancs du Citlaltepetl jusqu'au voisinage des glaciers, où finit la ligne de végétation, on aura une idée, quoique imparfaite, de ce qu'est au Mexique une grande hacienda. Tout est grand en Amérique et nous nous rappelons, le P. Terrien et moi, que nous avons connu dans la République Argentine un fermier qui avait plus de soixante-quinze mille moutons.

Par les soins actifs et intelligents de la famille de Couttolen, un service de tramways a été établi pour relier San-Andres à la gare du même nom, distante de onze kilomètres.

⁂

Nous nous sommes réunis, le P. Terrien et moi, à Jalapa, résidence de l'évêque du diocèse et du gouverneur de l'Etat de Vera-Cruz. S. G. Monseigneur Ignacio Suarez Peredo, qui avait connu le P. Terrien à Mexico, aux noces d'or de Mgr l'Archevêque, nous a accueillis avec une bienveillance tout à fait paternelle et bien touchante.

Quand nous nous sommes présentés au Palais épiscopal, Mgr Suarez Peredo a voulu souscrire immédiatement en son propre nom pour une somme importante, et remettre les aumônes qu'il avait recueillies depuis un an.

Nous n'oublierons jamais les bontés de Sa Grandeur.

Le clergé de Jalapa s'est très bien montré pour nous et le P. Terrien est très content des résultats inespérés qu'il a obtenus dans cette ville. Il n'a pas été moins heureux à Coatepec, où l'Œuvre compte aujourd'hui des adhérents nombreux et sérieux. Je vous citerai, en

passant, un homme du peuple au grand cœur qui, malgré son extérieur modeste, voulut, sur le désir du Père, être un bienfaiteur insigne à perpétuité.

.Tandis que le P. Terrien établissait heureusement l'Œuvre de la Propagation de la Foi dans ces deux villes, son humble collaborateur se rendait, sur son désir, à Teocelo, petite ville des environs.

Voici comment un délégué de la Propagation de la Foi s'est trouvé, du soir au lendemain, improvisé prédicateur de retraite.

Un Père Jésuite se trouvait seul à Teocelo pour y donner une mission, et ne pouvait suffire à la besogne. Il écrit à son supérieur à Jalapa pour lui manifester ses angoisses et ses espérances. Providentiellement le supérieur entretient le P. Terrien de ce qui fait l'objet de sa sollicitude et réussit à m'obtenir comme auxiliaire.

Dès qu'on a eu vent à Teocelo de mon arrivée, une quarantaine d'hommes à cheval sont venus à ma rencontre jusqu'à Coatepec, distant de plus de deux lieues.

Des enfants et des adultes portaient des rameaux et des fleurs. Le trajet s'est effectué au milieu d'un pays très accidenté, couvert de plantations de caféiers, de bananiers, de maïs, de cannes à sucre, etc. Il y avait des ravins si rapides qu'on aurait craint de faire le saut périlleux ; mais les anges du Seigneur veillaient sur nous.

Dès que la foule, massée de l'autre côté d'un ravin profond, nous a aperçus, elle a acclamé le missionnaire et deux fanfares lui ont souhaité la bienvenue. Il a fallu passer sous des arcs de triomphe et voir les fidèles s'agenouiller sur le passage du pauvre de Jésus-Christ. C'était bien touchant, et, rempli de confusion, je me disais dans mon cœur comme plus tard je devais le répéter en chaire, *soli Deo honor et gloria*.

Le R. P. Jésuite a été bien content d'avoir un auxiliaire. Nous avons travaillé beaucoup, mais nous nous trouvions au milieu de gens si bien disposés ! Nous nous contentions volontiers d'un repos limité afin d'avoir de plus longues heures pour réconcilier des âmes de bonne volonté avec le Dieu qui les a tant aimées et est mort pour elles.

Ici on ne demande pas à se confesser, mais à se *réconcilier*. Quelle belle parole ! faire la paix avec Dieu !...

Quand nous avons dû nous éloigner de Teocelo, une foule nombreuse nous a encore accompagnés. Mais les cris d'allégresse, la musique joyeuse, les arcs de triomphe ont disparu. La scène est chan-

gée ; que de larmes répandues, que de sanglots à notre départ ! Croyez bien que, si l'on nous regrettait, nos cœurs témoins de tant de foi et de repentir étaient profondément attendris. Je suis bien reconnaissant au P. Terrien de m'avoir procuré ces dix jours d'édification et de vie sacerdotale. La Propagation de la Foi est connue aujourd'hui à Teocelo et elle y compte un grand nombre d'associés, plus de cent dizaines.

Je suis rentré auprès du P. Terrien à Jalapa et nous avons fait nos adieux à Monseigneur qui nous a bénis, encouragés et serrés avec effusion sur son cœur.

Jalapa est une ville dont le panorama est délicieux. On la regarde de la route de Vera-Cruz. Le *Cofre* de *Perrote* et toute la chaîne de montagnes, qui est son prolongement fournissent à la ville un fond imposant de grandiose, peut-être unique en son genre.

∴

Je vous écris de Cordoba, une jolie petite ville de sept mille habitants dans l'Etat de Vera-Cruz, située à environ neuf cents mètres au-dessus du niveau de la mer. Des montagnes, couvertes de forêts au feuillage toujours vert, l'entourent de tous côtés. Dans le vallon, des massifs d'orangers chargés de fruits d'or, sous bois des caféiers, là des groupes de bananiers aux longues et larges feuilles, partout des oiseaux et des fleurs. Cordoba serait un paradis terrestre, si la fièvre jaune n'y exerçait de temps en temps des ravages terribles. Cependant il faut reconnaître que, depuis 1882, cette bonne population n'a pas été éprouvée par le redouté *vomito*. Terrifiés alors par le nombre des victimes que le fléau faisait au milieu d'eux, ils portèrent leurs regards vers le ciel et promirent à Notre-Dame de Guadalupe, la mère des Mexicains, un pèlerinage annuel à son sanctuaire, si elle voulait bien avoir pitié d'eux. La Vierge Sainte qu'on n'invoqua jamais en vain, au témoignage de saint Bernard, a écouté la prière de ses enfants et n'a cessé de les protéger depuis cette promesse solennelle religieusement et constamment gardée. L'épidémie, autrefois si fréquente, s'est arrêtée dans sa marche dévastatrice et les pieux habitants de Cordoba reconnaissent l'efficacité du secours de Marie.

L'église de Cordoba, qui a le rang de cathédrale, est un des plus beaux temples, s'il n'est le plus beau du diocèse de Vera-Cruz. Elle

a trois nefs et elle en compterait cinq, si les chapelles latérales n'en occupaient l'emplacement.

L'architecture intérieure appartient à l'ordre dorique. L'abside a quelque chose de celui de la cathédrale de Puebla.

Le tabernacle où repose le Saint Sacrement est vraiment une œuvre d'art. Il est tout en argent et possédait autrefois de belles statues en or massif soustraites par des mains sacrilèges. L'ostensoir, en or, est orné de diamants et de perles précieuses. C'est un des plus beaux bijoux que l'on puisse rencontrer au Mexique. On prétend qu'il a coûté 80.800 piastres, environ 400.000 francs, et que, pour le seul travail de l'artiste, on a donné 15.000 piastres ou 75.000 francs. Le dallage de l'église est tout en marbre. M. l'abbé José Maria Cid y Léon, curé de la paroisse, entretient la maison de Dieu dans un remarquable état de propreté. Il m'a donné une hospitalité tout à fait cordiale et fraternelle.

Je dois manifester la même gratitude à l'égard de MM. les Curés de San-Juan-Coscomatepec et de Huatusco qui ont été charmants pour moi.

J'ai pu établir l'Œuvre d'une manière sérieuse dans leurs paroisses. Les dizaines y seront nombreuses... Dans la première, elles s'élèvent à plus de quatre-vingt-dix, et, dans la seconde, elles dépassent le chiffre de cent. Et il faut ajouter que les populations ne sont pas favorisées des dons de la fortune, mais qu'en revanche elles ont un grand esprit de foi et de détachement.

On compte de sept à huit lieues de Cordoba à San-Juan-Coscomatepec, et de cinq à six de cette dernière localité à Huatusco.

Pour faire ce trajet, il n'y a pas de route comme en Europe. Ce qu'on est convenu ici d'appeler chemin pourrait porter bien souvent le nom de casse-cou. Tantôt il faut descendre des ravins *(barrancas)*, dont la pente a quelque ressemblance avec le toit de nos maisons et l'on pourrait craindre de rouler avec sa monture dans quelque précipice; tantôt il faut chevaucher dans le lit incliné et rocailleux d'un torrent. Mais on est dédommagé de ses fatigues par un spectacle enchanteur. La tête du Citlaltepetl, blanchie par des neiges éternelles, fait un beau contraste avec l'azur d'un ciel sans nuage; les oiseaux font entendre leurs joyeuses chansons, les montagnes, vieilles comme le monde et couvertes de forêts vierges reposent doucement la vue que les rayons du soleil pourraient fatiguer, l'exubérante végétation des Tropiques réjouit le cœur du missionnaire, qui, en rêvant à son

pays, se rappelle que présentement, de l'autre côté de l'Atlantique, il pleut, il neige, il fait froid.

J'ajouterai encore que l'accueil bienveillant et le concours empressé des populations si croyantes de la campagne fournissent de bien précieuses consolations aux délégués de la grande Œuvre de la Propagation de la Foi.

∴

Çà et là, dans le Vera-Cruz.

1° Tlacotalpam.

C'est une petite Venise : à l'époque des grandes eaux (mais ce n'est pas tous les ans), l'inondation envahit une partie de la bourgade, malgré la légère pente du littoral sur lequel elle est bâtie. Mais, au lieu de pesantes gondoles, décorées de blasons aristocratiques, on voit glisser sur l'eau de simples pirogues, légères comme l'écorce du liège et rapides comme la flèche. Le dimanche, un grand nombre de ces nacelles sillonnent les rues basses, surgissant soudain entre les habitations et disparaissant de même derrière elles. Les jeunes filles, paraît-il, manient admirablement la rame et joutent ensemble quand elles se rencontrent. Le *rebozo,* passé en écharpe sous le bras gauche, donne à leur parure une grâce particulière.

Le Papaloapam, grossi des eaux du San-Juan, se prête admirablement aux courses nautiques. Il est plus large et plus profond que le Rhône à Lyon.

Les maisons de Tlacotalpam n'ont qu'un rez-de-chaussée avec une galerie couverte sur la rue où l'on va respirer l'air du soir. Le corps du logis principal ne contient qu'une ou deux grandes salles dont l'ameublement se compose de petites tables d'encoignures surchargées de châsses de saints, de banquettes de bois et de quelques sièges de cuir qu'on nomme *butacas*. Les habitants sont d'une propreté exquise dans leurs personnes et dans leurs demeures.

Une bonne vieille m'avait donné cinquante piastres. Elle a voulu arriver à me remettre deux cents piastres ; mais elle ignorait combien il fallait de petits papiers (de vingt-cinq) pour réunir cette somme. Le calcul était bien facile et elle a fini par comprendre que six petits papiers, selon son candide langage, représentaient le complément de deux cents piastres.

2° Vera-Cruz.

Ce premier établissement espagnol sur le continent septentrional américain fut fondé en 1519 par Fernand Cortez.

Après avoir pris possession des côtes du Yucatan, le conquistador s'arrêta au territoire de Totonaques, où il fit construire quelques maisons avec un petit fort pour la sûreté de ses troupes en cas d'attaque. Cette colonie naissante reçut le nom de *Villa-Rica* de la Vera-Cruz. Mais la ville qui porte actuellement ce nom ne s'est pas élevée sur les fondements de la première : elle fut bâtie dans son voisinage à la fin du XVI[e] siècle par ordre du comte de Monterey, vice-roi du Mexique.

Cette ville devint l'entrepôt des marchandises espagnoles et des productions mexicaines : elle fut le foyer des richesses qui se versèrent pendant plus de deux siècles dans les coffres du trésor d'Espagne. Dix ans de séjour à Vera-Cruz suffisaient alors pour acquérir une fortune colossale ; il est vrai de dire que le fléau de la fièvre jaune y vint diminuer le nombre des élus, environ un siècle après sa fondation. Voilà pourquoi Vera-Cruz n'a pu prendre un plus grand accroissement.

Trois causes, paraît-il, déterminent la fièvre jaune : une forte chaleur, le voisinage de lieux marécageux et une réunion de personnes non acclimatées ; mais il faut que ces causes soient simultanées. Si l'une manque, le mal n'existe plus. Je vous donne cette explication de la terrible et mystérieuse maladie, comme je l'ai reçue, c'est-à-dire sous bénéfice d'inventaire. C'est au mois de mai, quand le soleil arrive au zénith dans ces contrées et embrase l'atmosphère, que se développe le germe de l'affreux *vomito*. La maladie augmente en intensité jusqu'en septembre et disparaît en novembre.

Une particularité remarquable de ce fléau à Vera-Cruz, c'est que les personnes nées dans la ville n'en sont pas atteintes, tandis que l'étranger qui n'y séjourne qu'une seule nuit peut très bien en être victime.

La ville est assez jolie dans son ensemble. Il y a de belles maisons, de beaux quartiers ; mais il en est aussi de malpropres que des nuées de *zopilotes* (vautours) occupent en maîtres. Le *Zocalo* est très agréable. Cette place est située à peu près au centre de la ville. De beaux arbres y entretiennent de précieux ombrages. C'est le rendez-vous de la population élégante ; malheureusement, les oiseaux,

qui y trouvent un refuge à l'entrée de la nuit, sont si nombreux qu'on pourrait se croire au-dessous d'un perchoir. Par bonheur, la municipalité, soucieuse de ménager les chapeaux et les vêtements de ses administrés, fait lancer de temps en temps des pétards dans les arbres. Ce sont alors des cris et des battements d'ailes à vous assourdir. Les malheureux oiseaux vont chercher ailleurs un asile, mais pour revenir bientôt. A Vera-Cruz, on a certaines considérations pour les *zopilotes,* regardés à juste titre (j'ai vu la même chose en Guinée) comme les balayeurs des rues.

Il y a beaucoup de requins dans la rade de Vera-Cruz. Un voyageur se rendant à bord d'un steamer, demanda au batelier si, en cas de bain forcé, il rapporterait tous ses membres à terre.

« — Oui, *señor,* répondit le loup de mer. Les requins aiment notre rade ; on dirait qu'elle est pour eux un lieu de plaisance : ils s'y nourrissent bien. Ils mangent tout ce qui tombe à la mer, tout, excepté *los cristianos* (excepté les chrétiens). »

Le brave homme paraissait croire ce qu'il disait ; mais ces scrupules, pleins de délicatesse, ne semblent pas faits pour l'âme d'un requin.

3° Cosantlan.

Le vénérable curé de cette bonne paroisse m'a donné une hospitalité toute fraternelle. Un certain nombre d'habitants qui ne sont pas des plus fortunés, se sont obligés à verser dans le courant de l'année deux cents francs pour être associés à perpétuité. Plusieurs d'entre eux n'avaient pour tout vêtement qu'une chemise de coton plus ou moins blanche et un pantalon de même couleur.

Je me mets en route pour Huatusco, accompagné d'une trentaine de cavaliers.

Il nous faut traverser une *barranca* (ravin profond), la plus périlleuse que j'aie jamais rencontrée. Un passage empierré et à pic nous oblige à mettre pied à terre sous peine d'être exposés à rouler avec notre monture dans le précipice. Un compagnon expérimenté m'offre le bras pour franchir cette pente rapide ; mais, au moment où il se croit sûr de lui-même, il fait une chute superbe. Naturellement, nous avons tous ri de bon cœur sans oublier cependant le conseil de la sainte Ecriture : *Qui stat videat ne cadat.*

Une surprise touchante m'était réservée au bas du ravin. Au moment de passer la rivière *de los Pescados* (des poissons), plusieurs individus de mon escorte ont dû reprendre la direction de leurs

foyers. Ils m'ont demandé ma bénédiction et ont fait sonner dans mes doigts toutes les pièces d'argent dont ils étaient porteurs.

Les chevaux ont passé la rivière à la nage tandis que des bois, attachés grossièrement avec des lianes, m'ont servi comme de radeau *(balsa)* pour gagner la rive opposée. Heureusement ce n'était pas la saison des grandes eaux, autrement on m'aurait attaché comme un colis et fait glisser le long d'un gros câble au-dessus de l'onde impétueuse du torrent.

Il s'agit maintenant de faire l'ascension de l'autre versant de la *barranca*. Nos coursiers sont pleins d'ardeur.

En montant et montant toujours, nous passons dix-sept fois la même petite rivière.

On va en Suisse pour voir de beaux paysages, des sites pittoresques ; ici l'on rencontre des panoramas qui n'ont pas moins de charmes et de grandeur. Le Citlaltepetl, vieux comme le monde, nous apparaît de temps en temps et nous domine majestueusement. Que son sommet, couvert de neiges éternelles, est beau dans l'azur du ciel !

On exploite les glaciers dont ses flancs sont couverts. Des Indiens, lestes comme des chamois et robustes comme des taureaux, escaladent tous les jours les pentes abruptes du volcan : ils vont demander au géant des blocs de glace qu'on expédie à Vera-Cruz et aux environs. La *niève* (neige) du pic est très appréciée dans les Terres Chaudes. On s'en sert pour conserver le gibier, les huîtres, les fruits et pour rafraîchir les boissons.

Arrivés enfin sur les hauteurs qui dominent la rivière transparente de *los pescados,* nous faisons halte pour prendre notre repas.

A Cosantlan on m'avait donné un panier de provisions pour quatre personnes tout au plus et nous nous trouvions une quinzaine. Quand, dit le proverbe, il y en a pour quatre, il y en a pour cinq, mais non pour quinze. Et en voyage l'appétit ne manque pas.

J'ai peur du vaste estomac de mes commensaux. Peu importe ! je les invite à dîner et tous me répondent en chœur : *primero Dios* (d'abord Dieu). Chez eux, Dieu passe toujours le premier *(vere dignum et justum est)* ; mais, dans le cas présent, c'était une simple formule de courtoisie religieuse très louable.

Debout comme les Hébreux mangeant l'agneau pascal — pour nous c'est faute de sièges — nous attaquons notre modeste pitance. Mes compagnons ne parlent pas beaucoup ; ils ont autre chose à faire.

C'était plaisir de voir tous ces braves, qui n'ont pas peur d'un



LE CITLATEPETL OU PIC D'ORIZABA (PARTIE DE LA VILLE DE SAN-ANDRÉS DE CHALCHICOMULA)

coup de fourchette, se servir de la *tortilla* (galette de maïs) pour empoigner les morceaux de viande ; ils faisaient aussi usage de la *tortilla* pour s'essuyer les lèvres, et, comme on nous enseigne à l'école qu'il ne faut rien perdre, ils ne se faisaient pas scrupule d'avaler cette serviette d'un nouveau genre. Mes compagnons — et moi le premier — nous avons suivi — mais forcément — le conseil hygiénique qui nous recommande de sortir toujours de table sur son appétit. Nos chevaux se sont reposés tandis que nous travaillions à réparer un peu nos forces.

Nous voilà de nouveau en route. Il me tarde d'arriver auprès du sympathique et pieux curé de Huatusco. Mon escorte était meilleure que celle d'un haut fonctionnaire. J'aurais aimé à entrer en ville *incognito;* mais l'un des miens, par une ruse bien innocente, me fait passer par les rues les plus fréquentées.

Enfin, nous voilà au presbytère. Je descends de mon coursier et laisse mes compagnons conduire leurs montures à l'écurie.

∴

Au mois de novembre, après plusieurs courses dans le diocèse de Puebla, à Tlaxcala, Santa-Anna, Huamantla, etc., le P. Gallen, très fatigué et complètement anémié, se vit, à son grand regret, obligé de quitter le Mexique et la belle Œuvre à laquelle il s'était dévoué de tout cœur.

Avant de s'embarquer à Vera-Cruz pour la France, il vint nous faire ses adieux à Orizaba où nous nous trouvâmes réunis tous trois.

Après son départ, nous continuâmes à parcourir les villes des diocèses de Puebla et de Vera-Cruz.

Mon rapport aux Conseils centraux de la Propapation de la Foi donne un résumé succinct de nos travaux pendant cette première année de notre mission au Mexique.

L'Œuvre de la Propagation de la Foi au Mexique.

A Messieurs les Présidents et les membres des Conseils centraux de Lyon et de Paris.

Très honorés Messieurs,

Vous avez l'habitude de recevoir, chaque année, des rapports officiels de tous les supérieurs des nombreux Vicariats secourus par

l'Œuvre de la Propagation de la Foi ; j'ai cru qu'il vous serait peut-être agréable de recevoir aussi un compte rendu de la mission toute de confiance que vous m'avez prié d'accepter, il y a déjà un peu plus d'une année. Je n'aurai pas la consolation de vous entretenir de nombreuses conversions de païens, de milliers d'enfants baptisés à l'heure de la mort, de multitudes d'âmes arrachées à l'esclavage du démon. Hélas ! mon cœur de missionnaire est présentement privé de toutes ces joies, car ma mission est d'un tout autre genre : toutefois son but étant d'aider à obtenir la conversion des infidèles, je ne suis pas séparé de mes vaillants confrères. Eux travaillent directement au milieu des infidèles ; vous et moi, Messieurs, nous cherchons par tous les moyens possibles à augmenter les ressources de l'apostolat. Nous sommes, il est vrai, loin du champ de bataille ; mais aussi sans munitions que feraient les soldats ? Nous devons donc dire avec le grand apôtre des gentils : « Les uns sont appelés à travailler comme docteurs, les autres comme prophètes, mais tout doit coopérer au même but : la gloire de Dieu et le salut des âmes ! »

Aussi me semble-t-il juste que vous sachiez comment j'ai rempli mon mandat ; il est de plus très naturel que tous les missionnaires, que tous les Associés de l'Œuvre de la Propagation de la Foi, soient intéressés au succès et aux luttes de vos humbles délégués.

C'est le but de ce rapport ; puisse-t-il vous donner une idée de nos travaux, de nos difficultés, de notre mode d'action, des résultats obtenus et de nos espérances !

∴

Choisi par vous, très honorés Messieurs, agréé par Son Eminence le cardinal Siméoni, préfet de la Sacrée-Congrégation de la Propagande, et béni par Sa Sainteté le grand Pape Léon XIII, le 15 avril 1889, dans une audience dont je garderai à jamais le mémorable et doux souvenir, je m'embarquais au Havre, le 19 octobre de la même année, à bord de *la Bretagne,* ayant pour compagnon le R. P. Léandre Gallen, comme moi Breton et de la Congrégation des Missions Africaines de Lyon.

Le 27 au matin, nous étions déjà, après une heureuse traversée, à New-York, où nous eûmes l'agréable satisfaction de faire une visite à un bienfaiteur insigne des missions, qui, avec la meilleure grâce du monde, nous remit 1.000 dollars pour notre chère Œuvre : c'était un commencement encourageant. L'archevêque de New-York, auquel

nous allâmes rendre nos respectueux hommages, daigna nous honorer d'une lettre de recommandation, et en passant à Baltimore, nous reçûmes la même faveur de Son Eminence le cardinal Gibbons, qui, de plus, dans son propre palais, nous ménagea une entrevue intime avec un des évêques les plus distingués de la nation mexicaine, Mgr Montes de Oca.

Quelques jours après, nous étions à la Nouvelle-Orléans, ville encore tout imprégnée des idées et des coutumes françaises, quoiqu'elle devienne de jour en jour américaine. Le dimanche qui suivit notre arrivée, nous prêchâmes en français à toutes les messes de la cathédrale; notre thème fut naturellement la mission qui nous avait été confiée, et nous fîmes un chaleureux appel en faveur de la Propagation de la Foi. Beaucoup de personnes charitables vinrent nous offrir leurs aumônes. Toutes nous manifestèrent leur désir de voir prospérer une institution qui autrefois avait aidé leur premier évêque, Mgr Dubourg, en faveur de qui ont été recueillies les premières dizaines.

Nous arrivons enfin, le 16 novembre, au terme de notre voyage, à Mexico, capitale de la grande République. Impossible de voir Mgr l'Archevêque, Sa Grandeur est en retraite, se préparant à la fête de ses noces d'or, fixée au 8 décembre. Nous dûmes attendre jusqu'à ce jour et quand nous eûmes l'honneur de nous présenter avec toutes nos recommandations et une lettre particulière de M. le comte de Saint-Foix, ministre de France au Mexique, que j'avais eu l'avantage de connaître autrefois à Montévideo, tous les pouvoirs nous furent immédiatement accordés, et l'éminent prélat fut pour nous d'une bienveillance et d'une amabilité extraordinaires.

.˙.

Fonder une œuvre et surtout une œuvre qui doit durer autant que le monde, est chose toujours difficile ; mais les difficultés augmentent quand le champ d'action est lointain : les résultats, en effet, obtenus par cette œuvre, apparaissent alors moins sensibles. De plus, le démon sait bien que du succès de notre entreprise dépend en partie la ruine de son empire dans des pays où jusqu'ici il a régné en maître ; par conséquent il suscitera contre nous tous les obstacles qui sont en son pouvoir. Nous devions donc nous attendre à trouver des difficultés et ne pas nous en étonner !

Notre but principal dans ces pays d'Amérique, que nous devons

successivement parcourir, est, suivant vos instructions, de faire connaître l'Œuvre de la Propagation de la Foi, de la fonder, de l'établir et de l'organiser d'une manière stable et permanente dans chacun de ces immenses diocèses, la plaçant toujours sous le haut patronage de NN. SS. les archevêques et évêques avec lesquels nous aurons préalablement à nous entendre et à tout préparer.

De plus, j'ai cru ne pas devoir négliger un autre point, selon moi très important, but secondaire si vous le voulez, mais bien intéressant pour les missionnaires : recueillir, en passant, des aumônes extraordinaires. C'est me créer, je le sais, de nouvelles fatigues, des ennuis quotidiens ; mais je songe à mes confrères les missionnaires, j'ai sans cesse devant les yeux ces milliers d'infidèles qui attendent la bonne nouvelle, et le Sauveur me fait comprendre le prix d'une âme. Aussi, depuis une année, j'ai poursuivi ardemment et de tout cœur ces deux buts, et les résultats obtenus montrent visiblement que Dieu a tout approuvé et tout béni.

∴

A Mexico, dans le mois de décembre, les fêtes se succèdent sans interruption : en 1889 elles furent splendides, surtout à l'occasion des noces d'or sacerdotales de Sa Grandeur Monseigneur l'archevêque. Ce fut un événement pour la nation mexicaine et ce joyeux anniversaire fut célébré avec amour et avec enthousiasme. Toutes les provinces envoyèrent des députations, et un grand nombre d'évêques assistèrent aux cérémonies de la cathédrale, heureux de prouver par leur présence leur vénération à celui qui est le père de tous. Les manifestations qui eurent lieu en l'honneur du grand pontife de l'Eglise mexicaine furent une douce consolation pour son cœur, et une juste récompense pour tant d'épreuves supportées avec résignation pendant cinquante années de sacerdoce.

A Mexico, après les fêtes de l'Immaculée Conception ont lieu, le 12, celles de Notre-Dame de Guadalupe, la patronne du Mexique : c'est la fête religieuse nationale, et elle est célébrée avec toutes les splendeurs du culte.

Viennent ensuite les Posadas qui durent jusqu'à la fête de Noël : les *posadas,* dans le sens chrétien, ont pour but de rappeler les difficultés que rencontrèrent Marie et Joseph lorsqu'ils cherchaient une hôtellerie *(posada),* où Marie pût mettre au monde le Messie.

Si je me suis permis ces digressions, c'est pour vous prouver que,

pendant ce mois de décembre, il ne fut ni facile ni prudent d'entreprendre notre croisade d'une manière officielle. Nous ne demeurâmes pas pour cela dans l'inaction et les bras croisés. Je composai alors les programmes expliquant notre œuvre d'humanité, de civilisation et de foi, et je les fis imprimer, après en avoir reçu l'approbation de Mgr l'archevêque; lui-même daigna y faire les corrections qu'il jugea opportunes. De plus, de l'hôtel où nous étions descendus à notre arrivée, nous passâmes au Cercle catholique où l'hospitalité la plus cordiale nous fut accordée; enfin nous eûmes l'honneur de faire nos visites aux nombreux évêques alors présents à Mexico: c'était préparer le terrain à l'acceptation de notre chère Œuvre, en un mot disposer les esprits à nous accueillir avec sympathie.

* * *

Ce ne fut qu'au commencement de l'année 1890 que nous entreprîmes sérieusement et publiquement notre travail. Permettez-moi tout d'abord de vous expliquer en quelques mots la méthode que je crus bon d'employer :

1° Je priai Monseigneur l'Archevêque de vouloir bien faire connaître l'Œuvre de la Propagation de la Foi par une Lettre pastorale adressée à tous les fidèles de son diocèse, ce qui fut fait avec la plus exquise amabilité.

2° Mon confrère et moi nous commençâmes à prêcher les dimanches et jours de fêtes, à toutes les messes, dans les églises et chapelles de la capitale; à tour de rôle, tous les temples catholiques de la grande cité, et ils sont nombreux, nous ont entendus plaider la cause des malheureux infidèles, et faire un appel en leur faveur. A chacune de nos instructions nous expliquions l'objet de l'Œuvre, sa nécessité, ses avantages, les conditions à remplir, et, en descendant de chaire, nous allions tendre une main suppliante et recevoir l'aumône des cœurs généreux, puis, à la fin de la messe, à la porte de l'église, assis devant une table, ayant à côté de nous le Christ rédempteur du monde, nous nous tenions à la disposition de tous les fidèles qui désiraient s'inscrire, et nous leur remettions l'image qui sert de billet d'association.

3° La presse catholique nous a beaucoup aidés. Les quatre principaux journaux de la capitale se sont mis spontanément à notre disposition ; des séries d'articles ont été publiés, et ainsi notre croisade toute d'humanité a été bientôt connue dans la République Mexicaine.

En dehors de ces importantes publications, d'autres feuilles de propagande non moins lues et non moins appréciées nous ont prêté un précieux concours.

4° Enfin des conférences dans des locaux spéciaux nous ont aussi facilité notre travail et ont appelé l'attention des hommes instruits et intelligents sur l'Œuvre des Œuvres. Ces divers moyens ne sont-ils pas, à votre avis, les meilleurs que nous puissions choisir pour atteindre le but essentiel de la mission que vous nous avez confiée : faire connaître l'Œuvre de la Propagation de la Foi, la faire aimer et lui trouver de nombreux et fidèles associés ?

⁂

Pour atteindre le deuxième but de notre Mission, celui que j'ai appelé secondaire, c'est-à-dire pour obtenir des secours extraordinaires, je commençai mes visites à domicile aux principales familles de la capitale; c'est le travail le plus difficile, le plus pénible et le plus mortifiant, mais il a donné jusqu'ici le résultat pratique le plus consolant. C'est par ces visites, en effet, que j'ai pu recueillir ces dons généreux qui figurent dans mon livre de souscriptions; c'est grâce à elles que j'ai pu vous envoyer, pour l'année 1890, une somme relativement considérable.

⁂

Mais comme, avant tout, notre chère Œuvre doit être organisée d'une manière permanente, il me reste à vous indiquer quels moyens nous prenons pour arriver à ce but. Pour cela nous formons, dans chaque ville épiscopale et même sur chaque point important du diocèse, un comité de Messieurs, composé d'ecclésiastiques et de laïques, et aussi un comité de pieuses et honorables dames.

Si, après avoir fait connaître et aimer l'Œuvre, l'avoir organisée, nous devions rester dans le pays comme délégués permanents, nous nous chargerions nous-mêmes de toute la besogne ; mais n'ayant pas cette mission, devant, au contraire, parcourir successivement tous les diocèses de l'Amérique, le meilleur moyen d'assurer l'existence de l'Œuvre, après notre départ, était de former ces deux sortes de comités ; ils auront pour but de nous remplacer en veillant aux intérêts de l'Œuvre, en multipliant les dizaines des associés, en correspondant avec les Conseils centraux qui auront à leur adresser de temps en temps de nouvelles instructions.

.˙.

Sans vous parler davantage de nos travaux, de nos peines et de nos difficultés, je terminerai en vous donnant un court aperçu sur les résultats obtenus jusqu'ici et sur nos espérances.

En touchant cette délicate question des résultats, je dois avant tout offrir à Dieu l'expression de la plus vive gratitude, car c'est à lui seul que nous devons tous nos succès, *non nobis, Domine, non nobis, sed nomini tuo.*

Tout a été providentiel, en effet, et à chaque instant j'ai vu le doigt de Dieu. Oui, l'Œuvre de la Propagation de la Foi est vraiment l'Œuvre chérie de Dieu, son Œuvre de prédilection !

Pendant cette année qui vient de s'écouler, avec la meilleure volonté et sans perdre un instant, nous n'avons pu visiter que trois diocèses, celui de Mexico, celui de Puebla et celui de Vera-Cruz; encore ce dernier n'a été parcouru qu'en partie, puisque le travail d'Orizaba, la ville principale, a été remis à plus tard. Il faut d'ailleurs ajouter que certains diocèses du Mexique égalent en étendue au moins le tiers de la France.

A Mexico et dans les principales villes de cet archidiocèse, l'Œuvre est fondée, organisée, fonctionne bien et va en progressant. A la capitale même, le Comité diocésain, composé des membres les plus illustres de la société mexicaine, s'occupe sérieusement de l'Œuvre et tient ses réunions une fois par mois. Mgr l'Archevêque a lui-même daigné présider la première séance et installer canoniquement le Comité. Le Comité des dames, sous la présidence de l'intelligent et zélé curé de la Santa-Vera-Cruz, fonctionne admirablement depuis le mois de juillet. L'Œuvre est établie dans les quatorze paroisses ; dans chacune, une dame la représente. Ces quatorze dames forment le Comité, composé encore d'une trésorière et d'une secrétaire. La somme qui vous a été envoyée par M. l'abbé D[r] Muñoz, trésorier général de l'Œuvre, pour l'archidiocèse de Mexico, a presque été en totalité recueillie par ces généreuses et actives dames. Grâce à elles, dans la seule ville de Mexico, il peut bien y avoir déjà plus de cinq mille associés.

Moi-même, je me suis occupé de former les dizaines personnelles, et j'en compte au moins près de deux cents. Quant aux aumônes extraordinaires recueillies exclusivement par moi, près de cent familles m'ont versé deux cents dollars chacune, et quinze familles au moins ont souscrit pour deux mille dollars; de ces dernières,

quelques-unes m'ont déjà versé la totalité de leur souscription. En résumé, j'estime à près de cent soixante mille francs les aumônes recueillies cette année dans la ville de Mexico.

.˙.

Je demeurai à la capitale jusqu'au mois de mai, travaillant sans relâche, oubliant parents et amis pour ne m'occuper que de ma mission, préoccupé jour et nuit de la faire aimer. De plus en plus l'Œuvre se propage, entourée de sympathie, et, le 3 mai, la fête de l'Invention de la Sainte-Croix fut célébrée en grande solennité, par les soins du Comité diocésain et sous la présidence de Mgr l'Archevêque. La fête de saint François-Xavier, le 3 décembre dernier, fut encore entourée de plus de pompe et rehaussée par la présence d'un plus grand nombre d'associés appartenant aux familles les plus aristocratiques de la ville.

A la fin de mai, époque à laquelle les familles riches vont à la campagne, ayant à peu près fini mon travail à la capitale, je partis, accompagné du R. P. Léandre Gallen, pour Toluca, capitale de l'État de Mexico. Toluca, jolie petite ville, est remarquable par la piété et la foi de ses habitants. Mon confrère n'y put rester que quelques jours. Il revint malade à Mexico, et depuis cette époque il a dû rentrer en France ; il s'est embarqué pour Saint-Nazaire à Vera-Cruz, le 12 novembre, à bord du *Lafayette*.

Je continuai à Toluca mon travail, et, en quelques semaines, notre Œuvre fut parfaitement connue et fondée. J'établis un Comité de Messieurs sur les mêmes bases que celui de Mexico et relevant de ce dernier. Le Comité des Dames s'organisa aussi sous l'habile direction du R. P. Solà, supérieur de la Congrégation du Saint et Immaculé Cœur de Marie. A Toluca, je laissais deux mille associés et au moins cinquante dizaines personnelles; cinquante familles souscrivirent deux cents dollars et une personne deux mille dollars.

.˙.

Plusieurs autres villes importantes de l'archidiocèse de Mexico devraient être visitées, comme Pachuca, capitale de l'État d'Hidalgo, Cuernavaca, capitale de Morelos, et Texcoco. Là et ailleurs, l'Œuvre de la Propagation de la Foi n'est pas suffisamment organisée ;

mais, hélas ! le temps nous fait défaut. D'ailleurs, deux prêtres, membres du Comité, se sont chargés d'établir l'Œuvre en dehors de la capitale.

* * *

A mon retour de Toluca, le 21 juin, j'appris avec plaisir que le P. Boutry nous était envoyé comme renfort. Le 6 juillet, jour de son arrivée à Mexico, j'allai l'attendre à la gare. Le 24 du même mois, nous partions tous les deux pour Puebla, nouveau diocèse où nous avons travaillé jusqu'au 15 octobre. Le saint Évêque nous reçut avec la même cordialité que son digne métropolitain. Dès notre première visite, Sa Grandeur nous accorda tous les pouvoirs et nous remit une lettre particulière de recommandation. Quelques jours après, sa Lettre pastorale sur l'Œuvre fut publiée et lue dans toutes les églises de son beau diocèse, et le but de notre mission fut ainsi bientôt connu de tous les catholiques. Nous procédâmes de la même manière qu'à Mexico, et relativement nous eûmes même plus de consolations qu'à la capitale. Puebla compte seulement quatre paroisses, mais une multitude de chapelles très importantes. L'Œuvre s'organisa dans chacune des paroisses, sous le haut patronage du Curé, dans l'église de la Compagnie, desservie par les RR. PP. Jésuites, et dans celle de la Concordia, confiée aux enfants de Saint-Philippe de Néri. Le Comité diocésain, nommé par Sa Grandeur Mgr l'Évêque, commença aussi à fonctionner ; j'assistai aux premières réunions dans le but d'expliquer aux membres de ce Comité les moyens à prendre pour réussir. Le Comité des Dames se fonda également et a déjà produit d'heureux résultats sous l'habile et énergique direction de M. le chanoine Fuentes, recteur du grand séminaire. Nous pouvions bientôt quitter la Cité des Anges, la consolation et la joie au cœur : Dieu avait daigné bénir nos travaux.

En résumé, à Puebla, nous laissons plus de cinq mille associés, au moins cent dizaines personnelles, plus de cent bienfaiteurs insignes, quelques protecteurs et six bienfaiteurs insignes à perpétuité. J'évalue à plus de soixante mille francs les aumônes de la seule ville de Puebla. C'est beaucoup, vu le peu de temps que nous y avons passé.

En dehors de la ville épiscopale, le R. P. Boutry et moi nous sommes allés séparément dans les principales localités de l'État de Puebla, et Dieu merci, partout où nous nous sommes présentés, nous avons été bien reçus, notre mission acceptée, et la sainte croi-

sade que nous propageons accueillie avec enthousiasme. En moins de quinze jours, j'organisai l'Œuvre à Cholula avec 30 dizaines, à Atlixco avec 50 dizaines et à Isucar de Matamoros avec 40 dizaines. Le P. Boutry, de son côté, eut le même résultat à Tehuacan, à Saint-André de Chalchicomula, etc. Ah ! si nous étions vingt délégués, et si nous avions le temps d'aller dans toutes les principales paroisses de chaque diocèse !... Mais nous ne sommes que deux ; que faire en face d'un pays sept fois plus grand que la France, et réduits à tout organiser par nous-mêmes ?

.·.

Après avoir travaillé isolément pendant un mois, nous nous rejoignîmes, mon confrère et moi, le 17 octobre, à Jalapa, petite ville pittoresque où réside l'évêque de Vera-Cruz, ainsi que le Gouverneur de l'État. Cette ville de 12 à 15.000 âmes est remplie de loges maçonniques ; on en compte, dit-on, plus de vingt-deux, y compris quelques-unes de femmes. Ce qu'il y a de certain, de l'aveu de tout le monde, c'est que, relativement à Puebla, il y a peu de piété ; j'y ai trouvé cependant la même générosité ; en quelques jours, j'ai obtenu un résultat bien supérieur à celui que j'attendais, et qui m'avait été prédit. D'ailleurs je dois dire que le vénérable évêque, Mgr Ignacio Suarez Peredo, nous a accueillis absolument comme ses enfants, et nous a prodigué les marques les plus gracieuses de paternelle bienveillance, s'intéressant, avec la plus exquise amabilité, à tout ce que nous faisions. En voyant ce savant et saint prélat nous recevoir avec tant de bonté, je pensais au divin Sauveur vivant avec ses apôtres et les comblant d'attentions délicates. Je dois aussi mentionner d'une manière particulière l'accueil cordial de tous les membres illustres du Chapitre, et la générosité exceptionnelle avec laquelle les chanoines ont daigné coopérer à notre grande entreprise : ils ont dignement imité l'exemple de leur évêque. Que ces quelques lignes, dictées par un cœur reconnaissant en l'honneur du haut clergé du diocèse de Vera-Cruz, soient un hommage bien humble, mais bien sincère de notre éternelle gratitude !

Je dois aussi vous rappeler que Monseigneur l'évêque de Vera-Cruz fut un des premiers de tous les évêques d'Amérique à publier une Lettre pastorale recommandant à ses diocésains l'Œuvre de la Propagation de la Foi : cette Lettre pastorale que je reçus, étant en-

core à Rome, en avril 1889, était une réponse immédiate et directe à la Lettre de la Propagande et à celle des Conseils centraux.

A Jalapa, notre chère Œuvre a donc été acceptée et organisée comme à Puebla et comme à Mexico. M. le chanoine Jean-Victor Pujades a été nommé directeur diocésain, et une dame très zélée et très active a été chargée de recueillir les cotisations des dizaines qui sont arrivées au chiffre de 60. A Jalapa, j'ai également trouvé plus de dix bienfaiteurs insignes de 200 dollars, et une sainte et généreuse dame s'est inscrite comme bienfaitrice à perpétuité et m'a déjà versé les 2.000 dollars qui correspondent à ce titre. Le diocèse de Vera-Cruz ne figurera cette année qu'avec la somme de 28.000 francs ; mais il faut remarquer qu'il nous reste à établir l'Œuvre dans trois villes importantes de ce même diocèse, Vera-Cruz, Cordoba et Orizaba.

En dehors de Jalapa où j'ai passé quinze jours, je ne suis allé qu'à Coatepec, petite ville de 5.000 âmes, reliée à Jalapa par des tramways. Là aussi l'Œuvre a été bénie de Dieu et plus de 50 dizaines se sont formées. Quelques visites à domicile ont été loin d'être inutiles : je rencontrai même un homme du peuple, marchant nu-pieds, ne sachant ni lire ni écrire, mais homme de foi, qui me donna spontanément 100 francs, et lorsque je lui eus expliqué les avantages de l'Œuvre de la Propagation de la Foi, cet admirable chrétien me fit la promesse de me donner en quatre fois la somme de 2.000 francs, dont les premiers 500 francs me seront versés au mois de mai prochain.

Après avoir passé deux jours à Coatepec, je revins à Jalapa, bénissant Dieu d'avoir inspiré sa charité à tant d'âmes.

Pendant que je travaillais ainsi, le Père Boutry de son côté ne perdait pas son temps. A peine arrivé à Jalapa, je l'envoyai à Teocelo aider un Père Jésuite qui y donnait une mission. Tout en convertissant les âmes, il ne négligea pas les intérêts de notre chère Œuvre : il sut établir dans cette petite localité 100 dizaines : il profita d'un dimanche pour aller prêcher dans une paroisse voisine appelé Cosantlan, où il eut relativement le même résultat. Présentement ce cher confrère est encore loin de moi, continuant sa mission dans l'immense État de Vera-Cruz.

Je crois, tout en laissant de côté une foule de détails très intéressants et très édifiants, vous avoir tracé un aperçu fidèle des résultats obtenus, en faveur de l'Œuvre de la Propagation de la Foi, pendant l'année 1890.

CHAPITRE VI

1891

Courses et travaux. — Morélia. — Mort de Mgr Labastida. — Arrivée du P. Devoucoux. — L'amiral de Cuverville à Mexico. — Querétaro. — Léon. — Guanajuato. — San-Luis-Potosi. — Lettres à MM. les Directeurs. — Rapport sur l'Œuvre pour 1891.

Avec l'année 1891 recommencèrent ou plutôt continuèrent nos travaux et nos courses. Le 9 janvier, je quittai Mexico avec le P. Boutry et nous nous rendîmes à Morélia, dans l'Etat de Michoacan, où Sa Grandeur Mgr Arciga, archevêque de cet archidiocèse, nous donna quelques mots de recommandation pour les prêtres et les fidèles :

Désirant que le R. P. Missionnaire D. Ferdinand Terrien obtienne les meilleurs résultats en faveur de la sainte Œuvre dont il est chargé et qui a pour objet la Propagation de la Foi, ainsi que le prouvent les nombreux et très respectables documents qu'il nous a présentés, nous le recommandons avec instance à tous les curés et fidèles de notre archidiocèse, pour qu'ils l'aident autant qu'ils le pourront et fassent ainsi une œuvre de charité très agréable à Dieu et très utile aux intérêts de la sainte Eglise.

A Morélia, le 10 janvier 1891.

JOSEPH-IGNACE,
Archevêque de Michoacan.

Une lettre semblable fut aussi donnée au P. Boutry et, peu après, Sa Grandeur publia une Lettre pastorale, dans le but de faire connaître l'Œuvre grandiose de la Propagation de la Foi et de la recommander à tous ses bien-aimés diocésains.

Au moment où nous étions ainsi occupés dans l'archidiocèse de Morélia, la nouvelle d'un grave et triste événement vint nous surprendre. Mgr Labastida y Davalos venait de mourir vers la fin du mois de janvier.

C'était une perte douloureuse pour l'Eglise du Mexique, mais elle fut surtout sensible pour nous, délégués de cette Œuvre dont il avait été le Protecteur si dévoué.

Nous empruntons aux *Missions Catholiques* les lignes que ce journal consacra à la mémoire de l'illustre et vénérable Prélat dans son numéro du 12 février 1891.

Il ne nous appartient pas de faire l'histoire de cette longue vie épiscopale traversée par tant d'épreuves et ennoblie par tant d'actes héroïques. Dieu a pris soin de récompenser, même dès cette vie, ce grand archevêque. Il devait, en effet, avant de mourir, voir, au jour de ses noces d'or sacerdotales, le peuple mexicain et tous ses frères dans l'épiscopat se presser autour de lui et lui apporter l'hommage de leur vénération et de leur amour.

Pour nous, nous nous souviendrons que c'est grâce à lui que nos chers délégués, les PP. Terrien, Gallen et Boutry, ont été reçus avec faveur dans le Mexique et ont pu fonder sur des bases solides l'Œuvre de la Propagation de la Foi. Non seulement il les a accueillis avec une tendresse toute paternelle, mais il a consacré à la Propagation de la Foi une magnifique Lettre pastorale. Si donc, comme tout le fait espérer, nous réussissons à implanter notre Œuvre dans ces riches et chrétiennes Républiques, c'est vers lui, après Dieu, que devra se porter notre reconnaissance. Que la prière des missionnaires et de nos chers associés s'élève donc vers Dieu ; qu'elle obtienne, pour l'illustre archevêque, une place d'honneur dans le ciel auprès des saints Pontifes qui ont été, à travers les siècles, la lumière de l'Eglise.

Puisse-t-il à son tour, en priant pour son diocèse et sa chrétienne patrie, prier pour l'Œuvre qu'il a contribué à fonder, afin qu'elle y fleurisse de plus en plus pour la plus grande gloire de Dieu et de l'illustre nation mexicaine.

Au milieu des regrets que leur causa la mort de l'archevêque de Mexico, ce fut une consolation pour les délégués de voir que Mgr Labastida avait pour successeur le directeur de l'Œuvre de la Propagation de la Foi au Mexique, M. le docteur Dom Prosper Alarcon, doyen du chapitre. Notre chère Œuvre semblait donc devoir continuer ses progrès sur le sol béni du Mexique et nous nous réjouissions à la pensée que, chaque année, désormais, les aumônes mexicaines permettraient de créer des missions nouvelles dans les pays infidèles.

.·.

Morélia.

Vers la fin de février, le P. Boutry écrivit à Mgr Morel, directeur des *Missions Catholiques*, une lettre datée de Morélia, et que publia cette intéressante revue.

Morélia (Etat de Michoacan), 28 février 1891.

C'est le 9 janvier dernier que nous sommes partis de Mexico, le P. Terrien et moi, pour venir à Morélia nous mettre sous la protection d'un autre illustre archevêque, avant de voir ses suffragants. Il y a trois cent soixante-dix-sept kilomètres de la capitale de la nation à celle de l'Etat de Michoacan. Le voyage est assez pénible : la voie étant étroite, le train est ballotté et l'on arrive plus ou moins étourdi au terme de son voyage, car alors on éprouve un malaise assez semblable à celui qu'occasionne le mal de mer.

Avant d'atteindre Morélia, nous avons eu une agréable surprise. Deux foyers de lumière électrique, placés au sommet des belles tours de la cathédrale, projettent au loin leur vive lumière. Ces feux éblouissants que l'on prendrait pour deux phares, indiquent au voyageur la direction du temple antique, du nouveau Bethléem (la maison du pain), où l'on trouve la céleste nourriture, aliment de nos âmes, pendant le pèlerinage terrestre.

Quelles ne sont pas nos émotions au moment où nous quittons le train pour marcher sur une terre inconnue et voir de nouveaux visages ! Nous étions habitués en quelque sorte à la vie de Mexico, et voilà que notre mission nous appelle dans un autre Etat. Cependant, nous en prenons vite notre parti ; ne savons-nous pas que nos anges gardiens nous accompagnent et que nous allons vers des populations foncièrement chrétiennes ?

∴

Mgr Joseph-Ignace Arciga nous a reçus avec beaucoup de bienveillance et a voulu nous donner l'hospitalité dans son séminaire. Là, au milieu de professeurs sympathiques et d'élèves respectueux et dociles, nous nous sommes rappelé avec bonheur les plus belles années de notre vie, écoulées à l'ombre du sanctuaire comme préparation importante à notre prochain apostolat. Le souvenir de notre séjour au séminaire de Morélia comptera parmi les plus doux de notre vie, et nous prions le Ciel de bénir cet aimable asile de la science et de la vertu.

M. le général Mariano Jimenez, gouverneur de l'Etat, a eu pour nous toutes sortes d'égards. Après nous avoir servi lui-même de cicerone dans l'important Musée qu'il a fondé et auquel il consacre quelques-uns de ses rares loisirs, il a bien voulu nous faire accompagner par un officier supérieur dans quelques établissements d'instruction publique. Au moment de nous retirer, M. le Gouverneur nous a

spontanément promis des lettres de recommandation pour MM. les Préfets de l'Etat de Michoacan.

Un religieux Augustin, le P. Diego Baselenque, raconte dans sa chronique que, vers l'année 1541, le vice-roi Antonio de Mendoza trouva un très bel endroit doté des sept qualités que toute cité doit avoir, selon Platon, et y fonda une ville qu'il appela Valladolid en souvenir du lieu de sa naissance.

Mais aujourd'hui la capitale de Michoacan s'appelle Morélia, en mémoire de l'un de ses fils, le curé José M. Morelos, qui coopéra d'une manière très active à l'indépendance de son pays. C'est le 12 septembre 1828 que la Législature reconnaissante vota cette substitution de nom.

Morélia passe pour une des plus belles villes du Mexique. Elle est bâtie à mille neuf cent quarante mètres au-dessus du niveau de la mer, dans l'ancienne vallée de Guajangareo. La population est d'environ trente mille âmes. Les habitants sont francs, hospitaliers et charitables. Nous y avons rencontré beaucoup de bonne volonté en faveur de la grande Œuvre de la Propagation de la Foi. Qu'il suffise de vous dire que nous avons pu former plus de trois cents dizaines et que le dixième de la population veut se faire apôtre par la prière et l'aumône. Un ouvrier, excellent chrétien, s'est chargé de dix-neuf dizaines. Zélateur intrépide et constant, il est plus que capitaine dans cette armée pacifique, qui, la croix à la main, veut amener toutes les nations de la terre aux pieds de Jésus-Christ. Une dame, qui n'osait se charger d'une dizaine à cause de son mauvais état de santé, est arrivée peu à peu, Dieu aidant, à en former huit. « *Vouloir, c'est pouvoir,* » surtout quand on travaille pour Dieu et l'amélioration de la pauvre humanité.

En visitant la ville, on est rempli d'admiration à la vue de ses nombreux et beaux édifices. Les Espagnols s'entendaient à faire des constructions massives et élégantes à la fois, capables de résister aux plus violents tremblements de terre. Ils travaillaient pour l'avenir.

Le siège épiscopal de Michoacan n'a pas toujours été à Morélia. On choisit d'abord Tzint-zun-zan parce que la population y était plus nombreuse. Mais, au bout d'un an, on transféra l'évêché à Patzcuaro à cause des conditions plus avantageuses qu'offrait ce lieu.

Ce fut là qu'un prélat, illustre par sa science et sa vertu, mort plus tard en odeur de sainteté, Mgr Quiroga, commença à construire la somptueuse cathédrale que nous décrit le Dr Moreno. Elle était si magnifique, qu'elle a rempli complètement les idées de ceux qui en



CATHÉDRALE DE MORÉLIA

font mémoire. On prétend qu'elle avait cinq nefs aboutissant toutes au grand autel. Et, particularité digne de remarque, c'est que les fidèles qui se trouvaient dans une nef ne pouvaient voir ceux qui étaient dans la voisine. Aussi disait-on qu'une fois terminée, elle serait la huitième merveille du monde. Malheureusement, cette construction grandiose n'a jamais reçu son couronnement. Le terrain, prétendait-on, ne pourrait, à cause du voisinage de l'eau, supporter un édifice qui atteignait de telles proportions. Cependant on a utilisé la nef du centre qui sert actuellement de paroisse ; elle peut contenir trois mille personnes à l'aise.

La ville de Valladolid une fois fondée, on crut convenable, d'accord avec le Saint-Siège, d'y transporter l'évêché en 1580 ; mais ce ne fut qu'en 1863 que Pie IX, d'heureuse mémoire, éleva au rang d'archevêché l'église de Michoacan en lui donnant pour suffragants San-Luis-Potosi, Léon, Zamora et Querétaro.

La cathédrale de Morélia est placée dans une très belle position qui lui donne un air de véritable grandeur. Les deux tours, hautes de soixante-dix mètres, sont monumentales. Une grille magnifique en fer fondu, avec six belles portes du même métal, enclôt l'édifice.

∴

L'ancien séminaire, qui sert aujourd'hui de palais du gouvernement, se trouve en face de la cathédrale. Il est bâti en pierres de taille et sa construction se rapporte à l'ordre byzantin. La façade est de bon goût et la corniche élégante.

Il y aurait beaucoup à dire sur cette intéressante ville de Morélia, sur ses magnifiques établissements d'instruction publique : le séminaire, le collège de Saint-Nicolas, l'Ecole des Arts et Métiers ; mais je n'en finirais pas et je me rappelle le proverbe : *Esto brevis et placebis*. Cependant, il faut bien vous dire un mot de l'aqueduc construit par les soins et aux frais d'un saint évêque, Mgr Antonio de San-Miguel. C'était en 1785, le maïs manquait dans la Sierra de Michoacan et une foule d'affamés s'en vint à Valladolid. La charité ingénieuse du vénérable prélat leur trouva des moyens d'existence. On construisit l'aqueduc actuel, qui a quelque chose de monumental. Il se compose de deux cent cinquante-trois arches, larges chacune de six mètres et hautes de neuf mètres. L'arcade complète a deux mille mètres de long, tandis que la longueur totale de l'aqueduc est de deux lieues et demie environ.

La magnifique Calzada (chaussée) de Guadalupe est due à Mgr Calatayud qui la fit construire vers 1732 pour faciliter aux fidèles l'accès du sanctuaire de ce nom.

D'énormes frênes, plantés des deux côtés, joignent en forme de voûte continue leurs branches toujours vertes, et procurent aux promeneurs de frais ombrages pendant les grandes chaleurs de l'été.

Le *Paseo* de San-Pedro et l'*Alameda* sont également des promenades très agréables qui fournissent aux habitants de Morélia les avantages d'un *dolce far niente* quand le soleil — ce sourire de l'été — fait un peu trop sentir la chaleur de ses rayons.

Un original a voulu compter le nombre d'arbres plantés à la Calzada, sur l'Alameda et le Paseo de San-Pedro. Il n'a pas eu le courage d'arriver jusqu'au bout ; mais il paraîtrait que le chiffre n'est pas inférieur à vingt-deux mille.

∴

La petite ville de Patzcuaro, à quinze lieues environ de Morélia, est très intéressante, à cause du beau lac de ce nom. Le pays est pittoresque et l'on est agréablement surpris à la vue de cette nappe d'eau, placée à sept mille pieds au-dessus du niveau de la mer, au milieu des montagnes de l'ancien empire *Tarasco*. Çà et là des îles boisées, habitées par des pêcheurs, émergent de l'eau : des barques d'Indiens sillonnent le lac en tous sens, à la poursuite du *pescado blanco* (poisson blanc), si apprécié des gourmets ; on entend le sifflet d'un petit steamer chargé de faire le service entre les différentes populations qui habitent les bords du lac. Les eaux sont claires et transparentes comme le diamant ; mais on en ignore la profondeur. On croit qu'en certains endroits elle peut atteindre de soixante à quatre-vingts mètres. Le lac a une longueur de sept lieues sur trois environ de large.

La population de Patzcuaro est d'environ huit mille âmes. Espérons que les mille associés de l'Œuvre persévéreront dans les bonnes dispositions qui m'ont tant édifié.

∴

Tacambaro.

Sur le désir du P. Terrien, je suis allé à Tacambaro. De Patzcuaro à Tacambaro, la distance est d'une douzaine de lieues. Il faut tra-

verser la Sierra (chaîne de montagnes), où l'on rencontre peu de voyageurs. On chevauche une partie de la route au milieu de forêts de pins, dont les précieux effluves réjouissent les poumons fatigués. Il m'a fallu passer par un bois mal famé! La présence d'une croix m'indiquait qu'un homicide y avait été commis, et personne n'ignore qu'il y a peu de mois, le gouverneur appliquait la *ley fuga* à un certain nombre de voleurs de grand chemin. D'après cette loi, tout individu condamné à mort semble avoir quelque chance d'y échapper. On ouvre la porte de la prison de grand matin; des gendarmes, le fusil chargé, disent au malheureux de fuir; mais, avant d'avoir fait quelques pas, une balle le foudroie. Cette exécution sommaire a jeté une certaine terreur parmi les *ladrones* et il semble qu'aujourd'hui le voyageur est moins exposé.

En guise de revolver, je portais mon arme habituelle, la croix du missionnaire, et je comptais sur sa protection efficace en cas de danger. Les voleurs ont encore généralement un reste de foi. Quand ils attaquent un individu, s'ils découvrent qu'il est un *padrecito* (un ecclésiastique), au lieu de le détrousser, ils lui demandent sa bénédiction.

Je suis arrivé à Tacambaro sans avoir perdu un cheveu de ma tête. M. le curé Gutierrez m'a offert généreusement l'hospitalité. Grâce à son concours intelligent et dévoué, l'Œuvre est établie, je l'espère, dans sa religieuse paroisse, d'une manière durable.

Tacambaro est situé au commencement de la *tierra caliente*.

Vous savez, en effet, que le Mexique peut se considérer comme divisé en trois zones bien distinctes, et l'on pourrait le dire également de certains Etats. Sur le littoral du golfe aussi bien que sur les rivages de l'Océan Pacifique, se trouvent les terres chaudes *(tierras calientes)*, plaines basses et insalubres parfois, mais aussi le plus souvent contrées très riches, où l'on recueille tous les fruits des Tropiques; un peu plus haut, les terres tempérées *(tierras tampladas)*, où l'on jouit d'un perpétuel printemps; enfin le haut plateau ou terres froides *(tierras frias)*, où l'air est plus léger et l'hiver quelquefois assez rigoureux. C'est surtout en venant de Vera-Cruz à Mexico que ce changement de climat est plus sensible, car on doit franchir comme les trois degrés d'un escalier monumental. Le matin, on quitte la région des palmiers avec de légers vêtements et le soir on voit des chênes..., etc..., avec l'obligation, principalement en hiver, de s'habiller assez chaudement. Dans l'Etat de Michoacan nous avons connu la zone tempérée à Morélia et à Patzcuaro, et les terres



AQUEDUC ET CHAUSSÉE DE GUADALUPE A MORÉLIA

chaudes en quittant Tacambaro pour descendre dans les haciendas de Pedernales, de Puruaran. C'est dans cette dernière ferme que fut arrêté le curé Matamoros pour le crime de vouloir donner au Mexique son indépendance. Conduit à Morélia, il y fut fusillé le 3 février 1814. Les Mexicains le considèrent, en même temps que les curés Hidalgo et Morelos, comme des héros et des martyrs de l'indépendance nationale.

Vers le milieu du mois de mars, un confrère, le R. P. François Devoucoux, de la Société des Missions africaines, arrivait au Mexique pour nous aider dans notre pénible et difficile mission.

*
* *

L'amiral de Cuverville à Mexico.

Revenus à Mexico pour les fêtes de la Semaine sainte, nous eûmes le bonheur d'y rencontrer M. l'amiral de Cuverville qui, revenant du Dahomey et se trouvant en mission sur les côtes américaines de l'Atlantique, était monté de Vera-Cruz à la capitale. Pendant le séjour de l'illustre marin à Mexico, il nous fut donné de le voir assister, chaque jour, à la sainte Messe que nous célébrions au Cercle catholique.

Fier chrétien, ce fut à la légation et au dîner officiel qu'il me demanda, devant tous les invités, à quelle heure je disais la messe afin de pouvoir y venir tous les jours. Invité par nos compatriotes à une réunion au Cercle français, il ne consentit à s'y rendre qu'à la condition qu'il n'y aurait point de bal, ne voulant point que sa présence fût l'occasion d'une fête mondaine pendant la Semaine sainte.

Dans nos conversations, il me parla à plusieurs reprises du P. Dorgère, mon compatriote, que j'avais vu en 1881 à Porto-Novo, et me dit son estime et son attachement pour ce missionnaire dont il avait apprécié, au Dahomey, le courage et l'intelligence. Comme on le sait, ce fut l'amiral de Cuverville qui choisit le P. Dorgère, naguère enchaîné et traîné en captivité à Abomey, à la cour de Behanzin, pour porter à ce dernier les décisions du gouvernement français, au sujet de la ville de Cotonou qui fut acquise à la France. Behanzin dut accueillir avec honneur, comme envoyé de la France, celui que quelque temps auparavant il avait traité en ennemi et en esclave. Mais l'heure de Dieu avait sonné. L'orgueil du barbare ne sut pas fléchir

devant la raison et son propre intérêt, et bientôt le règne de la civilisation chrétienne s'étendait sur le Dahomey à l'ombre du drapeau



L'AMIRAL DE CUVERVILLE (CHEF D'ÉTAT-MAJOR GÉNÉRAL DE LA MARINE)

français. On offrit la croix de la Légion d'honneur au P. Dorgère en témoignage des services rendus à la patrie dans ces mémorables événements.

*
* *

Querétaro.

Après les fêtes de Pâques, nous nous remîmes à l'œuvre, tantôt réunis, tantôt séparés, dans les villes du Michoacan, et dans le diocèse de Querétaro.

La lettre que nous écrivîmes de cette dernière ville à M. le Directeur du journal *El Tiempo* montre le bon accueil que nous y reçûmes.

A M. le directeur du Tiempo *à Mexico.*

Querétaro, 20 avril 1891.

« Monsieur le Directeur,

« Nous avons le plaisir de vous annoncer que nous avons été parfaitement accueillis dans cette religieuse ville de Querétaro. M. le chanoine Jean Gonzalez, président du Comité diocésain de l'Œuvre de la Propagation de la Foi, accompagné de M. le chanoine D. François Figueroa et de M. Joseph-Maria Gonzalez, curé du Sagrario, tous deux membres de ce même Comité, vint nous recevoir à la station et nous souhaiter la bienvenue. Ils nous ont conduits au Lycée catholique où nous avons reçu une hospitalité fraternelle et sympathique.

« Sa Grandeur le saint Evêque de ce diocèse nous a accueillis avec une grande bienveillance et a daigné publier immédiatement une lettre en faveur de la grande Œuvre dont nous sommes les humbles représentants dans ce beau pays qui se nomme le Mexique.

« Notre divin Sauveur voulant montrer combien lui plaisait l'action touchante de Marie-Madeleine connue de tous, disait à ses disciples : « Dans toutes les parties du monde où sera prêché l'Evangile, on con-« naîtra ce qu'elle a fait pour moi. »

« Nous aussi, nous pouvons dire que l'esprit catholique, généreux et hospitalier des Mexicains sera connu du monde entier par les lettres que nous écrivons souvent et qui sont publiées dans l'intéressante revue appelée : *Les Annales de la Propagation de la Foi,* imprimée en quatorze idiomes. »

*
* *

Le 22 mai, je me rendis à Léon et de cette ville j'écrivis de nouveau à M. le Directeur du *Tiempo*.



LE PÈRE DORGÈRE

« Vendredi dernier, à trois heures de l'après-midi, mes confrères et moi avons dit adieu à la catholique cité de Querétaro et à ses sympathiques habitants. Nous nous sommes séparés de ce peuple religieux avec le cœur plein de consolation et d'édification pour les beaux exemples de vertu, de charité et de désintéressement dont nous avons été les heureux témoins.

« En vérité Querétaro est une ville qui se distingue par son instruction religieuse et son inépuisable charité quand il s'agit de procurer la plus grande gloire de Dieu et le salut des âmes. Ses habitants, qui brillent par la noblesse de leurs sentiments et la rectitude de leurs généreuses aspirations, ont compris et aimé la grande œuvre d'humanité, de civilisation et de foi, et se sont empressés de s'inscrire sous l'étendard de la sublime et divine croisade qui a pour but unique de donner la vraie liberté à nos frères qui gémissent encore dans la servitude du paganisme et du démon.

« A notre arrivée à Querétaro, nous y avons trouvé notre chère Œuvre comptant à peine deux mille associés et nous avons augmenté ce nombre de plus de quatre mille. Béni et glorifié soit Dieu ! Que le divin Maître daigne, en récompense, verser ses plus abondantes faveurs sur l'Église de Querétaro, son illustre et magnanime évêque, son intelligent et zélé clergé, et sur ses fidèles charitables, au cœur noble et généreux. Qu'Il daigne conserver la Foi à ceux qui, avec tant d'abnégation, savent la propager parmi leurs frères infidèles et qu'un jour Il les reçoive tous dans le sein de sa gloire pour toute l'éternité.

« A la station, où nous accompagnèrent MM. les membres du Comité, ainsi que plusieurs personnes des principales familles de la ville, nous échangeâmes nos dernières expressions de sympathie et les dernières effusions de nos cœurs.

« Pauvres missionnaires habitués à une vie de séparations, nous nous laissâmes emporter par la rapide locomotive, conservant, dans le silence de nos cœurs émus, l'inoubliable souvenir des beaux jours passés à Querétaro.

« A Irapuato, mes compagnons, les PP. Louis Boutry et Devoucoux, me quittèrent pour aller à la Piedad, dans l'Etat de Michoacan, et je continuai seul mon voyage jusqu'à la ville épiscopale de Léon où j'arrivai à huit heures du soir.

« A Silao, le digne chanoine D. Pedro Gaona, Président de l'Œuvre de la Propagation dans le diocèse de Léon, était venu à ma rencontre. Ce fut une grande consolation pour moi qui allais un peu vers l'in-

connu, et un indice que je serais bien reçu et ma mission bien acceptée. En effet, en arrivant à Léon, je fus accueilli avec la plus exquise amabilité par le chanoine D. André Segura, recteur du séminaire conciliaire, où je reçus l'hospitalité la plus cordiale.

« Le jour suivant, dans la matinée, ma première visite fut pour Sa Grandeur Mgr D. Thomas Baron y Morales, qui m'attendait avec la bonté sur le visage et le sourire sur les lèvres, m'entourant des plus délicates attentions. Il m'investit de tous les pouvoirs nécessaires et utiles pour mener à bonne fin ma délicate mission. J'augure les meilleurs résultats pour notre chère Œuvre, et je ne doute pas que les catholiques habitants du beau diocèse de Léon ne répondent à l'appel des délégués du Vicaire de Jésus-Christ avec le même enthousiasme que leurs frères des autres diocèses, parce que de toutes parts règnent au Mexique la même foi, la même piété, la même générosité. Qu'elle soit toujours heureuse, cette noble nation ! »

∴

De Léon, je me dirigeai vers Guanajuato, capitale de l'Etat du même nom. La charité mexicaine y fut aussi généreuse que dans les autres villes déjà visitées.

Dans une lettre que j'écrivis, à cette époque, à MM. les Directeurs de l'Œuvre de la Propagation de la Foi, je racontai nos courses et nos travaux dans les diocèses de Querétaro et de Léon.

Me voici de retour à la capitale, après quatre mois d'absence passés dans l'intérieur du Mexique ; dans quelques jours, je repartirai pour l'Etat de San-Luis-Potosi.

En quittant Mexico au commencement d'avril, mes confrères et moi, nous nous dirigeâmes sur Querétaro, capitale de l'Etat du même nom. C'est une ville épiscopale, de quarante mille habitants, à deux cent quarante-six kilomètres N.-O. de la capitale de la République et à mille neuf cent quarante mètres au-dessus du niveau de la mer ; ses rues sont propres et suffisamment larges. Les principales églises sont : la Cathédrale, la petite Basilique de Notre-Dame de Guadalupe, Sainte-Claire, Saint-Augustin et Sainte-Thérèse. Ses nombreuses places publiques, qui sont autant de jardins aux mille plantes et arbres exotiques, charment par leur verdure et leur parfum. Parmi les promenades attrayantes que cette ville offre à ses habitants, la plus belle sans contredit est celle de la Cañada, de deux lieues d'étendue, sur le parcours de laquelle on rencontre trois magnifiques

fabriques de tissus, de coton et de laine ; elle se termine par des bains splendides d'eaux thermales.

Querétaro est surtout une ville essentiellement catholique ; elle se distingue par ses sentiments de piété, de charité et de générosité.

Les protestants, qui ont essayé de s'y installer, ont perdu leur temps et leur argent ; ils y auraient même perdu la vie, sans l'esprit de tolérance et de modération qui anime tout bon catholique. Mais, en vérité, qu'allaient faire les protestants au milieu de cette excellente population ? Pourquoi allaient-ils froisser, par leurs fausses doctrines, un peuple foncièrement religieux et d'une foi inébranlable ? En effet, la nation mexicaine est avant tout catholique, et jamais elle ne se laissera conquérir ni dominer par l'erreur !

Nous avons déjà eu la consolation de vous faire connaître l'accueil sympathique et cordial qui nous a été fait à Querétaro, et votre journal *Les Missions Catholiques,* toujours prêt à nous faire plaisir et à nous rendre service, s'est plu à en relater les détails. Vous savez donc que notre chère Œuvre, déjà connue, a été acceptée et organisée avec un enthousiasme religieux. Riches, pauvres, femmes, hommes et enfants, tous ont voulu s'inscrire dans la glorieuse croisade de la Propagation de la Foi. Ainsi nous avons le bonheur de recueillir les fruits de la précieuse semence jetée dans le cœur des fidèles par le deuxième évêque de cette ville, Mgr D. Ramon Camacho, et entretenue si pieusement par son zélé successeur, qui est en même temps son digne frère, Mgr Raphaël Camacho. Oh ! nous n'oublierons jamais son accueil sympathique et nous nous rappellerons toujours avec gratitude les profondes et saintes paroles que Sa Grandeur nous a adressées à diverses reprises :

« Oh ! oui, nous répétait ce prélat, l'Œuvre de la Propagation de la Foi est bien l'Œuvre des Œuvres, comme le dit le Vicaire de Jésus-Christ. C'est sur cette Œuvre divine et sublime que nous devons construire toutes nos autres œuvres et associations ; elle est la base de l'édifice que tout chrétien doit élever en l'honneur de Dieu. En nous associant à cette magnanime entreprise qui est la continuation de celle du Christ, nous prouverons sincèrement et pratiquement notre amour à Dieu, qui, en retour, nous conservera le bienfait de la Foi et nous accordera la grâce des grâces, une sainte mort... »

Aussi Mgr Camacho, qui, en 1889, avait déjà, dans une Lettre pastorale, daigné recommander l'Œuvre de la Propagation de la Foi, s'empressa-t-il d'adresser un nouvel appel à tous les fidèles, les encourageant à s'inscrire dans cette noble association ? L'excellent

peuple de Querétaro, prêtres et fidèles sans exception, ont répondu avec empressement au bien-aimé pasteur. En moins de quatre semaines, nous avions déjà plus de quatre mille associés et un bon nombre de bienfaiteurs insignes parmi les principales familles de la pieuse cité. Tous ont rivalisé de zèle, d'abnégation et de sacrifices en faveur des pauvres infidèles, et là, comme ailleurs, nous avons été témoins d'actes héroïques de charité.

Pendant notre séjour à Querétaro, nous avons reçu la plus cordiale hospitalité au lycée catholique, dont le supérieur est le zélé et intelligent chanoine D. Juan Gonzalez, qui est aussi le digne président du Comité de l'Œuvre de la Propagation de la Foi. Il me serait difficile de vous relater les attentions délicates qui nous ont été prodiguées par ce saint prêtre. Non seulement il a facilité notre mission : mais il allait au-devant de nos désirs, et, pour nous faire plaisir, il n'a rien épargné. Les professeurs du collège imitaient leur supérieur et nous comblaient des mêmes attentions. Toute la population semblait être d'accord pour nous entourer de la plus vive sympathie. Aussi, nous le répétons, jamais nous n'oublierons les habitants de Querétaro, et, tous les jours, nous prierons Dieu de les bénir de plus en plus.

∴

Je ne puis quitter Querétaro sans vous dire un mot du *Cerro de la Campanas,* où se consomma le terrible drame qui mit fin à l'empire du Mexique. En effet, c'est là que fut fusillé le pauvre Maximilien d'Autriche avec ses deux fidèles généraux, Miramon et Mejia, le 19 juin 1866. Tous les trois, la face tournée vers la ville, moururent comme des braves et en bons chrétiens, s'étant préalablement confessés et ayant reçu dans leurs cœurs le Dieu des forts. Maximilien. en voyant l'escorte des soldats qui devaient le fusiller, eut le courage et la grandeur d'âme de leur faire remettre à chacun une once d'or (100 francs), les priant de ne pas le blesser à la figure, mais de le viser en pleine poitrine.

En considérant les trois colonnes qui ont été élevées sur l'emplacement même où ils sont tombés, et en contemplant de ce *cerro* à jamais célèbre le panorama enchanteur, bien des réflexions se présentaient à mon esprit : l'intervention française, nos milliers de soldats sacrifiés pour une cause qui ne devait pas subsister, l'impératrice Charlotte, le maréchal Bazaine, les destinées des empires. Je

pensais aussi à la responsabilité de ceux qui gouvernent, et qui, aveuglés, sacrifient trop souvent à leurs projets toujours courts par quelque endroit, comme dit Bossuet, la vie des hommes qui leur sont prêtés, les laissant mourir sans aucune gloire pour Dieu et pour la patrie !

∴

Le Père Boutry et moi, nous allâmes passer une semaine à San-Juan del Rio, ville de huit à dix mille habitants, à une heure de chemin de fer de Querétaro. Grâce au zèle du curé de cette belle paroisse, et aussi à l'esprit de foi de la population, nous pûmes facilement organiser notre Œuvre avec deux mille associés, et nous eûmes aussi la consolation de recevoir des marques de sympathie des principales familles de cette ville.

Nous revînmes à Querétaro, bénissant la Providence qui avait daigné nous accorder un résultat au-dessus de nos espérances ! Nous achevâmes notre travail, et le 22 mai, mes deux confrères et moi, nous dîmes adieu, le cœur plein de reconnaissance, à cette catholique cité.

∴

De l'Etat de Querétaro nous passâmes à celui de Guanajuato. A la station Irapuato, nous nous séparâmes, mes confrères et moi, eux pour suivre leur nouvel itinéraire en commençant par la paroisse de la Piedad (Etat de Michoacan), moi, pour me diriger sur Léon.

∴

Léon de las Aldamas.

Léon de las Aldamas est une ville de soixante mille habitants, à cinquante-cinq kilomètres ouest de Guanajuato. L'Œuvre de la Propagation de la Foi existe à Léon depuis le mois de septembre 1889, époque à laquelle elle fut canoniquement organisée et, par ordre de Sa Grandeur Mgr l'Evêque, placée sous la direction de Dom Pedro Gaona. Ce pieux chanoine, connaissant mon arrivée, vint à ma rencontre jusqu'à la station de Silao, ville à une heure de chemin de fer de Léon. Cette agréable surprise me dédommagea de la tristesse que

m'avait occasionnée la séparation de mes confrères, et m'inspira courage et confiance en me faisant supposer que notre chère Œuvre serait bien acceptée. Je ne me trompais pas. Je reçus l'hospitalité au séminaire, où je fus accueilli à bras ouverts par l'aimable supérieur, le chanoine prébendé D. Andrès Segura. Je fus immédiatement mis à l'aise par la bonté du supérieur. Dans ma cellule, je me reposai des fatigues et des émotions de la journée.

Le lendemain matin, à sept heures, j'allai présenter mes hommages à Mgr D. Thomas Baron y Morales, évêque de Léon. Sa Grandeur me reçut le sourire sur les lèvres, avec une exquise amabilité. Ce saint prélat me reconnut tout de suite, car à Mexico, en 1889, j'avais déjà eu l'honneur d'être favorisé par lui d'une audience à l'occasion des noces d'or de Mgr Labastida. Aussi, je n'eus besoin de donner aucune explication sur l'Œuvre, l'intelligent évêque était au courant de tout, et il s'empressa de m'accorder tous les pouvoirs et facultés nécessaires pour remplir dignement ma mission, ajoutant que, de son côté, il ferait son possible pour m'aider à réussir. Il tint sa promesse. En effet, quelques jours après, outre une lettre particulière de recommandation qu'il me donna, Mgr Baron faisait adresser un Mandement à tous ses diocésains, leur recommandant de la manière la plus chaleureuse l'Œuvre de la Propagation de la Foi. Je n'ai donc à exprimer à Sa Grandeur que des remerciements, qui, hélas ! sont bien humbles en face du service immense rendu à notre Œuvre.

Travaillant sous la puissante protection de Monseigneur, je ne pouvais pas ne pas réussir. Aussi notre appel fut-il reçu avec enthousiasme, et pendant les quatre semaines de mon séjour à Léon, toutes mes matinées furent employées à prendre les noms des nouveaux associés et à former les dizaines. Plus de trois mille personnes vinrent se faire inscrire.

Mes soirées se passaient à faire des visites aux familles les plus aisées, auxquelles j'ai l'habitude de demander un secours extraordinaire. Dans ce genre de travail, le résultat fut bien supérieur à celui que l'on pouvait espérer ; car, je dois le dire à l'honneur des habitants de Léon, la population est essentiellement charitable, quoique pauvre, surtout depuis la terrible inondation qui eut lieu les 18 et 19 juin 1888. En quelques heures, presque la moitié de la ville fut détruite et 5 ou 600 habitants périrent noyés ou engloutis sous les décombres des maisons qui s'effondraient. Depuis ce grand malheur, Léon a végété, sa population a diminué, et elle n'a pu se relever com-

plètement de ses ruines. Mais, devant cette catastrophe, sa foi n'a pas chancelé, Léon a conservé sa piété, sa charité et sa générosité, et elle a su prouver à Dieu son amour et son dévouement, en donnant avec joie pour la Propagation de la Foi. Ah! Dieu saura bien récompenser un jour ces bons chrétiens, et Notre-Dame de la Luz, la Patronne miraculeuse de leur ville, leur conservera le bienfait de la foi en retour de leur désir de la propager au milieu des peuples infidèles.

A Léon, comme à Querétaro, le haut clergé m'a puissamment aidé dans la tâche difficile que j'avais à remplir; le *Pueblo Catolico*, journal hebdomadaire, supérieurement rédigé par M. le chanoine Velasquez, se mit à ma disposition et me facilita le travail. Enfin, je formai un Comité composé d'ecclésiastiques et de séculiers, qui fut canoniquement installé par Mgr l'Evêque.

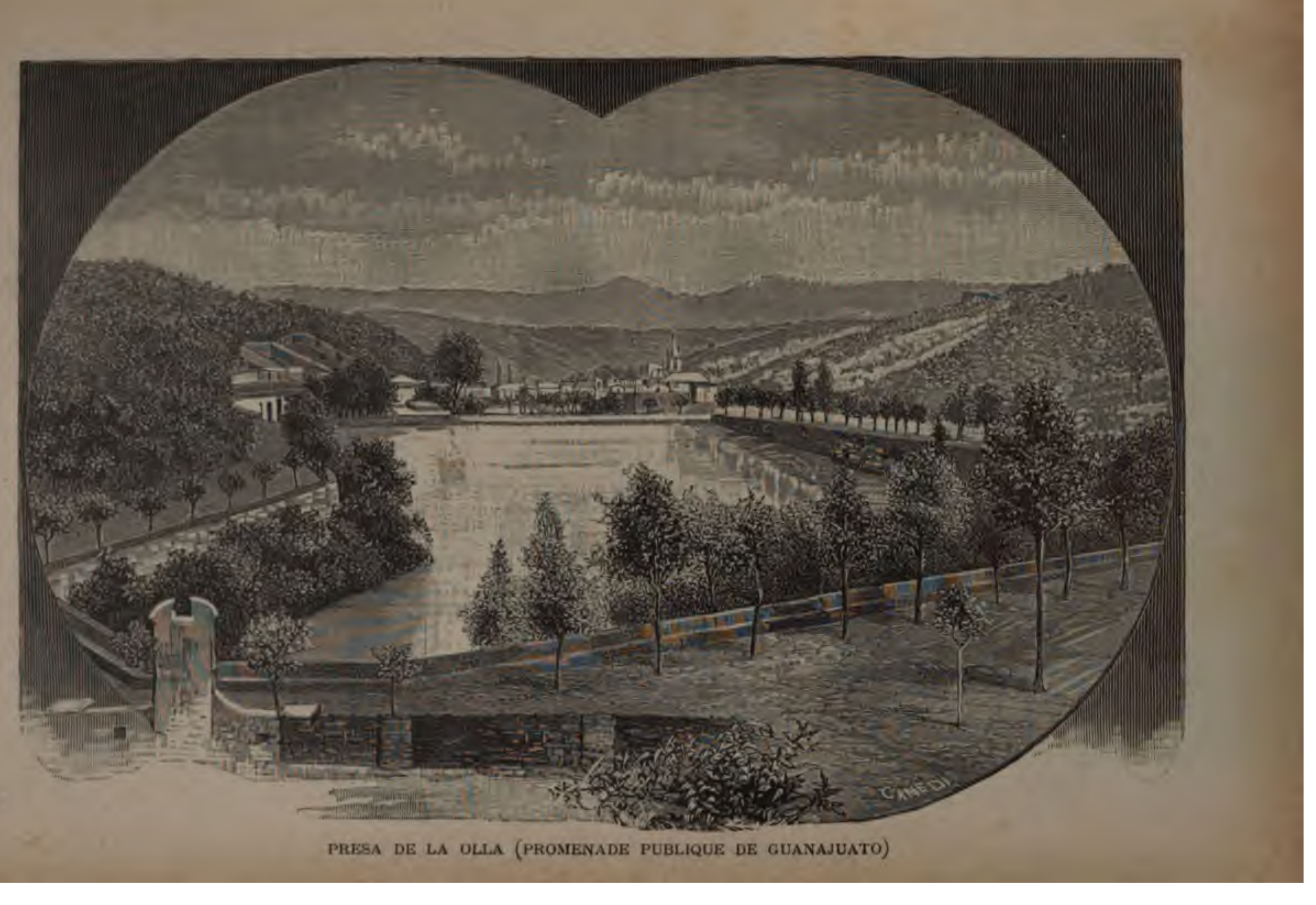
Dans cette première réunion, Sa Grandeur, inspirée par son amour pour le salut des âmes, adressa quelques paroles d'édification aux membres du Comité, leur enseignant leurs obligations par rapport à l'Œuvre, qui, grâce à leur zèle, ira toujours en augmentant, et sera assurément une source de bénédictions pour la nation mexicaine, pour son diocèse et pour eux-mêmes.

∴

Guanajuato.

De Léon, je me dirigeai sur Guanajuato, capitale de l'Etat, à 406 kilomètres de Mexico et à 1.834 mètres au-dessus du niveau de la mer. C'est une ville de 73.000 habitants, y compris les travailleurs des mines. Elle est située dans une profonde et étroite vallée, entourée de montagnes qui contiennent les mines d'argent les plus riches du monde. Sa position pittoresque lui donne un aspect vraiment extraordinaire et original; la plupart des rues sont étroites et irrégulières et ne permettent pas la circulation des voitures.

A force de travaux gigantesques et coûteux, on est arrivé, en certains endroits, à abaisser le niveau de la partie supérieure des collines et à élever la partie basse; on a détruit une quantité de maisons qui rétrécissaient les rues, on a construit sur les cours d'eau qui serpentent à travers la ville, de nombreux ponts aux dimensions énormes.



PRESA DE LA OLLA (PROMENADE PUBLIQUE DE GUANAJUATO)

Il y a un bon nombre d'édifices grandioses, de temples magnifiques, des promenades, des jardins délicieux, qui ont été souvent comparés, à cause de leur singulière situation, aux jardins suspendus de Sémiramis à Babylone. La plupart des maisons du centre de la ville sont de deux et trois étages, et leur belle apparence les ferait volontiers appeler des palais.

La vue du touriste est vraiment satisfaite en contemplant, d'une des nombreuses collines qui l'entourent, le panorama de la ville. Cette masse d'édifices, magnifiques au centre de la cité, humbles aux alentours, placés les uns sur les autres, sans ordre et sans harmonie, les coupoles et les tours des églises qui dominent l'ensemble et qui se détachent sur les vertes montagnes, avec leur forme capricieuse et pittoresque, enfin les mines elles-mêmes, chacune avec sa splendide chapelle, tout cela forme un ensemble difficile à décrire.

Parmi ses promenades, citons la Presa de la Olla et le jardin de la Union au centre de la ville. C'est à la Presa de la Olla que les principales familles de Guanajuato vont passer les saisons de la chaleur et des pluies, dans les luxueuses et charmantes villas construites de chaque côté de la chaussée et de la place. Tout le long de la Presa, deux superbes rangées de frênes et d'eucalyptus aboutissent à la magnifique place construite sur divers cours d'eau et plantée d'arbres au feuillage verdoyant, et enfin au jardin public aux milles fleurs tropicales qui embaument l'air de leurs parfums. C'est un véritable Paradis terrestre! Quelle exubérance de végétation! Un service de tramways relie la ville à cette délicieuse promenade. Un grand bassin réunit les eaux descendant de la montagne. Le 30 juin de chaque année, on ouvre les portes de la digue qui retient ces eaux. Elles se rendent à la ville par des canaux, et chaque maison fait sa provision d'eau pour toute l'année.

Les mines ont fait de l'Etat de Guanajuato, peut-être le plus riche de toute la République. Sa population est en grande partie adonnée à ce genre de travail; malheureusement, depuis deux ans, les mines ne donnent presque plus rien, aussi un malaise général commence-t-il à se manifester. Les riches propriétaires n'amassent plus les trésors d'autrefois. Les mines seraient-elles épuisées? Je fais des vœux pour que l'état présent des choses change, et que Guanajuato recouvre ses richesses des années passées!

Un ami a eu l'amabilité de me faire visiter une de ses mines où

CHAPELLE DE LA PRESA DE LA OLLA (PROMENADE PUBLIQUE DE GUANAJUATO)

trois cents hommes travaillent à extraire le minerai argentifère. Un petit char, placé sur les rails et traîné par un cheval, nous emmena au milieu de la mine; nous fîmes ainsi quinze cents mètres dans l'intérieur de la montagne. De la mine, la pierre où se trouve l'argent est transportée à la *hacienda de beneficio*. C'est là qu'après bien des transformations, on extrait l'argent et on le coule en barres.

Je vous l'avouerai, j'avais une certaine appréhension en me rendant à Guanajuato, mais, Dieu merci ! j'ai eu une agréable surprise, car l'Œuvre y a été parfaitement comprise et accueillie; grâce à l'intelligence supérieure, à l'éducation soignée et à la noblesse de cœur qui distinguent les habitants, elle a obtenu un résultat que j'étais loin de prévoir !

Pendant les quatre semaines que je passai dans cette capitale, j'ai reçu l'hospitalité d'un jeune prêtre qui dirige un collège catholique. Le curé de la paroisse, ses vicaires, les religieux, tous m'ont reçu comme un frère et m'ont facilité mon travail. Les fidèles se sont empressés de venir s'inscrire dans cette sympathique association, et à mon départ, il y avait plus de trois cents dizaines d'associés, sans compter un bon nombre de dizaines personnelles. Un Comité de dames zélatrices, choisies parmi les familles les plus distinguées de la ville, s'occupe avec ardeur de recueillir les aumônes et d'augmenter encore, s'il est possible, le nombre des associés. Un autre Comité d'hommes, sous la présidence du zélé curé, a été organisé, et je suis convaincu que notre chère Œuvre ne fera que progresser.

⁂

Pendant que je travaillais seul à Léon et à Guanajuato, mes deux confrères ne restaient pas oisifs. Ils ont pu visiter une quantité de petites villes de l'Etat de Guanajuato, où partout ils ont reçu le meilleur accueil. Dans toutes ces populations à la foi ardente ils ont facilement organisé l'Œuvre, et partout ils ont obtenu un résultat très satisfaisant. Dans certaines localités, ils sont arrivés à former plus de quatre cents dizaines d'associés. Priez et faites prier, pour que tous nos associés persévèrent jusqu'à la mort dans leurs saintes résolutions !

Par ce récit, vous avez une idée du travail de vos délégués pendant les quatre mois qui viennent de s'écouler. Et nous devons tous remercier le divin Maître qui a daigné bénir et récompenser nos efforts.

Je pars pour le diocèse de San-Luis-Potosi. Mgr Montes de Oca, l'illustre évêque de cette ville, que j'eus l'honneur de voir à Baltimore,



HACIENDA DE BENEFICIO DE SAN JAVIER (GUANAJUATO)

nous recevra avec la plus aimable bienveillance, et veut même nous donner l'hospitalité dans son palais épiscopal. J'ai donc confiance que nous réussirons à San-Luis-Potosi; de là nous aurons bientôt

la consolation de vous envoyer de bonnes nouvelles *ad majorem Dei gloriam !*

A Guanajuato, le P. Boutry vint me rejoindre pour aller à San-Luis-Potosi.

Le savant Evêque de ce diocèse nous offrit l'hospitalité dans son palais et adressa à ses diocésains une lettre de présentation que nous transcrivons ici.

Nous, le Docteur et Maître D. Ignace Montes de Oca y Obregon, par la grâce de Dieu et du Saint-Siège apostolique, évêque de San-Luis-Potosi, prélat domestique de Sa Sainteté et assistant au Trône Pontifical,

A tous nos diocésains qui les présentes verront et entendront, salut et bénédiction.

Légitimement envoyés par le Conseil central de l'Institution appelée Œuvre de la Propagation de la Foi, établie à Lyon en France ; dûment autorisés par le cardinal-préfet de la Congrégation de la Propagande ; avec des recommandations des cardinaux Rampolla, secrétaire d'Etat de Sa Sainteté ; Simeoni, Préfet de la Propagande ; Lavigerie, archevêque de Carthage et primat d'Afrique ; Richard, archevêque de Paris, etc. ; de NN. SS. les Archevêques et Evêques de Mexico, Puebla, Querétaro, Léon, Vera-Cruz, Antequera, Michoacan, Yucatan et New-York et de beaucoup d'autres prélats ; des généraux des Dominicains, des Jésuites, des Paulistes, des Augustins et des Rédemptoristes ; les missionnaires apostoliques D. Ferdinand Terrien et D. Louis Boutry sont arrivés dans notre ville et reçoivent l'hospitalité dans notre palais épiscopal. Leur but est de recueillir des aumônes pour la propagation de la foi dans ces pays que secourt l'Institution ci-dessus mentionnée, et d'établir d'une manière permanente la quête destinée à cette fin si sainte. Nous les autorisons pour ces deux choses et nous ajoutons Notre recommandation à celles qu'ils possèdent en si grand nombre. Ils donneront de plus amples explications sur leur mission, soit en prêchant dans nos églises, soit en montrant les Lettres pastorales et les Edits que quelques-uns de nos vénérables Frères ont donnés en leur faveur.

Les Curés pourront donner publicité à ces Lettres, comme aussi aux règlements que les susdits missionnaires feront connaître de la manière qu'ils jugeront convenable, même en les lisant aux messes solennelles et en les affichant aux endroits ordinaires.

Donné en Notre Palais épiscopal de San-Luis-Potosi, le 25 août 1891.

IGNACE,
Evêque de San-Luis-Potosi.

Par mandement de S. S. I.
AUGUSTIN JIMENEZ,
Secrétaire.



HACIENDA DE SAN BLAS PRÈS DE TOLTÉPEC (ÉTAT DE TLAXCALA)

⁂

Le P. Boutry écrivit quelque temps après une nouvelle lettre pour faire connaître la suite de nos pérégrinations, et Mgr Morel la publia dans les *Missions catholiques,* ainsi que celle j'écrivis moi-même d'Orizaba au mois d'octobre à MM. les Directeurs des Conseils centraux.

⁂

Les plaines de Apam.

Nous venons de nous séparer momentanément, le P. Terrien et moi. Nous étions venus ensemble il y a quelques jours, à Puebla, premier et inoubliable théâtre de nos humbles travaux comme délégués de la Propagation de la Foi au Mexique; puis l'intérêt de l'Œuvre a dirigé les pas de mon cher confrère vers l'un de nos vénérés et dévoués Protecteurs, Mgr l'évêque de Vera-Cruz. Notre compagnon, le P. François Devoucoux, travaille bravement dans le diocèse de San-Luis-Potosi, et moi je vais revoir les haciendas des llanos (plaines) de Apam et celles de la vallée de Saint-Martin. La bonne Providence nous réunira bientôt tous les trois à Zamora, sur le versant de l'Océan Pacifique.

Dans l'hacienda ou ferme de Saint-Blas, j'ai de nouveau reçu, au sein de l'excellente famille Izquierdo, cette aimable hospitalité qui me rappelle le cher Béthanie où le Sauveur se reposait quelquefois de ses courses apostoliques. Heureux le voyageur auquel la bonté divine ménage, de temps en temps, sur la terre étrangère, avec l'édification d'une famille franchement chrétienne, les moyens de locomotion nécessaires pour remplir la mission confiée à son zèle et à sa bonne volonté.

Quand le calme succède à la tempête, le marin oublie vite ses fatigues passées et les laisse au fond du Léthé, pour reprendre vaillamment sa course périlleuse sur l'onde amère. De même, le délégué de la Propagation de la Foi continue plus généreusement ses pérégrinations, quand, au milieu des difficultés inhérentes à sa mission, des cœurs nobles et généreux, des voix autorisées lui montrent de la sympathie ou lui donnent des encouragements pour la grande Œuvre dont il est l'humble représentant.

Dans l'hacienda de Saint-Blas, non seulement on m'a comblé des attentions les plus délicates, mais encore on m'a facilité l'accès des

fermes voisines. Aujourd'hui, on me prêtera une calèche attelée de quatre mules à l'œil vif, au pied léger; demain, un véhicule à deux roues, appelé *Run about* aux États-Unis, me permettra de passer comme le vent sur des bourbiers parfois un peu traîtres. Ici, en effet, les routes laissent beaucoup à désirer et, si bien souvent elles ne brillent pas par leur absence, elles sont des plus primitives.

Il ne faudrait pas comparer les haciendas mexicaines aux fermes de notre France, dont le territoire, surtout en Normandie, est si morcelé. Dans certaines parties du Mexique, pays trois fois grand comme la France, il y a des haciendas qui ont plus de cinquante lieues d'étendue; ici elles n'ont pas la même importance.

La maison du maître, avec ses dépendances, est entourée d'une quantité de chaumières, habitées par trois cents, quatre cents, parfois par plus de mille individus employés à l'exploitation de la ferme. Généralement, les propriétaires ont une chapelle, souvent très coquette, et tiennent à faciliter à leurs vassaux tous les secours de la Religion. J'en connais qui aiment à présider tous les soirs la récitation du Rosaire.

Comme il est touchant de voir, le matin et le soir, les *peones* (domestiques) jeter à tous les échos d'alentour quelques-uns de ces chants si beaux et si pieux que l'Eglise fait monter de notre cœur à nos lèvres en attendant que, pauvres exilés, nous unissions nos voix à celles des Bienheureux dans la céleste Patrie!

Pour bien faire cet exercice, les *peones* se rangent sur une ligne, la tête découverte. On croirait assister à une revue de soldats.

On ne traite pas ces braves gens comme des machines, mais comme des êtres raisonnables. Aussi voient-ils dans leurs patrons des pères qu'ils respectent.

Je voudrais avoir le temps de me reposer, ne fût-ce qu'une semaine, dans une de ces haciendas, admirables par les mœurs patriarcales et la franchise de leurs hôtes. Mais le proverbe anglais: *time is money* ne doit-il pas être tout particulièrement la devise d'un délégué de la grande Œuvre, quand ses frères d'outre-mer poussent des cris de détresse en faveur de leurs missions nécessiteuses, quand il sait que partout les moissons s'annoncent magnifiques, mais que les ouvriers évangéliques font défaut pour les récolter. Oh! oui, *time is money!* Donc en avant! *Duc in altum,* prenons le large, puisque nous ne sommes que trois pour visiter un pays si vaste, puisque nous rencontrons des familles si bonnes et des populations si bien disposées à être apôtres par la prière et

l'aumône. Vraiment nous n'avons pas le temps d'être malades non plus que de nous soigner. Nous nous reposerons au ciel, s'il plaît à Dieu.

⁂

C'est dans les *llanos* de Apam que l'on fabrique le meilleur et le plus renommé *pulque* de la grande République mexicaine. Cette boisson, faite avec le maguey ou agave (appelé en mexicain *metl*), remplace le vin pour les habitants des hauts plateaux et des terres tempérées. C'est un liquide blanc comme le lait, vaporeux comme le vin et d'une odeur peu agréable. Breuvage hygiénique, nourrissant et diurétique, et on le recommande beaucoup aux personnes éprouvées cruellement parfois par les maux d'estomac.

Dans certaines haciendas, il y a des plantations de magueys qui peuvent atteindre le chiffre de quatre ou cinq cent mille pieds. C'est, en dehors des immenses champs de blé, de maïs, d'orge, de haricots, de fèves, etc., une véritable fortune pour l'*amo* (propriétaire). Un pied de maguey rapporte un bénéfice de cinq francs environ au bout de huit ou dix ans. Il va sans dire qu'on lui retire la vie en le privant de sa sève, mais il ne meurt pas complètement, car il laisse toujours plusieurs rejetons qui seront, comme lui, utiles à l'humanité. De plus, réduit en cendres, il fournit un très bon engrais et l'on en tire parti comme combustible. Je pourrais ajouter : Qui sait les autres services qu'il rendra encore à l'industrie et au commerce ? La nature, pour l'ordinaire, ne nous révèle que lentement ses secrets.

⁂

Orizaba.

Le 10 octobre dernier, nous arrivions à Orizaba, ville importante de l'Etat de Vera-Cruz, pour y établir l'Œuvre de la Propagation de la Foi, agréable à Dieu, utile et bienfaisante à l'humanité tout entière. Les encouragements du vénérable évêque du diocèse nous avaient laissé espérer une véritable réussite dans cette ville, si bien dénommée, selon son étymologie, *la joie sur l'eau.*

Il est certain que les trois semaines passées au milieu de cette population aux mœurs simples, à l'esprit élevé, au cœur généreux, ont été pleines de consolations et d'encouragement.

Jamais nous n'oublierons la sympathie dont notre haute mission



VUE D'UNE PARTIE DE LA FABRIQUE DE COCOLAPAM, PRÈS ORIZABA

a été l'objet. Trois mille personnes (environ le dixième de la population) se sont enrôlées vaillamment dans cette armée pacifique et internationale, dont le but est d'amener les nations infidèles aux pieds de Jésus-Christ.

Dans la belle langue de Cervantès, nous avons fait un appel à des frères qui ont profité des bénéfices de la Rédemption et comprennent l'obligation, pour tout catholique, de procurer au prochain malheureux une juste part de notre brillante civilisation chrétienne : vraiment, nous avons été témoins de faits de générosité comparables à ceux que nous relatent les Actes des Apôtres.

La ville d'Orizaba est située à l'entrée des Terres Chaudes et, comme telle, elle jouit de tous les avantages de l'exubérante végétation des Tropiques. Son horizon est très original. Figurez-vous de belles montagnes placées d'une manière extrêmement capricieuse par la bonne Providence. *Mirabilis in altis Dominus.* Elles sont couvertes de magnifiques forêts dont la parure vert sombre repose doucement la vue et fournira longtemps du bois et du combustible à l'industrie et au commerce. Comme ces montagnes étagées les unes sur les autres rappellent éloquemment ces passages inspirés du prophète royal : *Montes exultaverunt ut arietes et colles sicut agni ovium !*

Quel spectacle que celui offert par cette riche nature à notre admiration ! On se reporte au temps où « la terre se mettait en mouvement à la vue de Dieu ».

Derrière les montagnes, le pic d'Orizaba, ancien volcan, d'après un ingénieur, le plus haut du Mexique, repose sa tête blanche dans l'azur du ciel.

Une fois notre travail fini, nous avons donné, dans *El Siglo que acaba*, une lettre de *despedida*, pour remercier son aimable Directeur du bienveillant concours qu'il a prêté à notre mission, et, par son intermédiaire, rendre grâces à nos bienfaiteurs d'Orizaba. Un ami nous a fourni des montures pour nous rendre à Zongolica, intéressante population à une dizaine de lieues dans les montagnes de la Sierra-Madre, où un riche Indien nous attendait pour me remettre la généreuse offrande de 2.000 piastres.

. ˙ .

Nous voyez-vous chevauchant à travers un pays très accidenté ? Autrefois on nous enseignait que la ligne droite est le plus court che-

min d'un point à un autre. Malheureusement, il nous est impossible, à l'heure qu'il est, de faire l'application de cet axiome géométrique. Aussi tournons-nous humblement les montagnes, terrible *obex,* par des sentiers ardus, boueux, malaisés. Nos montures semblent se jouer des dangers et nous font passer assez heureusement sur le bord de nombreux précipices. Nous ne sommes pas de parfaits *ginetes;* cependant nos compagnons de route, cavaliers depuis leur plus jeune âge, nous félicitent de notre aisance et de notre allure décidée sur des mules qui valent bien le fameux Bucéphale de l'antiquité.

Nous arrivons dans un village dont nous connaissons le pasteur. Le brave curé, admirateur de la grande mission confiée à ses amis, fait jeter à tous les échos d'alentour les joyeuses volées de ses petites cloches, tandis qu'une fanfare d'Indiens vêtus comme au temps du pauvre d'Assise, nous joue avec entrain l'hymne national du Mexique. Nous remercions ces braves gens de leur bonne volonté, et en avant ! Nous reprenons notre course aérienne vers les cimes verdoyantes de la sierra.

M. le curé de Tequila, averti de notre passage, nous a préparé une utile réfection.

L'amitié est fondée sur l'unité de croyances et d'affections, et nous voilà reçus avec beaucoup de cordialité par un frère. Nous sommes admirablement sous son toit hospitalier ; nous pourrions chanter l'*ecce quam bonum* ou bien désirer planter notre tente, ne fût-ce que pour une semaine, à Tequila ; mais non ! nous ne pouvons nous arrêter aux fleurs du chemin et oublier le but de notre voyage.

Nous voilà de nouveau à cheval sur des mules. Mais comme la route n'est pas très bonne, nous avons besoin de nous protéger les jambes avec des *chibarras,* sorte de guêtres en peau d'ours ou de tout autre animal. Pour les fabriquer, on n'a pas suivi la mode en usage parmi les dandys qui vont caracoler tous les jours sur la promenade des Champs-Elysées. Peu nous importe. Il n'y a pas de mode pour le missionnaire qui doit se faire tout à tous et savoir mettre en pratique le proverbe : « A la guerre comme à la guerre ! »

Après de nombreux détours, nous découvrons là-haut des cavaliers en observation. Ils sont une vingtaine, mais non pour nous demander la bourse ou la vie. Leur bourse sera à notre disposition, et quelques-uns d'entre eux voudront se servir de notre ministère pour arriver à la vie éternelle.

M. le curé de Zongolica, accompagné des principaux *vecinos,* habitants du bourg, vient nous souhaiter la bienvenue.

Nous nous faisons les saluts d'usage, et nous nous avançons émus et contents au milieu de cette escorte d'honneur.

Au loin, sur la terre étrangère, à trois mille lieues de son pays, il est doux de se trouver au milieu de personnes qui rappellent pour quelques jours, à l'exilé volontaire pour Jésus-Christ, les joies de la famille et les douceurs de la patrie !

Une surprise nous était réservée. A un tournant de la montagne, à une lieue de la ville, une fanfare de jeunes gens, à l'œil vif, à l'entrain admirable, veut accompagner, aux sons joyeux de ses instruments, notre entrée dans la bourgade. Les enfants de l'école catholique, l'espoir de l'avenir, sont là également, portant chacun une oriflamme aux couleurs nationales. Çà et là, de braves gens nous jettent des fleurs et viennent grossir les rangs de cette manifestation. Les habitants, sur le pas de leurs portes, indiquent par leurs francs saluts leur bonheur de nous voir, tandis que d'autres s'agenouillent et implorent une bénédiction des derniers apôtres de Jésus-Christ. C'est bien touchant ! c'est la foi robuste des anciens jours.

Nous sommes fatigués ; mais comme la fatigue est douce quand on l'a acceptée bravement pour l'amour de Dieu et du prochain !

Nous avons passé quelques jours à Zongolica, en particulier la fête de la Toussaint et la Commémoraison des fidèles trépassés.

Laissez-nous vous dire quelque chose de certaines pratiques des Indiens pour honorer la mémoire des Morts.

Préalablement, on a eu soin d'acheter, pour le 2 novembre, des pains de différentes dimensions, des liqueurs, des cierges...

Le jour de la Toussaint, au milieu d'un appartement (le plus souvent il n'y a qu'une pièce dans la case), on dispose un petit autel. Une statue ou une image de saint en occupe le centre ; des cierges l'accompagnent avec plus ou moins de symétrie ; le sol bien balayé est semé de fleurs jaunes appelées « fleurs des morts ». On espère que les défunts suivront cette voie fleurie pour se rendre au frugal banquet improvisé à leur intention. Ces fleurs, bien différentes de l'immortelle jaune ou violette, s'appellent en mexicain *sempoalxochite* et ne doivent pas être connues en Europe.

Les préparatifs terminés, toute la famille s'agenouille avec recueillement, récite des prières et invite les morts à venir prendre la substance des mets qui leur sont offerts. On peut supposer qu'ils viennent en temps opportun prendre leur part du festin. Les restes des offrandes sont le lendemain absorbés par la famille avec accompagnement de libations plus ou moins copieuses. On fera réciter

quelques *Libera me* par les ministres du Seigneur, et les morts devront être flattés de la cérémonie pagano-chrétienne faite pour honorer leur mémoire.

Croiriez-vous qu'à l'occasion de la fête des Morts, on a offert à l'un de nos amis une tête de mort en sucre avec les yeux, le nez et la bouche faits en papier doré. Dans certaines localités on fait manger des cercueils en sucre aux enfants.

Le clergé travaillera peut-être encore longtemps avant de détruire ces restes de paganisme.

Si nous avions eu le temps, nous aurions aimé à visiter quelques villages d'Indiens, mais entre différents motifs puissants qui nous en ont détournés, nous aurions, paraît-il, perdu notre temps, parce que ces naturels ne sont pas *gente de razon* (gens de raison). Cette expression originale veut dire qu'ils ne parlent pas espagnol.

*
* *

Nous avons pris, pour entrer à Orizaba, le chemin des écoliers, c'est-à-dire le plus long, parce que nous devions visiter une ferme appartenant à l'un de nos principaux bienfaiteurs, M. Pablo Rodrigues. Cette hacienda ou ferme s'appelle Tlanepaquila (vallée gaie).

Des habitants de Zongolica ont voulu nous accompagner tout ou partie de la route. Au cours de la conversation, nous avons appris que, dans les plantations de cannes à sucre de l'Etat de Vera-Cruz, on laissait volontiers la liberté à une espèce de serpent appelé en mexicain *clit-coatl* (serpent noir). Il paraîtrait que ce reptile est inoffensif, qu'il se nourrit de rats et purge les plantations de cet animal nuisible. Ce clit-coatl atteint parfois une longueur de quatre ou cinq mètres.

Nous arrivons à Tlanepaquíla où nous sommes reçus avec la plus grande cordialité par M. Pablo Rodrigues. Nous avons pris un jour de repos sous son toit hospitalier. Ce cher bienfaiteur nous a invités à donner aux *peones* (travailleurs) quelques explications sur la belle Œuvre dont nous sommes les humbles délégués en Amérique. En voyant ces bons Indiens nu-pieds, portant un costume assez semblable à celui du pauvre d'Assise, nous nous sentions transportés en plein moyen âge.

Un interprète leur traduisait phrase par phrase notre petite allocution. Ils vont, eux aussi, accepter d'être apôtres par la prière et l'aumône.

Notre aimable hôte nous a préparé des montures pour faire, à travers les montagnes de la Sierra, les huit lieues qui nous séparent de la ville d'Orizaba. Il nous a fallu descendre à dos de mule, en faisant une sorte d'angle obtus avec l'animal, une montagne très inclinée, un véritable casse-cou. Après trois heures de marche, nous frappions à la porte de M. le Curé de Naranjal. Très austère dans son régime de vie, il aime à bien recevoir les personnes respectables qui lui demandent l'hospitalité.

Nous étions dans les terres chaudes ; il était midi et nous avions bien soif, et, comme le divin Sauveur, nous étions bien fatigués. Au lieu de l'eau du puits de Jacob, le bon curé nous a fait prendre une boisson inconnue de saint Jean-Baptiste, de la bière qui doit correspondre plus ou moins au *sicera* dont parle la sainte Ecriture. Nous avons passé deux heures environ dans la compagnie de ce vénéré confrère.

Un petit dîner a été vite préparé, et notre conversation a surtout eu pour objet la grande Œuvre pour laquelle nous ne reculons devant aucune fatigue. M. le Curé nous a compris et a souscrit généreusement. Sans quitter sa paroisse, il sera missionnaire des infidèles, puisqu'il s'est engagé pour toute sa vie à soutenir un ouvrier évangélique.

Sous un soleil de feu, nous avons continué notre petite odyssée. Nous tenions absolument à rentrer le jour même à Orizaba, où nous sommes arrivés à la tombée de la nuit, n'en pouvant plus.

∴

Compte rendu pour l'année 1891.

Nous présentons maintenant à nos chers lecteurs et amis le compte rendu annuel envoyé comme résumé de nos travaux, aux Conseils centraux pour l'année 1891.

A Messieurs les Présidents et Membres des Conseils centraux de Lyon et de Paris.

L'an dernier, en vous envoyant le rapport de notre première année de travail au Mexique, je vous parlais de nos difficultés, de nos peines, comme aussi de nos consolations, et je terminais mon modeste compte rendu en vous faisant part de nos espérances pour l'avenir.

Eh bien ! aujourd'hui, arrivé au terme de cette deuxième année de mission au Mexique, il m'est bien agréable de venir vous dire que notre espoir n'a pas été déçu.

Notre champ d'action s'est étendu, nos occupations quotidiennes ont augmenté, les difficultés, les déceptions n'ont pas diminué, mais, en rapportant tout à Dieu, nous éprouvons une véritable consolation de constater que notre chère Œuvre de la Propagation de la Foi a pris un accroissement considérable, et que le résultat final a été supérieur à celui de l'année précédente. Donc au divin Maître nos plus vives actions de grâces, aux Bienfaiteurs généreux qui ont répondu à notre appel, nos plus sincères remerciements, et à tous les associés de la grande Œuvre qui ont attiré sur nous par leurs prières les bénédictions du Très-Haut, nous dirons mille fois merci !

*
* *

Notre mission dans l'Amérique latine est de faire connaître, accepter et aimer l'Œuvre de la Propagation de la Foi, et aussi de l'organiser sur des bases solides et durables. Pour atteindre ce noble but, nous employons trois principaux moyens : la prédication, la formation des dizaines parmi les associés, les visites à domicile aux familles les plus importantes.

Quand nous arrivons pour la première fois dans un diocèse, nous allons sans tarder offrir nos respectueux hommages à Mgr l'Evêque, nous lui donnons les explications nécessaires relativement à notre Mission, et nous sollicitons sa haute protection. Jamais nous ne commençons notre travail sans avoir reçu par écrit l'autorisation et une recommandation de l'Ordinaire, et nous ne prenons aucune détermination sans son consentement. Une fois ces démarches officielles achevées, nous nous mettons à l'œuvre, nous plaidons dans les chaires sacrées la grande cause de la civilisation, nous montrons ce que font nos missionnaires au milieu des Gentils, et nous implorons la charité pour l'entreprise la plus sainte qui soit au monde. Nous formons les dizaines, et les visites à domicile nous font obtenir des familles religieuses et riches des secours extraordinaires.

Pendant l'année 1890, nous avons établi et organisé notre chère Œuvre dans la capitale de la nation mexicaine, à Mexico, l'ancienne Tenoxtitlan, grande et belle ville d'environ 400.000 habitants, comme aussi dans les principaux centres de l'archidiocèse, tels que Toluca, Texcoco, Tacuba, Tacubaya, etc. Nous fîmes le même travail dans

deux diocèses suffragants de Mexico, Puebla et Vera-Cruz, ainsi que dans les villes importantes qui en dépendent. Nous vous avons déjà fait connaître les résultats obtenus dans ces trois diocèses.

⁂

En 1891, nous avons continué les travaux difficiles de notre mission dans la province ecclésiastique de Michoacan en commençant par Morélia, résidence du vénérable archevêque.

C'est le 9 janvier 1891, que le P. Boutry et moi nous quittions Mexico pour nous rendre dans cette dernière ville. Mgr Joseph Ignace Arciga, archevêque de Michoacan, nous reçut avec beaucoup de bienveillance et nous offrit l'hospitalité dans son séminaire.

Mgr Arciga nous donna immédiatement une lettre de recommandation qui nous permit de nous mettre à l'œuvre. Nous prêchions notre croisade dans les principales églises de la ville épiscopale, et, à la fin de janvier, nous comptions déjà environ 300 dizaines. Nos visites à domicile ne furent pas sans succès. On rencontre partout, dans ce beau pays du Mexique, un grand esprit de foi, une charité inépuisable, quand il s'agit de propager la gloire de Dieu. Le P. Boutry forma le Comité des Dames, dont le but est de recevoir tous les mois les cotisations des associés recueillies par les zélateurs. Ces Dames ont montré un zèle digne de tout éloge.

⁂

Je continuai mon nouveau genre de souscriptions qui a produit jusqu'à ce jour les meilleurs résultats. Des familles qui avaient déjà contribué à l'Œuvre avec une aumône importante, voulurent bien s'engager à donner chaque année une somme déterminée pour l'entretien d'un missionnaire. De la sorte, ces familles auront la satisfaction de maintenir au milieu des Gentils un représentant qui travaillera en leur nom, et fera descendre sur eux sa bénédiction. Nous avons introduit ce procédé, non seulement dans la capitale de la nation, mais encore dans toutes les autres villes que nous avons visitées; c'est le moyen le plus efficace d'assurer à l'Œuvre un fonds extraordinaire en dehors des dizaines.

Pendant ce temps, le P. Boutry, qui était resté dans l'État de Michoacan, m'écrivit :

« Tandis que les intérêts de notre mission réclament votre pré-

sence à Mexico, je me suis rendu sur votre désir à Patzcuaro et à Tacambaro, très jolies petites villes où la bonne volonté des habitants m'a beaucoup édifié. J'ai confiance que, dans la première, grâce au zèle de son pasteur, bien secondé par le P. Raphaël Bustamante, les mille associés de l'Œuvre sauront au moins conserver le *statu quo,* et je suis assuré que M. José Maria Guttièrez, curé de la seconde, ne négligera aucun moyen pour faire prospérer l'Œuvre dans son importante paroisse. »

Au mois de mars, le P. Boutry rentra à Mexico, en même temps que nous arrivait de France un troisième confrère, le Père François-Xavier Devoucoux, lui aussi de la Société des Missions Africaines de Lyon.

* * *

Après les fêtes de Pâques, nous partons tous les trois pour le diocèse de Querétaro. Notre chère Œuvre y est déjà connue, nous aurons donc le bonheur de recueillir les fruits de la précieuse semence jetée dans le cœur des fidèles par le deuxième évêque de cette ville, Mgr Ramon Camacho, et entretenu si pieusement par son successeur, son digne frère, Mgr Rafael Camacho. Nous n'oublierons jamais son accueil si sympathique.

Pendant notre séjour à Querétaro, nous avons reçu la plus cordiale hospitalité au Lycée catholique, dont le supérieur, le chanoine D. Juan Gonzalès, est aussi le Président du Comité diocésain de l'Œuvre de la Propagation de la Foi. Il serait difficile de relater les attentions délicates qui nous ont été prodiguées par ce saint prêtre, par le chanoine Francisco Figueroa, trésorier du Comité et aussi par le digne curé du Sagrario, M. José Maria, secrétaire de l'Œuvre, que Dieu vient de rappeler à Lui. Non seulement ces messieurs nous ont facilité notre mission, mais ils n'ont rien épargné pour nous être agréables. Les professeurs du collège nous entouraient des mêmes égards. Toute la population semblait être d'accord pour nous témoigner la plus vive sympathie. Aussi, nous le repétons, jamais nous n'oublierons les habitants de cette bonne ville.

A San-Juan del Rio, ville de 8 à 10.000 habitants, la plus importante du diocèse après Querétaro, nous avons pu organiser l'Œuvre en une semaine. M. le curé, ancien missionnaire lazariste, tout en nous donnant une charmante hospitalité, nous a bien aidés dans notre tâche, et nous eûmes la consolation de recevoir des marques de bonne volonté des principales familles de la population. Les

aimables propriétaires de la hacienda de *Santa-Matilde,* Javier C. de Cevallos et sa sœur Guadalupe, nous ont généreusement offert, en plus de l'hospitalité, la somme nécessaire pour entretenir un missionnaire à perpétuité.

Le 22 mai, nous avions fini notre travail à Querétaro : le cœur plein de reconnaissance, nous disons adieu à cette intéressante ville pour nous rendre dans l'Etat de Guanajuato. A la station d'Irapuato, les PP. Boutry et Devoucoux me quittent pour suivre leur itinéraire en commençant par La Piedad (Etat de Michoacan), tandis que je continue ma route vers Léon.

∴

Léon de las Aldamas est une ville de soixante mille habitants environ, à 55 kilomètres ouest de Guanajuato, et résidence de l'évêque. L'Œuvre de la Propagation de la Foi existe à Léon depuis le mois de septembre 1889, époque à laquelle elle fut canoniquement organisée et placée, par ordre de Sa Grandeur Mgr l'évêque, sous la direction du chanoine prébendé, D. Pedro Gaona. Cet aimable chanoine, connaissant mon arrivée, vint à ma rencontre jusqu'à la station de Silao, ville à une heure de chemin de Léon. Cette agréable surprise me dédommagea de la tristesse que m'avait occasionnée la séparation de mes confrères, et m'inspira courage et confiance en me faisant espérer que notre chère Œuvre serait bien acceptée. Je ne me trompais pas. On m'offrit l'hospitalité au séminaire, où je fus reçu à bras ouverts par le supérieur, le chanoine prébendé D. Andrès Segura.

Le lendemain, j'allai présenter mes hommages respectueux à Mgr Dr. Thomas Baron y Morales, qui me reçut avec une exquise amabilité.

Quelques jours après, outre une lettre particulière de recommandation qu'il me donna, Mgr Baron y Morales adressait à tous ses diocésains un mandement nous recommandant de la manière la plus chaleureuse.

Travaillant sous la puissante protection du prélat, le succès était certain. Aussi mon appel fut-il entendu avec enthousiasme et, pendant les quatre semaines de mon séjour à Léon, toutes mes matinées furent employées à prendre les noms des nouveaux associés et à former les dizaines. Plus de 3.000 personnes vinrent se faire inscrire et recevoir le billet d'association. Mes soirées se passaient à faire des

visites aux familles plus aisées auxquelles j'ai l'habitude de demander un secours extraordinaire. Dans ce genre de travail, le résultat fut bien supérieur à celui que l'on pouvait espérer, vu l'état de pauvreté relative de la ville, surtout depuis les terribles inondations de 1888.

A Léon, comme à Querétaro, le haut clergé m'a beaucoup aidé dans la tâche difficile que j'avais à remplir ; le *Pueblo católico,* journal hebdomadaire, supérieurement rédigé par M. le chanoine Velasquez, se mit à ma disposition, et contribua beaucoup à populariser notre Œuvre. Enfin je formais un comité diocésain composé d'ecclésiastiques et de séculiers, qui fut canoniquement installé par Sa Grandeur Mgr l'Evêque : et ce même Comité s'occupa ensuite d'organiser le Comité des Dames.

***

De Léon je me dirigeai sur Guanajuato, capitale de l'Etat ; c'est une ville de 73.000 habitants, y compris les travailleurs des mines. Elle est située dans une profonde et étroite vallée, entourée de montagnes qui contiennent de très riches mines d'argent. Sa position pittoresque lui donne un aspect vraiment original ; la plupart des rues sont étroites et irrégulières, et ne permettent pas la circulation des voitures.

Je vous l'avouerai, j'avais une certaine appréhension en me rendant à Guanajuato ; mais, Dieu merci, l'Œuvre y a été parfaitement comprise et accueillie. Le Comité des Messieurs, sous la direction du curé de cette importante paroisse, sera un puissant auxiliaire à celui de Léon, et le Comité des Dames a déjà obtenu un véritable succès qui, je l'espère, ira en augmentant. En passant, j'offris mes sincères remerciements à un ami, au Père Aurelio Aryala, qui m'a donné une hospitalité charmante pendant mon séjour à Guanajuato.

Pendant que je travaillais seul à Léon et à Guanajuato, mes deux confrères ne restaient pas les bras croisés.

***

Voici, en effet, ce que m'écrivait le P. Boutry :

« A La Piedad, nous avons rencontré une grande bonne volonté de la part des fidèles ; plus de 1.500 ont répondu à notre appel ; malheureusement, là comme partout ailleurs, il faudra compter avec l'inconstance humaine. Si nous pouvions conserver le *statu quo,* ce serait

magnifique. Je me console à la pensée que M. le curé, Don Romulo Bétancourt, a le zèle de la maison de Dieu : il est convaincu que la Propagation de la Foi est la continuation de la mission du Sauveur sur la terre.

« Nous avons été également bien reçus à Celaya, Salvatierra, Penjamo, etc. ; cette dernière paroisse mérite une mention tout à fait spéciale. Grâce au zèle de son pasteur, M. le curé José Cordoba, elle est peut-être la première dans toute la République pour le nombre des associés : plus de 6.000.

« Pendant votre séjour à Guanajuato, nous avons travaillé, le Père Devoucoux et moi, dans d'autres petites villes du diocèse de Léon. Irapuato mérite nos félicitations et nos encouragements. M. le curé nous a donné une hospitalité toute fraternelle, tandis que M. Gabino Chavez, prêtre infatigable et connu par différentes brochures de propagande, nous a composé en quelques heures le très intéressant Catéchisme populaire et explicatif de l'Œuvre.

« A cause du grand nombre de paroisses que nous avions à visiter, nous nous sommes séparés pour aller plus vite. Tous deux, nous avons rencontré, de la part de nos frères dans le sacerdoce, un accueil très bienveillant et une coopération efficace. Plusieurs familles aisées ont voulu nous aider à augmenter le nombre des messagers de la bonne nouvelle. »

⁂

Le jeudi 20 avril, nous partions, le Père Boutry et moi, pour San-Luis-Potosi, autre diocèse de la province ecclésiastique de Michoacan, tandis que le Père Devoucoux s'occupait à établir l'Œuvre dans des paroisses que nous n'avions pu visiter nous-mêmes.

L'évêque du diocèse, Mgr Ignace Montes de Oca, nous a donné l'hospitalité dans son propre palais. Nous vous avons déjà parlé de la bienveillance que Sa Grandeur nous a témoignée pendant notre séjour dans sa ville épiscopale.

Nous avons rencontré une grande bonne volonté de la part de beaucoup de personnes, et un certain nombre des principales familles ont compris l'importance, la nécessité de la Propagation de la Foi, et ont coopéré généreusement à cette grande institution moderne. Nous devons vous dire, tout en taisant son nom, que nous avons été bien secondés par un chrétien à la foi robuste et au cœur charitable, dont le concours persévérant nous est assuré. Nous avons l'espoir que Mgr l'Evêque de San-Luis nous continuera sa protection efficace

et voudra que son beau diocèse occupe un rang d'honneur dans le compte rendu que vous donnez dans les *Annales* du mois de mai.

⁂

Il m'a paru convenable de revoir Puebla avec le Père Boutry. Nous avons assisté à une réunion du Comité diocésain. Nous espérons beaucoup des résolutions qui y ont été prises.

J'ai été heureux de retourner à Jalapa ; car je trouve un véritable bonheur à me retrouver auprès de Mgr l'Evêque de Vera-Cruz, toujours si bien disposé en faveur de l'Œuvre. Un Comité diocésain a été installé canoniquement par Sa Grandeur. Pour différentes raisons, Mgr Suarez Peredo avait nommé seulement l'an dernier un directeur diocésain.

Pendant mon séjour à Jalapa, le Père Boutry a établi l'Œuvre dans l'importante paroisse de Caputalpam et visité quelques haciendas des *llanos* (plaines) de Apam de la vallée de Saint-Martin.

Nous nous sommes retrouvés à Orizaba (diocèse de Vera-Cruz).

Orizaba est une jolie ville de 30.000 âmes environ. Nous y avons admiré l'exubérante et riche végétation des tropiques, mais plus encore l'esprit de foi, de charité et de désintéressement des *Orizabenos*. Il est certain que les trois semaines passées dans cette ville aux mœurs simples, à la foi éclairée, au cœur généreux, ont été pleines de consolations pour nous. 3.000 associés — le dixième de la population — se sont enrôlés vaillamment dans cette armée pacifique et internationale dont le but est d'amener les nations infidèles aux pieds de Jésus-Christ.

Dans nos visites à domicile, nous avons été témoins d'exemples de désintéressement et de charité comparables à ceux que relatent les *Actes des Apôtres*.

Une fois notre travail fini, nous avons publié, dans *El Siglo que acaba*, vaillant champion de la bonne cause, une lettre de *despedida* pour remercier son aimable Directeur du concours dévoué qu'il a prêté à notre mission civilisatrice.

⁂

Un habitant d'une bourgade perdue dans les montagnes de la *Sierra Madre* nous avait donné généreusement un secours extraor-

dinaire pour l'entretien d'un missionnaire *in perpetuum*. La reconnaissance nous obligeait à répondre à son désir bien légitime de nous avoir quelques jours à Zongolica. C'est le nom de la localité.

A cheval donc sur des mules mises par lui à notre disposition, nous avons fait ce petit voyage pleins d'incidents très curieux qu'il serait trop long de faire connaître ici. Il suffira de mentionner que M. le curé de l'endroit, entouré des principaux *vecinos* (habitants), est venu assez loin à notre rencontre pour nous souhaiter la bienvenue et nous faire une escorte d'honneur.

Nous garderons religieusement le souvenir de notre court séjour à Zongolica, et nous prierons le Seigneur de bénir les familles qui ont voulu montrer leur grand cœur en souscrivant généreusement à l'Œuvre la plus nécessaire de l'Eglise catholique.

.˙.

Nous sommes rentrés à Orizaba par un autre chemin. Une halte de deux jours à l'hacienda de Tlanepaquila a été pleine de charme et de consolation pour nous.

M. le Curé de Naranjal, que nous avons visité en passant, nous a édifiés par sa touchante bonne volonté. Grâce à l'esprit de foi et de détachement qui le distingue, il a pris l'engagement d'entretenir un missionnaire jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu de le rappeler à Lui.

.˙.

Le règlement des comptes de fin d'année, une correspondance nécessaire avec nombre de Comités, ont nécessité notre retour à Mexico.

Nous avons dû aussi aller de nouveau à Morélia. Le vénérable archevêque de Michoacan nous a reçus tous les deux avec sa bonté habituelle et nous a donné certaines explications qui ont grandement consolé notre cœur de missionnaires.

« A notre arrivée au mois de janvier dernier, nous a dit l'illustre pontife, on demandait ici pour différentes institutions qui étaient loin de pouvoir se comparer à l'Œuvre de la Propagation de la Foi. Mes diocésains étaient fatigués de faire la charité, et je craignais que votre admirable Association ne pût rencontrer la considération et l'appui qu'elle mérite. Aujourd'hui, je vous autorise à dire et à publier que votre Œuvre (l'Œuvre même de l'Eglise) occupera (et je

le veux) la première place dans mon diocèse. Le Comité diocésain va être nommé immédiatement, et je ne tarderai pas à faire paraître une Lettre pastorale pour recommander au Clergé et aux fidèles de Michoacan la grande Œuvre de la Propagation de la Foi. »

En rentrant à Mexico et de passage à Toluca, ville qui se distingue toujours par sa charité quand il s'agit de la gloire et du salut des âmes, le bon Dieu me réservait une agréable surprise. Un membre de l'excellente famille Pliego, depuis le commencement bienfaitrice insigne de l'Œuvre, me remit à la gare un pli renfermant ce que nous demandons pour l'entretien perpétuel d'un ouvrier évangélique.

.˙.

Vos trois délégués se sont réunis à Mexico pour solenniser la fête de saint François-Xavier. La cérémonie en l'honneur de l'insigne patron de l'Œuvre de la Propagation de la Foi, s'est faite, cette année, à l'église de la Santa-Vera-Cruz. J'avais la consolation de chanter la messe et d'offrir l'auguste Victime du Calvaire pour les associés vivants et défunts de l'univers catholique. Les Pères Boutry et Devoucoux m'assistaient comme diacre et sous-diacre. M. le Dr Daniel l'Escobar, curé de la paroisse et zélé directeur du Comité des Dames, a fait un éloquent panégyrique du saint en recommandant à ses auditeurs non une admiration platonique, mais une imitation pratique des vertus du grand Apôtre des Indes.

Des représentants des principales familles catholiques de la capitale étaient là, apportant, par leur présence, l'hommage de leur sympathie, comme ils avaient donné auparavant le tribut de leurs généreuses aumônes, à l'Œuvre de la Propagation de la Foi, à cette Œuvre chère au cœur du Souverain Pontife.

M. le Dr Prosper Alarcon, vicaire capitulaire de l'archidiocèse de Mexico et futur archevêque de la capitale, assistait à la cérémonie comme Président du Comité diocésain. On lui avait préparé un siège d'honneur.

.˙.

En terminant, je vous supplie de demander des prières à tous les missionnaires du monde, car c'est pour eux que nous tendons chaque jour une main suppliante; recommandez-nous aussi aux associés de l'Œuvre, afin que nous remplissions dignement notre mission pour la plus grande gloire de Dieu et le salut des âmes.

CHAPITRE VII

1892 et 1893.

Voyage à Rome. — Entretien avec le Souverain Pontife Léon XIII. — Retour en Amérique. — New-York et Mexico. — Lettre du *Tiempo*. — Guadalajara. — Accueil de Mgr l'Archevêque. — Départ du P. Boutry. — Adieux à Guadalajara. — Lettre à Mgr Morel. — Visites à Zamora et à Tulancingo. — Mort du P. Boutry. — Rapport pour 1893.

.˙.

A Rome.

La nouvelle année devait être pour l'Œuvre, selon toute apparence, la continuation des deux années précédentes.

Hélas ! sur cette terre, toute bonne œuvre a ses épreuves : c'est là le cachet divin imprimé à tout ce qui est bien, et les saints eux-mêmes ont toujours vu se dresser devant eux des difficultés, des obstacles souvent bien inattendus. L'homme et tout ce qui tient à l'homme subit la peine du péché, et il faut que la parole de Dieu se réalise : « Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front ; » les œuvres les plus admirables ont été fondées dans les larmes, et souvent dans le sang. C'est du haut de sa Croix que Notre-Seigneur nous apprend lui-même cette vérité que notre nature a tant de peine à accepter.

Tout à coup, je reçus une lettre de MM. les Directeurs de la Propagation de la Foi, me disant de rentrer en Europe pour donner au Souverain Pontife des renseignements sur la marche de l'Œuvre, et le rassurer sur les conséquences qui en pouvaient rejaillir sur le Denier de Saint-Pierre.

Je quittai immédiatement le Mexique, et à peine arrivé à Lyon, je me rendis à Rome, où je sollicitai une audience du Saint-Père.

Le 16 mai 1892, j'eus l'insigne honneur d'entretenir Léon XIII, pendant plus d'une demi-heure, sur nos travaux, nos peines et nos succès en Amérique, et j'eus aussi je bonheur d'entendre sortir de sa bouche auguste les paroles les plus flatteuses et les plus consolantes.

Le Saint-Père appréciant les heureux résultats de notre Œuvre au point de vue des Missions, et voulant augmenter le prestige du délégué aux yeux des fidèles et la confiance de ceux-ci, me donna, *proprio motu,* à ma grande surprise, le titre de camérier d'honneur de Sa Sainteté, titre qui ne s'accorde que par exception à un membre d'une Congrégation. En même temps, le Souverain Pontife, par un Bref spécial, m'accréditait comme délégué officieux du Denier de Saint-Pierre, au Mexique.

Le *Petit Messager* de Nantes annonça ces heureuses nouvelles à ses lecteurs.

LE R. P. TERRIEN

« Les journaux de la capitale ont signalé l'audience privée accordée par le Souverain Pontife au R. P. Terrien, des Missions Africaines de Lyon, délégué de l'Œuvre de la Propagation de la Foi en Amérique. Nos lecteurs liront avec intérêt quelques renseignements inédits et qu'on veut bien nous communiquer, de source certaine, sur la présence du R. P. Terrien en Europe.

« Th. R. »

Le R. P. Terrien a été prié de revenir du Mexique par les Conseils centraux de l'Œuvre de la Propagation de la Foi, pour traiter en leur nom, à Rome, une question aussi importante que délicate. A peine débarqué à Saint-Nazaire, n'accordant que quelques jours au pays natal, il s'est rendu immédiatement à Paris et à Lyon pour conférer avec ces messieurs des Conseils centraux au sujet de la grave affaire dont ils voulaient le charger. A Rome, il a exposé, dans un rapport succinct, la question à traiter. Le Saint-Père, dans sa haute bienveillance pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi, et pour témoigner de sa satisfaction du zèle qu'a déployé notre compatriote en Amérique, a voulu Lui-même le voir et traiter l'affaire avec lui seul, et donner Lui-même la décision. En effet, le 16 mai, le T. R. P. Terrien fut reçu en audience particulière par Sa Sainteté avec Laquelle il resta seul pendant trente-cinq minutes. Léon XIII a daigné approuver les conclusions du R. P. Terrien. Pour l'accréditer de plus en plus auprès des évêques d'Amérique, le Pape lui a donné un bref qui le confirme dans sa mission. En outre, Sa Sainteté lui a témoigné le désir qu'il s'occupât officieusement du denier de Saint-Pierre. Aux félicitations que lui ont adressées les Conseils centraux sur le succès de sa mission, le R. P. Terrien a répondu : « C'est le fruit des prières ferventes des associés de la Propagation de la Foi. »

Nous pensons que le R. Père prendra quelques jours de repos, puis s'embarquera de nouveau pour le Mexique, où nous savons qu'il est impatiemment attendu par les RR. PP. Boutry et Devoucoux, ses confrères et collaborateurs, dans l'établissement par dizaines de l'Œuvre de la Propagation de la Foi en Amérique.

H.-A.-J.-B. d'O.

Monseigneur Ferdinand Terrien,

Camérier d'honneur de Sa Sainteté Léon XIII.

Tous nos lecteurs se réjouiront, avec nous, de la distinction que le Saint-Père vient de conférer à notre compatriote et ami, le R. P. Terrien. Pour donner, en effet, un nouvel encouragement à la belle mission que le R. P. Terrien remplit avec tant de zèle en Amérique, où, tout le monde le sait, il travaille, avec deux de ses confrères des Missions africaines de Lyon, à établir l'Œuvre de la Propagation de la Foi : pour prouver une fois de plus sa haute bienveillance en faveur de cette Œuvre des Œuvres, et aussi pour reconnaître les grands services qu'il a rendus jusqu'à ce jour à la sainte Eglise, le Souverain Pontife vient de nommer le R. P. Terrien, camérier d'honneur. Cette distinction est d'autant plus honorable pour notre compatriote que c'est une exception que la Cour romaine vient de faire en sa faveur, puisque, nous le croyons du moins, il est le premier membre d'une congrégation auquel ce titre de prélat soit accordé. Aussi, en notre nom et au nom de tous ses confrères du clergé nantais, au nom de tous nos lecteurs du *Petit Messager* et de tous les associés de la Propagation de la Foi, nous adressons à Mgr Terrien nos plus sincères félicitations. Nous savons, du reste, que cette dignité qui l'attache de plus près à la personne du Souverain Pontife, donnera plus d'autorité encore à la pénible mission qu'il remplit avec tant de dévouement et de succès en Amérique, pour la plus grande gloire de Dieu, et les intérêts de la sainte Eglise.

TH. R.

Après quelques mois de repos, vers la fin de l'été, je croyais pouvoir reprendre le chemin du Mexique; mais une indisposition soudaine m'obligea à retarder mon départ.

Le *Petit Messager,* par la plume de son directeur, me consacra un article trop élogieux inspiré surtout par l'amitié.

« Nous venons de recevoir les adieux de Mgr Terrien, camérier d'honneur de Sa Sainteté Léon XIII.

« Malgré une santé très ébranlée par les soucis incessants de la grande œuvre qui lui a été confiée en Amérique, il a voulu s'embarquer le 10 décembre au Havre, pour aller rejoindre au Mexique les deux confrères qu'il y avait laissés au commencement de cette année.

« Les besoins des missions augmentent à mesure qu'elles s'étendent et se multiplient. Il importe donc de faire grandir en même temps les ressources de l'Œuvre qui les soutient. L'Amérique du Sud compte un grand nombre d'états catholiques. Pour y faire germer l'œuvre éminemment populaire de la Propagation de la Foi, pour l'organiser et assurer son fonctionnement à l'avenir, il fallait un homme qui connût ces peuples et qui parlât leur langue, qui pût prévoir les difficultés pour s'assurer les moyens de les vaincre, qui sût enfin gagner à son œuvre les sympathies de la foule. Nul n'était mieux fait pour répondre à cette tâche que Mgr Terrien. Depuis longtemps il avait parcouru l'Amérique en quêtant pour l'œuvre des Missions. Son extérieur simple et grand, son expression à la fois énergique et douce, accusent une grande bonté de cœur en même temps qu'une volonté intelligente qui saura mener à bonne fin les grandes entreprises. Aussi fut-il l'homme de la *Propagation de la Foi.*

« Il partait en décembre 1888 chargé des bénédictions du Saint-Père. Le *Petit Messager* a été heureux d'enregistrer ses succès.

« Après trois ans, il revient en Europe. Il devait rendre compte du bien déjà accompli et des espérances qu'il fondait pour l'avenir. Il fut reçu par le Souverain Pontife en audience privée. Comme il aimait à redire les joies que lui avait causées cet entretien avec Léon XIII !

« Après avoir reçu les encouragements de la cour de Rome, il vint s'établir à Guérande au milieu des siens ; mais il y arrivait honoré et grandi par le titre de Camérier d'honneur de Sa Sainteté Léon XIII. Cette distinction lui était décernée comme récompense des services signalés qu'il avait rendus à la Propagation de la Foi. Ses amis du diocèse de Nantes furent heureux de le féliciter. A ce premier titre vint s'ajouter, un peu plus tard, la décoration de Chevalier du Saint-Sépulcre envoyée par Son Excellence le Patriarche de Jérusalem.

« C'est avec ces titres de distinction que Mgr Terrien va continuer ses travaux au Mexique. Qu'il reçoive nos vœux les plus ardents :

prions pour la réussite de son œuvre qui est appelée à soutenir les progrès de nos missions chez les peuples infidèles. « Th. Robert. »

Retour en Amérique.

En passant à New-York, j'eus le plaisir de revoir notre ami et éminent bienfaiteur, M. O'Donohue qui compléta sa première aumône de 1.000 dollars (5.000 francs) par une nouvelle offrande tout aussi généreuse. En retour, j'eus la satisfaction de lui remettre la croix de Saint-Grégoire-le-Grand que le Saint-Père lui avait accordée, sur ma demande.

Quelques jours après j'étais de retour à Mexico, le 31 décembre, après huit mois d'absence. Un de mes confrères, le P. Boutry m'attendait à la station, et nous fûmes l'un et l'autre bien heureux de nous retrouver, après cette longue séparation, sur notre champ de travail.

Pleins d'espérances pour l'avenir, nous nous mîmes avec un nouvel entrain à l'œuvre. Mon rapport annuel note les différents diocèses que nous visitâmes, Guadalajara, Morélia, Querétaro, San-Luis-Potosi, etc.

Au milieu de nos travaux et préoccupations, nous avions toujours la consolation de trouver chez Nosseigneurs les évêques un accueil bienveillant et une protection efficace.

Nous devons rendre également hommage à la presse catholique qui, dans toutes les villes de la République, comme dans la capitale, nous prêta encore généreusement son puissant concours.

El Tiempo écrivait :

Mgr Terrien, qui arrive d'Europe, nous a honorés dernièrement d'une visite. Le sympathique prélat était accompagné de son confrère, le R. P. Boutry.

Nos lecteurs savent que Mgr Terrien a eu l'honneur, il y a quelques mois, d'être reçu en audience particulière par Sa Sainteté le Pape Léon XIII. Le Saint-Père a témoigné au respectable supérieur des délégués de l'Œuvre de la Propagation de la Foi beaucoup de tendresse pour la nation mexicaine, et il lui a remis un superbe camée pour Mme Carmen R. R. de Diaz, femme du Président. Sa Sainteté lui a aussi accordé des faveurs spirituelles exceptionnelles pour tous ceux qui, en ce pays, favorisent la grande Œuvre du catholicisme.

En conférant au zélé et distingué missionnaire les honneurs de la pré-

lature, le Saint-Père a donné une sanction nouvelle à la mission qu'il a daigné lui confier et il a manifesté une fois de plus combien il avait à cœur de promouvoir les œuvres de l'apostolat.

C'est avec le plus grand bonheur que Mgr Terrien est revenu au milieu de nous. Il considère le Mexique comme sa seconde patrie, et il espère retrouver la même bonne volonté auprès des nombreux bienfaiteurs que sa rare intelligence et son noble cœur ont enrôlés dans la grande entreprise d'amener à la vraie civilisation, à la vraie liberté, tant de peuples ensevelis dans les ténèbres de l'ignorance et les horreurs de la barbarie.

*
* *

Guadalajara.

Au mois de février, pendant que le P. Devoucoux descendait vers la ville de Cuernavaca, je m'acheminai avec le P. Boutry vers l'Etat de Jalisco et sa capitale, la belle et grande ville de Guadalajara.

Dès notre arrivée, l'archevêque s'empressa de nous donner une recommandation qui, quelques jours après, fut suivie d'une Lettre pastorale.

Les fidèles de Guadalajara se montrèrent dignes de leur saint pasteur et l'Œuvre s'y établit avec un succès merveilleux.

A notre départ nous voulûmes, en faisant nos adieux, par la voie du journal *El Mercurio,* à cette population vraiment chrétienne, exprimer à tous notre admiration, notre reconnaissance et aussi notre affection.

Adieux de Mgr D. Ferdinand Terrien et du R. P. D. Louis Boutry.

« Très honorés Messieurs,

« Profondément reconnaissants pour le bon accueil fait à l'Œuvre de la Propagation de la Foi dans le journal que vous rédigez avec tant de succès, nous venons vous importuner de nouveau en vous priant de nous faire la faveur de publier ces lignes.

« En terminant notre mission à Guadalajara, et en quittant cette catholique cité pour continuer nos pénibles travaux dans les autres parties de la République, nous désirons que, une fois de plus, votre intéressant journal soit l'interprète de notre éternelle reconnaissance pour toutes les familles et chacun des habitants de Guadalajara que

nous avons eu le bonheur et l'honneur de connaître et d'apprécier.

« Devant les innombrables témoignages d'attention délicate, de sincère amitié et surtout d'estime dont nous avons été l'objet pendant notre séjour dans cette ville inoubliable, nous ne savons comment manifester notre gratitude pour les généreux et sympathiques habitants de Guadalajara, et nous recourons à votre journal si répandu pour faire connaître nos sentiments de reconnaissance aux personnes qui ont si bien favorisé l'Œuvre que nous représentons en Amérique au nom du Saint-Père et des Conseils centraux de Lyon et de Paris.

« Jamais nous n'oublierons la bienveillance vraiment paternelle de l'illustre Mgr Dr D. Pedro Loza qui, par son influence, sa science et son autorité, a tant contribué à organiser définitivement et établir solidement l'Œuvre de la Propagation de la Foi dans son archidiocèse.

« Nous offrons aussi nos plus sincères remerciements au très honoré chanoine, le Dr D. Joseph Homobono Anaya, ce prêtre modèle, qui unit à une grande humilité des qualités peu ordinaires et qui, à cause de son zèle infatigable, a été nommé par Sa Grandeur directeur diocésain de l'Œuvre. A lui et aux autres personnes qui forment le Comité nous rendons un tribut spécial de reconnaissance.

« Quant à l'hospitalité si cordiale que nous avons reçue de la famille Ocampo y Cortès, nous n'avons pas de paroles pour exprimer notre vive gratitude pour tant de bonté ; on nous a prodigué, chaque jour, les plus délicates attentions et les preuves de la plus sincère affection.

« La grande ville de Guadalajara a toujours su prouver par ses œuvres qu'elle mérite vraiment le glorieux titre de catholique, et son saint empressement à s'inscrire à notre sainte croisade est une nouvelle preuve de son sincère amour de Dieu et de sa vraie charité pour le prochain. Nombreux ont été les sacrifices généreux des principales familles et des pauvres en faveur de la grande œuvre de catholicisme. Ils ont bien compris l'appel des délégués du Vicaire de Jésus-Christ et y ont répondu avec élan. Que les charitables habitants de Guadalajara sachent que les deux missionnaires s'en vont l'âme pleine de religieuse admiration et de profonde gratitude, louant Dieu qui leur a donné la consolation de rencontrer d'autres frères qui les ont aidés et les aideront toujours dans la grande entreprise de la civilisation de leurs semblables et la conversion des malheureuses nations encore assises dans les ténèbres de la mort. Merci à tous et pour tout, et que le Dieu tout-puissant daigne écouter la

prière de ses indignes ministres, qui le supplient de combler de ses plus abondantes bénédictions tous nos bienfaiteurs et associés, les conserver toujours dans une foi vive et leur accorder la grâce d'une sainte mort. »

* * *

A mon retour à Mexico, au mois de juin, j'écrivis à Mgr Morel un récit de notre séjour à Guadalajara qui fut publié dans les *Missions catholiques.*

Mexico, 10 juin 1893.

Depuis mon retour au Mexique, j'ai été tellement débordé par les préoccupations quotidiennes de ma mission et le surcroît de travail occasionné par une absence de presque une année, que je n'ai pas eu la liberté de vous tracer quelques lignes sur l'importante ville de Guadalajara appelée : *La Perle de l'Occident*, et ses environs.

Aujourd'hui profitant d'une indisposition qui m'oblige à garder la chambre, je m'empresse de jeter à la hâte sur ce papier quelques aperçus sur cette ville où le R. P. Boutry et moi avons travaillé pendant deux mois, du 10 février au 10 avril.

Guadalajara, capitale de Jalisco, se trouve à cent cinquante lieues de Mexico et à quinze cent cinquante-deux mètres au-dessus du niveau de la mer.

Depuis quelques années, cette ville est reliée par un chemin de fer à la capitale de la nation et par là même aux autres principales villes du centre et du nord de la République. Cet événement important a fait heureusement sortir Guadalajara de son trop long isolement. Il y a aujourd'hui un nouveau tracé de chemin de fer de cette même ville à Colima et au Pacifique ; alors elle aura un débouché naturel à ses riches produits ; son commerce augmentera, et se suffisant à elle-même, elle pourra vivre d'une vie indépendante et dans une situation des plus florissantes.

Guadalajara peut être déjà considérée comme la deuxième ville de la République, par sa population, par son commerce, par sa position topographique et par ses richesses en tout genre ; elle rivalise du moins avec Puebla de los Angeles (la cité Angélique).

La ville de Guadalajara s'étend au milieu d'une immense vallée aujourd'hui dépouillée de toute végétation. Toutefois, si elle n'est pas comme naguère entourée de forêts d'arbres aux dimensions énormes, elle possède de superbes promenades publiques avec leurs allées de peupliers, et bon nombre de places qui sont, ici de véri-

tables jardins, là d'élégants bosquets où plantes, fleurs et essences de toutes sortes s'épanouissent à leur gré sous l'influence salutaire de la végétation exubérante des Terres Chaudes. Guadalajara, vue à une distance de trois lieues, est magnifique et présente un panorama gracieux avec les coupoles élevées de ses églises et l'ensemble des blanches maisons, le tout resplendissant sous un ciel toujours pur et toujours bleu. Quelques voyageurs assurent qu'elle rappelle les grandes cités orientales.

Les maisons sont élégantes, elles ont presque toutes le même style, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, mais en plusieurs se dénote un véritable goût artistique. En parcourant les rues, et en jetant un coup d'œil dans l'intérieur des habitations, on est agréablement surpris d'y voir, ou de charmants parterres dans lesquels toutes espèces de plantes et de fleurs sont admirablement entretenues, ou du moins un grand nombre de corbeilles suspendues aux galeries intérieures, et produisant un effet merveilleux. Et de ces milliers de fleurs et de plantes s'exhale un suave et délicieux arome qui purifie et embaume l'air.

Aussi le climat de Guadalajara est-il très sain, les épidémies rares, et la température presque toujours douce et agréable. Pendant les mois d'avril et de mai, on souffre parfois légèrement de la chaleur. La saison d'hiver est très supportable, le froid se fait à peine sentir, et les plantes ne perdent jamais complètement leurs feuilles ni leurs fleurs. Les pluies commencent ordinairement aux premiers jours de juin et finissent en octobre. Pendant cette saison, la ville présente souvent un spectacle superbe. Le ciel se couvre de noirs et épais nuages venant de l'est et du sud; ils avancent avec majesté, s'annonçant par d'énormes coups de tonnerre prolongés, tout en formant dans l'espace les figures les plus capricieuses. Le vent souffle avec une extrême violence, les décharges électriques et les éclairs aux figures les plus bizarres se multiplient, et une pluie torrentielle inonde la cité. Deux heures après, le ciel devient pur et limpide, les rues sont déjà sèches, et un parfum qui embaume l'air s'échappe de la terre détrempée. C'est un phénomène spécial à la ville de Guadalajara, et qui n'a été constaté nulle part ailleurs. Quelquefois aux soirées des mois de juillet et d'août, quand le firmament est purifié et découvert, l'horizon offre, au coucher du soleil, des effets d'incomparable beauté : ce sont tantôt des lacs de feu sillonnés par des monstres aux couleurs variées, tantôt d'immenses montagnes d'or et d'écarlate sur lesquelles resplendissent des océans

de lumière, ou des volcans en éruption, couvrant l'espace d'opales gigantesques.

On donne généralement à Guadalajara une population de cent mille habitants. Ce chiffre, je crois, n'est pas exagéré, car on peut observer que, les dimanches et jours de fête, les vingt-sept ou vingt-huit églises de la ville se remplissent quatre et cinq fois aux heures des messes, et la plus grande partie de ces temples peuvent contenir mille personnes et quelques-uns un nombre plus élevé.

Le caractère des habitants est en général religieux, gai et franc. Le culte des églises est soutenu avec splendeur, et seulement par la charité des fidèles. Ils aiment beaucoup les neuvaines et toutes les cérémonies. Je les ai vus assister en foule aux cérémonies du carême et remplir la vaste cathédrale, non seulement les dimanches, mais les jours de la semaine : ce qui m'édifiait surtout était de voir les hommes en grand nombre et parmi eux l'élite de la société. Chez les Tapatios (c'est ainsi que vulgairement on nomme les habitants de Guadalajara), il y a beaucoup de vivacité d'esprit et en général un talent nalurel.

∴

Parmi les édifices publics qui font l'ornement de la seconde capitale de la République, les principaux sont : le Palais du Gouvernement, le Palais Fédéral, le Palais de Justice, la Penitenciara ou la Prison, la Bibliothèque et le Palais épiscopal, etc. Ne pouvant pas m'étendre longuement sur ce chapitre, je ne dirai qu'un mot du Palais du Gouvernement. Il fut commencé par les Espagnols dès l'année 1643 et terminé en 1790. Sa façade appartient à l'ordre dorique. En 1859, ce palais fut détruit en grande partie par l'explosion d'une caisse à poudre. Il fut réparé en 1892, et successivement embelli par les différents gouverneurs, jusqu'à ce que le général Corona eût l'honneur de lui donner toute l'élégance qu'on admire aujourd'hui.

J'ai remarqué avec un religieux étonnement, sur les deux cours de la façade, en haut de la corniche, ce verset du Psalmiste, inspiré, sans aucun doute, par la piété des conquérants espagnols : *Nisi Dominus custodierit civitatem, frustra vigilat qui custodit eam.* J'ai été heureux de lire et de contempler ces grandes vérités gravées sur les pierres du Palais d'un Gouvernement qui se dit athée, et au fond de l'âme, j'ai éprouvé une consolation bien grande en voyant qu'au milieu de tant de révolutions et de tant de

gouvernements plus ou moins contraires, ces belles inscriptions chrétiennes aient été respectées et conservées. Qu'elle soit



HOSPICE DE GUADALAJARA

toujours la devise de la sympathique ville de Guadalajara.

C'est dans ce même Palais qu'au mois de mars 1858 se trouvaient

le fameux promoteur des lois de réforme, Benito Juarez, et ses ministres, quand le colonel Antonio Landa se prononça en faveur du parti contraire donnant immédiatement l'ordre de saisir ces messieurs et de les faire passer par les armes. On allait exécuter cet ordre, quand un certain chef, appelé Bravo, usa de son influence auprès de Landa, et obtint que le décret fût annulé.

Je me permettrai de vous dire quelques mots de la cathédrale, qui est l'église la plus grande et la plus riche, au centre même de la population. Elle fut commencée le 31 juillet 1571 par ordre de Mgr Pedro Ayala, second évêque de ce diocèse, et fut consacrée le 19 février 1618. Elle a la forme d'un parallélogramme mesurant soixante-dix-huit mètres de longueur sur trente-trois mètres de largeur. L'aspect extérieur est beau, mais l'ornementation de l'intérieur est bien supérieure. Au milieu de la façade, un relief représente le mystère de l'Assomption de la Sainte Vierge en l'honneur de laquelle fut construite l'église. Aux extrémités nord et sud, sur l'entablement général, s'élèvent deux tours de soixante-dix mètres de hauteur (ces tours sont modernes, les premières furent renversées à la suite d'un tremblement de terre); deux tours sont à une distance de vingt-trois mètres l'une de l'autre, mais unies à la base par un grand demi-cercle ogival, qui couronne l'édifice. Chacune d'elles est surmontée d'une croix de quatre mètres de hauteur. A l'entrée un vestibule spacieux est fermé par une grille en fer.

L'intérieur de la cathédrale est riche et grandiose. Cette église a trois nefs, deux latérales et une principale, formées par trente superbes et majestueuses colonnes de l'ordre dorique, desquelles se détachent quarante-huit arcs qui, à leur tour, soutiennent des voûtes tout à la fois élégantes et hardies. Sous l'avant-dernière voûte de la nef centrale se trouve le maître-autel en magnifique marbre blanc : avant les révolutions, il était tout en argent. Aux coins, quatre grandes statues de marbre de Carrare représentent les évangélistes. De chaque côté, différents autels où on peut admirer des sculptures faites il y a deux cents ans par les meilleurs artistes de l'époque. Il paraît que les ornements sacerdotaux de la cathédrale sont somptueux et de la plus grande valeur.

Chacune des nombreuses églises de la ville mériterait aussi une description, mais le temps ne me le permet pas.

Parmi les établissements de bienfaisance il faut en citer deux : l'hôpital de Belen et l'hospice. Ils sont dus l'un et l'autre à la générosité des deux célèbres évêques Alcade et Cabanas. Ces monuments



CATHÉDRALE DE GUADALAJARA

de charité perpétuent la mémoire si chère de ces deux grands apôtres aux sentiments nobles et généreux. Leur souvenir restera immortel à Guadalajara, car chaque jour de nombreux malades et de nombreux orphelins bénissent la mémoire de ces deux saints.

La charité sous mille et mille formes industrieuses est l'apanage du catholicisme ; mais ici cette vertu brille dans tout son éclat. Il existe encore à Guadalajara une infinité d'autres associations pieuses, appelées conférences, qui toutes ont le même but : la charité. Certaines familles riches soutiennent elles seules leurs conférences. Je ne puis qu'effleurer le bien qui se fait, mais ces détails suffiront à l'éloge de Guadalajara.

A un autre point de vue, cette ville dont le séjour est enchanteur n'a rien à envier aux grandes cités du monde. En plus de ses monuments et édifices publics et de ses établissements de bienfaisance, elle possède ses écoles de Droit, de Médecine et de Beaux-Arts ; elle a ses théâtres, son hippodrome, sa place pour courses de taureaux, ses promenades publiques, ses jardins soigneusement entretenus. Sans parler du télégraphe et du téléphone, de nombreuses lignes de tramways sillonnent la cité. En un mot à Guadalajara il y a le confortable, l'agréable et l'utile.

⁂

C'est avec confiance, mon confrère et moi, que nous arrivions le 10 février dans cette ville, la Perle de l'Occident, qu'on nous avait tant vantée ! Nous étions persuadés que notre Œuvre y serait accueillie avec enthousiasme. Grâces à Dieu ! nous n'avons pas été déçus dans nos espérances.

S. G. Mgr Loza nous reçut avec une bienveillance paternelle, nous donna toute autorisation pour travailler et mener à bonne fin notre mission, et, quelques jours après, daigna publier une Lettre pastorale que vous avez reproduite dans votre Bulletin.

Mgr Loza est un vieillard de soixante-dix-huit ans sur la figure duquel se reflète la sainteté ; il conserve intacte sa belle intelligence et toute son énergie. Depuis vingt-six ans il gouverne d'une manière admirable l'importante Eglise de Guadalajara ; précédemment, pendant seize ans, il administra les difficiles diocèses de Sinaloa et de Sonora qui n'en faisaient alors qu'un. Il agit en tout avec réflexion, une prudence et un tact parfait. C'est l'homme de Dieu ! Aussi de quelle

estime, de quelle vénération et de quelle affection respectueuse n'est-il pas entouré ?

Le clergé, instruit et vertueux, a fourni et fournit encore aujourd'hui les évêques les plus nombreux de la nation. Actuellement sur vingt-six évêchés occupés, dix le sont par des enfants de Guadalajara. Gloire et honneur à cet important diocèse et à son illustre clergé ! Que Dieu garde encore ce saint évêque pendant de longues années pour le bien et la consolation de ses enfants !

Après S. G. Mgr Loza, nous devons remercier Mgr Diaz, premier évêque de Tépic, et le T. R. P. Théophile Sancho, fils de saint François. Ces deux illustres personnages se sont empressés de recommander notre Œuvre à leurs nombreux amis et, du haut de la chaire, qu'ils ont occupée pendant le carême, ils ont daigné appeler l'attention sur l'importance de la mission qui nous est confiée.

Nous, de notre côté, nous ne restions pas les bras croisés, attendant avec patience les aumônes. Dès le premier dimanche de notre arrivée, le 12 février, nous commençâmes à prêcher, et chaque jour, jusqu'à notre départ, nous avons employé notre même méthode : instructions dans toutes les églises et chapelles, inscriptions des associés pour les dizaines, et visites à domicile dans les familles les plus favorisées afin d'obtenir un secours extraordinaire. Nous n'avons eu qu'à nous louer de la sympathie qui nous a été témoignée non seulement par les familles de la haute classe, telles que les Corcuera, Palomar, Castañédo, Remus, Moreno, Torres, Martinez Negrete, del Valle, Cuesta, etc., mais encore par des familles plus humbles qui, sous le voile de la modestie, nous ont apporté des dons relativement considérables. Nous avons pour notre Œuvre beaucoup d'espérance en l'avenir, car je crois que le caractère des Tapatios est constant et aime à remplir ses engagements.

∴

Pendant notre long séjour à Guadalajara, nous avons reçu la plus cordiale hospitalité dans la famille Ocampo, composée de cinq garçons célibataires qui vivent avec leur vénérable mère, pour laquelle ils ont un véritable culte. Tous ont été charmants pour nous, et savaient avec un tact admirable nous distraire aimablement des soucis, des préoccupations et aussi des déceptions, hélas ! trop communes à notre genre de vie.

Enfin, pour consolider nos travaux et les faire continuer après

nous, comme l'exige la fin de l'Œuvre, nous avons formé un Comité composé de six Dames choisies dans les principales familles, et déjà connues par leur zèle et leur charité. Elles ont pour directeur M. le chanoine José Homobono-Anaya, prêtre excellent, nommé directement par Mgr l'Archevêque, et pour vice-directeur, M. l'abbé Luis G. Romo, jeune prêtre intelligent, plein d'ardeur et de bonne volonté. Sa Grandeur Mgr l'Archevêque daigna installer ce Comité. Dans une brève allocution, le vénérable prélat montra la Propagation de la Foi commencée par Jésus-Christ, continuée par ses apôtres, et aujourd'hui par les milliers de missionnaires et de religieuses quittant tout pour aller à la conquête des âmes : elle montra aussi cette Œuvre comme faisant partie essentielle de l'Eglise ; comme elle, elle n'a pas de patrie ni de limites, et elle est seulement catholique. Enfin Sa Grandeur nous donna à tous sa bénédiction, faisant les vœux les plus sincères pour que notre Œuvre vive toujours dans son cher diocèse.

∴

Le P. Boutry partit le 11 avril directement pour Mexico où il avait à faire ses préparatifs pour la France, et moi je ne dis adieu à Guadalajara que le lendemain pour me diriger sur Zamora, autre diocèse de l'Etat de Michoacan. En arrivant à la gare, mon émotion fut à son comble. Plus de trente personnes des familles les plus distinguées et les plus importantes étaient là pour me faire leurs adieux et me donner un dernier *abrazo*.

Moi aussi, chers habitants de Guadalajara, je vous chéris et je ne vous oublierai jamais ! Il faut se quitter ; la vie du missionnaire n'est qu'une continuelle séparation ; déjà le sifflet de la locomotive a retenti, déjà la machine est en mouvement. Adieu !

∴

Ce jour-là, je n'allai pas loin, je m'arrêtai à quatre lieues de Guadalajara dans une hacienda appelée le *Salto* de Juanacatlan, à cause d'une chute d'eau produite par le fleuve Lerma. Cette ferme appartient à la famille Bermejillo de Mexico, famille amie et bienfaitrice de l'Œuvre, et une des plus distinguées de la capitale. Depuis longtemps, Mme Bermejillo m'invitait à aller visiter le Salto ou la cascade qui est en petit une imitation de celle du Niagara. En cet endroit, la largeur du fleuve mesure cent soixante-dix mètres, et la

chute d'eau se produit d'une hauteur de dix-huit mètres, de sorte que la cascade offre un spectacle grandiose et digne d'être vu, sur-



CASCADE DE SALTO DE JUANACATLAN (GUADALAJARA)

tout quand elle est frappée par les rayons du soleil levant ou couchant, car alors, on peut admirer un arc-en-ciel tout autour de la cataracte.

M. Bermejillo y fait en ce moment un travail colossal ; il a déjà installé des machines de première force et tous les appareils nécessaires pour produire la lumière électrique qui de là doit aller éclairer la ville de Guadalajara.

Je passai donc au milieu de mes amis une journée bien intéressante. Le lendemain, j'étais à une autre hacienda voisine appelée Atequiza, appartenant à M. Manuel Cuesta, chef d'une famille également amie et bienfaitrice. Cette ferme a une grande étendue et fournit des récoltes splendides, surtout en froment. A sept lieues de là se trouve le fameux lac de Chapala qui est pour les habitants de la grande ville voisine une délicieuse promenade et un séjour très agréable. Grâce à l'amabilité d'un fils de M. Cuesta, D. Joaquin, qui voulait bien m'accompagner, je pus moi aussi aller me reposer quelques heures aux bords de ce vaste et magnifique lac. Il a dans sa plus grande longueur quatre-vingt-cinq kilomètres et trente-trois dans sa plus grande largeur.

Au centre une île, appelée Mercala, servit de forteresse aux Mexicains pendant la guerre d'indépendance. Les Espagnols y furent mis en déroute plusieurs fois et les assiégés se signalèrent par des actes d'héroïsme, et ne se rendirent que par manque de vivres. Ce lac est aujourd'hui sillonné par plusieurs vapeurs qui mettent les passagers en communication avec le chemin de fer. En face de cette immense nappe d'eau, je respirais à l'aise, et je me figurais presque être à La Baule, près Guérande, mon cher pays natal. Hélas ! le soir, j'étais de nouveau à la ferme d'Atequiza, et le lendemain je disais adieu à mes bons amis pour me rendre à Zamora. Mes vacances de deux jours étaient déjà finies !

Ferveur des pauvres.

Pendant l'absence du cher P. Boutry, le P. Devoucoux et moi avions continué à parcourir différents diocèses, ainsi que je le relate dans mon rapport. Mais je crois devoir publier ici la belle lettre pastorale de Sa Grandeur Mgr Joseph Maria Armas, évêque de Tulancinguo. Rien de plus touchant, à mon avis, que cet appel du pieux et saint Prélat aux prêtres et aux fidèles de son diocèse.

Deo gratias.

Oui, grâces à Notre-Seigneur qui a daigné nous faire participer à ses bienfaits ; car ce n'est pas Lui l'obligé, quand il inspire à nos cœurs le sen-

timent de la charité, mais nous-mêmes qui, en exerçant cette charité, thésaurisons pour le ciel.

Nous avions cru que notre pauvre diocèse, par le fait même de sa pauvreté, serait exclu de la liste honorable de ceux qui ont si bien coopéré à l'Œuvre des Missions Catholiques, Œuvre incomparable qui depuis un grand nombre d'années étend la lumière de l'Evangile dans les pays infidèles, source intarissable du bien, du progrès et de la vraie civilisation. Mais, non, nous n'avons pas été éliminés et nous pouvons prendre part à la grande Œuvre de la Propagation de la Foi, Œuvre louée, soutenue et bénie par l'auguste hiérarque de l'Église, l'immortel Léon XIII que Dieu garde, ainsi que par nos vénérables et très dignes frères, les archevêques et évêques mexicains. Nous sommes pauvres, il est vrai, mais nous avons confiance, car le cœur soutenu par la grâce se surpasse lui-même et donne non selon son pouvoir, mais selon son amour. Aussi, je me tiens assuré que tous les curés, les prêtres et les fidèles de notre diocèse, recevront avec bienveillance les RR. PP. Mgr D. Ferdinand Terrien et François-Xavier Devoucoux, représentants de l'Œuvre, en les aidant par leurs aumônes, qui grandes ou petites seront toujours bien agréées de Notre-Seigneur qui les récompensera largement. Nous le désirons ainsi.

Ce n'était pas seulement les Evêques du Mexique proprement dit, qui s'enthousiasmaient pour notre Œuvre, un évêque des Etats-Unis, Mgr Bourgade, évêque de l'Arizona, étant de passage à Mexico, voulut lui aussi, nous donner un témoignage de sa sympathie pour notre grande entreprise et il me semble que les lecteurs goûteront le style tout apostolique de la lettre qu'il nous écrivit.

Mexico, 1er juin 1893.

Je suis très heureux d'avoir l'occasion de donner cette recommandation à l'Œuvre excellente dont est chargé Mgr F. Terrien au nom de la Propagation de la Foi, et dont il s'acquitte avec tant de zèle, d'habileté et un si magnifique succès.

Mon diocèse d'Arizona, dans les Etats-Unis d'Amérique, doit beaucoup à la Propagation de la Foi. Grâce à sa générosité, nous avons pu former un excellent clergé, élever des églises et des écoles catholiques pour le bien spirituel de la nombreuse colonie mexicaine qui habite là-bas, loin de sa chère et inoubliable patrie. Que Dieu accorde au très digne délégué de la Propagation de la Foi, Mgr Terrien, force et constance dans sa difficile mission, qu'Il touche les cœurs et les nombreuses âmes pieuses du Mexique, afin qu'elles répondent avec leur générosité accoutumée à la sollicitude de

l'infatigable et héroïque « *Aumônier* » des Missions Catholiques du monde entier, Mgr Terrien.

PIERRE BOURGADE,
Evêque d'Arizona et vicaire apostolique.

Mort du P. Boutry.

Comme j'ai eu l'occasion de le dire, le P. Boutry, fatigué par ses courses incessantes et ses travaux pénibles, avait dû songer à aller reprendre des forces au pays natal, et il s'était embarqué vers la fin d'avril, pour l'Europe.

Hélas ! nous ne pensions pas, en nous disant adieu à Guadalajara, que c'était là le dernier adieu et que nous ne nous reverrions plus sur cette terre.

Le P. Boutry, après avoir passé quelque temps en France, se rendit à Rome pour recevoir la bénédiction du Souverain Pontife. C'est dans cette ville que Dieu le rappela à Lui le 5 juillet 1893.

Les *Missions Catholiques* annoncèrent cette triste nouvelle dans un article qui résume en quelques mots la vie de missionnaire de ce cher confrère.

Une douloureuse nouvelle nous parvient de Rome. Le R. P. Boutry, des Missions africaines de Lyon, qui, depuis trois ans, remplissait au Mexique un ministère si fécond pour notre Œuvre, est mort à Rome d'une paralysie au cœur.

A peine âgé de quarante ans, le P. Boutry avait, au Dahomey, travaillé avec un dévouement admirable à la conversion des pauvres Noirs. Sa nature généreuse lui faisait compter pour rien les fatigues de l'apostolat. Il aimait ardemment notre Œuvre ; aussi répondit-il avec enthousiasme à l'appel que nous lui adressâmes. Sans doute, il lui fallait interrompre le rêve de toute sa vie et dire adieu, pour longtemps du moins, à sa chère Afrique ; mais c'était pour ses frères les missionnaires, il allait être l'auxiliaire de l'Œuvre, il allait contribuer à développer le budget trop pauvre de l'apostolat. Dieu seul sait avec quel oubli de lui-même il se livra tout entier à sa mission nouvelle ! Ecrivain distingué, le P. Boutry nous a envoyé sur le Mexique des études qui, soit dans le Bulletin, soit dans l'Almanach, ont été remarquées à juste titre et nous attendions de nouveaux récits, lorsque nous avons appris sa mort si subite et si foudroyante.

Sans doute, sa santé un peu altérée avait nécessité un séjour de quelques mois en Europe ; mais il avait déjà repris toutes ses forces. Béni par le

Saint-Père, il se disposait à reprendre le chemin du Mexique. Dieu en a ordonné autrement et la récompense était prête.

C'est une perte cruelle pour notre Œuvre. Mais, nous l'espérons, ses prières, du haut du ciel, appelleront la bénédiction de Dieu sur les travaux



R. P. BOUTRY, DÉLÉGUÉ DE L'ŒUVRE DE LA PROPAGATION DE LA FOI EN AMÉRIQUE

de ses chers confrères, Mgr Terrien et le P. Devoucoux. Pour nous, nous conserverons précieusement son nom et son souvenir et, nous en sommes assurés, nos missionnaires et nos lecteurs n'oublieront pas dans leurs pieux suffrages celui qui leur avait consacré toutes ses forces et tout son dévouement.

Lorsque j'appris tout à coup, par un câblogramme venu de Rome à Mexico, la mort de cet ami, de ce compagnon inséparable, je fus en proie à une tristesse profonde. Je ne pouvais croire que ce bien-aimé confrère, si plein de vie, d'entrain, de gaieté, était pour jamais disparu du champ de bataille.

Ma douleur fut partagée par nos amis du Mexique qui avaient connu et apprécié notre regretté P. Boutry, et de toutes parts m'arrivèrent des lettres si nombreuses que, ne pouvant répondre à toutes, je demandai à nos amis si dévoués de la presse mexicaine de publier une lettre de remerciements à tous ceux qui s'étaient efforcés de me consoler, en me faisant part de leur propre chagrin et de leurs sympathies. En voici la traduction :

« Dans l'océan d'amertume dans lequel a plongé mon cœur la perte irréparable de mon bien-aimé compagnon de dix-neuf années, le R. P. Dom Louis Boutry, Notre-Seigneur a daigné m'accorder des consolations qui sont venues adoucir la violence du coup qui m'a frappé pour me faire sentir, sans doute, la nécessité de me consacrer avec un plus grand dévouement à l'accomplissement de la sainte mission pour laquelle j'ai l'honneur et le devoir de travailler.

« Parmi ces consolations, une des plus grandes a été l'expression des condoléances qu'ont tenu à me présenter les dignes membres du Conseil diocésain de l'Œuvre de la Propagation de la Foi à Mexico, et tout particulièrement Mgr le Dr Ambroise Lara et Mgr Daniel Escobar, ainsi que les honorables et pieuses personnes qui nous ont fait l'honneur d'assister aux messes et aux services funèbres célébrés pour le repos de l'âme de mon regretté compagnon le R. P. Boutry, le 7 de ce mois, dans l'église paroissiale de Santa-Vera-Cruz.

« Elles ont été aussi un allègement à ma douleur, ces nombreuses lettres de condoléances que j'ai reçues de nos amis et bienfaiteurs des Etats de Puebla, Vera-Cruz, Michoacan, Querétaro, Guanajuato, San-Luis-Potosi, Hidalgo, Jalisco, Durango, etc.

« Je ne trouve pas de paroles assez expressives pour manifester à tous ma profonde gratitude pour tant de preuves si pleines d'affection et de tendresse.

« La seule chose que je puisse assurer, c'est que mon cœur déborde de reconnaissance et que ne pouvant répondre à leurs sentiments d'affection, je le ferai de la seule manière qu'il m'est donné de le faire, en demandant à Notre-Seigneur dans le saint Sacrifice de la Messe, de les combler tous de ses bénédictions et de leur accorder tout le bonheur temporel qui soit compatible avec leur salut éternel.

« Je supplie aussi nos amis et nos généreux bienfaiteurs des Etats de m'excuser si à cause de mes nombreuses et urgentes occupations, il ne m'est pas possible de répondre immédiatement comme je le dois et le désire aux nombreuses lettres qu'ils ont eu l'amabilité de m'adresser.

« Je me promets qu'aussitôt que mes occupations me laisseront quelque relâche, ou quand j'entreprendrai mon prochain voyage à l'intérieur de la République, je me ferai un devoir d'exprimer à chacun, de vive voix, la reconnaissance que je garde à tous au fond du cœur, pour toutes leurs bontés.

« Je ne terminerai pas, sans donner ici mes remerciements les plus vifs aux journaux qui ont eu la bonté d'annoncer la perte si sensible de mon digne compagnon en ajoutant à cette triste nouvelle quelques lignes émues de sympathiques regrets. Je fais mention spéciale de *La Voz* de Mexico et de *El Tiempo*.

« Le nom de tous nos bienfaiteurs est gravé dans le plus intime de mon cœur. Je les supplie tous, au nom des Conseils centraux de Lyon et de Paris et aussi au nom de mon confrère le R. P. François-Xaxier Devoucoux et au mien, de daigner accepter l'expression la plus sincère de notre reconnaissance pour cette nouvelle preuve qu'ils nous ont donnée de leur bonté et de leur affection. »

∴

Compte rendu de 1893.

L'année finie, je rendis compte encore une fois de nos travaux par le Rapport suivant que j'adressai à MM. les Présidents et les Membres des Conseils centraux.

Mexico, 12 décembre 1893.

Très honorés Messieurs,

..... J'arrivai pour la seconde fois à Mexico le 31 décembre 1892; j'avais dans l'âme autant d'enthousiasme, autant d'ardeur et de bonne volonté qu'en 1889, pour travailler à faire connaître et aimer de plus en plus la grande Œuvre de la Propagation de la Foi. Et pouvait-il en être autrement, quand on a un cœur de missionnaire et la conviction profonde que « Dieu veut que tous les hommes soient sauvés » ?

En 1889, le Vicaire de Jésus-Christ m'avait dit d'aller vers ces peuples généreux de l'Amérique latine et de faire appel à leur cha-

rité inépuisable en faveur des millions et millions d'hommes encore assis à l'ombre de la mort ; en 1892, ce même Pape Léon XIII venait, dans une audience privée, de bénir avec une nouvelle effusion ma difficile mission et de m'accorder toutes les faveurs spéciales que je sollicitais.

Aussi avec quelle confiance illimitée et avec quel zèle nouveau je me remis immédiatement au travail en compagnie de mes deux confrères ! Combien j'étais heureux de revoir mes nombreux amis et bienfaiteurs de Mexico, et combien je fus flatté de leur accueil cordial et affectueux ! Ah ! c'est qu'au Mexique, on aime sincèrement le missionnaire qui souffre et qui est prêt à mourir pour la conversion de ses frères les infidèles ; c'est que l'Œuvre de la Propagation de la Foi a su gagner l'estime et la sympathie de tous ; c'est que le catholique mexicain place aujourd'hui cette Institution au premier rang dans son cœur charitable et généreux !

. ˙ .

Je passai tout le mois de janvier à la capitale avec le regretté Père Boutry ; le Père Devoucoux visitait alors quelques paroisses du diocèse de Vera-Cruz. Le Père Boutry s'occupait de la correspondance pendant que je faisais mes visites aux principales familles de Mexico. Dieu merci ! toutes m'accueillaient avec affection, et aucune des personnes visitées n'est restée indifférente à l'appel du missionnaire plaidant la cause de ses milliers de confrères. Les premières sommes que j'eus la satisfaction de vous adresser, furent la consolante cueillette du mois de janvier.

Toutefois je ne dois pas passer sous silence une épreuve que j'eus à subir à mon arrivée.

Jusqu'à cette époque, comme vous le savez, nous avions reçu une aimable hospitalité au « Cercle catholique », et nous en serons à jamais reconnaissants ; mais, pour des raisons urgentes d'administration, on eut besoin de l'appartement que nous occupions.

Où trouver une autre habitation dans des conditions aussi avantageuses ? Là, nous étions chez nous sans être chez les autres. Aller à l'hôtel, pour bien des raisons, nous ne le pouvions pas. Louer un appartement meublé, il nous aurait fallu au moins un domestique : cela nous occasionnait beaucoup de frais inutiles pendant nos fréquentes absences et les longs mois que nous devons passer à l'intérieur de la République. Plusieurs familles amies m'offraient l'hospi-



talité avec plaisir : elles pouvaient la donner à l'un de nous ; mais à trois, c'était impossible...

Je me trouvais dans cet embarras, cherchant à chaque instant une solution satisfaisante à cette pénible situation, quand la divine Providence eut compassion de nous. Un de mes amis et de mes premiers bienfaiteurs insignes, un catholique au cœur généreux et à l'âme magnanime, vint au-devant de nos désirs, et nous offrit spontanément, non seulement des appartements très convenables et indépendants, mais encore une hospitalité généreuse, mettant à notre disposition sa personne, sa table et ses domestiques, et ajoutant que c'était pour lui un honneur qu'il ne méritait pas de recevoir dans sa maison des prêtres, des missionnaires, des délégués apostoliques de la grande Œuvre de la Propagation de la Foi.

C'était providentiel, et Notre-Seigneur voulait ainsi nous consoler au milieu des ennuis de notre laborieuse mission !

Nous ne pourrons jamais assez payer la dette de gratitude que nous avons contractée envers cette famille excellente, qui, pendant le cours de cette année, nous a comblés d'attentions délicates et de soins empressés, chaque fois que nous revenions de nos voyages, et pendant tout le temps que nous séjournions à la Capitale. M. Augustin Izquierdo est le nom de ce bienfaiteur admirable, et sa digne épouse s'appelle Marie Garibay ; ils n'ont pas d'enfants. L'un comme l'autre ont rivalisé de prévenances et d'affabilité pour nous faire plaisir et pour nous rendre service, prenant part à toutes nos peines comme à toutes nos joies : ils n'auraient pas pu en faire davantage pour leurs propres enfants ! Aussi combien je vous remercie, très honorés Messieurs, et combien je suis heureux que vous ayez pu obtenir pour M. Izquierdo le diplôme de Commandeur de l'Ordre du Saint-Sépulcre, car une personne si dévouée à vos délégués mérite bien cette haute distinction ! Mais, de plus, je désire que les Associés de l'Œuvre et tous les missionnaires du monde unissent leurs prières aux nôtres, pour que Dieu récompense un jour, comme ils le méritent, ces chrétiens si fervents et si charitables qui nous rappellent si bien ceux des premiers siècles de l'Eglise.

.˙.

Au commencement de février, le cher Père Boutry et moi nous partions pour l'Etat de Jalisco dont la capitale est la belle et grande ville de Guadalajara, appelée la *Perle de l'Occident ;* et le P. Devou-

coux s'en allait dans le nouveau diocèse de Cuernavaca, qui attend avec impatience son premier évêque. Guadalajara est une ville très importante à tout point de vue et aussi très catholique. Nous l'avons trouvée telle qu'on nous l'avait décrite. Notre Œuvre a été accueillie avec empressement, comme l'ont déjà raconté les *Annales* de septembre dernier. Je n'ai donc rien à ajouter, sinon que j'ai la douce consolation de vous informer que notre chère Association y prospère admirablement, et qu'elle continuera, je l'espère, à donner pendant longtemps des résultats satisfaisants. Car elle a été vraiment comprise par les habitants de cette charitable ville, installée d'une manière sérieuse sous les auspices du saint archevêque Mgr Loza, et admise à l'un des premiers rangs parmi les nombreuses Œuvres de charité. Guadalajara se distingue toujours entre les autres villes de la grande République mexicaine, quand il s'agit de faire du bien et de rendre service aux malheureux.

Le Comité, composé de personnes d'élite, a, depuis son installation, fonctionné avec un entrain et une exactitude admirables. Des éloges et des remerciements bien mérités, je les dois à tous les membres de ce Comité modèle, mais tout particulièrement à son vice-directeur, M. l'abbé Luis G. Romo, qui en a fait son Œuvre et y met toute son âme. Grâce à son zèle infatigable, il y a, chaque mois, dans l'église paroissiale du Sagrario, une réunion spéciale des Associés de l'Œuvre : une pieuse allocution, par laquelle on les exhorte vivement à la persévérance, est suivie de la Bénédiction du Très Saint-Sacrement. Quels résultats étonnants n'obtiendrions-nous pas si, dans toutes les paroisses importantes où l'Œuvre est déjà établie, on imitait cet exemple et cette heureuse initiative !

Le Père Boutry partit le 11 avril directement pour Mexico où il avait à faire ses préparatifs pour la France, et moi je ne dis adieu à Guadalajara que le lendemain pour me diriger sur Zamora. Là vint me rejoindre le Père Devoucoux.

∴

Zamora est une petite ville de l'Etat de Michoacan de 12 à 15 mille habitants, avec siège épiscopal ; on doit s'y rendre à cheval ou en diligence. Elle est placée au milieu d'une riche et délicieuse vallée qui charme la vue du voyageur et excite son admiration. Mgr Joseph-Marie Casares, évêque du diocèse de Zamora, est un prélat intelligent, instruit et d'une grande fermeté dans son administration ;

mais il y a un cœur d'or caché sous cet extérieur un peu austère à première vue. Zamora est une ville lévitique, qui compte beaucoup de vocations ecclésiastiques et religieuses. Mgr Casares est très aimé de ses prêtres et de ses diocésains, tous très catholiques ; les idées malsaines du jour n'ont pu pénétrer au milieu d'eux, malgré diverses tentatives de la secte.

Nous fûmes accueillis par Sa Grandeur avec une exquise bonté et une extrême bienveillance. Elle s'empressa de nous accorder toute permission de plaider la cause de l'Apostolat. C'était un samedi ; le lendemain, Monseigneur, qui, tous les dimanches, fait le prône dans sa cathédrale, voulut être le premier à recommander aux fidèles l'Œuvre de la Propagation de la Foi, et sut dans un langage exquis commenter d'une manière admirable le texte de l'Evangile du jour qui était celui du Bon Pasteur. De la lettre particulière de recommandation de Mgr Casares, je détache les passages suivants qui m'ont vivement frappé.

« Ce n'est pas seulement ma voix qui vous invite à souscrire à cette Œuvre, c'est la voix des missionnaires qui font appel à notre charité, du sein des nations barbares où ils luttent, où ils teignent souvent leur robe de leur propre sang pour gagner des âmes à Jésus-Christ.

« C'est la voix de l'Eglise qui gémit et qui pleure sur ces innombrables esclaves du péché, qui, morts à la foi, morts à la vertu, morts à tout sentiment honnête, portent sur leur front le sceau ignominieux de la réprobation.

« C'est la voix de Jésus-Christ qui, du fond de ses tabernacles, laisse échapper de son Cœur divin ce cri déchirant : « O mes fils, « j'ai versé jusqu'à la dernière goutte de mon sang pour ces millions « d'âmes qui se précipitent dans le feu éternel et ses tourments hor- « ribles ! Ah ! du moins, unissez vos aumônes à mes prières pour les « sauver ! »

« Qui de nous resterait insensible à cette demande instante du divin Sauveur ?

« Restons unis, fils bien-aimés, par les doux liens de la charité, et portons secours à nos frères en de si pressants besoins. »

Il est facile de comprendre qu'après de tels encouragements, nous dûmes avoir les meilleurs résultats. En effet, tous voulurent obéir à leur digne et zélé pasteur, et pendant les quinze jours que nous passâmes à Zamora, les familles pauvres et riches, les prêtres et les fidèles, répondirent au chaleureux appel des délégués, et vinrent en foule s'inscrire dans la glorieuse Croisade de l'apostolat.

Permettez-moi une petite digression. En allant faire mes adieux à Mgr Casares et lui exprimer mes sentiments de gratitude, Sa Grandeur me demanda, au moment où je me retirais, quand elle devait me remettre sa souscription? (Mgr de Zamora, comme tous les autres évêques que j'ai eu l'honneur de visiter jusqu'ici, s'était inscrit pour 200 piastres).

« — Lorsque vous le pourrez, Monseigneur, » lui répondis-je.

« — Alors, mieux vaut tout de suite que plus tard, » et Sa Grandeur ouvrant immédiatement un tiroir de sa table, en sortit une liasse de billets de banque, les contrôla un instant et me les remit, en me disant avec une simplicité angélique :

« — Je vous donne tout ce que j'ai. »

En effet, il n'y avait plus rien dans le tiroir. Quelle ne fut pas ma surprise en comptant les billets, de trouver une somme beaucoup plus considérable que celle qui avait été offerte par ce Prélat, et quelle ne doit pas être notre admiration devant un tel acte de générosité accompli avec tant de modestie !

Nous laissâmes l'Œuvre bien organisée avec son Comité présidé par le zélé curé de la paroisse, M. l'abbé José-Maria Vera, ayant pour vice-directeur un autre prêtre excellent, M. l'abbé Faustino Murguia, qui nous rend les plus grands services par amour et dévouement aux Missions catholiques. L'honorable famille de D. Nicolas Davalos nous donna une aimable et bienveillante hospitalité pendant notre séjour à Zamora.

∴

Je revins à Mexico pour notre fête patronale du 3 mai ; j'avais été invité à y chanter la Messe. Le Père Devoucoux, de son côté, s'en alla faire connaître notre sainte Association dans les principales paroisses du diocèse de Zamora. Ce confrère eut un succès remarquable et bien supérieur à son attente, à Sahunayo, à Tequilpan, à Cotija, à Uruapan, à Taretan, etc., où sont des populations relativement pauvres. Mais, cette bonne volonté exceptionnelle des fidèles prouve, une fois de plus, que l'Œuvre de la Propagation de la Foi est aimée dès qu'elle est connue.

Le Père Devoucoux me prie de vous citer les noms de deux prêtres, MM. Felipe Arregui et Arcadio Luna, qui se sont distingués d'une manière toute particulière, en se dévouant sans réserve à la grande

Œuvre, et en ne reculant devant aucun obstacle pour la faire connaître et aimer.

A la mi-juillet, ce cher confrère et moi, nous nous retrouvions à Mexico, et nous partions pour Tulancingo, dans l'Etat de Hidalgo.

Cette petite ville, agréablement située au milieu d'une superbe vallée, à cinq lieues de chemin de fer de la capitale, est la résidence de l'évêque du diocèse du même nom. Mgr José M. Armas nous reçut avec beaucoup d'affabilité, et nous donna une cordiale hospitalité dans son propre palais, pendant les quinze jours que nous passâmes dans sa ville épiscopale. Cette marque de bienveillance fut pour nous une véritable recommandation auprès des habitants, mais de plus, Sa Grandeur daigna publier une Circulaire pastorale, nous signalant, nous et notre Œuvre, à l'attention et à la charité de tous ses prêtres et de tous ses diocésains. Les *Annales* de novembre 1893 ont reproduit cette lettre et le portrait de cet évêque au cœur apostolique.

Là aussi, la grande Œuvre catholique que nous avions pour mission de faire connaître a été acceptée avec le même entrain que partout ailleurs ; tous, prêtres et fidèles, se sont empressés avec joie de répondre à notre appel.

Le Comité fut confié à l'habile direction de M. l'abbé Francisco Campos, aujourd'hui évêque, prêtre intelligent, jouissant d'une grande influence et en relations constantes avec tout le diocèse, comme secrétaire de Mgr l'Evêque. A la louange de Tulancingo, je dois mentionner la vertueuse famille Galindo, qui, avec un esprit de foi aussi admirable que modeste, protège toutes les œuvres locales de charité et a également voulu être au premier rang parmi nos bienfaiteurs insignes.

∴

Je viens de vous esquisser à longs traits nos travaux et nos résultats dans les trois nouveaux diocèses conquis cette année.

Que de détails intéressants, que d'actes héroïques de générosité nous aurions à vous raconter, s'il était permis de le faire dans cet humble compte rendu ! Que de fois nous avons vu de pauvres gens se priver du nécessaire pour nous apporter leur aumône ! Nous avons été les heureux témoins d'actions magnanimes qui ont dû réjouir le Cœur de Jésus, et à la vue de tant de vertus sublimes, le Ciel tout entier a dû applaudir. Pour nous, combien il nous était doux et consolant de redire à ces personnes si charitables les paroles de l'apôtre : « que leurs noms étaient déjà inscrits dans le Livre de vie ».

Nous devons étendre et augmenter de plus en plus le nombre de nos bienfaiteurs et de nos associés, mais aussi conserver le plus possible nos positions déjà acquises. Il nous faut donc revoir de temps en temps les diocèses précédemment visités, et où l'Œuvre est établie : une partie de cette année a été employée à ce travail de revue dans les diocèses de Mexico, de Puebla, de Vera-Cruz, de Morélia, de Querétaro, de Léon et de San-Luis-Potosi.

Dans nos tournées, nous encourageons ceux qui ont persévéré, nous stimulons les tièdes, et notre présence de quelques jours au milieu de ces bonnes populations où nous sommes déjà connus, fait énormément de bien et produit toujours d'excellents résultats. Parmi les nombreuses paroisses que j'ai revues, je dois une mention spéciale à celle d'Irapuato (diocèse de Léon). Là, l'Œuvre a augmenté, au lieu de diminuer, grâce à l'activité de Mme Carmen del Moral de Barquin, femme très intelligente, zélée et très aimée.

Si le diocèse de San-Luis-Potosi figure avec une somme relativement importante, nous le devons à notre excellent trésorier, M. Francisco Hernandez Ceballos, qui a encouragé ses quatre frères à souscrire comme lui pour la somme de 2.000 piastres.

⁂

J'avais l'intention de me rendre, au mois d'octobre, dans l'important diocèse de Durango, où les principales familles catholiques attendent avec impatience les Délégués de la Propagation de la Foi, mais les difficultés imprévues qui sont survenues m'ont arrêté et empêché d'exécuter mon plan. Je suis resté à la capitale, où pendant deux mois j'ai travaillé avec succès. Je dois nommer ici les familles Pesado, de Teresa, Escandon y Barron, Arango, Icazbalceta, Moreno, Lerdo de Tejada, Sanz, Rincon Gallardo, Pimentel, Bringas, Usandizaga, de la Hildaga, Izquierto, etc., qui toutes se sont distinguées par leur générosité en adoptant un missionnaire à perpétuité. Pendant ce temps, mon confrère a visité quelques paroisses des diocèses de Michoacan, de Léon et de San-Luis-Potosi.

En résumé, cette année a été consacrée à implanter notre Association dans trois diocèses : Guadalajara, Zamora et Tulancingo et à la conserver dans huit : Mexico, Cuernavaca, Puebla, Vera-Cruz, Michoacan, Querétaro, Léon et San-Luis-Potosi. Pour achever complètement notre mission au Mexique, il nous resterait encore seize diocèses à visiter.

CHAPITRE VIII

1894

Visites des diocèses de Linares, — Saltillo, — Zacatecas, — Durango, — Oaxaca, — Colima, — Tepic.

Pendant l'année 1894, absorbés par nos courses incessantes, nous n'eûmes le temps, ni le P. Devoucoux, ni moi, d'écrire à nos amis de France le récit détaillé de nos travaux ou des descriptions des pays si intéressants que nous visitions, non en touristes, mais en ouvriers pressés de mener leur œuvre à bonne fin.

C'est à peine si j'écrivis quelques lignes rapides à Mgr Morel pour les *Missions Catholiques,* de Monterrey d'abord, puis d'El Saltillo.

« Parti de Mexico, le 14 juin, je suis arrivé à Monterrey, après m'être arrêté, en passant, dans les diocèses de Querétaro, de Léon et de San-Luis-Potosi. Monterrey est la capitale de l'Etat de Nuevo-Léon et la résidence du gouverneur et de l'archevêque de Linares. Ce siège archiépiscopal a comme suffragants les diocèses de San-Luis-Potosi, de Victoria et d'El Saltillo.

« Monterrey se trouve à près de trois cents lieues de Mexico (1.082 kil.); c'est une ville de progrès, d'industrie, à la frontière, appelée la Reine du Nord et aussi le Chicago des Etats-Unis du Mexique. Elle compte aujourd'hui plus de cent cinquante mille habitants et est reliée à la capitale, au centre de la République et à l'Atlantique, par diverses voies ferrées. Malheureusement, les ministres protestants des Etats-Unis du Nord sont déjà venus s'y installer; mais ces faux pasteurs ne font que de rares conquêtes.

« J'ai été accueilli avec beaucoup de bienveillance par Mgr l'Archevêque, D. Jacinto Lopez, qui m'a offert et me donne une cordiale hospitalité dans son palais. Mgr Lopez, âgé de soixante-trois ans, est évêque depuis huit ans ; il était précédemment chanoine et secrétaire de l'archevêque de Guadalajara.

« C'est un homme de Dieu, aimé et béni de tous ceux qui ont l'honneur de le connaître ; il est très prudent, de grande expérience, instruit et d'une bonté sans égale.

« Le vénéré prélat a bien voulu publier une Lettre-circulaire en faveur de notre chère Œuvre.

« Dimanche dernier, j'ai prêché à toutes les messes qui se sont célébrées à la cathédrale, afin d'expliquer aux catholiques habitants de Monterrey, le but de ma présence au milieu d'eux. Mon appel a été reçu avec enthousiasme et nous aurons la consolation de voir inscrit cette année, dans les *Annales,* le diocèse de Monterrey.

« Le temps ne me permet pas de rester longtemps ici : je pars la semaine prochaine pour El Saltillo, diocèse érigé en 1891.

« Le P. Devoucoux travaille actuellement sur le versant du Pacifique, dans les diocèses de Colima et de Tépic ; il y a déjà plus de deux mois que nous sommes séparés, et nous ne nous rencontrerons pas avant la mi-octobre. »

Voici les quelques lignes que j'écrivis d'El Saltillo :

« Quoique ayant tout à créer dans son diocèse qui ne date que de deux ans et ne possède encore ni chapitre, ni séminaire, Mgr Garza Zambrano ne m'a fait aucune difficulté pour me laisser établir notre Œuvre. Au contraire, il a facilité mes travaux, voulant lui-même s'inscrire le premier. Son exemple a été suivi par les principales familles de la ville, et j'ai pu réunir une somme relativement importante, vu la pauvreté du pays où, depuis cinq ans, une sécheresse effrayante a fait des ravages terribles. J'ai formé cent dizaines d'associés et laissé l'Œuvre organisée avec son Comité. »

Dans tous ces diocèses du Nord de la République mexicaine, je fus reçu par les évêques, le clergé et les fidèles avec de tels témoignages de foi, de charité chrétienne et aussi tant de bienveillance pour ma personne, que le nom seul de ces pays si chrétiens et si pieux me touche profondément le cœur.

Qu'on me permette de citer seulement la Lettre pastorale de Mgr l'évêque de Zacatecas et la lettre d'adieux que la reconnaissance me faisait un devoir d'écrire à la population de cette ville par la voix de son principal journal catholique : *La Rose de Tepeyac.*

Lettre de Sa Grandeur Mgr Bonaventure Portillo y Tejeda, troisième évêque de Zacatecas, à M. l'Archidiacre-doyen du Chapitre, à tous les curés et prêtres et à tous nos bien-aimés diocésains, salut et paix en Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Le zélé pasteur, après avoir montré que l'œuvre de Notre-Seigneur, c'est-à-dire, le salut des âmes, a été continuée par les apôtres

et leurs successeurs dans le monde entier, qu'elle se continue encore actuellement par les missionnaires, apôtres modernes de Jésus-Christ, ajoute :

Mgr Ferdinand Terrien, missionnaire et délégué apostolique, récemment arrivé dans cette ville et dans notre demeure épiscopale, et que nous avons accueilli avec le plus grand plaisir et les honneurs et les attentions qu'il mérite, a pour mission particulière l'établissement canonique de la Propagation de la Foi dans notre ville épiscopale de Zacatecas et dans les villes et localités de son ressort, comme il l'a déjà établie dans la majeure partie des archevêchés et évêchés du pays. Tous les évêques ont accepté cette œuvre avec enthousiasme, en se félicitant du bien immense et du grand bonheur que le ciel leur a fait en leur prodiguant les faveurs, grâces et indulgences attachées à la sainte et apostolique Institution.

Aujourd'hui, nous arrive à nous et à vous cet inexprimable bonheur, et il m'est infiniment agréable de vous faire connaître et de présenter à votre respectueuse bienveillance et à votre généreux accueil le distingué missionnaire apostolique, Mgr Ferdinand Terrien, délégué spécial des Conseils centraux de la Propagation de la Foi à Lyon, en France, et envoyé spécialement par le S. P. Léon XIII avec les pouvoirs les plus étendus.

Maintenant donc, l'insigne messager de la grande Œuvre de la Propagande catholique est au milieu de nous pour accomplir la mission de salut qui lui a été confiée. C'est pour cela que votre évêque et pasteur, bien qu'indigne, se réjouit d'être le premier à lui avoir rendu les honneurs dus à son éminente dignité et à contribuer à l'exécution de son mandat apostolique. Aussi, c'est de toute notre âme et avec toute l'effusion de notre confiance pastorale que nous le recommandons à notre illustre et vénérable chapitre, à tous nos respectables curés et autres prêtres du clergé séculier et régulier de cette ville et de toutes les paroisses de notre diocèse. Nous les exhortons avec les plus vives instances à coopérer par tous les moyens les plus prompts et les plus efficaces à l'établissement et à l'organisation de cette Œuvre de la Propagation de la Foi, qui sera couronnée ici par la stabilité et les brillants résultats que nous et vous tous pouvons nous promettre de la généreuse initiative et du dévouement charitable que manifestent toujours les enfants de Zacatecas, selon leur position et leur condition sociale, pour les œuvres de secours en faveur des indigents et nécessiteux, soit compatriotes, soit étrangers.

Les moyens proposés par la Propagande sont faciles et simples. Le même missionnaire, Mgr Terrien, vous les expliquera à l'occasion de ses prédications apostoliques dans notre sainte église cathédrale, comme dans quelques autres églises et paroisses, à son choix, tandis qu'il résidera parmi nous, et

à commencer de dimanche prochain, le matin à la grand'messe, à la cathédrale, et le soir à l'heure de l'office, à la paroisse du Sagrario. Et nous vous annonçons que, de notre consentement, M. le curé du Sagrario, D. Jean Richard, a été choisi comme directeur diocésain de la bonne Œuvre de la Propagation de la Foi.

Associés de cœur, nous bénissons le Seigneur notre Dieu, pour ses miséricordes infinies et nous acceptons, reconnaissants, les amoureux appels de son ineffable compassion pour le bien et le salut de nos frères selon la chair et dont l'esprit est encore privé de la vérite.

Qu'ils y soient attirés par l'intervention de notre amour et de notre charité, afin que nous puissions recevoir un jour, au ciel, le centuple promis aux miséricordieux.

C'est le souhait que vous fait votre Pasteur et Père qui vous aime et vous donne sa bénédiction épiscopale.

Donné en notre palais épiscopal, le 25 août 1894.

Fr. BONAVENTURE,
Evêque de Zacatecas.

Lettre de Mgr Terrien à M. le Directeur du journal de Zacatecas, « La Rose de Tepeyac ».

Zacatecas, 27 septembre 1891.

« Monsieur le Directeur et ami très distingué,

« Profondément reconnaissant pour le bon accueil qui a été fait à l'Œuvre de la Propagation de la Foi dans le journal que vous dirigez avec tant de succès, je viens, de nouveau, vous adresser ces quelques lignes en vous suppliant de leur accorder la faveur de les publier.

« Sur le point de terminer mes travaux apostoliques à Zacatecas, et de quitter cette catholique cité pour continuer ma difficile mission dans les autres parties de la République qui me restent à visiter, je désire qu'une fois de plus *La Rose de Tepeyac* soit l'interprète de mon éternelle reconnaissance pour toutes les familles et chacune des personnes de Zacatecas que j'ai eu le plaisir et l'honneur de connaître et d'apprécier.

« A la vue des innombrables témoignages d'attention délicate, de sincère amitié et spécialement de l'estime dont j'ai été l'objet pendant mon séjour dans cette ville inoubliable, je ne sais comment manifester ma gratitude à ses généreux et sympathiques habitants, qui, malgré les circonstances difficiles qu'ils traversaient, ont voulu répondre avec tant de bonne volonté à l'appel de l'hu-

manité, de la civilisation et de la foi, fait par le délégué de l'Œuvre de la Propagation de la Foi. Tous ont su voir sous son véritable point de vue notre Œuvre qui est celle de l'Eglise universelle, la base et le fondement de tout bien et la seule qui corresponde à la doctrine infaillible de notre divin Sauveur et Rédempteur : « Allez et enseignez toutes les nations. » Et tous, sans distinction de sexe ou de position sociale, ont répondu avec enthousiasme et dévouement à la voix du délégué de notre Saint-Père le Pape Léon XIII.

« Jamais je n'oublierai la bienveillance vraiment paternelle, l'extrême bonté, l'excessive affabilité de l'illustre évêque, Mgr Bonaventure Portillo y Tejeda, qui m'a reçu avec un esprit éminemment apostolique et m'a offert, avec une exquise délicatesse, la plus cordiale hospitalité. Je dois à l'illustre et saint Prélat, digne successeur des Apôtres, les actions de grâces les plus vives pour ces faveurs et pour sa Lettre pastorale recommandant instamment à tous ses diocésains, et à MM. les curés et prêtres du diocèse, la grande Œuvre du Catholicisme, qu'il a tant contribué à organiser définitivement et à établir solidement sous la direction si intelligente du zélé et vertueux prêtre D. Jean I. Richard, digne curé de Sagrario.

« L'importante population de Zacatecas a su prouver, par ses œuvres, en cette circonstance, qu'elle aussi mérite le glorieux titre de catholique, et son zèle religieux pour souscrire à notre sainte et humanitaire croisade est une preuve de son sincère amour de Dieu et de sa véritable charité pour le prochain.

« Le succès a dépassé nos espérances. A ce succès ont contribué les généreux dévouements de quelques-unes des familles principales de cette ville en faveur de l'Œuvre des œuvres, comme l'a appelée le grand Pontife régnant. Que les dignes et charitables habitants de Zacatecas, membres bienfaiteurs de l'Œuvre de la Propagation de la Foi, partie essentielle de l'Eglise catholique et sa gloire, sachent que le délégué apostolique de Sa Sainteté part l'âme pleine d'une suprême gratitude, louant Dieu de lui avoir donné l'immense consolation de rencontrer d'autres frères qui l'ont aidé et l'aideront toujours dans la grande entreprise et glorieuse croisade de donner la lumière de la vérité à ces millions et millions d'hommes, nos semblables, qui sont encore plongés dans les ténèbres du paganisme et de l'ignorance. Merci à tous et pour tous, et que le Dieu Tout-Puissant daigne écouter la prière de son humble missionnaire, qui le supplie de combler de ses plus abondantes bénédictions et faveurs,

tous nos bienfaiteurs et associés et de leur conserver toujours une foi vive et la grâce d'une sainte mort.

« Daignez recevoir, très estimable Monsieur et très digne champion de la cause catholique, les sentiments de haute estime et de sincère amitié de votre très reconnaissant serviteur.

« Ferdinand Terrien,

« Missionnaire apostolique et délégué de l'Œuvre de la Propagation de la Foi. »

Après avoir publié cette lettre, M. le Directeur de *La Rose de Tepeyac* la fit suivre des lignes suivantes :

« Immense est notre joie à la vue du bon accueil fait à Mgr Terrien. On ne pouvait espérer moins de la toujours catholique Zacatecas, et nous avons confiance que, persévérant dans leurs desseins, ses habitants continueront à contribuer de leurs oboles à l'excellente œuvre de la Propagation de la Foi.

« Mgr Terrien est parti jeudi passé pour Durango, autre diocèse à conquérir à la méritoire croisade qui lui a été confiée. Ici l'association a déjà été établie canoniquement avec son Comité, dont le directeur est M. le curé D. Juan I. Richard, et les membres : les dignes et vertueuses dames Maria-Jesus Escobedo de Escobedo, Adélaïde Franco de Escobedo, Carmen del Hoyo de Yermo, et les pieuses demoiselles Jeanne Escobedo Pérez, Louise Escobedo Escobedo et Jesus Palacios.

« Pour le secours extraordinaire offert par quelques riches familles, l'honorable M. D. José L. del Hoyo a été nommé procureur et trésorier, et il a daigné accepter cette charge, de bonne volonté. »

Du diocèse d'El Saltillo où je trouvai le même zèle et la même générosité, je me dirigeai vers Durango d'où j'écrivis à mon ami, M. l'abbé Robert, directeur du *Petit Messager*, de Nantes, la lettre suivante, en date du 4 octobre.

∴

Durango.

« Je suis à Durango, à 300 lieues de Mexico, d'où je suis parti depuis quatre mois.

« Je travaille sans relâche à établir partout la grande œuvre d'humanité, de civilisation et de foi ; partout je prêche la croisade en faveur des pauvres infidèles. Dieu merci, mes fatigues obtiennent un

résultat très consolant, et je suis très satisfait de ma présente expédition. Aussi je me réjouis à la pensée que toutes les aumônes que je recueille iront à mes frères les missionnaires qui pourront, par là même, faire un plus grand bien, et sauver un plus grand nombre d'infidèles. C'est la seule vraie consolation que je trouve au milieu de mes fatigues quotidiennes. Je pense être de retour à Mexico à la fin du mois ; et j'en repartirai presqu'immédiatement pour les diocèses du Sud de la République, Oaxaca et le Yucatan. Après ce voyage qui ne sera pas sans péril, je commencerai mes visites d'adieu pour retourner en France. D'ici là, que les associés de la Propagation de la Foi et les lecteurs du *Petit Messager* ne m'oublient pas dans leurs prières ! »

Ainsi que nos lecteurs vont le voir dans mon rapport annuel, je rentrai à Mexico, vers la fin d'octobre, et mon confrère, le R. P. Devoucoux, qui avait, pendant les six mois de notre séparation, parcouru les diocèses de Colima et de Tepic, vint me rejoindre dans la Capitale. Nous nous séparâmes de nouveau, au bout de quelques jours, pour revoir les diocèses de Puebla et de la Vera-Cruz. Puis la fin de l'année approchant, j'adressai le compte rendu des travaux de l'année aux Conseils centraux.

⁂

Compte rendu pour 1894.

A Messieurs les Présidents et à Messieurs les Directeurs des Conseils centraux de l'Œuvre de la Propagation de la Foi.

Laborieuse a été la cinquième année de vos délégués au Mexique, mais en retour bénie par Dieu d'une manière spéciale. Nous avons atteint en 1894 un chiffre d'aumônes que jusqu'ici nous n'avions pu réaliser : aussi quelle ineffable consolation pour nous d'avoir aujourd'hui à vous offrir cette abondante gerbe, dont les épis iront nourrir tant d'affamés qui, chaque année, ont recours à votre charité, et qui n'attendent que de l'Œuvre dont vous êtes les dispensateurs le pain quotidien et le nécessaire pour poursuivre leur sainte entreprise.

Les fatigues physiques, les peines morales, les épreuves de toutes sortes ne nous ont pas manqué, mais le divin Maître, dont la bonté est infinie, est venu souvent alléger notre fardeau, et a daigné cou-

ronner notre mission d'un succès inespéré. Ah ! c'est que Dieu veut que son Œuvre se fasse, et s'il permet la lutte, c'est pour nous faire acquérir plus de mérites.

∴

A notre chère Œuvre de la Propagation de la Foi, nous avons conquis, cette année, sept nouveaux diocèses qui figureront, pour la première fois dans ses *Annales,* occupant un rang distingué à côté de leurs aînés de l'Europe. Tout en prêchant dans ces diocèses, nous n'avons pas négligé de conserver et d'augmenter le budget des recettes de l'Œuvre dans les autres où elle est déjà connue et aimée. Et nous sommes heureux de vous annoncer qu'aujourd'hui, après cinq ans de rudes travaux et de courses apostoliques, presque toute la grande République mexicaine, trois fois plus étendue que la France, a entendu la voix de vos Délégués et répondu à leur appel.

Des vingt-sept diocèses du Mexique, cinq seulement ne figureront pas dans les *Annales* de l'Œuvre, le temps ou d'autres circonstances ne nous ayant pas permis de les visiter ; mais les vingt-deux autres vont prendre part, cette année, à la glorieuse entreprise de l'Apostolat.

Linares ou Monterrey, Saltillo, Zacatecas, Durango, Oaxaca, Colima et Tepic ont pour la première fois reçu la visite de vos délégués : les cinq premiers ont été parcourus par moi, et les deux autres par mon confrère, le R. P. Devoucoux. Dans toutes ces villes, résidences épiscopales, et dans plusieurs autres localités importantes, nous avons laissé notre association organisée avec son comité respectif, reconnu par l'autorité ecclésiastique, composé des dames les plus distinguées et les plus zélées, ayant à leur tête un prêtre intelligent et actif, nommé directeur diocésain de l'Œuvre.

Nous n'avons qu'à nous louer de tous ces choix, et les aumônes provenant des dizaines formées par nous nous prouvent que les différents comités fonctionnent avec autant d'habileté que d'entrain.

Nous ne nous bornons pas à la seule création de dizaines qui donneraient un résultat relativement peu important, mais partout où nous allons, nous cherchons à obtenir par des visites à domicile, aux familles les plus aisées, des offrandes extraordinaires annuelles ; aussi je dois vous signaler que sous ce rapport notre succès a sur

passé nos espérances, surtout à Zacatecas et à Durango. En effet, seize personnes dans le premier diocèse et douze dans le second ont daigné s'inscrire généreusement avec la somme exigée pour soutenir un missionnaire à perpétuité au milieu des infidèles. A Zacatecas, je proposais à une même famille, composée de huit personnes, d'adopter à perpétuité un missionnaire; je fus l'heureux témoin d'un fait héroïque. Ma proposition fut acceptée avec enthousiasme : mais à ce premier mouvement généreux succéda un moment de silence; chacun se mit à réfléchir, sans doute sous l'influence divine de la grâce, puisqu'aussitôt il y eut comme une explosion de générosité digne d'envie, et chacun, suivant l'élan de son cœur, s'écria : « Mon père, moi je veux pour moi seul mon missionnaire à *perpétuité*. »

Et ainsi, au lieu d'une souscription, j'en obtins huit, et cela dans cette seule famille.

Les anges du haut du ciel ont dû contempler avec admiration ce touchant spectacle ! Quant à moi, ne sachant comment exprimer ma gratitude, je balbutiais les paroles du grand Apôtre : « Vos noms sont déjà inscrits dans le livre de vie. »

.˙.

Toutefois, je dois vous faire remarquer que je n'ai pas immédiatement recueilli les offrandes qui m'ont été promises : en général, tous mes bienfaiteurs ont la meilleure volonté d'aider l'Œuvre de la Propagation de la Foi, mais ne pouvant verser d'un trait une somme considérable, ils me la donnent par parties. C'est pour cette raison que les Diocèses visités pendant les années précédentes arrivent encore à réunir chaque année une quantité raisonnable; car, au Mexique, plus qu'ailleurs, vu l'inconstance humaine, l'Œuvre des dizaines ne donne presque aucun résultat et s'éteindra complètement lorsque nous quitterons le pays.

Non seulement les personnes adonnées aux œuvres pies ont voulu répondre à notre appel, mais les hommes de commerce et d'affaires ne sont pas restés insensibles à notre prière. J'en suis d'autant plus touché, que Monterrey, Saltillo, Zacatecas et Durango venaient de passer par une crise terrible de cinq années de sécheresse, qui avait amené une crise épouvantable dans le bas peuple. Mais Dieu leur a envoyé enfin des pluies abondantes, peut-être en récompense de leur charité.

*
* *

Après plus de six mois de séparation, fin octobre, nous nous rencontrâmes à Mexico, mon confrère et moi. Pendant les quelques jours que nous passâmes ensemble, le P. Devoucoux s'empressa de me rendre compte de ses travaux dans les diocèses de Colima et de Tepic, sur le versant du Pacifique, où, également pour la première fois, il a fait connaître et aimer notre Œuvre. Mgr Aténogène Silva, évêque de Colima, et Mgr Ignace Diaz, évêque de Tepic, le reçurent très cordialement, lui donnant ample permission de travailler dans leur diocèse, et lui remettant chacun une lettre particulière de recommandation. Partout, notre Association a été fondée et organisée : Messieurs les Curés lui ont offert une fraternelle hospitalité et ont coopéré de leur mieux aux travaux d'installation de l'Œuvre.

*
* *

A part ces fondations nouvelles dans les sept diocèses dont je viens de vous entretenir, qui nous ont pris comme six mois de l'année, le reste du temps a été occupé à conserver et à augmenter les recettes de l'Œuvre là où, précédemment, nous avions eu l'occasion de la faire connaître et de l'organiser. C'est ainsi que le R. P. Devoucoux et moi, nous avons parcouru de nouveau et séparément les principales villes des diocèses de Puebla et de Vera-Cruz, rencontrant partout la même bonne volonté et le même amour pour les Missions.

*
* *

Enfin, trois diocèses que nous n'avons pas encore visités seront cependant inscrits dans le catalogue des *Annales* : Mérida, Tehuantepec et Sinaloa, mais chacun avec une somme de peu d'importance. Il est à regretter que le temps nous ait fait défaut pour aller jusqu'au Yucatan. Mgr l'Evêque, étant bien disposé en faveur de l'Œuvre qu'il aime depuis son enfance, nous aurait accueillis avec beaucoup de bienveillance.

Pour conclure ce récit de nos travaux de l'année 1894, je dois vous dire un mot des résultats obtenus à Mexico. Cette année, comme les années précédentes, Mexico occupera le premier rang. J'y ai de nombreux bienfaiteurs insignes, et, depuis mon arrivée, plus de 50 familles se font un devoir de me remettre une offrande importante destinée à l'entretien d'un missionnaire. Je ne vous cite ici aucun nom, car j'aurais à vous nommer toutes les principales familles.



VUE DE LA HACIENDA DE BENEFICIO DE SAN ANTONIO

CHAPITRE IX

1895

Fin de la mission au Mexique. — Retour en Europe. — Nouvelle audience pontificale. — Voyage en Egypte et en Terre Sainte.

Au commencement de l'année 1895 je reçus une lettre de MM. les Directeurs des Conseils centraux de Lyon nous demandant de rentrer en Europe pour rendre compte de nos travaux pendant les cinq années employées à établir l'Œuvre au Mexique.

Le *Petit Messager* du diocèse de Nantes annonça ainsi à ses lecteurs notre arrivée à Saint-Nazaire.

Mgr Terrien est rentré en Europe le 10 mars dernier, après avoir terminé sa difficile et importante mission au Mexique, et obtenu les plus heureux résultats en faveur de la grande Œuvre de la Propagation de la Foi. A son arrivée à Saint-Nazaire, après cinq années d'absence, pendant lesquelles il s'est dépensé sans mesure pour implanter notre chère Œuvre au Mexique, au moment où il allait mettre le pied sur le sol natal, Mgr Terrien eut la consolation de recevoir une lettre des plus élogieuses des Conseils centraux de la Propagation de la Foi. Dans cette lettre, nous lisons entre autres choses : « *Il doit vous être doux, Monseigneur, de penser aux confrères qui vous ont dû leurs succès, et aux âmes qui vous ont dû leur régénération, par les sommes importantes que vous nous avez envoyées pendant cinq ans, et qui sont venues grossir le trésor de l'Apostolat.* »

Aussi bien, par la lecture du rapport de Mgr Terrien, publié dans les *Annales* de mars, nos associés ont dû se rendre compte des travaux considérables accomplis au Mexique par notre cher compatriote et par son confrère, le R. P. Devoucoux, comme lui de la Société des Missions africaines de Lyon : « Vos délégués, dit-il dans ce rapport, ont compris la mission qui leur était confiée, et, pour la mener à bonne fin, ils ont entrepris de longs, de pénibles et de périlleux voyages ; ils n'ont cessé de prêcher, se privant de tout pour arriver à leur fin ; ils ne se sont jamais laissé abattre par les épreuves, les contradictions. Le divin Maître a béni leur bonne volonté, leurs travaux, leurs sacrifices ; à lui seul toute louange et toute gloire, aujourd'hui et à jamais. »

De retour en France, Mgr Terrien a passé quelques jours seulement dans sa famille. Puis il est immédiatement parti pour Paris, Lyon et Rome avec son confrère, le R. P. Devoucoux, afin de rendre compte aux Conseils centraux et à Sa Sainteté Léon XIII de la mission qui leur avait été confiée et qu'ils ont remplie avec tant de zèle et de courage, et, disons-le encore, avec tant de succès. A son retour de Rome, Mgr Terrien, en attendant qu'une nouvelle mission lui soit confiée, passera quelques mois en France ; il prendra alors un repos justement mérité par cinq années de travaux incessants accomplis au Mexique pour la plus grande gloire de Dieu et le salut des âmes !

D'autre part, les *Missions catholiques* publièrent quelques lignes sur notre voyage à Rome et notre entrevue avec Sa Sainteté.

Nos deux délégués de la Propagation de la Foi au Mexique, Mgr Terrien et le R. P. Devoucoux, à peine de retour en Europe, après avoir accompli leur grande mission, se sont rendus à Rome et ont été reçus en audience spéciale par Sa Sainteté le Pape Léon XIII. Le Saint-Père a daigné leur témoigner sa haute satisfaction pour le dévouement intelligent avec lequel, pendant cinq ans, ils ont travaillé à augmenter le budget de l'apostolat. Il a manifesté à plusieurs reprises toute sa tendresse pour les généreux catholiques du Mexique qui ont répondu à leur appel.

Ce qui se fait au Mexique doit, dans la pensée de Léon XIII, se répandre non seulement dans les différentes Républiques de l'Amérique, mais là où la Propagation de la Foi est inconnue. Etablir partout l'Œuvre avec ses dizaines, avec son organisation particulière, voilà quelle doit être la préoccupation des Conseils directeurs de Lyon et de Paris. Alors que le Saint-Père demande pour l'Orient des sommes considérables, alors que sa volonté formelle est que rien ne soit retranché par nous aux anciennes missions, alors que, chaque année, de nouveaux vicariats sont fondés et réclament nos secours, il est de toute nécessité que nos ressources augmentent, et elles ne pourront augmenter que si, sur différents points du globe, nous organisons des missions semblables à celles qu'ont accomplies Mgr Terrien et le P. Devoucoux.

Nous unissons notre humble témoignage de reconnaissance aux félicitations que le Pontife suprême a adressées à nos chers délégués et nous n'oublions pas l'excellent Père Boutry qui a tant contribué, lui aussi, au succès. Il a été la peine, il est bien juste que, par le souvenir, il soit à l'honneur.

Lorsque je fus en présence du Souverain Pontife, j'exposai à Sa Sainteté l'historique de la fondation de l'Œuvre de la Propagation de la Foi au Mexique, les résultats obtenus, le bon accueil fait aux



VUE GÉNÉRALE DU CAIRE

délégués, et aussi leurs travaux, leurs peines, les obstacles, les difficultés inhérentes à toute bonne œuvre sur la terre.

Léon XIII daigna m'écouter avec une attention émue et m'adressa des paroles, qui, venant de cette bouche auguste, furent pour nous, délégués, une précieuse récompense.

Nous sollicitâmes et obtînmes de Sa Sainteté une bénédiction papale pour les bienfaiteurs et les associés de l'Œuvre au Mexique et, le jour même, un câblogramme traversait l'Atlantique leur annonçant cette insigne faveur.

∴

Depuis longtemps, nous avions le vif désir de faire un pèlerinage en Terre Sainte, de visiter ces contrées où le Dieu fait homme avait voulu passer sa vie mortelle ; nous voulûmes profiter du temps libre qui nous était donné pour faire le voyage de l'Orient.

Le paquebot touchant à Alexandrie, nous y prîmes terre pour faire connaissance avec l'Egypte, ce pays célèbre entre tous par son antique civilisation, ses arts et ses sciences, ses dynasties royales remontant aux petits-fils de Noé, son idolâtrie recouvrant d'un voile grossier les vérités primordiales révélées aux hommes, ce pays où Jésus vécut quelques années avec Marie et Joseph et a laissé des traces de son séjour, ce pays devenu, à la lumière de l'Evangile, le foyer de toutes les vertus chrétiennes et de toutes les sciences, ce pays enfin qui, après avoir été plongé, pendant douze siècles, dans la nuit de l'Islamisme, salue l'aurore de sa résurrection.

Nous allions voir nos confrères des Missions Africaines, appelés à collaborer à l'évangélisation de cette terre de l'Islam. Ils débarquèrent en novembre 1877 et s'établirent en arrivant à Zagazig, puis l'année suivante à Tantah, au milieu du Delta du Nil. Les PP. Duret et Gallen, seuls d'abord, durent bientôt demander des confrères pour les aider, et leur œuvre, bien modeste au début, se développa merveilleusement. Cette Mission, élevée au rang de Préfecture Apostolique sous la direction du R. P. Duret, compte actuellement 40 missionnaires, un grand séminaire établi au Caire, un grand collège à Tantah, diverses écoles de garçons ainsi que des écoles pour les filles, et des dispensaires pour les malades indigents dans les principales localités du Delta. Soixante religieuses des Missions Africaines se dévouent à ces dernières œuvres.

Combien nous furent doux et agréables les quelques jours passés au milieu de nos chers confrères de la Société ! Mais sur cette terre,

les moments heureux sont rares, le temps de la joie fuit bien rapidement. Il fallait partir pour accomplir notre pèlerinage.

De l'Egypte nous nous rendîmes à Jérusalem, but principal de notre voyage. En Terre Sainte, les délégués n'oublièrent pas leurs



GRIOT ET MUSICIEN

amis du Mexique et une lettre, adressée de Jérusalem et publiée par la *Presse catholique mexicaine,* annonça à toutes les familles qui s'étaient intéressées à notre Œuvre que nous ne les oubliions pas près du Saint-Sépulcre, que nos prières les plus ferventes montaient du Calvaire vers le Ciel pour eux. Avec quelle ferveur nous demandions aussi que leur zèle pour notre chère Œuvre persévérât toujours et s'étendît chaque jour davantage!

AMÉRIQUE DU SUD

DEUXIÈME PARTIE

L'AMÉRIQUE DU SUD

CHAPITRE X

1893-1897

Nouvelle Mission dans l'Amérique du Sud. Appel de Mgr Soler, archevêque de Montévideo. — A bord de *La Plata*. — Souvenirs du passé. — Le Brésil. Rio-Janeiro. — Les forêts vierges. — Les *fazendas* de Saô-Paulo. — L'empereur Dom Pedro. — L'esclavage au Brésil. — Le Paraguay. — Excursion à l'Assomption. — Coup d'œil historique. — Pays neufs.

Au commencement de l'année 1896, les Conseils centraux de la Propagation de la Foi reçurent une lettre de Mgr Soler, archevêque de Montévideo, au sujet de l'Œuvre.

Désireux de voir les catholiques de son diocèse et de toute l'Amérique latine contribuer par leurs aumônes à la Propagation de la Foi dans les pays infidèles, et frappé des résultats obtenus par notre mission au Mexique, ce saint et zélé prélat demandait à MM. les directeurs d'envoyer aussi des délégués dans l'Amérique du Sud. Cette lettre parut inspirée par la divine Providence, qui facilitait ainsi l'exécution du plan conçu primitivement et qui n'avait pu encore être suivi qu'au Mexique. On me proposa de continuer ma mission de délégué à Montévideo et dans les autres Républiques latines de l'hémisphère Sud. Les pourparlers, les démarches, les préparatifs nécessités par cette grande affaire m'occupèrent pendant plusieurs mois. Enfin, le 20 novembre 1896, je m'embarquai à Bordeaux avec un confrère de notre Société pour ces régions lointaines qui n'étaient pas inconnues pour moi, et dont chaque ville me rappelait des souvenirs toujours vivants dans mon cœur.

Bien que le missionnaire soit toujours prêt à se séparer, à chaque moment, de tout ce qu'il aime, et que, pour ma part, j'eusse été habitué à ces sacrifices par ma vie tout entière, ce ne fut pas sans une certaine tristesse que je me sentis de nouveau sur le pont du paquebot qui m'arrachait à notre chère France et me lançait sur ces mers immenses traversées par moi déjà bien des fois.

Un souvenir, une image me revenait souvent, lorsque seul, accoudé aux bastingages, les yeux fixés sur la profondeur du ciel ou les eaux sans limite de l'Océan, mon esprit se reportait vers le passé. Il y avait quinze ans, je traversais pour la première fois les eaux de l'Atlantique et près de moi, un confrère, jeune aussi et plein de zèle et d'enthousiasme exubérant, partageait mes joies, mes peines et tous mes projets. Ami aimé et toujours pleuré, cher Louis Boutry, il semblait que nous devions vivre toujours côte à côte, partager jusqu'au bout la bonne ou mauvaise fortune, travailler et mourir ensemble. Dieu, dans sa sagesse, en avait décidé autrement. Le Père Boutry a été rappelé bientôt dans un monde meilleur et j'ai été laissé seul sur le sillon commencé à deux. Ces souvenirs devinrent plus vifs dans les parages du Brésil. Nous avions parcouru tous deux cet immense empire de 1882 à 1884, et me rappelant nos travaux, nos prédications, nos voyages, la richesse du pays, la beauté de la nature et surtout l'accueil si touchant, la charité si large des Brésiliens, j'aimais à passer des heures entières à revoir en esprit toutes ces figures sympathiques connues là-bas, à revivre ces deux belles années écoulées au milieu d'étrangers devenus pour moi des amis véritables. Je me prenais à désirer revenir dans ce beau pays, y prêcher de nouveau l'Œuvre de la Propagation de la Foi, et je sentais en moi un secret espoir que Dieu me réservait peut-être cette mission.

Pour le moment, la volonté de Dieu manifestée par mes supérieurs m'entraînait plus loin, là-bas, vers les grandes républiques chrétiennes du Sud ; mais pendant que le navire glissait sur les vagues de l'Equateur, je me plaisais à me repeindre à moi-même notre arrivée en 1882 dans la rade de Rio-Janeiro.

Comment oublier notre première entrée dans cette baie féerique de Rio-Janeiro? Après avoir longé quelque temps une chaîne de montagnes, dont les versants descendent en pentes rapides sur le rivage de la mer et dont les sommets forment une succession de cimes coniques tour à tour bizarres ou grandioses, le paquebot se dirige brusquement vers un chenal étroit ouvert dans les flancs des

monts, sorte de portique précédé de chaque côté de deux rochers colossaux appelés « les deux sœurs ». Tels les obélisques à l'entrée du temple d'Isis et d'Osiris de l'antique Egypte. A peine ce passage est-il franchi que l'immense baie se déploie aux yeux ravis du voyageur avec son cadre majestueux de *sierras*. A droite, comme une haute muraille qui la protège contre les vagues de l'Océan, la chaîne hérissée de pics que nous admirions tout à l'heure avant de franchir la passe. A gauche les monts des Orgues, *Organos,* dressent sur l'azur du ciel leurs aiguilles fantastiques qui leur ont valu leur nom. Toutes les nuances de la merveilleuse végétation tropicale colorent les flancs de ces montagnes, tandis qu'à leurs pieds, sur les plages de sable, la ville et les faubourgs dessinent de longues lignes blanches qui se mirent dans les eaux bleues et limpides du lac. C'est, en effet, un véritable lac toujours calme que cette baie de 32 kilomètres de profondeur, parsemée d'îles et d'îlots, les uns, rochers arides comme le « Pain de sucre », à l'entrée de la baie, les autres, vrais bouquets de verdure, où les palmiers, les bananiers, les acacias, etc., entremêlent leurs feuillages. Des plages, des golfes, des caps forment des paysages variés, sans cesse changeants, et des vapeurs, des voiliers de tous les ports du monde sillonnent sans cesse cette baie splendide de Rio-Janeiro.

Ce souvenir appelle un autre souvenir des beautés de la nature au Brésil. Je veux parler de ces forêts si souvent admirées par nous dans nos nombreux voyages à travers les provinces. Ce qui nous frappait surtout, c'était la majesté, j'allais dire la solennité de la forêt vierge. Des troncs d'arbres gigantesques comme les colonnes d'un temple immense élèvent dans les airs et rejoignent en arceaux leurs branches entrecroisées, formant une voûte supérieure à trente mètres au-dessus d'une autre forêt inférieure, fouillis inextricable de mille et mille parasites, lianes, fougères arborescentes, orchidées de tout genre accrochées çà et là, plantes folles s'élançant au sommet des géants sylvestres et retombant de tous côtés en guirlandes gracieuses.

Sous ces voûtes sombres règne un calme profond, une obscurité mystérieuse qui éveille dans l'âme l'idée d'une puissance supérieure à l'homme, avec une impression de mélancolie que dissipe bientôt une échappée de vue sur une clairière, une vallée, un fleuve, un lac. Un volume ne suffirait pas pour décrire ces spectacles variés, ces arbres aux mille formes diverses, plus admirables les uns que les autres, les palmiers de toute espèce, les *candelabra cecropia* aux

branches régulièrement placées, au feuillage argenté, les fleurs pourpres de quaresmo, les velours aux riches nuances des orchidées, les lianes monstrueuses enroulées comme des serpents aux troncs des colosses de la forêt, et tant d'autres merveilles que nos yeux contemplaient chaque jour. Que de fois, en nous rendant à quelque *fazenda,* ferme éloignée, nous avons assisté, à l'aurore, au réveil de cette nature tropicale. Sous un beau ciel teinté des nuances délicates du matin, des collines lointaines aux contours tantôt rosés, tantôt bleu vaporeux, des vallées profondes où les massifs des forêts formaient un océan de vagues aux sommets lumineux, aux profondeurs bleu sombre et sur tout cela un calme, une splendeur qui ne semblaient pas de ce monde.

Je viens de nommer la ferme brésilienne, la *fazenda.* Ce mot, aussi lui, que de souvenirs ne me rappelle-t-il pas? Aucun établissement ne donne mieux l'idée de la vie du planteur des pays chauds que la fazenda brésilienne. Etablie au milieu d'une vaste plantation, loin des villes, cette ferme est un centre pour toute la population employée aux travaux des champs qui en dépendent; c'est le village, la petite patrie. La maison du maître est un bâtiment très vaste composé d'une série de constructions peu élevées et dont l'étage est réservé à la famille. De larges verandas décorées de plantes grimpantes les entourent. Au bas se trouvent les magasins et les dépendances, salles d'approvisionnement, etc. Aux alentours sont agglomérées les cases des noirs employés à la fazenda. Devant l'habitation s'étendent de vastes aires carrées bien cimentées sur lesquelles on étend le café cueilli pour le faire sécher. La cueillette du café est la grande affaire dans la fazenda, comme aussi sa culture en est la principale. Tous les flancs des collines, à plusieurs kilomètres à la ronde, sont plantés de caféiers. Plus près de la fazenda se trouve la pépinière où l'on sème le grain. Au bout d'un an on transplante les jeunes sujets à l'endroit où ils doivent se développer. Au bout de trois ans chaque plant donne une faible cueillette, mais à partir de la quatrième année il fournit, deux et trois fois l'an, son fruit pendant une trentaine d'années.

Hommes et femmes, une hotte sur le dos, se répandent dans les plantations et cueillent les fruits qui ressemblent à une belle cerise longue d'un rouge brillant. Les plus mûrs sont d'un violet noir, d'autres déjà desséchés, d'autres enfin encore verts mûrissent sur les séchoirs. Pendant ce temps les négrillons circulent sous les caféiers, ramassant les nombreux fruits tombés. Le tout est étendu dans les

aires et quand la pulpe est bien sèche on emploie une machine qui décortique le grain, le débarrasse de son enveloppe et le rend propre à l'usage. Chaque fruit contient deux grains qui en forment le noyau.

Ces cafés brésiliens, excellents, sont souvent vendus pour les cafés les plus renommés, même pour du moka, avec lequel il a de la ressemblance.

Cette culture de café demande un personnel nombreux, et le maître de la fazenda est un patriarche au milieu de son petit peuple. Il mérite ce titre par les usages de la vie brésilienne. Non seulement tous les employés vivent de la ferme, mais encore l'hospitalité la plus large, la plus généreuse y est de mise. Dans l'immense salle à manger la table est toujours ouverte à tous. Aux premières places, le maître, ses hôtes, sa famille, au bas « l'administrador » et les siens. Que de fois nous savons été accueillis dans ces maisons chrétiennes comme les envoyés de Dieu ! Nous y trouvions souvent une chapelle et un chapelain. Dans la plupart de ces fazendas, il y a aussi un médecin, une pharmacie, un hôpital.

J'emprunte ici la description d'une fazenda faite par un auteur brésilien, Mlle Marguerite Pereira Pinto.

L'immense territoire du Brésil présente une telle variété de climats et de productions que les habitants eux-mêmes diffèrent essentiellement entre eux de goûts, d'habitudes, de caractère, suivant la zone à laquelle ils appartiennent.

On a pu, en effet, diviser le Brésil en grandes zones agricoles qui permettent d'apprécier la richesse et la variété productives de ce magnifique pays.

Une des zones les plus importantes est celle du café, qui se concentre en particulier dans l'Etat de Saõ Paulo.

C'est là surtout qu'on peut se rendre compte de l'organisation des plantations de café ou « fazendas » et de la vie si active et si intéressante du planteur ou « fazendeiro ».

Les plus belles « fazendas » de l'Etat de Saõ Paulo sont situées à l'ouest, c'est-à-dire dans la partie la plus élevée et la plus fertile.

D'ailleurs, tout l'Etat de Saõ Paulo s'élève à un peu plus de 200 pieds au-dessus du niveau de la mer, particularité qui l'a toujours mis à l'abri de la fièvre jaune.

Autrefois, habiter la plantation, c'était y séjourner plusieurs années de suite, s'astreindre à une vie de labeurs souvent monotone et dépourvue de tout bien-être.

Aujourd'hui, grâce à la facilité des communications, on va à la « fazenda » comme à une maison de campagne, où l'on passe quelques mois agréables : car le confort s'est établi dans les habitations ; de plus, les perfectionnements apportés à la culture et l'emploi des machines ont facilité les travaux, multiplié la production, mais gâté peut-être, comme toutes les inventions modernes, l'aspect pittoresque et primitif de la « fazenda. »

Depuis l'abolition de l'esclavage, le 13 mai 1888, les nègres ont peu à peu quitté les « fazendas » ; quelques-uns cependant sont restés fidèles à la terre des maîtres ; ils habitent des cases séparées.

Parmi eux, plusieurs sont venus tout jeunes de la terre d'Afrique, de l'Angola en particulier ; ils s'intitulent « malungos » ou compagnons, se souviennent encore de leur pays natal, en parlent avec amour et fredonnent quelques chants barbares dont les vibrations sont restées chères à leur oreille.

Les nègres des « fazendas » de l'Etat de Saò Paulo ne forment donc plus qu'un petit noyau, débris d'une race qui semble appelée à y disparaître.

Actuellement, c'est l'immigration italienne qui constitue l'élément agricole par excellence : les Italiens ont envahi l'Etat de Saò Paulo, et il n'y a pas de plantation où ils ne se trouvent en majorité.

Ils y constituent ce qu'on appelle la « colonie ». C'est un véritable petit village formé par une agglomération de maisonnettes semblables, groupées parfois autour d'une église et entourées toutes d'un enclos protégeant le petit terrain que le colon cultive et dont le produit le fait vivre ; car il n'est payé que pour la cueillette et reçoit alors un salaire proportionné à la valeur de la récolte.

Les autres travaux sont faits par les « camaradas », ouvriers attachés en permanence au service du maître ; ils sont nourris et reçoivent des gages fixes.

Rien de plus mouvementé, de plus pittoresque que la cueillette du café, qui se fait généralement d'avril à septembre. L'animation se concentre alors dans la caféière ou « cafezal » dont les caféiers sont rangés symétriquement et forment d'innombrables lignes parallèles, car les arbustes sont invariablement plantés à environ trois mètres d'intervalle ; on serait même porté à augmenter cette distance : car, si cela diminue le nombre de pieds, en revanche la récolte est plus abondante, parce que l'air et la lumière circulent ainsi librement entre les plants.

L'étendue du « cafezal » dépend de l'importance de la « fazenda » ; dans celle de « Sancta Cruz », appartenant à la famille du regretté M. Elias Chaves, la superficie est de 500 hectares et le nombre de pieds s'y élève à 420.000. A « Saò Martinho », également situé dans l'Etat de Saò



L'HABITATION — FAZENDA DE SANCTA CRUZ, ÉTAT DE SAÒ PAULO

Paulo, les plants atteignent le chiffre considérable de deux millions.

Le « cafezal » est toujours situé sur une élévation, afin de faciliter l'écoulement des eaux ; la culture du café se fait dans un terrain rouge foncé, appelé « terra roxa », terre violette, remarquable par sa fertilité ; ce terrain provient de la décomposition de la diorite, dont on trouve de nombreuses traces entre les couches schisteuses et carbonifères qui couvrent la plus grande partie de cette région de l'Etat de Saò Paulo.

Pendant la cueillette, les colons partent dès l'aurore ; ils sont munis d'échelles, de grands paniers en bambou et conduisent des charrettes traînées par des mulets.

La température est fraîche dans cette saison et, à travers un brouillard intense, le « cafezal » apparaît comme une immense tache sombre, derrière laquelle les arbres de la forêt vierge, estompés par la brume, forment un léger rideau de dentelle finement découpée.

Une fois arrivé, on se met au travail : on appuie de courtes échelles contre les caféiers, dont la hauteur atteint environ dix mètres ; les uns y grimpent et secouent les arbustes, les autres remplissent les hottes que l'on vide dans de grands sacs ; puis, sous la surveillance attentive des « camaradas », ceux-ci sont placés dans les charrettes et transportés sur le « terreiro », vaste emplacement où le café doit être séché.

Le travail se poursuit tout le long du jour ; aux heures de repas, les Italiennes quittent la « colonie », portant sur leurs épaules une sorte d'arceau en bois aux extrémités duquel sont accrochées les marmites contenant les repas des colons ; la tête ornée d'un mouchoir aux couleurs voyantes, elles se dirigent lentement vers la caféière avec ce carcan d'un nouveau genre ; elles traînent après elles leurs marmots en guenilles ou fredonnent quelque chanson du pays natal.

Puis, quand le jour baisse, l'armée de travailleurs reprend le chemin du village qui semble alors se réveiller ; au silence de la journée succède une joyeuse animation ; les lumières brillent aux fenêtres et, dans la chaude atmosphère de la nuit, on entend s'élever des chants qui se mêlent aux sons lointains et mystérieux de la forêt.

Qui n'a pas éprouvé, en arrivant à la campagne, une étrange impression de calme et de solitude à l'approche de la nuit ? Le murmure confus que l'on entend à la ville le soir, les éclats des voix, les sourds roulements des voitures s'élevant dans une atmosphère lourde et imprégnée de poussière et de fumée, tout cela s'évanouit et fait place à une fraîcheur, à une paix qui charme et repose tout ensemble.

A la « fazenda », le soleil s'éteint en embrasant la nue de reflets éclatants, en teintant délicatement l'azur de rose et de violet ; la nuit tombe rapide-

ment, sans crépuscule, comme dans tous les pays des tropiques ; son voile s'étend sur les hauteurs boisées, sur les champs, sur la caféière, si animée tout à l'heure... toutes les voix s'éteignent, tous les bruits expirent... quelques lumières seules, dans les habitations des colons, percent l'obscurité ; puis peu à peu les étoiles s'allument, et, dans un ciel profond et chaud, la lune s'élève lentement ; parfois, elle semble entourée de reflets rouges qui font ressortir davantage l'éclatante blancheur de la voie lactée ; un tressaillement, un bruissement d'ailes, un souffle fait deviner la présence d'un insecte dans l'herbe, ou peut-être, dans l'ombre, celle d'un vampire guettant une proie pour assouvir sa soif. Parfois se fait entendre le chant mélodieux et plaintif du « sabia », ce rossignol de l'Amérique du Sud.

Pas un être humain ne trouble le recueillement de la nature : mais soudain le son d'un cor déchire l'air et le fait tressaillir : c'est le veilleur de nuit donnant le signal du repos : il est dix heures, et demain, à l'aube, sonnera la cloche du travail. Au son de ce « couvre-feu » d'un autre âge, les lumières s'éteignent.

Tout est donc réglé, tout est patriarcal dans cette vie simple et tranquille ; heureux ceux qui savent l'apprécier et partager ainsi leur existence entre le travail et le repos.

Tandis qu'on travaile au « cafezal », on n'est pas inactif non plus sur le « terreiro ».

Comme on l'a dit plus haut, c'est un vaste emplacement en briques cimentées traversé par de nombreuses et profondes rigoles où l'eau circule sans cesse.

A mesure que le café arrive du « cafezal », on vide les sacs dans ces rigoles où un premier lavage le débarrasse des matières étrangères auxquelles il est mêlé ; l'eau entraîne peu à peu les fruits dans des sortes de cuves d'où on les retire en les lançant par pelletées sur le « terreiro » où ils sèchent bientôt ; les tas de café semblent alors parsemés d'émeraudes et de rubis qui scintillent au soleil ; mais celui-ci ne tarde à décolorer les fruits et à les sécher. On les transporte alors, au moyen de wagons Decauville, dans un bâtiment annexe où une machine à engrenage, mue par l'eau, les dépouille de leur écorce. Le café subit alors un second lavage, et, à travers les rigoles, est ramené sur les grandes aires en briques ; on a alors le café décortiqué ou « café despolpado » dont le séchage est plus long.

Pendant des semaines, le grain sèche au soleil ; des ouvriers armés de râcloirs en bois, sont sans cesse occupés à le retourner en traçant tout le long de la couche de minces sentiers parallèles. Tous les soirs, le café est réuni en tas que l'on recouvre de toiles imperméables afin d'éviter la pluie ou l'humidité.



PREMIER LAVAGE DU CAFÉ ARRIVANT DU "CAFEZAL"



Quand le café a pris une coloration brune et qu'il est bien sec, on l'entasse dans des sortes de hangars communiquant avec la machine de triage que l'on met alors en mouvement ; le café passe successivement dans des tamis cylindriques de grosseurs différentes ; les grains s'échappent au fur et à mesure suivant leur volume et s'entassent dans des boîtes oblongues dressées perpendiculairement et munies d'un judas vitré qui permet de surveiller l'emplissage.

Quand les boîtes sont pleines, on soulève une soupape et le grain tombe dans des sacs préparés à cet effet. Ces sacs sont ensuite envoyés à des maisons de commerce qui se chargent de la vente sur les différents marchés du monde.

Le café est la grande richesse de l'Etat de Saô Paulo ; et d'ailleurs, sa culture dans le pays entier est tel que le Brésil est le fournisseur de tous les grands marchés de café des deux mondes. La production du café s'y est accrue d'une manière extraordinaire puisque, d'après E. Reclus, la production totale ne dépassa pas 750 kilogrammes en 1800, et qu'en 1892, elle a été de 444.000 tonnes.

Les machines qui servent à la manipulation du café sont en général activées par l'eau : aussi en profite-t-on pour installer également dans le voisinage du *terreiro* une scierie où les arbres de la forêt vierge sont transformés en planches, ou bien encore en grandes roues de bois dont on se sert pour la construction de pittoresques chariots qui, traînés par un lourd et nombreux attelage de bœufs, cheminent lentement avec un grincement monotone, ressemblant, au loin, à un chant plaintif et cadencé.

A côté de la scierie se trouve souvent un moulin pour la farine de maïs, très employée dans l'alimentation et dont les résidus servent aussi de nourriture aux bestiaux.

Ces différentes industries, dont le produit est surtout utilisé pour la plantation même, contribuent à entretenir une grande animation autour de l'habitation.

Dans certaines plantations, on entreprend aussi la culture du riz et celle de la canne à sucre qui donnent d'excellents résultats, mais la grande culture, sans conteste, est presque exclusivement celle du café.

Cependant, vers la mi-août ou les premiers jours de septembre, la cueillette prend fin.

Quand le café a été décortiqué, séché, mis en sacs et expédié, le *cafezal* est nettoyé, après que les détritus, feuilles sèches, paille, etc., ont été replacés, comme engrais, autour des pieds. Un soir, on recueille les derniers grains ; on orne les têtes des mules de rubans et de feuillage, et les colons,

leurs outils sur l'épaule, quittent le *cafezal* en chantant allègrement en chœur.

La cueillette est terminée, et, jusqu'à la récolte suivante, la vie reprend à la plantation son aspect calme et monotone.

Mais à côté des terres cultivées, que d'espaces inconnus dans ce Brésil si grand et si fertile !

Les bras manquent pour défricher la terre, et cependant que d'avantages ce magnifique pays offre à ceux qui viennent lui demander des moyens de subsistance !

Quelle vie heureuse et paisible les colons trouvent dans ces villages, peuplés quelquefois d'au moins cinq ou six cents habitants ! Ils y vivent en famille, entourés de leurs enfants, dans une aisance qu'ils n'auraient pu rêver au pays natal !

Mais, si les ouvriers manquent pour travailler la terre, combien plus encore pour éclairer les âmes !

Le Brésil est réellement un pays de mission, et on y a bien grand besoin d'ouvriers dans le champ du Père de famille. Mais c'est aussi un pays d'avenir, et le bon grain y lèvera.

Espérons que la moisson y sera un jour abondante et que le Brésil saura se rendre digne du nom glorieux de *Terra de Sancta Cruz*.

Marguerite Pereira Pinto.

A l'époque où nous étions au Brésil, l'esclavage existait encore, mais, en général, l'esprit chrétien des maîtres avait apporté une grande douceur dans les relations avec les noirs. Beaucoup de ceux-ci ne désiraient pas la liberté, et la plupart restèrent attachés à leurs maîtres à la proclamation de l'indépendance. Déjà tous les bons esprits envisageaient ce changement prochain dans l'état social du Brésil, et l'on voulait éviter une trop brusque secousse en procédant graduellement à l'affranchissement des noirs. L'empereur Dom Pedro était vraiment l'homme prédestiné à faire cette révolution pacifique. Esprit supérieur, élevé dans l'étude de toutes les sciences, familier avec toutes les grandes questions modernes, dirigé par les principes chrétiens, il fut le premier à appeler tous les esclaves de son empire à la liberté, mais l'acte d'émancipation ne fut signé que par la comtesse d'Eu sa fille, pendant qu'elle fut régente de l'Empire, en l'absence de l'Empereur.

Peu de temps avant cet acte mémorable, j'avais l'honneur de parler devant Sa Majesté et tout le corps diplomatique réuni dans l'église paroissiale de Petropolis, résidence d'été de Dom



LE " TERREIRO "

Le café à nettoyer s'amoncelle dans les rigoles, tandis que les grains décortiqués sèchent au soleil; on les étale soigneusement en lignes parallèles.

Pedro. Missionnaire africain, voué par ma vocation à la réhabilitation des nègres au point de vue spirituel et matériel, je n'hésitai pas à plaider, devant la noble assemblée, la cause de ces pauvres noirs dont j'avais évangélisé les frères, les compatriotes de l'autre côté de l'Atlantique à la côte même des Esclaves.

L'accueil que je reçus de l'Empereur et de l'Impératrice comme aussi du comte et de la comtesse d'Eu, les paroles sympathiques qui furent adressées au missionnaire par ces illustres personnages me prouvèrent que ma parole n'avait pas déplu et qu'elle correspondait aux sentiments de ces grandes âmes et de ces cœurs généreux. Les grandes familles de « la Corte » de Saô-Paulo, de Minas, les riches planteurs suivirent l'exemple donné par la famille impériale. On donnait sans compter, et notre livre de souscriptions renferme en longues séries les noms les plus illustres, les plus nobles du Brésil. Malheureusement le temps ne nous fut pas donné pour visiter le Nord et le Sud. Depuis lors, bien des années déjà se sont écoulées, et ma reconnaissance n'a oublié ni un bienfaiteur ni une aumône... Bien des années se sont écoulées, amenant des événements inattendus, des tristesses et des deuils !... Au milieu de ces images qu'évoque mon cœur ému, je vois des tombeaux qui les assombrissent de leur ombre. Dom Pedro n'est plus ; Dom Pedro plus grand encore dans le malheur et l'exil que sur son trône ! Et là-bas, dans la ville aux sept collines, un autre tombeau ! Louis Boutry, le missionnaire dévoué à l'Afrique, le compagnon joyeux et fidèle !... Mais levons les yeux au ciel, l'espérance est une plante de la terre qui ne donne ses fruits qu'au delà de la tombe.

Dios no muere ! Dieu ne meurt pas, a dit le grand chrétien Garcia Moreno en tombant sous le poignard de l'assassin payé par les Loges. Dieu ne meurt pas et nos âmes sont des étincelles immortelles qui ont jailli du brasier de son amour. Au ciel donc ! là est la vie, là est le bonheur.

Et maintenant, pendant que le navire m'emporte vers le Sud, est-ce un dernier adieu que je dois donner à ce beau pays du Brésil ? Rio-Janeiro, Petropolis, Saô-Paulo, riches provinces de Minas Geraës, de Bahia, de Parana, me sera-t-il donné de vous revoir ? Je ne sais, mais ce que je sais, c'est que si la volonté de Dieu me ramène vers vous, ce sera avec bonheur que mon pied foulera votre sol chrétien et hospitalier !

*
* *

Le Paraguay.

Avant de revoir les fleuves majestueux de La Plata, les belles cités de Montévideo et de Buenos-Ayres, ces pays neufs et déjà si bien dotés, où nous avions été reçus autrefois avec tant de cordialité et de générosité, je ne puis résister au désir de rappeler une excursion que nous fîmes dans la République du Paraguay et dans le territoire des Missions. Le désir de connaître ce pays, converti et civilisé par les Pères de la Compagnie de Jésus, nous invitait à faire ce voyage, et, prenant quelques jours de vacances au milieu de nos travaux, nous remontâmes le fleuve jusqu'à la ville de l'Assomption, capitale de la République.

Quand on a lu dans l'histoire les travaux accomplis, les efforts tentés par les Pères, les sacrifices faits pour la conversion de ces terribles Guaranis qui formaient la population de ce pays, on reste confondu de tant de zèle, d'activité, de génie.

Après avoir déjoué les obstacles créés par la cupidité des colons européens qui ne voulaient pas laisser la liberté aux indigènes, les Jésuites ayant, pour ainsi dire, surpris le droit de verser leur sang pour les Indiens, se jetèrent dans les forêts et les montagnes du Paraguay.

Qui dira le nombre de ceux qui tombèrent d'épuisement, de ceux qui furent massacrés et dévorés par les cannibales ! Ceux qui disparaissaient étaient remplacés par d'autres, et les Indiens, admirant enfin tant d'héroïsme, se ralliaient peu à peu autour de la Croix, attirés par les chants des missionnaires.

La musique fut, en effet, un des moyens dont on se servit pour convertir ces peuplades.

Bientôt quelques familles se groupent sous la direction des PP. Maceta et Castaldino, une église est bâtie et la première *Réduction* ou « groupe de convertis » est fondée sous le nom de Lorette. En peu d'années le nombre de ces réductions s'accrut, et les Pères formèrent une république chrétienne qui semblait un reste de l'âge d'or retrouvé au Nouveau Monde.

Avec les vertus chrétiennes, tous les métiers des peuples civilisés, les arts eux-mêmes fleurissent parmi ces populations naguère encore anthropophages. Tout était admirablement réglé comme dans une cérémonie religieuse, travaux, jeux, le costume lui-même. Le code

fondé sur la seule doctrine de l'Evangile était merveilleusement adapté à ces peuples simples et primitifs.

Mais ces Guaranis, devenus pieux et fervents comme des religieux, savaient aussi défendre leur indépendance contre le brigandage des nations voisines. Les Jésuites réussirent à les armer en dépit de la politique de Madrid et même à établir dans les Réductions des manufactures d'armes et de poudre avec des fonderies de canons.

Ces cultivateurs d'une bravoure à toute épreuve firent respecter leur territoire et vécurent deux cents ans dans une paix profonde, sous la conduite de leurs apôtres.

Voilà ce que peut produire la doctrine de l'Evangile prise comme base des lois et du gouvernement d'une societé. Quel sujet de méditation et d'études pour nos législateurs modernes, s'ils avaient le souci vrai et sincère du bonheur de leurs semblables !

Hélas! non seulement les peuples prétendus civilisés ne voudraient pas de ces lois sages qui d'une peuplade barbare firent une république chrétienne, paisible au-dedans, forte au dehors, que Muraton appelle avec raison, « un christianisme heureux », mais encore les philosophes qui gouvernaient l'Europe au XVIII[e] siècle jurèrent la ruine de ces Réductions qui donnaient un démenti palpable à leurs misérables doctrines.

Vers 1768, le gouvernement espagnol chassa les jésuites du Paraguay, la plus belle, la plus fidèle des colonies de l'Espagne, et les Guaranis, ce peuple élevé par les Pères à si haut degré de civilisation, retombèrent peu à peu dans leur état primitif ou sous l'esclavage des Européens.

En 1811, le Paraguay, à l'imitation des colonies voisines, se détacha dela métropole et se choisit un dictateur ; le cruel Francia, qui sacrifia à ses fantaisies les intérêts moraux et matériels du pays, expulsa les religieux et interdit aux étrangers le territoire de la République. A sa mort, en 1840, Antonio Lopez devint président, puis le fils de ce dernier, Solano Lopez, monta au pouvoir en 1857 et renouvela les excès de Francia. Ayant fait saisir le navire brésilien *Marquis de Olinda*, il s'ensuivit une guerre affreuse soutenue contre le Brésil, la République Argentine et l'Uruguay. Le Paraguay fut presque dépeuplé. Depuis la paix de 1870, ce beau pays se relève peu à peu de ses ruines, et s'il s'inspire des doctrines de ses premiers législateurs, des jours de gloire et de prospérité lui sont assurés.

Nous prîmes place sur un bateau vapeur qui fait le service du fleuve et, pendant deux jours, nous côtoyâmes les plaines fertiles de

l'Argentine sur les eaux du Parana. On fit escale à Parana, Santa-Fé, Corrientes et nous vîmes, en passant, la ville de Humaïta qui soutint un siège terrible, et dont les ruines, occasionnées par le bombardement, offrent un triste spectacle au milieu de toutes ces beautés de la végétation tropicale.

Laissant notre bateau remonter le Paraguay vers le Brésil, nous débarquâmes à l'Assomption, capitale de la République.

Cette ville est toute différente des grandes cités américaines où le luxe moderne, le progrès, les inventions nouvelles accumulent leurs merveilles. A l'Assomption, on trouve la simplicité des établissements primitifs. Les maisons basses ressemblent à des fermes, les rues sans trottoirs ne sont pas encore pavées, et le sable et la poussière rendent la marche pénible sous ce climat torride. Nous remarquâmes les ruines du palais du dictateur Lopez, que les boulets des ennemis détruisirent complètement.

La population est en majorité de race indienne et, satisfaite de la simplicité de l'ancien costume, semble ignorer les modes si en vogue dans les pays voisins.

Les RR. PP. Lazaristes qui dirigent le séminaire de l'Assomption, vinrent nous chercher à l'hôtel, dès qu'ils apprirent notre arrivée. Le R. P. Montagne, leur supérieur, nous accueillit comme des frères et nous donna la plus cordiale hospitalité pendant plusieurs jours. Pendant ce séjour à l'Assomption, nous visitâmes l'établissement des Sœurs de Saint-Vincent de Paul qui y ont établi un hôpital, des écoles et un ouvroir. Là, comme partout, elles font le bien avec dévouement, et la population leur porte un grand respect et un grand attachement.

De la capitale nous nous dirigeâmes vers la ville de Paraguari, tête de ligne de l'unique chemin de fer de la République et située à une dizaine de lieues de l'Assomption. De ce point jusqu'à Encarnacion, ville située sur le fleuve du Haut-Parana, nous dûmes monter dans des diligences antiques qu'on posait sur des radeaux à la traversée des fleuves tandis que les chevaux suivaient à la nage. Parfois les voitures elles-mêmes faisaient défaut et nous devenions cavaliers, ce qui est assez pittoresque, mais très fatigant, quand il faut rester à cheval huit à dix heures par jour. Pendant quinze jours nous eûmes sans cesse devant les yeux les plus magnifiques paysages. Des cours d'eau larges, majestueux, arrosent de tous côtés des plaines verdoyantes encadrées de forêts vierges. Dans ces riches contrées inhabitées, tout respire la puissance de la nature, le calme et la paix.

Que de trésors réserve ce pays enchanteur à l'activité des colons qui voudront s'y établir !

A notre arrivée à Encarnacion, et après avoir visité Posadas, sur l'autre rive du fleuve et appartenant à la République Argentine, nous recourûmes à un nouveau moyen de transport pour continuer notre voyage. A défaut de bateau vapeur, nous prîmes un simple canot sur lequel nous descendîmes le Parana jusqu'à Corrientes. Là nous retrouvâmes la civilisation et ses *steamboats,* et en peu de temps nous fûmes ramenés à Buenos-Ayres, tout en faisant escale dans les principales villes superbement assises le long de l'Uruguay.

∴

Territoire des Missions.

Je ne puis résister au désir d'offrir à nos lecteurs un court aperçu du Territoire des Missions, c'est un pays merveilleux comme le Paraguay, ayant la même origine, les mêmes coutumes et la même richesse de sol.

Personne n'ignore, que le territoire des Missions a eu, autrefois, une époque de grande prospérité, que l'on a attribuée à la seule administration des Jésuites; mais où la qualité du terroir et le climat merveilleux de la région entraient bien pour quelque chose.

On croit, aussi, qu'après l'expulsion des Jésuites en 1767 par les rois d'Espagne, jaloux de leurs grandes possessions, dans ce pays que venait de révéler la carte qu'ils publièrent en 1761, le territoire des Missions ne connut que la misère, et entra, immédiatement, dans une période de décadence, d'où il n'est pas sorti depuis plus d'un siècle.

Ce sont là des erreurs. Les missions restèrent très prospères pendant près d'un demi-siècle après le départ des Jésuites, et ne furent ruinées que par la guerre féroce que se firent, dans ces régions éloignées, les Portugais et les Espagnols, et, après eux, les Brésiliens et les Argentins.

Les pauvres Guaranis, habitués à une vie douce, de labeur sagement organisé, jouissant, jusque-là, des biens abondants d'un sol fertile, dont le nombre s'était élevé à plus de cent mille habitants, furent pris entre deux feux ; enrégimentés à tour de rôle par les deux com-

battants, leurs villages mitraillés, détruits, leurs familles furent chassées dans les bois, où presque toutes périrent au milieu des privations, ou oublièrent les leçons de la civilisation, qu'eux et leurs pères avaient reçues et dont ils avaient si bien profité.

⁂

La population, vers 1845, était réduite à 6 ou 8.000 habitants perdus sur ce territoire, devenu dépendance négligée de la province de Corrientes, dont il est séparé par l'immense lagune Ibera; on peut dire qu'il ne communiquait plus avec le reste du monde.

Le nombre même des touristes était restreint; bien que ce fût une simple promenade que de remonter le Parana ou l'Uruguay jusqu'à Posadas, d'aller même voir les exploitations de yerbales de Tacuru Pucu, de visiter l'immense et superbe chute de l'Iguazu, qui vaut celle du Niagara, quand on revenait à Buenos-Ayres, après ce joli voyage, on était classé comme explorateur.

Pour aller aux Missions, il y a deux voies: l'une par le Parana, l'autre par l'Uruguay. On peut, si l'on veut se promener, prendre, indistinctement, l'une à l'aller, l'autre au retour. Le voyage se ferait en 48 heures, si la ligne de fer, commencée, arrivait à Santo Tome sur l'Uruguay et de là traversait l'isthme à peine large de 18 lieues, qui sépare l'Uruguay du Parana.

Actuellement le service le meilleur est par Corrientes et de là, par transbordement, jusqu'à Ituzaingo sur le Haut Parana, et d'Ituzaingo à Posadas, par voiture, quand l'eau manque dans le rapide d'Apipé.

C'est un voyage facile et des plus pittoresques; le parcours du Haut Parana, bordé de chaque côté de superbes forêts, peuplées de tous les gibiers, cerfs, daims, singes, faisans bleus, motus, que l'on voit du vapeur jouir de leur liberté inattaquée, les loutres grosses comme des phoques, les caïmans qui émergent de l'eau, donnent à ce voyage pittoresque le charme spécial du nouveau, dans la variété.

⁂

L'arrivée aux Missions n'est pas moins enchanteresse. Posadas est, déjà, une grande ville, située sur la rive du Haut Parana, dans un endroit où il forme une immense *cancha,* d'une lieue de large; en face est Encarnacion sur la rive paraguayenne.

Au-dessus de ces villes, le Parana se resserre; il est coupé d'îles très élevées, taillées à pic, dont les falaises, s'élevant à 10 et 20 mètres, portent des forêts.

Si vous pénétrez, ce qui est facile, jusqu'aux anciens villages des jésuites, qui sont encore tous abandonnés et perdus dans les forêts, mais où l'on arrive par des sentiers, ou *picadas*, ouverts à travers les lianes, les futaies et les taillis, vous êtes absolument émerveillés. Le nombre de ces villages est considérable: Corpus Christi, San Ignacio, San José, Apostoles, San Carlos, et tant d'autres, dont les noms disent l'origine et qui sont, presque tous, semblables.

Une église, aux apparences de cathédrale, domine la place, qui a conservé son ancien tracé; les clochers se tiennent encore debout, presque partout; la toiture s'est effondrée, une végétation luxuriante plus que sexagénaire a envahi les péristyles et les degrés, enveloppe de ses rameaux les colonnades, couvre la nef et les sacristies; ce que le temps n'a pas détruit, l'homme l'a respecté. Un cloître enveloppe l'église, un jardin de 200 mètres de côté, entouré de murs de pierre qui le ferment; les arbres fruitiers, surtout les orangers, y perpétuent des fruits savoureux; les rues existent, avec leur tracé; les maisons s'alignent encore sans toits ni portes, leurs murs de pierre sont debout et intacts: les habitants trop rares ont conservé l'habitude d'enterrer leurs morts dans le cimetière créé par les jésuites; ils y viennent encore à dos de mule, en procession, les honorer à certains jours et emportent en guise de consolation et en souvenir des disparus, des chargements de fruits.

.·.

Est-il besoin de dire que les emplacements de tous ces villages ont été choisis avec art, qu'il suffit de mettre la cognée dans le bois pour que la route soit ouverte et d'équarrir les troncs et les poutres, sur place, pour refaire des toits et des portes? La colonie s'étendra autour. Il n'est pas besoin, là-bas, de semer 200 hectares de blé; on peut entreprendre d'autres cultures, le café, la canne à sucre, le riz, le tabac, exploiter les *yerbales* voisins, qui fond l'objet d'un grand commerce et peuvent occuper beaucoup de monde; obtenir facilement l'orange, la banane, la *chirimoya,* sans compter les fruits de France, qui prospèrent partout. La pierre et le bois, qui manquent du côté de Buenos-Ayres, abondent là-bas; la température y est très

douce, les nuits sont toujours fraîches et abondantes en rosées, qui éloignent les dangers de la sécheresse.

Les cours d'eau ne tarissent pas ; les chutes peuvent être partout utilisées, le gibier et le poisson peuvent être d'une grande ressource. La population locale est humble et douce, et a, par tradition, des habitudes de vie de famille ordonnée et bourgeoise ; tous pourraient avec peu de travail vivre dans une assez grande aisance, ils préfèrent vivre doucement, sans souci, sans fatigue. Mais l'étranger, qui se laissera séduire par les perspectives qu'offre ce pays, vivra mieux qu'ailleurs avec moins d'effort. La terre cultivable ne vaut pas cher encore ; l'Etat la vend à assez longs termes, deux piastres l'hectare, à proximité d'anciens villages, de cours d'eau, de forêts et de pâturages ; de grandes et fertiles régions arrosées de ruisseaux, coupées de collines et de petites montagnes boisées, se prêtent à l'élevage du bétail, qui est d'une vente facile pour Corrientes et le Paraguay.

CHAPITRE XI

L'Œuvre à Montévideo. — A Buenos-Ayres. — Rapport pour 1897.

Notre longue traversée touchait à sa fin et, le 11 décembre 1896, notre paquebot mouillait en rade de Montévideo.

Mon rapport annuel à MM. les directeurs des Conseils centraux résume nos travaux et leurs résultats dans les villes de Montévideo et de Buenos-Ayres, pendant toute cette année 1897. Nous fûmes tellement surchargés par nos occupations, démarches, prédications, etc., que nous n'eûmes pas le loisir d'écrire nos impressions ou nos observations sur ces belles grandes cités et leurs populations laborieuses et intelligentes.

Je ne puis oublier, toutefois, de noter qu'à notre arrivée, le 4 mai, à Buenos-Ayres, nous fûmes douloureusement frappés par la nouvelle de la catastrophe du Bazar de la Charité.

Je fus invité par le supérieur des RR. PP. Lazaristes qui nous donnaient l'hospitalité à chanter, dans leur chapelle, une messe à l'intention des victimes et à laquelle assistèrent de nombreuses familles françaises.

Dans son numéro du 11 septembre 1897, le journal *La Revista* publia un article magistral, en première page, sur l'Œuvre de la Propagation de la Foi fondée par Notre-Seigneur sur le Calvaire et continuée à travers les siècles par l'Eglise et ses envoyés, les missionnaires, qui donnent aussi eux leurs travaux, leurs prières, parfois leur sang, à l'exemple du divin Maître, pour établir le règne de la vérité dans le monde entier. L'écrivain catholique et patriote ajoutait :

En présence, donc, de cette grande Œuvre, quelle est l'attitude qu'il convient de prendre à la nation Argentine vu son triple caractère catholique, civilisé et civilisateur ? Parce que, il faut le reconnaître, notre nation est appelée à exercer une grande œuvre de civilisation, il serait inutile de prétendre qu'elle doit se concentrer dans son stérile égoïsme. Sa destinée fixée par Dieu est non seulement de se sauver elle-même en opposant une borne, par ses lois sages, pratiques, sévères, au travail de décomposition que des éléments hétérogènes apportent dans son sein ; mais encore de faire

participer beaucoup d'autres nations et de pays à ses propres avantages de bien, de vérité et de bien-être matériel et moral. Un de nos compatriotes a dit : « Je ne crains pas de prendre l'entière responsabilité de cette affirmation devant la postérité, et d'en appeler à son jugement le plus sévère :

« La République Argentine est appelée à jouer un des premiers rôles dans l'histoire de la vraie lumière et de la civilisation que Jésus-Christ a donnée au monde ; et jusqu'à ce jour, elle peut se glorifier d'en avoir conservé en elle-même les rayons les plus délicats et les plus purs, malgré tout ce qu'ont fait pour les éteindre des gouvernements sans conscience ni croyance, appuyés sur ces principes malsains, sans foi, sans patrie, sans dignité ni honneur, échoués sur nos plages. »

Si telle est la vocation de l'Argentine malgré tant d'efforts faits, dans son sein même, pour la faire échouer, décidons-nous à figurer dès maintenant, en première ligne, parmi les nations du monde qui, par de vigoureux efforts et de généreuses aumônes, contribuent à répandre parmi les peuples barbares les inestimables bienfaits de la civilisation chrétienne.

Il n'y a ni efforts, ni générosité sans sacrifice, ni, non plus, sans véritable grandeur ; et ce n'est pas à une autre école que s'apprend le chemin de l'héroïsme. Sans sacrifice, il n'y a qu'abaissement moral, perversité, ineptie, dégradation. Acceptons-le dès aujourd'hui pour contribuer généreusement à cette Œuvre de la Propagation de la Foi ; afin qu'elle serve de prélude, qu'elle soit la base des futures missions, qu'elle soit la semence qui produise dans un avenir prochain des prêtres intrépides, des apôtres et des martyrs, des vierges consacrées à Dieu et à la charité envers leurs semblables, des caractères généreux qui relèvent de ce côté des mers et dans l'Amérique Australe la glorieuse bannière de l'apostolat chrétien et civilisateur que ni gouvernements athées, ni lois oppressives, ni un malheur national, ni le libertinage envahisseur, ni l'infâme corruption, ni l'esprit d'incrédulité, distillé goutte à goutte et infusé dans toutes les artères de la noble France, n'ont pu arracher de leurs mains.

Le *Courrier de La Plata,* journal français de Buenos-Ayres, consacra aussi quelques lignes au compte rendu d'une conférence que je fis chez les RR. PP. Dominicains.

Mgr Terrien a donné, dimanche dernier, dans la chapelle des RR. PP. Dominicains de la rue Esmeralda, une conférence fort intéressante sur l'Œuvre de la Propagation de la Foi, dont il est, en Amérique du Sud, le delégué officiel. Le vénéré et sympathique prélat a célébré lui-même la messe de 9 heures. Après l'Evangile, en présence des maîtres et élèves réunis, ainsi

que d'un bon nombre de familles françaises et argentines, l'orateur a expliqué le but de l'Œuvre, l'influence bienfaisante et éminemment civilisatrice de nos vaillants missionnaires sur les peuplades sauvages de l'Afrique et d'autres continents.

En terminant, il a invité paternellement ses jeunes auditeurs à verser fidèlement, chaque année, leur obole en faveur de la Propagation de la Foi.

Ce discours a produit sur tous, petits et grands, élèves, professeurs et parents, une profonde impression. Parler de sacrifice, de privations quotidiennes, d'épreuves héroïquement supportées, d'amour réel de l'humanité, de charité sans bornes pour autrui, devant une jeunesse heureuse, habituée au bien-être de la famille et aux plaisirs variés de la vie sociale, cela vaut, assurément, une leçon de morale pratique et une éloquente prédication.

Mgr Terrien a quarante-huit ans. Il est fils de cette généreuse Bretagne, à qui la France doit toute une légion d'apôtres, de soldats et de savants. De 1867 à 1870, il a servi comme zouave dans l'armée pontificale. Entré prêtre à Lyon, au séminaire des Missions Africaines, il en est sorti pour aller au Dahomey exercer un ministère de sept années consécutives.

Disons, en finissant, que sa bien-aimée Patrie fournit, à elle seule, actuellement, à la Propagation de la Foi, tous les ans, la magnifique somme de plus de quatre millions de francs.

∴

Compte rendu pour 1897.

Suivant mon habitude, je me permets de vous adresser une courte relation de mes travaux pendant l'année 1897. Je ne doute pas que vous ne fassiez un accueil bienveillant à ces quelques pages écrites sans aucune recherche, et qui ne doivent être considérées par vous que comme une nouvelle preuve de ma bonne volonté et de mon entier dévouement.

I

Après cinq années consécutives d'un rude labeur, couronné d'un succès inattendu, je revins du Mexique en Europe en 1895. C'est alors que le vaillant évêque, aujourd'hui archevêque de Montévideo, Mgr Soler, vous écrivit une lettre dont j'ai la copie. Pour l'édification des nombreux associés de l'Œuvre de la Propagation de la Foi, il est opportun, selon moi, de reproduire quelques passages de cet important document :

La précieuse Encyclique *Christi nomen,* dans laquelle le sage Pontife nous demande, d'une manière spéciale et urgente et en termes émouvants, d'obtenir des ressources plus abondantes pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi, m'a inspiré un projet que je n'hésite pas à proposer à votre attention, et cela pour aider efficacement le Saint-Père à réaliser sa grande pensée d'Union des Eglises d'Orient, sans diminuer les ressources destinées à l'Œuvre de la Propagation de la Foi pour les missions déjà fondées. Voici en quoi consiste le projet que je prends la liberté de vous indiquer... Il serait convenable de nommer des délégués avec mandat spécial de parcourir périodiquement les principaux diocèses de l'Amérique latine pour y organiser l'Œuvre d'après le mode qui conviendrait le mieux au génie national de chaque pays... Nos fidèles sont très généreux, mais il y a tant d'œuvres particulières et locales qu'elles nuisent aux œuvres d'intérêt général, si personne n'est là pour les soutenir spécialement. Ma ferme conviction et mon expérience du pays me font croire que l'envoi de délégués serait très efficace pour réaliser l'idée du très sage Léon XIII. Aujourd'hui l'Amérique du Sud ne fournit guère plus de 18.000 francs ; or, il est certain qu'en envoyant des délégués dans les différentes républiques, on recueillerait plus d'un million. Voyez, en effet, la différence au Mexique avant et après la venue de Mgr Terrien et de ses compagnons... Ne serait-ce pas le moment d'envoyer les mêmes délégués dans l'Amérique du Sud ? Croyez, Messieurs, qu'il importe de faire un sérieux effort pour aider au grand projet de l'immortel Pontife qui dirige avec tant de sagesse l'Eglise universelle...

Cette belle lettre correspondait bien, très honorés Messieurs, à votre désir d'augmenter le budget de l'Œuvre ; aussi n'avez-vous pas hésité un instant à profiter d'une occasion providentielle pour entamer de nouvelles négociations avec le Saint-Siège, négociations qui aboutirent à la permission d'envoyer vos Délégués dans l'Amérique du Sud.

∴

Me trouvant en disponibilité, je fus donc de nouveau choisi par vous pour entreprendre cette seconde campagne. Je pris pour compagnon le R. P. Houtman, appartenant comme moi à la Société des Missions africaines de Lyon, et, sans perdre de temps, nous nous embarquâmes à Bordeaux, à bord de la *Plata,* le 20 novembre 1896, à destination de Montévideo, où nous arrivâmes le 11 décembre de la même année.

Montévideo *(Montem video),* capitale de la jolie petite république de l'Uruguay, à l'embouchure du magnifique fleuve La Plata, compte

environ 200.000 habitants. C'est une ville en amphithéâtre, d'un aspect charmant, remarquable par des hôtels splendides de construction coquette, et se distinguant encore par la beauté du type de ses habitants. J'éprouvai un vrai bonheur de revoir, après dix ans d'absence, cette chère ville que je n'avais jamais oubliée.

Nous fûmes reçus avec une extrême bienveillance par Mgr Soler, qui se réjouit à la pensée que vous aviez compris son idée. « Elle produira les plus satisfaisants résultats, nous répéta-t-il, si des délégués parcourent simultanément les diverses républiques de l'Amérique latine et y séjournent, tout en faisant des tournées périodiques dans les principales villes de cet immense pays. »

Quoique très préoccupé et presque à la veille de son départ pour Rome, où il allait recevoir le Pallium comme premier archevêque de Montévideo, Monseigneur eut le temps de composer sa magnifique Lettre pastorale sur l'Œuvre de la Propagation de la Foi, que vous avez reproduite en partie dans les *Annales* du numéro de mai 1897.

Nous allâmes demander l'hospitalité aux RR. PP. Lazaristes, qui desservent la paroisse de l'Union, située un peu en dehors de la ville, mais reliée au centre par une ligne de tramways. Le R. P. George, supérieur, était absent ; mais, averti de notre prochaine arrivée, il avait laissé des ordres : aussi, pendant quatre mois, avons-nous été l'objet de la plus délicate hospitalité.

.˙.

Une fois installés, et toutes permissions accordées, nous pûmes nous mettre immédiatement à la besogne.

Mais, avant de commencer le récit de nos travaux apostoliques, je dois vous donner une idée de la marche que j'ai suivie. D'après vos ordres, et d'après les instructions reçues de Rome, ma charge de Délégué ne doit consister qu'à faire connaître l'Œuvre de la Propagation de la Foi, à l'organiser et à l'installer dans les diocèses, d'accord avec Nosseigneurs les évêques, mais avec défense formelle de provoquer des aumônes extraordinaires. J'ai scrupuleusement exécuté ce programme. J'ai cherché des associés, je les ai groupés en dizaines ; j'ai formé des dizaines personnelles et j'ai enfin essayé de trouver des associés à perpétuité. J'ai donc eu à établir quatre catégories de souscripteurs : 1° les simples associés isolés qui ne sont pas inscrits sur la liste ; 2° les associés groupés en dizaines : 3° les dizaines personnelles, et 4° les associés à perpétuité.

.˙.

Pour arriver à l'exécution de ce plan et obtenir un résultat convenable (l'insignifiante cotisation annuelle ne pouvant être compensée que par le nombre des associés), j'ai dû dépenser une dose d'activité extraordinaire. En effet, ici, en Amérique, comme d'ailleurs presque partout aujourd'hui, les fidèles qui viennent spontanément à nous avec leurs aumônes sont bien rares, surtout quand il s'agit d'une œuvre qui en soi paraît lointaine, étrangère. Aussi, malgré nos nombreux sermons dans chaque église, peu nombreux ont été les associés volontaires, et j'ai dû aller à domicile visiter les principales familles pour trouver des dizaines personnelles : ce n'est que grâce à ce travail bien ingrat que le résultat a été obtenu. Inutile d'entrer dans les détails, vous devinez facilement quelles ont été les déceptions et les contrariétés de tous les instants. Combien de fois le découragement et la tristesse m'ont envahi à la suite de ces visites, faites tantôt avec la pluie et le froid, tantôt sous un soleil de feu ! Mais la pensée de nos missionnaires et des âmes qui ne se sauvent que par le sacrifice, me faisait oublier le matin les misères de la veille. Cependant je dois dire à la louange des nombreux catholiques que j'ai eu l'honneur de visiter, que partout le plus sympathique accueil m'a été fait, et que c'est avec joie et avec un empressement édifiant que tous (à quelques exceptions près) me priaient de les inscrire ; aussi n'ai-je que de la reconnaissance dans le cœur !

.˙.

Mais ces associés, il faut les conserver, et mon rôle de Délégué m'oblige à prendre tous les moyens pour assurer l'avenir.

L'inconstance est un défaut, hélas ! inhérent à la nature humaine ; elle règne ici, oserais-je le dire, à un degré supérieur. Comme je l'ai déjà fait observer, les Américains du Sud sont très généreux, ils vous donneront une riche aumône pour une fois, mais ils n'aiment pas à s'engager à verser, chaque année, ne serait-ce qu'une somme insignifiante. C'est le caractère de la race de l'Amérique latine.

Pour atteindre mon but, j'ai donc formé, dans chaque paroisse où l'Œuvre est installée, un Comité de sept à dix dames ou demoiselles, sous la direction de M. le Curé, et j'ai indiqué à ces Comités, le jour de leur installation, trois principaux moyens à prendre : 1° tenir, tous les deux mois, une courte réunion coïncidant, autant que possible,

avec l'arrivée des *Annales*, car on donne plus volontiers la cotisation après une lecture aussi édifiante; 2° faire célébrer solennellement les deux fêtes patronales; 3° remettre, chaque année, au Comité diocésain, un compte rendu de l'Œuvre dans sa paroisse respective.

Enfin, comme dernière mesure, j'ai tenu qu'il y ait, comme en France, un Comité diocésain dont le directeur est nommé par l'Ordinaire lui-même. Ce Comité, composé d'ecclésiastiques et de laïcs distingués, doit surveiller la marche de l'Association dans les différents centres où elle est établie, recevoir les fonds à une époque indiquée, correspondre directement avec le Conseil central de Lyon, auquel il aura à remettre chaque année un rapport détaillé, ainsi que le montant de toutes les aumônes recueillies dans le diocèse.

II

Après ces longues explications, théoriques pourrais-je dire, mais indispensables à la compréhension de ce rapport, j'aborde le récit monotone de nos travaux soit à Montévideo, soit à Buenos-Ayres, pendant l'année qui vient de s'écouler.

.·.

I. — A Montévideo.

Le dimanche qui suivit notre arrivée, je prêchai à toutes les messes dans l'église de l'Union et fis un appel chaleureux en faveur des Missions et des Missionnaires. Ce ne fut pas en vain. Les fidèles vinrent en grand nombre, malgré leur pauvreté relative, s'inscrire comme associés. Une quarantaine de dizaines se formèrent dans le courant de la semaine, et les associés augmentèrent encore à l'installation du Comité paroissial. Un bon chrétien, très humble, ne sachant ni lire, ni écrire, vint m'apporter 10 livres sterling en me priant de l'inscrire à perpétuité, ajoutant qu'il verserait quand même chaque année, tant qu'il vivrait, le montant d'une dizaine personnelle.

Huit jours après, j'étais à l'église du Cordon, où je fus accueilli à bras ouverts par le dévoué curé, M. l'abbé J. Semeria. Cette paroisse est très importante. Là je commençai mon travail à la première messe de 5 heures, et ne le terminai qu'à la dernière à 11 heures, c'est-à-dire que, dans cette seule matinée, je prêchai sept fois. On répondit généreusement à l'appel; de nombreuses dizaines s'organisèrent; je crois qu'elles dépassèrent la centaine. Je dois une mention

spéciale aux Filles de la Charité qui, dans les paroisses de l'Union et du Cordon, ont fait preuve d'un dévouement réel et d'un grand amour pour l'Œuvre.

Vint ensuite le tour de la Cathédrale, où je pus parler aux fidèles à la messe paroissiale et le soir avant le salut. Ces deux entretiens suffirent pour atteindre le but que nous nous proposions. En effet, c'est dans cette paroisse que nous avons inscrit le plus d'associés des diverses catégories et trouvé le plus de dizaines personnelles. Mais aussi je dois ajouter que, placée au centre de la Ville, elle possède les principales et les plus riches familles de la République. Mgr Yereguy, le curé, qui s'occupait déjà de l'Œuvre depuis de longues années, continuera, je n'en doute pas, à lui témoigner toutes ses sympathies.

De la Cathédrale je passai à la paroisse de San-Francisco, placée près du port, et presque exclusivement composée de maisons de commerce. Il faisait une chaleur tropicale. Néanmoins, fidèle à mon programme, je dus monter en chaire neuf fois dans cette seule matinée.

M. l'abbé F. Yriarte, le digne curé de San-Francisco, sut me dédommager de ma peine en me donnant les preuves de sa meilleure volonté en faveur de l'Œuvre, et en faisant tout son possible pour m'aider dans ma rude tâche.

⁂

Quinze jours après, j'étais à la paroisse de Notre-Dame du Carmel de l'Aguada ; mais là la besogne fut moins ardue, j'eus du renfort, mon confrère, le R. P. Houtman, se sentant déjà assez familiarisé avec la langue espagnole, ne craignit pas de monter en chaire. Dieu bénit sa bonne volonté. L'Aguada est d'ailleurs une paroisse très intéressante. M. l'abbé Bimbolini est un curé exemplaire, il est très aimé et fait un bien immense. Sous sa sage direction, les dizaines n'iront qu'en augmentant, j'en suis convaincu.

⁂

En ce moment le plus gros de notre entreprise à Montévideo était accompli. En effet, il ne nous restait plus que quatre paroisses à visiter, situées en dehors de la ville : Paso del Molino, Reducto, los Pocitos et le Cerro. Je me chargeai des trois premières, et à chacune d'elles je consacrai une semaine.

MM. les curés me reçurent avec beaucoup de cordialité et je réussis mieux que je ne l'aurais supposé : A Paso del Molino comme au Reducto, de nombreuses dizaines purent se former. Les Comités furent installés comme ailleurs et travaillent au succès de l'Œuvre.

Les RR. PP. Jésuites qui desservent la chapelle publique de Larrañaga, située sur la paroisse du Reducto, se mirent à ma disposition avec la plus grande bonne volonté.

Paso del Molino, Reducto, Larrañaga, sont les endroits les plus gracieux des alentours de Montévideo ; c'est là que les familles aisées de la capitale viennent se reposer pendant l'été et se mettre à l'abri des ardeurs du soleil.

Des lignes nombreuses de tramways relient au centre ces divers points qui ne sont que des jardins aux plantes exotiques où tout ravit et enchante !

Los Pocitos, modeste succursale de la paroisse de Cordon, est le rendez-vous des baigneurs pendant l'été. Je pus y former quelques dizaines.

Ce fut mon confrère qui alla installer l'association dans la paroisse du Cerro, de l'autre côté de la baie, où le curé, un jeune prêtre d'origine basque française, le reçut cordialement ; quelques bonnes âmes répondirent à sa voix, et je crois qu'une dizaine d'*Annales* sont lues par les associés du Cerro.

* * *

Enfin, en dehors des paroisses, je crus bon de fonder deux centres : l'un formé par les enfants de Marie, chez les Filles de la Charité, rue Reconquista, où nous comptons une cinquantaine de dizaines, et l'autre par les RR. PP. de Bétharram, dans leur église de la Conception, aussi fréquentée que les églises paroissiales. Je suis d'avis que ces centres donneront d'aussi beaux résultats que les paroisses, et avec plus de persévérance.

* * *

Comme couronnement de mes travaux apostoliques pendant ces quatre mois passés à Montévideo, et comme garantie de l'avenir, j'ai formé un comité diocésain dont Mgr N. Luquese a été nommé directeur par Mgr Soler lui-même.

M. Joachim Requena, avocat, ce chrétien vaillant qui a été le fondateur de l'Œuvre dans l'Uruguay, a été acclamé président honoraire,

ne pouvant plus, à cause de ses quatre-vingt-neuf ans, travailler comme autrefois. Les autres membres, choisis parmi l'élite de la société de Montévideo, concourent au succès par leur intelligente coopération.

Je suis heureux de mentionner d'une manière toute spéciale le zèle infatigable de MM. Juan M. O'Neill, président, Sylvestre Umeres, secrétaire, Carlos E. Druillet, trésorier, et les services que m'ont rendus le journal catholique *El Bien* et la *Semaine religieuse,* rédigée par notre dévoué directeur du comité diocésain.

En résumé, nous avons à Montévideo plus de 500 dizaines, tant personnelles qu'ordinaires, et 70 associés à perpétuité, ce qui, en quatre mois, a donné un résultat effectif de 30.000 francs que j'ai eu l'honneur de vous adresser. En tenant compte de la guerre civile qui a désolé cette sympathique République et de la plaie des sauterelles, c'est un chiffre consolant. L'année dernière, l'Uruguay ne figurait qu'avec 1.067 fr. 55.

* * *

II. — A Buenos-Ayres.

Le 4 mai au matin, nous arrivions à Buenos-Ayres, capitale de la République Argentine, qui n'est qu'à 50 lieues de Montévideo. Buenos-Ayres compte aujourd'hui plus de 700.000 habitants, c'est le New-York du Sud, c'est la grande ville de l'Amérique latine. Remarquable par son commerce colossal, il y a parfois un mouvement tel dans ses rues que la circulation devient impossible. Plusieurs grands vapeurs partent chaque jour pour l'Europe ou le Pacifique. Les nations d'Europe y sont représentées par deux ou trois compagnies très importantes. Buenos-Ayres progresse à pas de géant, et les nombreux émigrants qui viennent chaque jour lui demander le droit de cité, y trouvent des moyens d'existence faciles et souvent une fortune assez ronde après quelques années de séjour. Malheureusement, cette ville n'a pas son caractère distinctif comme les autres villes de l'Amérique espagnole, elle est devenue complètement cosmopolite. Ce n'est plus le Buenos-Ayres que j'avais connu en 1885; aussi me fallut-il plusieurs jours pour m'orienter.

* * *

Ici encore, nous allâmes avec confiance frapper à la porte des RR. PP. Lazaristes. M. Heck, supérieur et provincial, ne m'avait-il

pas écrit à Montévideo les lignes suivantes : « La maison de Cochabamba, notre résidence, est à votre disposition ; mais vous verrez qu'elle ne convient pas à des hôtes aussi distingués... L'unique chose de bon que vous y trouverez, c'est notre amour pour l'œuvre que le



MONSEIGNEUR CASTELLANO (LADISLAS), ARCHEVÊQUE DE BUENOS-AYRES

Bon Dieu a confiée à votre zèle... » Rien de plus gracieux, n'est-il pas vrai ?

Mgr Castellano, archevêque de Buenos-Ayres, nous reçut, lui aussi, avec une bonté toute paternelle. J'avais eu l'honneur de le connaître, il y a dix ans, à Córdoba, alors qu'il était vicaire capitulaire. Sa Grandeur voulut bien se rappeler le passé et me témoigner

sa satisfaction de me revoir, en des termes si gracieux que je restai tout confus.

« Je me réjouis que vous soyez venus, nous dit Mgr l'Archevêque : j'aime l'Œuvre de la Propagation de la Foi et je désire que mes diocésains contribuent à son développement ; je vous aiderai dans votre généreuse entreprise. »

Quelques jours après, Sa Grandeur publiait une Lettre pastorale que les *Annales* de septembre ont reproduite.

∴

Une fois ces préliminaires obligatoires terminés, nous nous mîmes immédiatement à la besogne. Nous suivîmes ici *le même système d'action* qu'à Montévideo, et nous débutâmes par la paroisse de l'Immaculée-Conception, à laquelle appartiennent les Pères Lazaristes, et où le curé, M. l'abbé Luis de la Torre y Zuniga, homme plein d'entrain, nous accueillit avec enthousiasme.

Je veux vous épargner l'ennui des détails monotones de nos travaux apostoliques à Buenos-Ayres. Ce que nous avons fait dans une paroisse, nous l'avons fait dans toutes les autres. Toutes les chaires des églises de Buenos-Ayres ont été occupées par nous, et pendant six mois.

Comme à Montévideo, je commençai les visites à domicile, mais avec plus de fatigues, à cause de l'étendue de la ville.

Néanmoins, je puis vous le dire, nous avons réussi à Buenos-Ayres au delà de toute espérance. L'Œuvre est établie dans les dix-neuf paroisses et un Comité de dames et de jeunes filles, installé dans chacune d'elles, fonctionne régulièrement sous la direction de son curé respectif. De nombreuses dizaines se sont formées surtout dans les paroisses centrales ; peut-être arrivons-nous au chiffre de mille cinq cents, et les associés à perpétuité dépassent deux cents.

∴

En dehors des paroisses, j'ai établi aussi dix-neuf centres de l'Œuvre, dont quelques-uns très importants comme celui de la Providence, et celui des enfants de Marie de l'Asile maternel du Nord, celui de la Sainte-Union des Sacrés-Cœurs (calle Esmeralda) et celui des Dames du Sacré-Cœur (callao), etc. Partout, il y a eu bonne volonté, et je connais telles et telles jeunes filles qui se sont chargées de plusieurs

dizaines et se sont mises à parcourir la ville cherchant des associés et ne s'arrêtant que lorsque leurs listes étaient remplies. C'est admirable. Que Dieu récompense au centuple ces âmes d'élite ! Qu'il soit béni de les avoir placées sur notre route !

Je me considérerais comme coupable, si je ne disais pas un mot du collège de Saint-Joseph et de son vénéré supérieur, le R. P. Magendie. Depuis de longues années, l'Œuvre de la Propagation de la Foi y était établie et elle n'a fait que progresser parmi les élèves, grâce au dévouement des maîtres. De plus, le R. P. Magendie était votre seul correspondant pour toute la République Argentine, le seul chargé par vous de recevoir les *Annales* et de vous remettre l'aumône des souscripteurs. Par conséquent jusqu'ici, tout ce qui a été fait est dû à l'initiative de ce Père et de ses confrères, tous membres de la Congrégation du Sacré-Cœur de Bétharram.

Pour rester dans la vérité, je dois encore avouer, quoique avec un certain regret, que les familles originaires du pays ont été presque les seules à comprendre notre Œuvre ; les Européens établis à Buenos-Ayres ne songent qu'à s'enrichir et ne se préoccupent guère des œuvres de charité. A cause de cela, je n'ai pas perdu de temps à visiter mes compatriotes.

S'il m'était permis de citer des noms parmi les familles argentines qui ont correspondu à mon appel, j'aurais la douce consolation de les nommer toutes, au moins toutes celles qui sont toujours à la tête des grandes œuvres ; toutefois, parmi elles, je suis heureux d'adresser une mention toute spéciale aux honorables familles de Lamarca, de Anchorena, de Uribalarrea, de Pereyra, de Uriburu, de Escalada, de Ayerza, de Jacobé, de Peyrallo, de Ferreira, de Piñero, de Benedetti, de Girado, de las Carreras, de Calderon de la Barca, de Elortondo, de Paz, del Carril, de Gallardo, de Bellocq, de Garcia, de Carabassa, etc., etc.

Honneur aussi à la *Voz de la Iglesia*, journal éminemment catholique, qui a mis ses colonnes à notre disposition. Une autre Revue plus modeste, la *Hojita del Hogar*, hebdomadaire et populaire, a aussi puissamment contribué à nous amener des associés. Je dois encore des remerciements particuliers aux Filles de la Charité.

⁂

Comme à Montévideo, je m'occupai de fonder le Comité diocésain. Mgr Balan, pronotaire apostolique et chanoine (archi-doyen), en fut

nommé Directeur par Mgr l'Archevêque : il accepta avec joie cette charge. Les autres membres du Comité furent choisis parmi les hommes les plus considérés de la société argentine et Sa Grandeur Mgr Castellano daigna Elle-même installer cette vénérable assemblée. Mgr Balan se mit à l'œuvre, mais la mort vint le frapper et briser, hélas ! nos légitimes espérances.

***

Tel est le résumé de mes travaux pendant ces six mois passés dans la capitale de la République Argentine. On peut compter sur 1.500 dizaines d'associés ; de plus, 225 associés à perpétuité ont pris une dizaine personnelle (les dizaines étant surtout la vie de l'Œuvre). J'ai donc eu la joie de vous adresser comme résultat effectif 120.000 fr. qui ne comprennent que des cotisations *sans aucun don particulier*. Or, l'année dernière, Buenos-Ayres figurait sur vos comptes avec 6.325 francs.

***

Comme conclusion, après avoir remercié Dieu, auteur de tout bien, j'oserai insister pour vous répéter après Mgr Soler, qu'il y a, dans ces pays de l'Amérique du Sud, des ressources, de la bonne volonté et de la générosité ; les faits prouvent assez ce que j'avance.

Envoyez donc, dans ces diverses Républiques, trois ou quatre délégués de plus, qui parcourent périodiquement ces riches contrées en prêchant cette croisade d'un nouveau genre, et bientôt vous verrez se réaliser ce que vous a écrit l'illustre archevêque de Montévideo : l'Amérique du Sud donnera facilement à l'Œuvre un million chaque année, au lieu de la modique somme de 18.000 francs qu'elle vous remettait jusqu'ici.

CHAPITRE XII

La Patagonie et la Terre de Feu. — Rapport pour 1898.

Mes travaux finis à la capitale, avant de poursuivre ma mission dans l'intérieur de la République Argentine, j'eus l'occasion de faire un voyage dans la Patagonie et la Terre de Feu, et j'offre ici la relation de cette excursion à mes chers lecteurs.

I

Projet de voyage et itinéraire. — Mes compagnons de route. Sursum corda ! — La Plata. — Buenos-Ayres. — En mer !

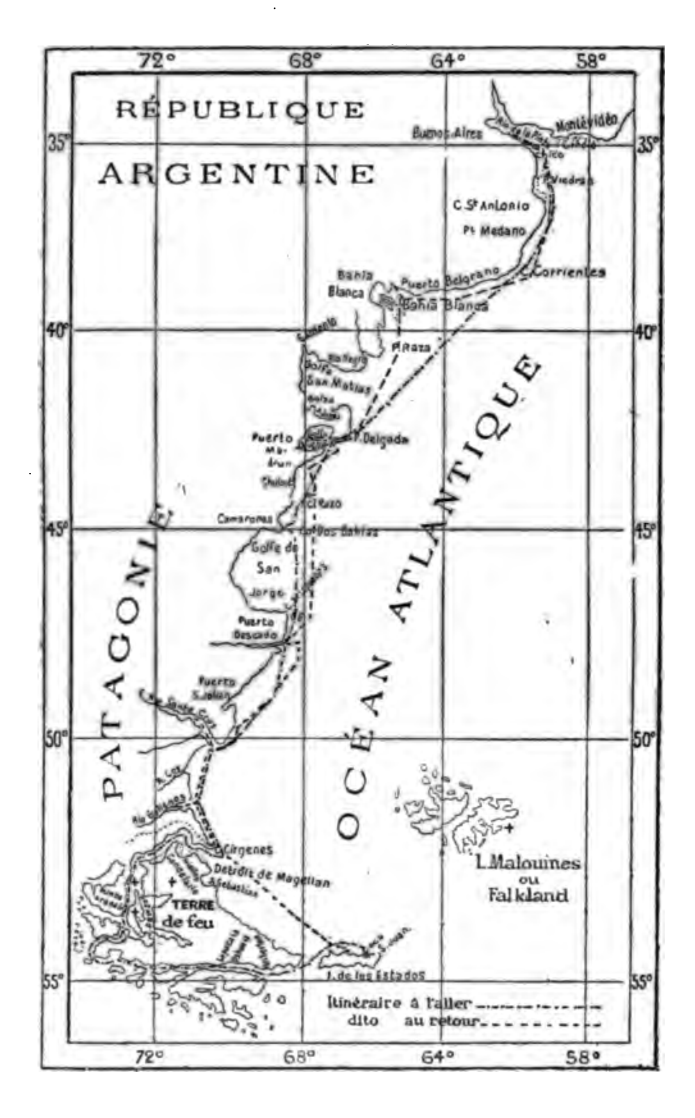
Bien des fois pendant mon séjour à Buenos-Ayres, il m'était venu à la pensée de faire une excursion au Sud de la République Argentine. Je désirais connaître et parcourir ces immenses territoires du Chubut, de la Patagonie et de la Terre de Feu, noms que l'on ne prononce pas, surtout en Europe, sans avoir immédiatement l'imagination hantée par des milliers d'Indiens couverts de plumes, farouches et sauvages, que l'on suppose être encore les habitants terribles de ces lieux inabordables. Je désirais aussi visiter les missions des Révérends Pères Salésiens, échelonnées dans ces vastes Provinces et auxquelles, chaque année, l'Œuvre de la Propagation de la Foi envoie un généreux subside. Et en dehors du point de vue instructif, ce voyage ne me servirait-il pas de vacances et de repos après le rude labeur de l'année ?

J'ai pu réaliser ce projet désiré, et je viens vous faire le modeste récit de cette excursion de quarante-cinq jours, dans l'espoir d'intéresser nos lecteurs, quoique je reconnaisse en toute franchise que ma prose est loin de mériter leur attention.

⁂

C'est le mercredi 5 janvier, à 9 heures du matin, que je m'embarquai au quai de la Darse, à bord du Transport *1° de Mayo,* vapeur

national, commandé par des officiers de la Marine Argentine. J'ai pour compagnon M. l'abbé Toulouse, charmant prêtre français, aumônier d'un des établissements des Filles de la Charité à Buenos-



Ayres. Nous avons une cabine pour nous deux seuls, heureusement, car les passagers arrivent nombreux, et les cabines feront sûrement défaut. Le commissaire me dit, en effet, que tout est déjà au complet, que toutes les couchettes sont prises, et je vois un pêle-mêle de

bagages occupant les canapés de la salle à manger, canapés qui, ce soir, se transformeront nécessairement en lits improvisés.

. ˙ .

Autant que je peux l'observer, les voyageurs appartiennent un peu à toutes les nationalités. J'entends parler anglais, allemand, russe, italien, espagnol, français, voire même indien ; à la couleur et aux traits des figures, je remarque des types variés à l'infini. Tous ces individus partent avec une mission à remplir, et chacun cherche sa place, sans se préoccuper du voisin. J'apprends que deux jeunes Argentins, de familles aisées de la capitale, s'en vont dans la Patagonie méridionale fonder des établissements pour l'élevage de troupeaux de brebis, qui aujourd'hui sont la richesse la plus productive du pays ; le navire est chargé du matériel encombrant qu'ils emportent pour subvenir à leurs principales nécessités là où ils vont être les premiers habitants. J'aperçois quatre ou cinq Français en tenue d'ouvriers ; ils ont pour chef un Anglais, ils partent pour le Cap des Vierges à la recherche de la poudre d'or. D'autres, Anglais ou fils d'Anglais en majorité, descendront au Chubut où ils exploitent avec de grands résultats une colonie agricole. Je fais connaissance avec un jeune explorateur russe, M. Koloski, qui, lui aussi, s'en va chercher fortune. Dans ses voyages, il a remarqué des terrains fertiles dans le Neuquen ; il en a acheté une étendue de quelques lieues, et aujourd'hui il laisse tout pour se faire pasteur de brebis, et aller faire produire sa modeste propriété, qui, dans quelques années, sera une immense et importante ferme *(estancia)* ; c'est du moins sa conviction, car sa devise est : *labor omnia vincit.*

Enfin, parmi les nombreux passagers, d'autres s'en vont à l'aventure, sans un but bien déterminé, s'abandonnant à leur destinée...

. ˙ .

En examinant ce mélange de costumes, de langues et de religions si diverses, je fais à mon compagnon la réflexion suivante : « Est-ce possible que, pour ramasser des richesses matérielles éventuelles, tous ces hommes entreprennent si facilement un long et périlleux voyage, fassent de grands sacrifices, s'exposent à de nombreux dangers et à des privations quotidiennes, et qu'on n'ait pas le même zèle, la même ardeur, pour aller gagner à Dieu des âmes immor-

telles, et leur offrir le bonheur éternel du ciel ? En vue d'une telle conquête d'un prix infini, nous ne pouvons pas rester en retard, non, et il ne sera pas dit que nous, les enfants de la lumière, nous soyons devancés par les fils des ténèbres ! »

Et mon âme de missionnaire éprouva une bien douce consolation à la pensée que des prêtres catholiques, les vaillants fils de dom Bosco, travaillent avec une admirable charité, depuis plusieurs années déjà, dans ces vastes régions, si abandonnées au point de vue religieux et aujourd'hui si exploitées par les convoitises humaines.

∴

Je me fais présenter au commandant du vapeur, M. Mathé, lieutenant de vaisseau distingué ; il est fils de Français, et il a vécu en France sur nos navires de guerre ; il a gardé un souvenir tout particulier d'estime et de vénération pour nos officiers de marine, dont il a su admirer les qualités.

M. Mathé a eu des égards exceptionnels pour nous, et nous lui en serons à jamais reconnaissants !

∴

Nous devions partir à 10 heures, mais, pour des circonstances imprévues, ce n'est qu'à 4 heures de l'après-midi que nous levons l'ancre. Après quelques minutes, nous entrons dans le Rio de La Plata que nous pouvons contempler à notre aise. Qu'il est beau et majestueux, se perdant dans son immensité ! Quel spectacle grandiose présente à nos regards étonnés ce fleuve imposant, le plus grand du monde à son embouchure, dont les eaux reçoivent journellement des navires de toutes les parties du globe ; et Buenos-Ayres, son port, quelle ville d'avenir, où chaque jour des milliers d'émigrants trouvent l'hospitalité et un bien-être que le vieux continent ne leur offre plus !

∴

A 6 heures, nous passons devant l'escadre argentine,a rrivée depuis quelques jours seulement de ses évolutions dans le Sud. Nous nous saluons réciproquement ; l'escadre nous souhaite un *heureux voyage ;* nous signalons pour lui dire *merci !*

Un peu après, nous sommes par le travers de La Plata capitale de la Province de Buenos-Ayres, ville sortie de terre comme par enchantement là où, il y a à peine quelques années, il n'y avait qu'une immense plaine réservée exclusivement au pâturage des moutons et des brebis.

La clochette sonne, c'est l'heure du dîner. Beaucoup d'animation à table, personne n'est encore malade. Chacun fait connaissance avec ses plus proches voisins; je m'entretiens avec M. Koloski, et je l'écoute avec intérêt me racontant ses voyages au Paraguay et au Brésil.

La nuit arrive. Peu à peu chacun se retire dans sa cabine, on s'installe le mieux qu'on peut sur un canapé, et bientôt le silence se fait, on n'entend plus que le bruit de la machine imprimant une marche rapide à notre petit vapeur.

Les jours suivants n'ont rien d'intéressant; le mal de mer visite les passagers, je n'en suis pas exempt, et, malgré mes nombreuses traversées un peu sur tous les océans, je dois encore ici payer mon tribut comme un simple novice. La mer est bien agitée, surtout dans le golfe Saint-Mathias, et notre navire s'en ressent. Quelques vaillants seuls vont à table, les autres gardent la couchette, et je suis de ce nombre.

Heureusement que le 8, à 5 heures du soir, nous entrons dans le golfe Nuevo, il n'y a plus de danger, la mer est calme, tout le monde reparaît sur le pont,et à 9 heures nous jetons l'ancre à Puerto-Madrin, au fond du golfe même.

II

Puerto-Madrin : le port et la mission. — Suite du voyage. — Particularité de la marée. — Débarquement. — L'amiral Solier. — Dans le détroit de Magellan.

Puerto-Madrin est le port du territoire du Chubut. Sur la plage, il n'y a que quelques maisons pour les divers employés du gouvernement et de la Préfecture maritime: l'eau douce manque, et pour cela la capitale du Chubut est Rawson, petite ville à une quinzaine de lieues dans les terres.

Les Révérends Pères Salésiens y ont une mission florissante, leurs écoles prospèrent, celles des garçons, comme celles des filles dirigées par les Sœurs Salésiennes. Cette mission est plutôt une pa-

roisse composée d'émigrants italiens et d'argentins, tous catholiques; elle relève de Mgr Cagliero, préfet apostolique de la Patagonie septentrionale.

Le commerce est entre les mains des Anglais, qui ont fondé une colonie agricole à Trelew pour faire concurrence à Rawson. Trelew est relié au port par un chemin de fer, propriété exclusive de la colonie, et de Trelew à Rawson il y a encore 5 ou 6 lieues, que l'on ne peut faire qu'à cheval ou en voiture.

Le lendemain dimanche, le P. Toulouse et moi, nous nous levons de bon matin dans l'espoir bien légitime de dire la sainte messe; mais, ô déception, nous n'avons pas de cierges, et nous ne pouvons qu'offrir à Dieu cette nouvelle privation!

Un grand nombre de passagers sont arrivés à leur destination; la plupart, Anglais ou fils d'Anglais, s'en vont à la colonie de Trelew, les autres se rendent à Rawson où ils demeurent, ou bien doivent continuer leur voyage par terre, pendant de longues journées, comme mon ami Koloski qui va tout près de la Cordillère des Andes.

Nous ne descendons pas à terre, car nous devons repartir dans la soirée. On nous apporte du poisson frais et des cerises; le tout nous réjouit et nous fait plaisir. Dans la partie sud-ouest du golfe il y a beaucoup de bois, il y a aussi des lagunes d'eau douce, que l'on n'obtient à Rawson qu'en creusant des puits profonds. Le sol de la côte sud-ouest est fertile et nourrit de nombreux troupeaux. Il y a des *estancias* (fermes) à l'embouchure du fleuve Chubut, qui se trouve à 40 milles au sud-ouest. On nous apprend qu'un cyclone avait fait de grands ravages dans la contrée, deux jours avant notre arrivée.

A 4 h. 40, nous disons adieu à Puerto-Madrin, et à 8 h. 30, nous jetons l'ancre à Bahia-Craker où le contre-amiral Solier a établi une pêcherie pour la morue et les sardines; c'est la première industrie dans ce genre pour le pays.

Je n'ajouterai ici qu'un mot sur l'amiral Solier. Fils de Français, cet officier, qui a le plus haut grade de la marine argentine, a fait ses études en France, et est resté Français en tout et pour tout.

.·.

A 8 h. 55, nous quittions la baie Craker pour nous diriger sur Cabo-Raso, où nous arrivions le lendemain 10, à 8 heures du matin. Là descendit une famille qui possède une propriété à cinq lieues dans les terres. A 4 h. 20, nous jetions l'ancre à Bahia-Camerones, et à

5 h. 50, nous en repartions, nous dirigeant sur Puerto-Deseado. Le navire fait toutes ces escales pour ravitailler les populations et les



INDIENS DE LA PATAGONIE

fermes éparses le long de la côte, et aussi pour emporter les différents produits de ces nombreuses fermes, surtout les laines et les

peaux dans cette partie de la Patagonie, et les bois dans la Terre de Feu.

C'est dans ce but que, chaque mois, part de Buenos-Ayres un de ces petits vapeurs nationaux que l'on appelle *Transports*. Mais, vu le progrès croissant du commerce, bientôt ces voyages mensuels ne suffiront plus pour les passagers ni pour les marchandises. Il faudra les doubler et avoir des départs tous les 15 jours ; ces pays de l'Argentine du Sud sont appelés, en effet, à un grand développement.

Ce n'est que le lendemain 11, à 4 heures de l'après-midi, que nous jetons l'ancre à Puerto-Deseado, après avoir passé une nuit terrible dans le golfe Saint-George.

En effet, pendant six heures, nous eûmes une mer démontée, et notre navire, à la merci des vagues qui parfois semblaient l'engloutir, roula sans se préoccuper de ses infortunés hôtes, bercés violemment par de brusques secousses. Aussi est-ce avec empressement que nous saluâmes Puerto-Deseado (port désiré), bien nommé au moins pour la circonstance.

Ce port est à l'embouchure du fleuve du même nom. Autrefois les Espagnols y fondèrent une colonie qu'ils abandonnèrent ensuite, les résultats ne correspondant pas à leurs espérances, et surtout parce qu'ils avaient souvent à repousser les attaques des Indiens encore sauvages. Les ruines des édifices de pierre et les restes d'un jardin d'arbres fruitiers indiquent l'endroit exact de la localité disparue. Il n'y a plus là, en dehors de la Préfecture maritime, qu'un seul établissement, propriété d'un Français du département de l'Aisne. Il habite ce pays depuis plus de trente ans : il a su par son travail, par sa constance et par ses économies, réaliser une jolie fortune. Il a sa mère et une sœur avec lui ; sa fille, mariée à un Italien, vit à cinq lieues dans la plaine, exploitant une autre propriété. La rencontre de ce Français à la physionomie ouverte et franche me fit plaisir ; au retour, je baptiserai quatre de ses petits enfants qui, par manque de prêtres, ont été privés jusque-là de la grâce insigne du baptême.

Le 12, à midi, nous partons de Puerto-Deseado, en route pour Santa-Cruz où nous arrivons le lendemain matin à 9 h. 25. Rien de particulier à signaler pendant ce trajet, ni sur la modeste population qui occupe quelques cases en bois. Il y avait là autrefois une prison militaire *(presidio)*; on aperçoit encore les cabanes réservées aux prisonniers.

On me dit que, dans le fleuve Santa-Cruz, il existe une île considérable où abonde le guano, et qui renferme des lapins en quantité.

.˙.

A 1 h. 25 de l'après-midi, nous levons l'ancre et partons pour Puerto-Gallegos. Le beau temps continue jusque dans la soirée où il change subitement. Toute la nuit notre navire ne fait que rouler, et nous met dans l'impossibilité de prendre un peu de repos. Nous arrivons de bon matin à l'entrée du port sans pouvoir y pénétrer. Il faut attendre la marée.

Enfin, vers 10 heures, nous entrons à Puerto-Gallegos, et nous en contemplons de près, et avec joie, les coquettes maisons.

.˙.

Puerto-Gallegos est aujourd'hui la capitale du territoire de Santa-Cruz. Ce n'est encore qu'une petite ville, mais en pleine voie de progrès et de prospérité ; avant peu, elle rivalisera avec Punta-Arenas, ville chilienne sur le détroit de Magellan. Après déjeuner, nous descendons à terre, M. l'abbé Toulouse et moi, et après avoir agréablement parcouru les rues principales de la petite ville en formation, nous allons respirer dans la plaine l'air vivifiant de la Cordillère.

Nous remontâmes à bord avant que la marée ne fût trop basse.

Un phénomène curieux à observer : ici, comme à Santa-Cruz, la marée se fait sentir par une différence de 45 à 50 pieds. Aussi, à marée basse, toute la population disparaît aux regards des passagers du *1° de Mayo*. Les navires qui sont plus près de la côte se trouvent complètement à sec et, grâce à cette particularité, opèrent ainsi facilement le chargement et le déchargement.

Les deux jeunes Argentins dont j'ai parlé plus haut étaient arrivés à leur destination, car c'est à trente lieues de Puerto-Gallegos qu'ils ont acheté dix lieues de terrains où ils vont fonder leurs *estancias* (fermes) et s'occuper de l'élevage des brebis. Je dois faire observer ici que toute la côte de la Patagonie est aride et sablonneuse. Les fermes sont dans l'intérieur des terres. Ils nous font leurs adieux et nous leur souhaitons bonne chance. Toute la soirée nous assistons au débarquement du matériel de ces deux futurs *hacendados*.

Nous sommes surtout intéressés par les manœuvres nécessités pour le transport de leurs chevaux. En effet, le débarquement de ces animaux se fait d'une manière assez originale : on les descend un par un par le moyen d'un treuil à droite et à gauche d'une embarcation

qui attend. Une petite chaloupe à vapeur remorque l'embarcation, et les deux chevaux qui, solidement amarrés de chaque côté, suivent le mouvement en nageant jusqu'à la plage. Chaque voyage n'emmène que deux chevaux à la fois. Il est curieux d'entendre les hennissements de ces pauvres bêtes, leurs ruades dans le vide, quand elles se sentent soulevées en l'air par le treuil, et leur désespoir en se voyant tomber dans l'abîme, comme aussi leurs reniflements en avalant l'eau de mer, et en semblant comprendre le côté critique de leur situation. Mais, une fois l'embarcation en mouvement, elles nagent vivement à côté, et arrivent sans accident à terre.

Le lendemain, nous avons la visite du contre-amiral Solier, que notre commandant avait invité la veille à déjeuner à bord. Comme je l'ai déjà dit, c'est un homme charmant et un marin brillant et distingué. Il est à Puerto-Gallegos en train de réparer un *cutter* avec lequel il retournera à Buenos-Ayres. Un Français, M. Marié, l'accompagne ; c'est un ingénieur civil et ex-professeur de géologie à Lyon ; il explore présentement la Patagonie pour trouver des minéraux au nom d'une société de Paris qu'il représente. Nous avons eu l'avantage de passer quelques heures agréablement en leur compagnie, et nous avons été heureux de parler à notre aise de la chère France, l'inoubliable Patrie.

⁂

La matinée du dimanche 16 est splendide, et un beau soleil vient nous réjouir en nous apportant sa chaleur bienfaisante, car, quoique nous soyons en été, nous sentons quand même un peu de froid, à cause de la latitude où nous nous trouvons. En hiver, le froid est intolérable dans ces parages et, quelquefois, le navire est arrêté par les glaces.

Nous partons à 1 heure de l'après-midi à marée haute ; mais, arrivés à la pointe de la baie, nous jetons l'ancre en face de la plus grande *estancia* de la Patagonie méridionale, appartenant à un Anglais. — Nous n'aurions pu arriver au détroit de Magellan avant la nuit, et il valait mieux savoir attendre que de s'exposer à un danger.

Le lundi, à 3 h. 1/2 du matin, nous partons pour Punta-Arenas.

A 10 heures, nous sommes en face du Cap des Vierges où nous débarquons nos Français qui s'en vont à la recherche des paillettes d'or. Je plains réellement ces braves gens, et je crains pour eux plus d'une déception.

A 11 h. 1/2, nous pénétrons dans le détroit de Magellan que je revoyais après dix ans : son entrée, qui mesure au moins dix lieues



VILLE DE PUNTA-ARENAS SUR LE DÉTROIT DE MAGELLAN

du Cap des Vierges au Cap du *Espiritu Santo,* ne laisse pas d'exciter l'admiration ; malgré soi on éprouve une vive émotion en se rappe-

lant le grand navigateur qui a découvert cet important passage auquel il a laissé son nom.

A 3 heures, nous arrivons à la première *angostura* (rétrécissement) du détroit ; ce n'est plus qu'un canal, et nous apercevons facilement les deux côtés. Nous passons auprès d'un immense vapeur américain qui s'était jeté à la côte quelques jours auparavant.

A 5 heures, nous entrons dans la deuxième angostura. Par un temps splendide, et avec une mer calme aux ondulations veloutées, nous arrivons tranquillement à Punta-Arenas. A 9 heures du soir, nous sommes ancrés dans le port où nous attendons les visites officielles des autorités chiliennes.

⁂

Le lendemain matin, Mgr Fagnano, préfet apostolique de la Patagonie méridionale et de la Terre de Feu, ayant appris mon arrivée, vient à bord me saluer, et m'emmène avec le P. Toulouse à sa résidence, le commandant nous ayant fait prévenir que nous resterions au moins deux jours à Punta-Arenas.

J'étais heureux de connaître le digne fils de Dom Bosco, le grand apôtre des Indiens, et de passer auprès de lui quelques bons moments d'édification, de consolation intime et aussi de repos après douze jours de traversée, toujours fatigants pour quelqu'un qui n'est pas marin.

⁂

Punta-Arenas est aujourd'hui une ville de 10.000 âmes ; capitale de la Terre de Feu pour la partie chilienne, elle est d'un grand avenir si le gouvernement lui laisse le port franc d'entrée. Il y a aujourd'hui entre la République Argentine et celle du Chili une grave discussion au sujet des limites de possessions des deux Etats dans la Terre de Feu. Au moment où je vous écris, il est même question d'une guerre, assez désirée des deux côtés, paraît-il. Suivant moi qui aime également ces deux nations, une guerre serait déplorable et fatale, car elle reculerait d'au moins vingt ans une civilisation en voie de grand progrès.

III

Mgr Fagnano et sa mission. — Pittoresques paysages de la Terre de Feu. — On demande des missionnaires! — Une noce au bout du monde.

Mgr Fagnano, le type du missionnaire zélé et travailleur, jouit d'une grande estime parmi les gens du pays et les colons, unanimes à reconnaître le bien qu'il a fait et qu'il continue à faire.

* * *

Pour que vous ayez une idée exacte des résultats obtenus jusqu'ici, je vais vous énumérer les différents centres de la Préfecture fondée en 1886. Elle comprend :

1° La mission de Punta-Arenas, qui est comme une importante paroisse, et qui, par ordre de la Propagande, sert de résidence au Préfet apostolique. Actuellement, le personnel de la mission est composé de six prêtres, deux acolytes et six Frères coadjuteurs; ils dirigent un collège ou école, que fréquentent plus de cent élèves et une trentaine d'internes: ils construisent une vaste et superbe église inaugurée au mois de septembre dernier, et qui leur servira de cathédrale. Cette mission a été fondée en 1887, et depuis cette même époque possède un Observatoire météorologique de grande utilité. — Chaque année, deux Pères passent deux mois à parcourir, dans l'intérieur des terres jusqu'à Santa-Cruz et Puerto-Deseado, les centres isolés, et y donnent des missions qui produisent d'heureux résultats.

Punta-Arenas a douze Religieuses de Notre-Dame Auxiliatrice avec un collège de trente internes et de quatre-vingts externes; mais, le dimanche, plus de deux cents enfants étudient le catéchisme chez elles, et chez les Pères au moins cent cinquante font la même chose. Enfin, dans les deux établissements, il y a des ouvroirs où les garçons apprennent divers métiers, et où les jeunes filles s'exercent à la couture et à la lingerie...

2° La mission de l'île Dawson, en face de Punta-Arenas, dans la Terre de Feu, ayant pour but de civiliser les Indiens Alakalufes et Onas, a été fondée en 1889. Trois prêtres, deux étudiants et dix frères s'occupent de quatre cent cinquante Indiens, déjà réduits et soumis. Les enfants sont instruits au collège et les adultes, par groupes, ont leurs heures d'instruction religieuse, après les travaux des champs, car tous sont occupés, les uns à garder les troupeaux,

les autres à couper le bois. Les religieuses, au nombre de huit, prennent soin des petites filles et des femmes. On compte aujourd'hui dans l'île Dawson, qui a été cédée pour vingt ans aux Pères Salésiens par le gouvernement chilien, cinquante maisons d'indiens, une église, un hôpital, un cimetière, des écoles. Au quai peut facilement aborder l'embarcation à voile de la mission qui fait le service entre l'île et Punta-Arenas. Les frais sont considérables; mais dans quelques années, lorsque les plantations seront en rapport, Mgr Fagnano pourra aisément payer les dettes qu'il a dû nécessairement contracter pour faire face aux nécessités présentes.

3° La mission de Port-Stanley, dans les Malouines, a été fondée en 1888. Il y a là deux prêtres et un frère coadjuteur. L'école est fréquentée par une soixantaine d'enfants, et quarante en plus assistent au catéchisme du dimanche. La population des îles est presque toute protestante ; là réside le *bishop*. « Il serait urgent, m'a dit Mgr Fagnano, d'agrandir la chapelle, ou mieux encore d'en construire une nouvelle. »

4° La mission de Rio-Grande, à la côte orientale de la Terre-de-Feu, fondée en 1893, a pour but principal la civilisation des Indiens *Onas* qui y résident actuellement au nombre de 350. Pour leur éducation, on suit le même procédé qu'à l'île Dawson. Il y a deux Pères et quatre Frères. Cinq Religieuses de Notre-Dame Auxiliatrice s'occupent des petites filles et des femmes. Cette mission a été totalement détruite par un incendie le 12 décembre 1896. C'est en considération de cette perte considérable, que les Conseils de l'Œuvre ont élevé, l'année dernière, l'allocation de Mgr Fagnano, alors que toutes les autres missions du monde durent subir une diminution, à cause de l'état des recettes.

Tel est, en résumé, l'état de la Préfecture apostolique de la Patagonie méridionale et de la Terre de Feu : il y aurait beaucoup d'autres stations à fonder, mais, comme partout ailleurs, le personnel et les ressources surtout font défaut. Toutefois il ne faut rien exagérer : on suppose qu'il n'y a pas dans toute la Terre de Feu plus de 2.000 Indiens, et ils finiront, hélas ! par disparaître complètement à cause des maladies contagieuses qui aujourd'hui les déciment.

* * *

Les deux jours passés à la mission de Punta-Arenas, où une cordiale hospitalité nous fut accordée, s'écoulèrent trop vite, et c'est à regret que, le 19 janvier, nous quittâmes les missionnaires pour aller

coucher à bord, notre vapeur devant reprendre sa route, le lendemain, dès qu'il fera jour.



INDIENS DE LA TERRE DE FEU

En effet, le mercredi 20, à quatre heures du matin, l'ancre fut levée et nous disons adieu à Punta-Arenas. Nous suivons quelque temps le grand détroit de Magellan. A 8 heures, nous sommes en

face de l'île Dawson, que nous apercevons facilement ; puis, nous entrons dans un des nombreux canaux de la Terre de Feu proprement dite : ce ne sont que des bras de mer.

Quel panorama splendide se présente alors à nos regards émerveillés ! Au lieu des dunes arides des côtes de la Patagonie, nous sommes entourés de montagnes élevées, couvertes de glaces éternelles ; c'est une suite de paysages alpestres, qui se déroulent sous nos yeux à mesure que notre navire s'avance doucement et majestueusement dans ce labyrinthe maritime.

.·.

Nous apercevons le mont Sarmiento de 7.330 pieds de hauteur : nous contemplons avec admiration sa cime vénérable, toute blanche de neige et touchant aux nues. Il est rare qu'il se laisse ainsi admirer, car généralement des brumes épaisses pèsent sur le canal Magdalena.

Cependant les montagnes se succèdent et continuent à offrir à nos regards un aspect grandiose et ravissant tout à la fois. Les canaux que nous traversons sont autant de lacs aux eaux limpides et transparentes ; ils semblent comme surmontés par ces pics élevés, sillonnés de forêts, de prairies, de glaciers énormes et de cascades. C'est un panorama délicieux que nos touristes d'Europe seraient heureux de contempler.

Notre vapeur s'avance toujours, et les points de vues ravissants ne cessent de passer devant nos yeux qui ne se lassent pas de les admirer. Il ne fait pas froid, le temps est superbe, et un soleil magnifique donne à tout cet ensemble une couleur bleue, rose, arc-en-ciel, c'est quelque chose de féerique.

Cette première journée a été délicieuse. O Terre de Feu ! que tu es belle, que tu es admirable ! Tes montagnes boisées, tes neiges, tes glaciers aux mille couleurs, tes cascades au doux murmure, tout est merveilleux ! On peut assurer que, sur la surface du globe, il n'y a nulle part ailleurs un tel panorama : il faudrait la Suisse entière, l'Italie, Venise, et beaucoup d'autres pays pittoresques du monde réunis, pour donner une idée de ce que la Terre de Feu possède et offre aux rares voyageurs qui la visitent. Je suis resté sous le charme de cette riche nature, et je n'oublierai jamais mes impressions pendant ces huit jours d'excursions dans ces parages si peu connus.

Je me figure que cette description de la Terre de Feu étonnera

un certain nombre de personnes, car je crois que, pour plusieurs, ce nom n'indique qu'un site repoussant, comme une Sibérie au climat inhospitalier. Et pourtant il n'en est rien ; tout dans la Terre de Feu porte le voyageur à l'enthousiasme et lui arrache des expressions d'admiration et d'étonnement !

.˙.

Ne pouvant pas voyager de nuit sans péril dans ces canaux profonds et étroits, à 5 h. 50 de l'après-midi nous jetâmes l'ancre dans la baie de Quamada, pour en repartir le lendemain à 3 heures du matin. Nous naviguons toujours dans les eaux chiliennes, depuis Punta-Arenas, et nous continuons à parcourir ces mêmes splendides lacs, en jouissant sans interruption des mêmes tableaux pittoresques.

A 2 h. 25 de l'après-midi, nous arrivons à Lapataia où nous abordons au fond de la baie. Là nous sommes dans la partie argentine de la Terre de Feu, nous avons à débarquer du charbon et à faire un chargement de grosses pièces de bois.

.˙.

Lapataia est un mot indien, signifiant la baie des voleurs. Il n'y a encore là pour le moment qu'une scierie à vapeur dont les employés sont les seuls habitants. Nous avons occasion, le P. Toulouse et moi, d'aller à terre. Nous sommes heureux de marcher un peu. Deux petits fleuves nous conduisent à une immense et superbe lagune ; à côté, il y a une grande forêt dans laquelle nous pénétrons pour y admirer des arbres d'une dimension colossale. Nous revenons à bord pour dîner, et tout le reste de la soirée nous contemplons sans nous lasser les montagnes couvertes de neige dont nous sommes entourés.

Un phénomène rare que nous observons depuis que nous sommes dans ces parages, c'est qu'en été le jour dure jusqu'à dix heures, le soleil ne se couchant qu'après neuf heures, et avant trois heures du matin il fait jour, de sorte que, dans cette région, à cette époque de l'année, il n'y a que quatre ou cinq heures de nuit.

.˙.

Le dimanche 23, nous avons enfin le bonheur de dire la sainte Messe, car, en passant à Punta-Arenas, nous nous sommes procuré

les cierges qui nous avaient privés jusque-là de cette consolation si douce au cœur du missionnaire.

A 10 heures, nous partons pour Ushuaia qui se trouve à peu de distance ; il n'y a qu'une heure de traversée... Ushuaia est la capitale de la Terre de Feu, pour le territoire argentin, et c'est là que réside le Gouverneur. La population n'est guère que de 500 ou 600 âmes : mais elle ira en augmentant à mesure que les produits du pays seront exploités sur une plus grande échelle. La baie est encore plus belle que celle de Lapataia et le paysage plus ravissant. Les marins du bord, favorisés par un soleil radieux, travaillent toute la journée. Une petite église en bois est en construction et presque finie. Malheureusement le prêtre catholique manque, tandis que les protestants sont là offrant leurs services aux habitants et aussi aux pauvres Indiens sous prétexte de les civiliser.

Ces populations isolées, composées d'Indiens, de colons, de « fils du pays » (comme on dit ici), sont bien abandonnées au point de vue religieux. Il est urgent qu'en particulier il y ait un prêtre à Ushuaia ; je l'ai écrit à Mgr Fagnano, et je ne doute pas que le vénérable préfet apostolique n'envoie bientôt un de ses zélés missionnaires.

Le lendemain nous revenons à Lapataia, pour achever notre chargement.

*
* *

Le mercredi, à midi, nous repartons de nouveau pour Ushuaia, où je devais faire plusieurs baptêmes et bénir le mariage du chef de police. Pour faire plaisir à ces braves gens qui voulaient profiter de mon passage, M. Mathé, notre commandant, eut la complaisance de revenir exprès passer une nouvelle journée à Ushuaia.

M. Cortès, le futur époux, vint nous chercher à bord. Il nous présenta à M. Godoy, gouverneur de la Terre de Feu. Nous sommes aimablement accueillis par ce haut fonctionnaire. Il est heureux de nous faire visiter la petite église, construite grâce au généreux concours du gouvernement.

M. Godoy se plaint de n'avoir aucun prêtre, et me prie d'insister auprès de Mgr Fagnano, pour qu'un missionnaire soit donné à la population d'Ushuaia, aujourd'hui encore catholique, et qui demain deviendra indifférente, ou se fera protestante, sollicitée qu'elle est déjà par la mission hérétique établie de l'autre côté de la baie. J'appris dans la soirée que, dernièrement, l'évêque protestant des îles Malouines avait osé baptiser plusieurs enfants de parents catholiques.

Avant le souper, je fais plusieurs baptêmes, le mariage ne devant avoir lieu qu'à neuf heures du soir chez M. le Gouverneur. A cette occasion, je pus me rendre compte de l'entente amicale qui règne dans la population. M. Godoy et sa digne compagne sont comme les pères de cette nombreuse famille, et après avoir été les parrains des nouveaux baptisés, ils sont les témoins des nouveaux époux.

La cérémonie du mariage se fait en toute solennité : pour la circonstance, la maison du Gouverneur est ornée de guirlandes et de fleurs, des drapeaux aux couleurs de diverses nations sont suspendus au-dessus de l'entrée, et des tentures tapissent l'intérieur du salon qui est gracieusement mis à la disposition des invités.

Toute la population est sur pied, heureuse de prendre part au bonheur des mariés; le fiancé n'est-il pas une des autorités du pays, comme chef de police? Il a fait beaucoup de bien aux Indiens, qui l'appellent « leur roi », et la fiancée jouit d'une grande influence, étant chargée de l'école des jeunes filles. La cérémonie, rehaussée encore par la présence des officiers du bord, est à peine terminée, que la musique se fait entendre, pendant qu'un lunch est offert aux principales familles.

Il n'y avait pas moins de soixante personnes à table. Au moment du champagne, le Gouverneur offre ses vœux et ses félicitations aux nouveaux époux, et tous nous buvons à leur santé. On ne se croirait pas au fond de la Terre de Feu, presque au cap Horn. Cette joyeuse soirée se termina naturellement par un bal; mais le P. Toulouse et moi, nous prîmes auparavant congé de nos aimables hôtes, pour revenir à bord.

IV

Fin du voyage. — Les Indiens Onas. — Tempêtes sur tempêtes. — Dernières étapes. — La mission de Bahia-Blanca.

Le 27 janvier, à 3 h. 40 du matin, on leva l'ancre pour aller d'Ushuaia vers la baie Harberton où nous arrivons à 7 heures.

Il y a là un établissement très important d'élevage de bestiaux; c'est la propriété d'un Anglais, M. Bridge, ex-ministre protestant, qui y travaille depuis plus de trente ans et qui a su réaliser une fortune colossale, malheureusement, dit-on, trop aux dépens des Indiens. La baie Harberton est magnifique, et M. Bridge a fait preuve de bon goût en choisissant cet endroit délicieux pour y établir sa résidence.

.˙.

Beaucoup d'Indiens Onas viennent à bord nous offrir des arcs, des flèches, des carquois et autres curiosités fabriquées par eux, en échange de biscuits, d'habits et d'argent.

Ces Onas sont de haute stature, forts et robustes; mais ils sont à peine vêtus, malpropres, et une expression de mélancolie est répandue sur leurs figures cuivrées; ils sont loin d'avoir la bonne humeur de nos nègres d'Afrique. D'une habileté rare au tir de l'arc, sans même viser, ils atteignent de leur flèche l'objet indiqué.

.˙.

En fait de religion, ils ont l'idée du bon Esprit et d'un Esprit mauvais, mais ne leur rendent pas de culte extérieur. C'est le bon Esprit qui leur accorde, comme faveur singulière, le naufrage des vapeurs bien approvisionnés qui, échoués sur la plage, leur procurent des aliments sans travail. Ils lui attribuent aussi les grandes quantités de poissons que la marée laisse à sec en se retirant.

Leur croyance dans l'Esprit mauvais se manifeste surtout dans les cas de maladies. Le sorcier, appelé pour soigner une indigestion par exemple, ce qui n'est pas rare, étend par terre le patient et commence à le frotter et à le frapper avec les pieds et les mains, le remuant en tous sens. En même temps il souffle fortement et pousse des cris rauques et sauvages. Ces opérations ont pour but d'éloigner et d'arracher du corps le mal, qui n'est pour eux que l'Esprit mauvais. J'ai vu moi-même un de ces sorciers exercer son art sur un des marins du bord qui, par manière de plaisanterie, se livra entre ses mains.

.˙.

Le vendredi 30, à 3 h. 1/2 du matin, nous sortons de la baie Harberton, et, traversant le détroit Le Maire, nous disons adieu à la Terre de Feu proprement dite. Nous arrivons à 3 heures de l'après-midi à l'île des Etats, qui sert de prison pour les militaires criminels. Nous en avions une douzaine à bord qui étaient condamnés à perpétuité.

Il y a aussi une préfecture maritime dont le but est de recueillir les nombreux naufragés qui abordent à cette île. Les naufrages sont

fréquents sur cette côte hérissée de récifs, dangereux surtout pour les voiliers qui vont doubler le cap Horn.

Le commandant me dit que, l'année dernière seulement, plus de cinq cents naufragés ont été recueillis et sauvés. C'est surtout pour cette œuvre humanitaire que le gouvernement garde un personnel dans cette île sauvage qu'il faut ravitailler chaque mois.

Les prisonniers ne sont utilisés que pour la coupe des bois. Ils ne sont pas à plaindre, ils ont leur provision de café, de thé et de rhum.

⁂

Le samedi matin, vers 7 heures, nous quittons la baie de l'île des Etats. La mer est furieuse et les vagues sont si fortes, que nous devons relâcher dans la baie Cook, où nous nous trouvons protégés contre la tempête. Les officiers du bord vont chasser le loup-marin, qui abonde dans ces parages, et reviennent chargés de butin. La journée se passe tranquillement. Le soir, le temps s'est remis au beau, des loups nombreux viennent rôder autour du navire, comme pour nous saluer.

Le lendemain matin, le mauvais temps est revenu. Même dans la baie admirablement abritée où nous sommes, la mer est agitée ; que doit-elle être au large ? Encore une journée sacrifiée !

Le lundi, le baromètre descend toujours. En vain, nous essayons de partir ; après une heure, nous sommes obligés de rentrer au port, la mer est démontée et un vent terrible souffle violemment ; il pleut toute la journée et il fait un froid d'hiver.

Nous observons encore ici une particularité curieuse, il n'y a jamais dans cette île de tonnerre ni d'éclairs, l'électricité ne pouvant probablement pas se former à cause de la pression excessivement basse de l'atmosphère. En effet, le baromètre descend jusqu'à 717.

⁂

Le mardi 1er février, nous voulons encore essayer de sortir ; mais, comme la veille, nous revenons aussitôt au port de sûreté : la mer est aussi terrible que les jours précédents, et de plus un fort vent debout neutralise l'action de la machine.

Les officiers vont de nouveau à la chasse des loups-marins. Le P. Toulouse et moi, nous commençons à trouver le temps long : nous sommes si loin de Buenos-Ayres, et sans aucun moyen de commu-

nication avec cette capitale, car, sur toutes ces côtes, il n'y a encore aucun télégraphe.

***

Le 2 février, fête de la Purification, la Sainte Vierge a pitié de nous, et nous pouvons partir. Nous côtoyons toute la partie orientale de la Terre de Feu, nous passons par le travers de la mission de la Candelaria de Rio-Grande des RR. PP. Salésiens, puis nous doublons le cap Saint-Esprit, nous traversons le détroit de Magellan, nous revoyons le cap des Vierges, et à 10 heures du matin, le 3, nous rentrons à Puerto-Gallegos avec la marée haute.

***

Les jours suivants furent éprouvés par de nouvelles tempêtes qui retardèrent notre voyage de retour et ce n'est que le 12 que nous pûmes jeter l'ancre à Port-Madrin.

Le dimanche 13 mars, nous avons le bonheur d'offrir le saint sacrifice. Je dis la Messe en action de grâces.

Ici, de nombreux passagers viennent s'embarquer; les cabines sont au complet, et, comme à l'aller, bien des couchettes sont improvisées un peu de tous les côtés sur le vapeur. La vie du bord n'est plus aussi monotone, à cause de l'affluence des passagers, et chacun sent qu'il arrivera bientôt au port désiré de Buenos-Ayres.

Le 18, en effet, à 5 heures de l'après-midi, le *1° de Mayo* y était de nouveau à sa place, au quai de la Darse Sud, et tous les passagers, heureux de revoir la grande capitale de la République Argentine, abordèrent sains et saufs.

***

Je ne voulus pas achever ainsi ce voyage. Désirant connaître la Mission de Bahia-Blanca des Pères Salésiens, je débarquai à Puerto-Belgrano, d'où je me fis transporter à la ville en carriole, car le chemin de fer n'est pas encore fait. Je passai la soirée du mardi et la matinée du mercredi avec les missionnaires qui me reçurent avec bonheur et me firent visiter leurs magnifiques établissements.

Cette Mission dépend de Mgr Cagliero, vicaire apostolique de la Patagonie septentrionale. Elle a deux beaux collèges, dirigés l'un par les Pères pour les garçons, et l'autre par les Religieuses de Notre-Dame Auxiliatrice, autrement dites Salésiennes, pour les jeunes

filles. De plus, la paroisse est confiée à deux prêtres de la même Congrégation. Ils construisent présentement une splendide église, qui sera digne de servir un jour de cathédrale.

Bahia-Blanca est une ville d'avenir, elle compte déjà 15.000 habitants ; avant dix ans, si elle obtient un port libre et franc de droits, elle en aura plus de 100.000.

Malgré la pressante invitation du R. P. Supérieur d'aller à Carmen de Patagones où Mgr Cagliero m'attendait, je jugeai que mes vacances avaient été assez longues : le mercredi à midi, je pris l'express, et le lendemain, à 7 heures du matin, j'étais à Buenos-Ayres.

∴

Compte rendu pour 1898.

A Messieurs les Directeurs de l'Œuvre de la Propagation de la Foi.

Je vais vous exposer à grands traits le résumé de mes travaux apostoliques pendant l'année 1898, afin que vous ayez une vue d'ensemble de la marche et de l'extension de notre chère Œuvre dans la République Argentine.

Au mois de février, à mon retour de la Patagonie méridionale et de la Terre de Feu, je me disposais à traverser la Cordillère des Andes pour me rendre au Chili, lorsque vos nouvelles instructions me déterminèrent à retarder mon départ pour le Pacifique et à rester encore une année dans l'immense République de la Plata. Mais au lieu de demeurer à Buenos-Ayres, où je venais de passer huit mois, je crus plus avantageux d'aller dans les provinces de la République organiser notre Association où elle était peu ou pas connue.

∴

Córdoba.

C'est le 20 avril que je quittais Buenos-Ayres pour me rendre à Córdoba, capitale de la province du même nom et siège épiscopal. J'étais heureux d'avoir l'occasion de revoir cette ville, dont j'avais gardé le meilleur souvenir. En effet, je me rappelais l'accueil si sympathique qui nous avait été fait en 1887, au regretté Père Boutry et à moi.

Córdoba se trouve à 700 kilomètres de Buenos-Ayres, distance

que la locomotive franchit en dix-sept heures. J'allai m'installer au couvent des RR. PP. Mercédaires qui m'accueillirent comme un des leurs. Heureuse coïncidence ! ils étaient en pleine neuvaine de leur glorieux patriarche saint Pierre Nolasque. Dès le lendemain et les trois jours suivants, il me fut permis de monter en chaire et de commencer ma mission.

Par une attention délicate du R. P. Commandeur de la Merced, je fus invité à présider les cérémonies et à chanter la messe le jour de la fête du saint patriarche. Ainsi tout Córdoba eut connaissance de mon arrivée.

Sa Grandeur Mgr Toro me reçut avec une bienveillance toute paternelle. Désirant vivement que l'Œuvre de la Propagation de la Foi s'organisât dans son diocèse sur des bases permanentes, le prélat espérait que ma présence réaliserait ce but. Aussi, quoique malade, il voulut écrire immédiatement en faveur de l'Œuvre une courte Lettre pastorale que vous avez publiée dans le numéro des *Annales* de septembre. Nous traitâmes ensuite ensemble la question du Comité diocésain.

⁂

A Córdoba, tout s'est passé pour le mieux ; le directeur choisi par Sa Grandeur a été M. l'abbé Juan-M. Yaniz, doyen du chapitre. M. le chanoine Yaniz est l'honneur du clergé. Pour le droit et la justice, il n'a pas craint d'affronter la prison. Aussi a-t-il conquis la vénération et la confiance générales.

Les autres membres du Comité, tant ecclésiastiques que séculiers, ont été choisis entre les plus dignes. Je suis heureux de nommer le zélé secrétaire, M. l'abbé Lopez Cabanillas.

D'ailleurs, depuis quarante ans, le diocèse de Córdoba a toujours figuré plus ou moins dans les recettes de l'Œuvre et en passant je me permettrai de dire un mot de sa fondation. A la fin de l'année 1858, M. l'abbé José Vitaliano Molino, docteur en théologie, né dans la province de la Rioja (République Argentine), vint du diocèse de Santiago du Chili, auquel il appartenait, rendre visite à son frère M. Manuel Modesto Molino qui habitait près de Córdoba. La lecture des *Annales de la Propagation de la Foi* intéressa si vivement les deux frères, qu'ils prirent ensemble la résolution d'instituer cette Œuvre parmi leurs compatriotes. A cet effet, ils obtinrent la permission de l'évêque diocésain, Mgr Vicente Ramirez de Arellano, et au mois de janvier 1859 l'Œuvre était confiée à M. Modesto Molino.

Jusqu'en 1882, date de sa mort, il envoya régulièrement à Lyon le montant des souscriptions. Son fils aîné, Dr Mardoqueo Molino, ne pouvant, à son grand regret, continuer cette mission, fit la remise des fonds et des documents à M. le doyen, Dr Emiliano Clara, et à la mort de ce dernier, l'Œuvre ne persévéra que grâce au zèle du Frère Martin Gelas, de la Compagnie de Jésus.

.˙.

Je suivis à Córdoba le même système d'action qu'à Buenos-Ayres ; je me mis à parcourir à tour de rôle les églises paroissiales et les chapelles publiques (et elles sont nombreuses ici), prêchant à toutes les messes, les dimanches et jours de fêtes, et exhortant les fidèles, riches ou pauvres, femmes et hommes, à s'inscrire dans notre Œuvre de civilisation et de foi. Pendant un mois et demi, j'y donnai plus de quarante conférences. Dans la semaine, je visitais les familles d'une condition plus aisée, les invitant à prendre une dizaine personnelle. Par ce moyen j'ai pu trouver une trentaine d'associés à *perpétuité* et former plus de deux cents dizaines sur lesquelles l'Œuvre pourra compter, grâce au Comité diocésain et aux Commissions représentant quatre centres principaux. En dehors des deux paroisses, il y a un centre à l'église de la Compagnie de Jésus, afin que le cher Frère Gelas pût conserver son ancienne clientèle, et un autre à l'église de Saint-Roque, dont le chapelain est le zélé et aimable D. Raphaël Lopez Cabanillas.

Je suis heureux d'exprimer ma reconnaissance aux religieuses de Notre-Dame del Huerto, à leur excellente Provinciale et au journal catholique *Los Principios*.

.˙.

Je revins à Buenos-Ayres pour assister à la consécration épiscopale de Mgr Terrero, évêque de Delcon, notre dévoué directeur du Comité diocésain de l'archidiocèse. Cette belle cérémonie eut lieu le 19 juin dans l'église cathédrale, et Mgr Castellano, archevêque de Buenos-Ayres, fut le prélat consécrateur de son nouvel auxiliaire. Mgr Terrero, originaire de la capitale, est né en 1850 : il est le neveu de Mgr Escalada, premier archevêque de Buenos-Ayres. Après avoir fait de brillantes études et avoir été avocat, il se sentit appelé à la vie sacerdotale. Il quitta le monde où il n'avait que des amis et vint à

Rome achever ses études. De retour au pays natal il fit le bien dans chacun des postes importants que lui confia l'autorité. Aujourd'hui, comme évêque, il remplit dignement sa belle devise : *omnis omnibus*.

Combien je suis heureux de vous traduire ici la belle lettre qu'il vient de m'écrire, afin qu'avec moi vous puissiez remercier la divine Providence de nous avoir donné un si illustre directeur diocésain :

Ç'a été pour moi un grand honneur et en même temps une consolation de recevoir la charge de Directeur diocésain de l'Œuvre de la Propagation de la Foi, organisée dans l'archidiocèse de Buenos-Ayres par Mgr Ferdinand Terrien et encouragée par le très digne et zélé Métropolitain Dr D. Wladislao Castellano. Et il ne pouvait pas en être autrement, puisque coopérer à la grande Œuvre de la Propagation de la Foi pour tout l'univers, c'est seconder les fins de la mission divine du Sauveur du monde, c'est s'inscrire au nombre des Apôtres auxquels il a été dit : Vous êtes la lumière du monde et le sel de la terre. Quel plus grand honneur que d'être au nombre de ces amis du doux Jésus chargés de porter son nom sur toute la surface de la terre ! Quelle plus grande consolation que de contempler les fatigues des vaillants missionnaires, récompensées par la riche moisson du salut de tant d'âmes, grâce aux secours que leur proportionne l'Œuvre de la Propagation de la Foi ?

Plaise au ciel d'illuminer tous les catholiques afin qu'ils comprennent que l'œuvre du salut des âmes est la plus chère au Cœur de Jésus, et puissent-ils se convaincre que, si c'est une charité de soulager la misère corporelle de nos frères, c'est encore une plus grande charité de soulager les misères de l'âme, en portant la foi par la prédication du missionnaire, la foi, cette lumière resplendissante de l'intelligence humaine et cette cause de toute justification. Et le Seigneur ne laissera pas sans récompense ceux qui aimeront son œuvre de prédilection puisqu'il a dit : « Tout ce que vous ferez à un de ces petits, c'est à moi que vous le ferez ». Et qui est plus petit que celui qui, sans la foi, est assis dans les ombres de la mort ?

† JUAN-NEPOMUCENO TERRERO,
évêque titulaire de Delcon, auxiliaire de l'archidiocèse de Buenos-Ayres et directeur diocésain de l'Œuvre de la Propagation de la Foi.

Buenos-Ayres, 11 décembre 1898.

* * *

Catamarca.

J'arrivai à Catamarca le 29 juin, fête des saints Apôtres Pierre et Paul. Cette ville de quinze à dix-huit mille âmes, capitale de la pro-

vince du même nom, dépend du nouveau diocèse de Tucuman. Le curé de la paroisse, qui est en même temps le vicaire général de l'évêque diocésain pour l'administration ecclésiastique, me reçut avec beaucoup de bonté.

J'allai demander l'hospitalité au Grand Séminaire où je reçus le plus cordial accueil de MM. les Directeurs qui sont des religieux de Notre-Dame de Lourdes. Quelle douce joie de me retrouver au milieu de prêtres français, et de quelle sympathie n'ai-je pas été l'objet pendant huit jours! Je prêchai à plusieurs reprises à l'église paroissiale, et aussi dans quelques chapelles publiques.

Une pluie torrentielle et continue m'empêcha pendant plusieurs jours de faire des visites à domicile; malgré ce contretemps, une trentaine de dizaines d'associés se formèrent immédiatement grâce au zèle des Enfants de Marie de la ville. Je trouvai un auxiliaire puissant dans la personne du R. P. Barrère, professeur au Séminaire, prêtre jeune, intelligent, actif, très aimé à Catamarca. Un de ses confrères, le R. P. Dupin, fait aussi beaucoup de Propagande pour notre association, surtout dans la classe pauvre dont il est le Père tout dévoué.

Grâce à eux, les dizaines arriveront bientôt à la centaine; c'est beaucoup pour une ville pauvre comme Catamarca.

Le temps déterminé par mon programme étant écoulé, il me fallut dire adieu à cette ville charmante et aussi aux Pères de Lourdes dont je n'oublierai jamais les attentions délicates.

∴

Tucuman.

J'avance toujours vers le Nord de la République. Me voici à Tucuman, où j'arrive le 8 juillet. C'est la capitale de la province du même nom, et siège épiscopal depuis le mois de mai de cette année; elle est remarquable par son commerce et son industrie : ses raffineries de sucre peuvent rivaliser avec celles du Brésil.

Mgr Paul Padilla, qui occupait précédemment le siège de Salta, est très érudit et d'une intelligence remarquable : pendant de longues années professeur et supérieur du séminaire de Salta, il s'est toujours distingué par ses vues pratiques, ses décisions prudentes, son tact dans ses relations avec les autorités civiles. J'eus l'insigne faveur de faire avec lui le voyage de Buenos-Ayres à Córdoba. Dans

cette rencontre toute providentielle pour moi, Sa Grandeur me manifesta le désir qu'il avait de fonder l'Œuvre de la Propagation de la Foi dans son diocèse.

Donc inutile de vous dire que je fus accueilli à Tucuman avec bienveillance par Mgr Padilla qui s'empressa de publier en faveur de l'Œuvre une très belle Lettre pastorale que les *Annales* de novembre ont reproduite. Ici, comme à Córdoba, je prêchai dans toutes les églises de la capitale. En quatre semaines j'eus la satisfaction d'inscrire des milliers d'associés, et même en dehors des dizaines personnelles, je trouvai un bon nombre d'associés à perpétuité.

M. l'abbé B. Piedrabuena, secrétaire général du Diocèse, fut nommé directeur diocésain. C'est un jeune prêtre distingué à tout point de vue. Il a un don assez rare chez les Américains de la race latine, celui de la constance et de la ténacité, joint à une grande énergie.

Les autres membres du Comité ont été choisis parmi les personnes les plus honorables de la ville.

Je conserve dans le cœur le nom béni de nombreuses familles et je dois un souvenir spécial au vénérable M. le curé Lobo et à son estimable famille, pour leur cordiale hospitalité.

∴

Salta.

C'est le 5 août que je dis adieu à Tucuman pour me rendre à Salta, frontière de la Bolivie. J'eus la chance de faire ce voyage avec un jeune ecclésiastique, don Gregorio Romero, secrétaire général de l'évêché, dont j'aurai bientôt l'occasion de vous parler.

Salta est une jolie petite ville de vingt mille habitants, construite sur un plateau à mille mètres au-dessus du niveau de la mer. Elle est la capitale de la province du même nom, et depuis longtemps siège épiscopal. Mgr Linarès, l'évêque actuel, originaire de cette ville, est allié à toutes les principales familles.

Quand j'arrivai à Salta, ce saint évêque était en retraite au couvent des Franciscains ; je fus quand même reçu au palais épiscopal, et M. l'abbé Toscano, vicaire général, s'empressa d'adresser au clergé et aux fidèles une circulaire très touchante en faveur de l'Œuvre, nommant en même temps un directeur pour le diocèse et les autres membres du Comité. Ainsi, dès le lendemain, je pus remplir ma mis-

sion dans toutes les églises et chapelles. De nombreuses dizaines se formèrent; il y eut aussi des associés à perpétuité, et en plus grand nombre que la pauvreté de la ville ne l'eût fait prévoir.

Mgr Linarès, à la fin de sa retraite, s'empressa de s'inscrire sur la liste des associés à perpétuité et de prendre une dizaine personnelle. Il voulut donner une nouvelle Lettre pastorale que vous avez publiée dans votre numéro de novembre des *Annales,* installa et bénit solennellement le Comité diocésain. Le directeur de ce Comité est M. l'abbé Gregorio Romero, mon compagnon de voyage. Je ne puis qu'applaudir à ce choix.

Après avoir passé trois semaines dans cette sympathique petite ville, je me retirai l'âme pleine d'émotion pour me rendre à Jujuy, dernière cité importante avant d'arriver en Bolivie.

∴

Jujuy.

Jujuy est la capitale de la province du même nom et dépend, dans l'ordre ecclésiastique, du diocèse de Salta. Elle compte à peine 10.000 habitants; d'un aspect ravissant, entourée de montagnes pittoresques, elle excite la curiosité du touriste. Les orangers, les citronniers, mêlés à une variété infinie d'autres arbres exotiques, de plantes d'une végétation exubérante et de fleurs au parfum délicieux et aux mille couleurs, font de cette localité un paradis terrestre. Les habitants me firent l'accueil le plus gracieux. J'allai recevoir l'hospitalité chez les PP. Franciscains de la Propagande, qui me traitèrent en frère et m'aidèrent puissamment. Le R. P. Henri, entre autres, fut pour moi un guide éclairé et aimable. Grâce à son entrain, en trois jours plus de cinquante dizaines personnelles furent formées et six familles inscrivirent leurs défunts à perpétuité.

Combien je me réjouis d'avoir fait ce voyage et de ne pas avoir écouté certaines personnes qui osaient me dire qu'il était inutile d'aller à Jujuy!

Je quittai Jujuy avec regret, emportant de ses généreux habitants un souvenir d'admiration qui ne s'effacera jamais!

J'étais, en février, à la Terre de Feu, presque au cap Horn, et, au mois d'août, à la frontière de Bolivie; j'avais donc complètement traversé la République Argentine du sud au nord, et parcouru 4.000 kilomètres.

* * *

Santiago del Estero.

Dans mon premier plan je ne devais pas visiter cette ville, capitale de la province du même nom et appartenant au diocèse de Tucuman. Mais aujourd'hui je remercie la divine Providence d'avoir pu y établir l'Œuvre. En effet, je reçus à Santiago un accueil très sympathique. M. l'abbé Cornet, curé de la paroisse et vicaire général, vint, accompagné de plusieurs autres personnes recommandables, me recevoir à la gare et me conduisit au couvent de la Merced.

J'y passai une semaine. Ici comme ailleurs mon appel ne resta pas stérile. Les communautés religieuses s'intéressèrent à mon œuvre et je trouvai en elles de fervents auxiliaires. De plus, j'eus la bonne chance de rencontrer M. le chanoine Lugonès, qui, à une époque, a été député national. Grâce à tous ces éléments, les associés furent nombreux relativement à la population, les dizaines se formèrent ; une commission composée de dames et de demoiselles fut instituée.

J'avais terminé ma campagne dans le nord de la République ; je revins à la capitale fin septembre.

* * *

La Plata.

Après quelques jours de repos, je me rendis dans le diocèse de la Plata, de récente création. Avant l'érection de ce nouveau diocèse, toute la province dépendait de la capitale.

Mgr Espinosa, premier évêque de La Plata, fut d'abord l'auxiliaire de l'archevêque de Buenos-Ayres. Travailleur infatigable, c'est le vrai pasteur qui ne vit que pour le bien des âmes. Aussi j'étais assuré de l'accueil le plus bienveillant. Sa Grandeur a publié une magnifique Lettre pastorale que vous avez reproduite dans le numéro des *Annales* de janvier.

Le premier dimanche d'octobre, je prêchai dans l'église paroissiale de Saint-Poncien, cathédrale provisoire, aux quatre messes consécutives. En ce moment il n'y a que cinquante dizaines, mais l'an prochain il y en aura cent, comme me l'a assuré le curé, le zélé M. Rasore.

Je viens de lire dans la *Voz de la Iglesia* un nouveau mandement de Mgr Espinosa, par lequel Sa Grandeur installe le

Comité diocésain et désigne les personnes honorables qui le composeront.

∴

Au commencement de novembre, j'étais de retour à Buenos-Ayres. Je visitai les nombreux centres de la capitale, encourageai le zèle des diverses commissions, et recommençai à prêcher cinq ou six fois, tous les dimanches, dans la même église.

Dieu a béni mes efforts et ma bonne volonté, et ces paroisses ont pu tripler le chiffre de leurs aumônes. Cela prouve une fois de plus que les fidèles sont naturellement charitables ; seulement il faut stimuler leur zèle et tenir en éveil leur attention.

Malgré toutes mes visites à domicile et mes nombreuses prédications, il y aura nécessairement pour 1898 une diminution dans les recettes de l'archidiocèse, puisque j'y ai relativement peu travaillé, ayant passé toute l'année à l'intérieur. Mais dans les diocèses visités cette année et pour la première fois conquis, les résultats obtenus relativement à la population sont considérables.

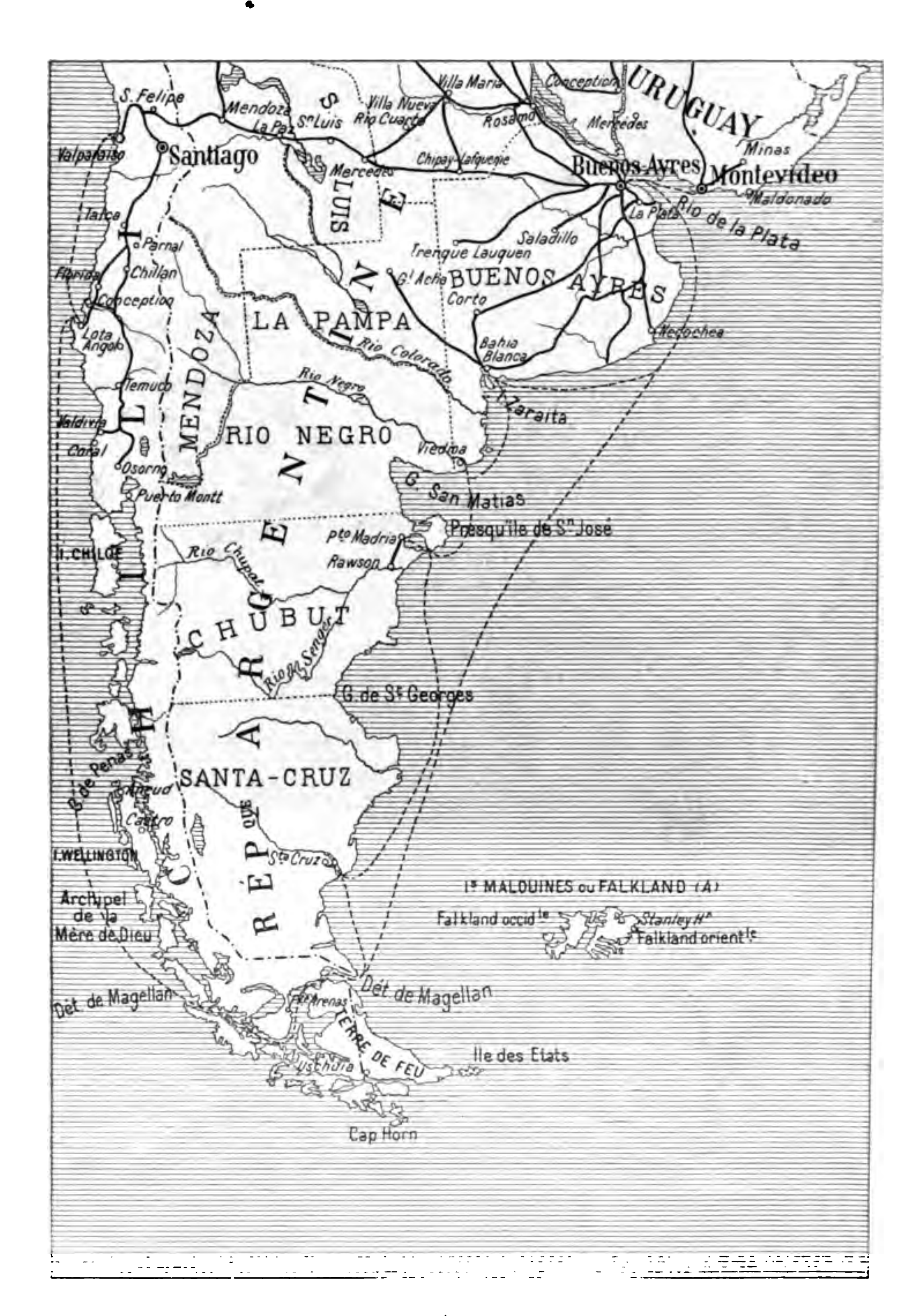
∴

En terminant, j'éprouve un besoin du cœur d'exprimer publiquement ma reconnaissance au Gouvernement argentin, qui m'a rendu un service signalé en me concédant volontiers mon passage gratuit sur toutes les lignes de chemins de fer, chaque fois que j'ai sollicité cette faveur. Je dois encore un merci spécial à tous les journaux (et particulièrement à la *Voz de la Iglesia*) qui m'ont appuyé et encouragé.

∴

Enfin, d'ici, à trois mille lieues d'Europe, j'envoie l'expression de ma plus sincère gratitude à S. G. Mgr Livinhac qui a daigné, dans sa bienveillance pour la Propagation de la Foi et dans son amour pour les âmes des pauvres infidèles, vous céder deux membres de sa Congrégation pour venir à Buenos-Ayres me remplacer, comme délégués permanents de l'Œuvre. Aussi est-ce avec confiance que je la remets à ces deux dévoués missionnaires récemment débarqués. Je pars heureux et satisfait, car je suis convaincu que, sous la direction de tels ouvriers éprouvés et aguerris sous le climat d'Afrique, notre chère Œuvre se maintiendra et ne fera que se développer dans les républiques de l'Uruguay et de l'Argentine !

Puisse-t-il en être ainsi dans le reste de l'Amérique du Sud, où je me rendrai prochainement !



CARTE DE MONTÉVIDEO A VALPARAISO

CHAPITRE XIII

1899

DE BUENOS-AYRES AU CHILI. — Par mer et par terre.
Le détroit de Magellan et l'Araucanie. — La Cordillère.

Après avoir établi l'Œuvre dans la République Argentine, je résolus de me rendre au Chili pour y continuer ma mission et répondre au désir de ces Messieurs des Conseils centraux.

Deux chemins se présentaient pour effectuer ce grand voyage, la voie de mer par le détroit de Magellan ou le passage des Cordillères.

En 1886, en compagnie du R. P. Boutry, je m'étais embarqué à Montévideo sur un navire à destination de Valparaiso et j'estime que nos lecteurs s'intéresseront à la narration de ce voyage.

En 1899, je me déterminai pour plusieurs raisons à me rendre à Santiago du Chili par la voie de terre. Le récit de ce passage des Cordillères fera contraste avec celui de notre expédition maritime de 1886.

I

En 1886. — Le départ. — L'albatros et le boson. — Les îles Malouines. — Un salut et un souvenir à Magellan. — La Terre de Feu. — A Lota. — Ile de Juan-Fernandez.

Nous quittâmes Montévideo le 7 avril 1886, pour nous rendre au Chili. Nous avions préféré faire ce voyage sur un vaisseau italien à cause des avantages qu'on nous avait faits. Le *Vincenzo-Florio* est un beau navire de 4.000 tonnes. Les officiers sont très aimables. Nous y avions lié connaissance avec quelques passagers français, très sympathiques, et nous avons quitté le bord enchantés de notre voyage.

Dans les premiers jours, nous avons payé notre tribut à l'élément amer ; encore n'avons-nous été incommodés qu'à notre départ de Montévideo et en sortant du détroit de Magellan. Le froid nous a peu éprouvés ; nous quittions la zone tempérée, nous, habitués au climat chaud des tropiques, pour nous diriger vers les régions polaires.

Nous avons bientôt vu l'albatros (du latin *albatus*, vêtu de blanc), que certains navigateurs appellent l'oiseau des tempêtes, parce qu'on le rencontre surtout dans les environs tourmentés du détroit de Magellan et du cap Horn, où il semble avoir établi son royaume.

Certains de ces oiseaux atteignent un mètre de longueur, et leurs ailes étendues dépassent quatre mètres. Ils planent avec la majesté de l'aigle et s'abaissent vers les petits poissons dont ils font leur pâture avec un vol si rapide, ils effleurent l'eau avec tant d'agilité et de facilité, qu'on s'intéresserait à les contempler pendant des heures entières. Ne ressemblent-ils pas à des envoyés célestes pour charmer la monotonie de la vie du bord ?

Avec les abatis de leurs ailes, on fait de beaux tuyaux de pipe, leurs pattes fournissent aux amateurs de jolies blagues à tabac, tandis que leur fourrure sert à fabriquer de gracieux manchons.

Un autre habitant des airs nous a aussi beaucoup intéressés dans ces froids parages : les Anglais l'appellent *boson*. Je n'ai pu trouver le correspondant de ce mot en français. Quand ce joli petit oiseau vole en ne montrant que le dos, on le prendrait pour un magnifique papillon, aux couleurs les plus variées, sans pouvoir cependant l'appeler en anglais *butterfly*, du moins dans le sens strict du mot, mouche du beurre, puisque le beurre est inconnu dans ces froides régions.

* * *

Nous sommes passés assez près des îles Malouines ou Falkland. Ces îles furent découvertes au XVIe siècle par des marins de Saint-Malo, et c'est pour cela qu'on leur a donné le nom de Malouines. On les appelle aussi Falkland, depuis que les Anglais en ont fait la conquête en 1833.

La population de ces îles ne s'élève pas à plus de six cents habitants.

L'accès en est difficile à cause des rochers qui couvrent les côtes et de la mer qui est presque toujours mauvaise.

Le mardi 13 avril, nous avons reconnu que nous étions près des côtes de Patagonie, aux plantes marines qui passaient près de nous.

L'une d'entre elles, le cochayuyo, connue en français sous le nom de varech, est très estimée des Chiliens pauvres et des Indiens qui la mangent en salade, du moins quand elle est tendre.

Nous arrivons au cap des Vierges, qui indique l'entrée du détroit de Magellan dans l'Océan Atlantique comme le cap Pilar en marque la sortie dans l'Océan Pacifique.

.·.

Relatons brièvement, en passant, le pourquoi du nom de Magellan donné à ce détroit. La découverte de l'Amérique, comme on le sait, est due au désir qu'avaient nos ancêtres de trouver, par mer, la route de cette Inde mystérieuse où les Européens espéraient rencontrer des richesses inépuisables.

Il ne suffisait pas aux Espagnols d'avoir découvert un nouveau monde perdu jusqu'alors au milieu de l'immensité des eaux, il leur fallait quelque chose de plus, puisqu'ils voulaient disputer à leurs rivaux, les Portugais, les trésors de l'Orient.

On avait déjà fait de nombreuses tentatives, vaines ou malheureuses, quand un marin illustre, un guerrier célèbre, se présenta à la cour de Castille. C'était Ferdinand de Magellan. Il avait procuré au Portugal, sa patrie, beaucoup de gloire et de grandes richesses en Asie et en Afrique; mais l'indifférence pour ne pas dire l'ingratitude de son souverain le dégoûtant, il changea juridiquement de nationalité et se fit reconnaître sujet espagnol.

L'empereur Charles V lui donna cinq navires à voiles, montés par deux cent trente hommes.

Que l'on veuille ou non refuser à Magellan l'honneur d'avoir découvert par lui-même le détroit qui porte son nom, ce qui est certain, c'est qu'il y est entré le premier, le 6 novembre 1520.

Magellan appela Terre des Patagons, celle qu'il voyait à sa droite et Terre de Feu celle qui était à sa gauche.

Voici comment on expliquerait l'origine de ces dénominations :

Le premier indigène que virent les Espagnols dans la région voisine du détroit, avant de le découvrir, était un géant à la ceinture duquel il leur était difficile d'atteindre. Ce sauvage difforme était couvert de la peau d'un animal et comme cet accoutrement étrange lui servait en même temps de chaussures, il paraissait avoir de grandes pattes. Ce serait l'origine du nom de Patagon, ou l'homme aux grandes pattes, que lui aurait donné Magellan.

Paton ou patagon en Espagne est l'augmentatif de pata, patte. Ce n'est plus Achille aux pieds légers d'Homère !

On donna ensuite le même nom aux indigènes de cette contrée pour les mêmes raisons, je suppose. Les Patagons actuels ont bien dégénéré de leurs ancêtres, car ils n'en ont ni la haute stature ni les grands pieds légendaires.

La Terre de Feu a été ainsi nommée par le célèbre navigateur, à cause des feux nombreux qu'il y aperçut.

Si cette île immense n'était déjà baptisée, nous pourrions lui donner la même dénomination que Magellan pour le même motif.

On estime à 2.000 âmes la population indienne de la Terre de Feu.

La grandeur et les difficultés de l'entreprise de Magellan sont rappelées sur les cartes marines par les noms des endroits où souffrirent ce grand navigateur et ses braves compagnons.

La baie des Morts, la baie de la Faim, la baie de la Désolation ne nous indiquent rien d'enchanteur !...

Vraiment ces grandes découvertes ont été le fruit de bien des angoisses, de bien des travaux et de bien des veilles !

Aujourd'hui, au contraire, avec la vapeur, on se joue pour ainsi dire des éléments déchaînés pour la perte des pauvres humains.

Les côtes du détroit vieux comme le monde, sont imposantes avec leurs rochers à pics, leurs sierras couvertes de neiges éternelles et leurs bosquets d'arbres aromatiques ; mais déjà l'hiver est commencé depuis les premiers jours de mars et va se continuer jusqu'en septembre ; le vent est froid et piquant, la pluie fréquente, et la neige a fait son apparition.

A la belle saison, le séjour dans ces parages serait très agréable, m'a-t-on dit. L'*auri sacra fames* ne compte guère avec le beau ou le mauvais temps et déjà des aventuriers ont dirigé leurs pas vers cette nouvelle Californie, alléchés par sa réputation dorée. En effet, à Punta-Arenas, à cent vingt milles du cap des Vierges, dans le détroit, on tire facilement une ou deux onces d'or dans un mètre cube de sable.

De place en place, sur les deux rives, les Anglais ont fait élever des tours qui servent pour la direction des steamers.

Les navires à voiles doublent le cap Horn, ce qui allonge leur route de trois ou quatre semaines ; peu se hasardent dans le détroit à cause des tempêtes fréquentes à la sortie, à la hauteur du cap Pilar.

Un triste spectacle nous attendait au fond d'une jolie baie ; c'était celui de la *Cordillera,* navire anglais de la Compagnie du Pacifique, naufragé depuis quelques années. Bon nombre de navires se sont perdus dans ces parages tourmentés.

Nous sommes sortis du détroit le 16 avril pour entrer dans l'Océan Pacifique.

Une tempête nous était réservée à la hauteur du cap Pilar. C'était *awful,* comme on dirait en anglais. D'anciens capitaines de marine, passagers comme nous, m'ont dit que c'était horrible. Jamais je n'ai vu pareille chose. J'ai promis une messe d'action de grâces à l'Etoile de la mer, si nous échappions au naufrage.

Nous avons eu une nuit affreuse ; le calme n'est revenu que le lendemain matin. Pendant ces heures d'angoisses, les visages étaient sombres et anxieux. A l'heure du dîner, presque personne ne songea à s'approcher de la table ; du reste c'était impossible. Les vagues étaient semblables à des montagnes et venaient à l'abordage de notre *Vincenzo-Florio,* dans toutes les directions, mais lui s'avançait invincible, invulnérable ! C'est un navire solide, fait exprès pour les mers du Sud.

Ce fut Magellan qui donna au Grand Océan le nom de Pacifique à cause de l'heureuse navigation qu'il y fit, mais je crois que, si l'on consultait les marins d'aujourd'hui, tous seraient d'accord pour lui donner le nom de Tourmenté, comme la Terre de Feu devrait porter le nom de Terre du Froid.

Le pauvre Magellan mourut aux Philippines, en avril 1521, mortellement blessé par les naturels de l'île de Zébou.

Ce voyage, le premier que l'on ait fait autour du monde, fut terminé sous le commandement de Sébastien du Cano, compagnon de Magellan.

Le cap Horn, que j'ai plusieurs fois cité, ne fut découvert qu'en janvier 1562 par le commandant François de Hocès, qu'une tempête avait séparé violemment des autres navires qui composaient une flottille envoyée par le roi d'Espagne. Ce ne fut qu'en 1616 que Schouten, navigateur hollandais, lui donna le nom de Horn, sa ville natale.

.˙.

Nous sommes arrivés devant Lota le mardi 20 avril, après avoir passé entre l'île de Santa-Maria et la côte accidentée de l'Araucanie. Lota est une petite ville de 12.000 âmes, qui n'a pris un peu d'impor-

tance que depuis la découverte de ses précieuses mines de charbon. Elle est assise au fond de la petite baie d'Arauco.

On remarque une grande fonderie de cuivre qui, installée au bord de la mer, est une des plus vastes du monde.

Cet important établissement, auquel est annexée une fonderie de fer et qui comprend également trois mines de charbon en exploitation, occupe un vaste terrain et se trouve monté sur un pied gigantesque.

L'établissement de Lota est la propriété presqu'exclusive d'une opulente famille chilienne, appelée Cousino. Tout à côté de sa fonderie et sur l'escarpement d'un rocher qui la surplombe, la famille Cousino possède un magnifique château qu'agrémente un jardin luxueux et féerique.

J'y ai admiré de superbes autruches, de beaux guanacos connus aussi sous le nom de lamas de Patagonie et une splendide variété de cerfs et de chevreuils.

Un détail, en passant, sur les guanacos, c'est que les Patagons en mangent la chair et en revêtent la fourrure, ayant soin de tourner intérieurement le poil, de façon à se l'appliquer directement sur le corps, car ils n'ont pas, le plus souvent, d'autres vêtements.

Les habitants de la Terre de Feu, à l'inverse des Patagons, portent le poil à l'extérieur.

Nous avons bien regretté de passer à Punta-Arenas sans nous y arrêter ; nous avons été ainsi privés de nous procurer de belles peaux de guanacos d'une manière très avantageuse.

Le séjour de la ville de Lota n'est pas agréable, surtout quand vient à souffler le vent du Sud.

On peut la dénommer la ville noire avec plus de raison que l'ancienne capitale de l'Anjou. Angers a été ainsi appelé à cause de ses importantes ardoisières ; mais elles sont distantes de la ville et ne peuvent rien lui enlever de ses charmes et de son séjour délicieux.

On exploite les mines de Lota sous la mer à une très fàible profondeur, c'est-à-dire rarement au-dessous de cent mètres, et ce charbon de terre, qui ne vaut pas celui de la Grande-Bretagne, est très bon pour les fonderies de cuivre et de fer.

***

Nous sommes arrivés à Valparaiso le 23 avril, après avoir passé devant les îles de Juan-Fernandez.

Ces îles, qui sont à environ deux cents milles de Valparaiso, sont ainsi appelées du nom de l'Espagnol qui les a découvertes au XVIe siècle.

La plus occidentale est connue sous le nom de Mas-a-Fuera et la plus rapprochée de terre, est Mas-a-Tierra. C'est cette dernière que l'on désigne spécialement en géographie sous le nom de Fernandez ; mais au Chili on l'appelle l'île de Robinson.

Ce serait elle qui aurait été, pendant plusieurs années, le séjour d'Alexandre Selkirk, marin écossais, qui y avait été abandonné, et dont les aventures ont inspiré à Daniel de Foë le roman populaire de Robinson Crusoé.

Cette île est riche en végétation et sur ses côtes on prend beaucoup de poissons, surtout des homards.

Les bons religieux de la Congrégation des Sacrés-Cœurs, dite de Picpus, nous ont donné une hospitalité aimable, fraternelle et dévouée. Plusieurs d'entre eux, prêtres et frères, sont originaires de Normandie et même des environs d'Avranches. Quelle charmante surprise pour moi à 4.000 lieues du pays natal !

.·.

II

Au pays des Araucans.

Nous avons fait une excursion dans l'Araucanie devenue célèbre en France surtout depuis les aventures d'un avoué de Clermont-Ferrand, ou plutôt de Périgueux, qui s'en était fait proclamer roi sous le nom d'Olérie Ier. Cet individu avait une barbe magnifique et portait les cheveux longs.Les Araucans l'aimaient beaucoup parce que, selon une tradition répandue chez eux, ils devraient la conservation de leur indépendance et de leur liberté au secours d'un blanc. Olérie s'appuyait sur cette tradition. Mais des Indiens d'une autre tribu, vendus au Chili, le livrèrent à ce pays et le pauvre roi fut envoyé comme prisonnier dans la petite ville de Los Angeles. Remis au Consul de France, l'ex-prétendant au trône d'Araucanie et de Patagonie dut s'embarquer pour rentrer comme un simple mortel dans la mère-patrie. Il est mort ensuite malheureusement.

Le récit de notre séjour dans cette intéressante partie du Chili pourra être agréable à nos amis et nous leur en offrons l'affectueux hommage.

Pendant trois siècles, on a cherché vainement à soumettre ce peuple araucan qui a su défendre vaillamment, pied à pied, son indépendance et ses pénates contre l'envahissement des Espagnols et des Chiliens. En effet, quel a été le sort de celui qui fonda Santiago, capitale du Chili, le 12 février 1541, sur les bords du Mapocho ? Le général Valdivia, après avoir lutté bravement contre le chef indien Caupolican, devait tomber sous les coups de massue d'un compagnon de Lautaro en 1554.

Dieu seul sait le nombre des victimes que l'Espagne et le Chili ont dû perdre pour ne réduire l'Araucanie que dans ces dernières années seulement. Enfin la paix est faite, et l'on peut aujourd'hui voyager impunément dans cette riche province, une des plus belles du Chili.

***

L'Araucanie est située entre le fleuve Bio-Bio au nord, la Calle-Calle au sud, l'Océan Pacifique à l'ouest et la Cordillère des Andes à l'est. Certains auteurs donnent le Cautin ou Impérial comme limite au sud. Le Bio-Bio et l'Impérial sont deux fleuves majestueux que l'on peut comparer à nos plus beaux fleuves d'Europe.

Il existe en Araucanie un pin magnifique désigné en botanique par le mot d'*araucaria*. C'est de lui qu'on aurait tiré le nom que porte le pays. Ce joli conifère, de feuillage foncé, atteint en Araucanie une hauteur de vingt à vingt-cinq mètres. Son fruit, le *pinon*, contient une substance farineuse très nutritive, dont les Indiens ont raison de se montrer friands. Nous en avons mangé de bouilli et son goût rappelait assez celui de la châtaigne.

Il nous est fort difficile de fixer, d'une manière exacte, le chiffre de la population indigène de l'Araucanie. Certains l'évaluent à 30.000 âmes. On divise en différentes classes les tribus qui peuplent l'Araucanie, mais elles ne constituent pas de races distinctes ; elles ne font en réalité qu'une seule et même nation. Un groupe de familles forme ce qu'on appelle une réduction.

Les chaumières des Indiens sont connues sous le nom de *rucas*. Ce sont de vastes hangars dont le toit de chaume tombe jusqu'à terre. On y arrive par une seule ouverture, mais aucune porte n'en défend l'entrée. A Sébélouan, auprès de Tréguen, l'habitation du cacique ou chef n'était pas plus décente que celle du dernier de ses sujets. Dans l'une et dans l'autre, c'était la misère la plus profonde. L'ordre et la propreté brillaient par leur absence. Des lits de coligues ou

roseaux, couverts d'une méchante peau de mouton, étaient placés çà et là autour de la salle commune. Des pots de terre gisaient pêle-mêle, et deux ou trois foyers étaient improvisés au milieu de l'appartement. Des femmes, accroupies sur les tisons, ne paraissaient pas du tout incommodées de la fumée de l'âtre.

Le cacique que nous avons visité avait l'air d'un bon père de famille. Aujourd'hui, l'autorité de ces chefs est à peu près nulle, l'Araucanie étant devenue, par la conquête, une province chilienne. Autrefois, les qualités requises pour commander à ses semblables étaient l'adresse, le courage et l'amour de la gloire.

Une chose intéressante dans l'histoire de ce peuple, c'est que n'ayant ni armée permanente, ni administration, ni impôts, la seule crainte de voir le territoire envahi réunissait en un clin d'œil, pour ainsi dire, tous les Araucans sous les armes.

Voulaient-ils avoir une réunion importante, un meeting, pour traiter une affaire sérieuse, voici comment ils s'y prenaient. Tous ceux qui devaient y assister recevaient une ficelle à plusieurs nœuds selon que le jour du rendez-vous était plus ou moins prochain. On défaisait un de ces nœuds chaque soir et, quand il n'en restait plus, tous se rendaient au lieu déterminé avec une merveilleuse entente.

∴

Les Araucans sont généralement petits de taille, gros et néanmoins robustes. Leur teint est d'un brun clair, plus agréable que celui des mulâtres d'Afrique ou du Brésil.

Le type des femmes est plus beau que celui des hommes. Nous en avons vu qui étaient presque blanches.

Les Araucans ont la figure bouffie, presque ronde, le nez large, mais on admire avec raison leurs yeux grands et vifs et leurs dents blanches comme l'ivoire.

La chevelure est en grand honneur chez eux, ils la portent assez longue et s'en montrent très fiers. Leurs cheveux noirs et épais sont retenus sur le devant de la tête par une sorte de foulard et tombent flottants par derrière, mais ils se gardent bien de les conserver plus bas que la naissance des épaules.

Chez les Religieux Franciscains d'Angol, il y avait de jeunes enfants dont la chevelure épaisse et crépue descendait en forme d'arc jusqu'au-dessus des yeux et rappelait assez le casque de nos sapeurs de génie.

Les cheveux des Indiennes sont séparés par le milieu et tombent en deux tresses longues et épaisses jusqu'à la ceinture. Un ruban, qui est presque toujours écarlate, leur ceint la tête et forme une ligne agréable sur ce front couleur d'ébène.

Si les Araucans font un grand cas de leur chevelure et la cultivent comme un ornement, ils n'ont pas les mêmes égards pour leur figure et le reste de leur corps. Que penser, en effet, des Indiennes qui prennent plaisir à s'arracher les sourcils et à s'épiler de toutes parts, tandis que les hommes en font autant de leur barbe, se contentant de conserver une simple petite ligne de poils au-dessus de la lèvre supérieure ?

Le costume en Araucanie n'est pas aussi primitif qu'on pourrait se l'imaginer et que nous l'avons rencontré au milieu des noirs de la Guinée.

Hommes et femmes portent le chamal, morceau d'étoffe de laine assez grossière fait généralement par eux et qui les couvre depuis la ceinture jusqu'aux pieds. Les hommes en ramènent par devant la partie postérieure, ce qui ressemble assez aux pantalons des zouaves.

Ils portent en plus le puncho, sorte de chasuble antique, sans manches qui protège admirablement le haut du corps contre le froid et l'humidité.

Les Chiliens, comme les Argentins, à la campagne, se servent volontiers de ce vêtement si commode pour aller à cheval puisqu'il ne descend pas au-dessous de la ceinture et ne couvre les bras que jusqu'au coude. Les Indiennes ajoutent à leur chamal un autre morceau d'étoffe qu'elles croisent sur la poitrine et fixent par un nœud au cou.

Une bande tissée également par elles retient leurs vêtements à la ceinture. Ainsi emmaillotées elles ne peuvent faire de grands pas, mais elles n'en vont pas moins vite, et leur marche, toujours accélérée, rappelle la « gent trotte menu » de la fable du bon La Fontaine.

Le complément de l'accoutrement des Indiennes est l'*iccula,* sorte de châle rouge qu'elles fixent avec le *tupo,* énorme épingle d'argent.

Je ne voudrais pas oublier de signaler en passant ces boucles d'oreille en argent, larges et plates, d'un travail souvent peu soigné et d'un art peu recherché, qui ornementent parfois lourdement les oreilles de ces coquettes filles d'Ève.

Nous avons pu nous procurer en divers points de l'Araucanie quelques-uns de ces accessoires que l'Indienne, comme ses sœurs d'Eu-

rope, recherche toujours beaucoup pour dissimuler des défauts ou ajouter aux charmes de sa personne.

C'est à la fabrication de ces parures que les Araucans emploient les monnaies d'argent qu'ils peuvent obtenir dans leurs relations commerciales avec les Chiliens.

L'Indienne porte toutes ses richesses sur elle. Elle ne garde rien en réserve, pour les jours de fête par exemple.

Qu'elle soit dans son intérieur à tisser son *chamal* ou qu'elle aille faire ses emplettes à la ville, elle a le même costume. Son cou, ses oreilles, ses bras et ses jambes sont agrémentés des mêmes ornements.

En Araucanie, la femme ne porte pas son enfant au bras comme en Europe, ni à califourchon comme en Afrique. Tantôt elle place la pauvre créature dans un morceau d'étoffe dont elle noue les extrémités sur le devant de sa tête, rappelant ainsi assez exactement le sac qui sert aux paysans de l'Avranchin à emporter les cochons de lait les jours de foire; tantôt elle couche le petit être dans une sorte de cerceau oblong et l'attache avec des lianes depuis les pieds jusqu'au menton. La tête seule de l'enfant reste libre, elle se balance selon le mouvement du corps de la mère, tandis que celle-ci porte son bébé pendant le long de son dos.

Le tatouage est inconnu chez les Araucans, mais les femmes ont l'habitude de se peindre les yeux de noir, comme les négresses de la Guinée, et les pommettes des joues d'un rouge vif qu'elles extraient de la racine de certaines plantes.

Les Araucans sont très polis entre eux: les hommes y sont des frères et les femmes des sœurs. Quand nous les avons visités dans leurs *rucas*, nous les avons, suivant l'usage établi, traités de frère et de sœur; *marimari, peigné*, bonjour, frère; *marimari, la moan,* bonjour, sœur, et ils nous répondent sur le même ton. Les Indiennes disent avec beaucoup de grâce le salut marimari en faisant entendre très peu l'*r*.

A en juger par ce que nous avons pu voir, la langue araucane doit avoir ses richesses, et les Américains devraient l'étudier pour connaître la signification de la plupart de leurs noms de ville, de montagnes, de rivières, qui sont presque toujours indigènes.

Les Araucans vont disparaître peu à peu du Chili, grâce à leur passion pour la mauvaise eau-de-vie qu'ils trouvent, hélas! trop facilement dans les buvettes, dont les bourgades les plus insignifiantes sont toujours abondamment fournies.

Les Indiennes ne paraissent pas aussi adonnées à la boisson. Du reste, elles ne peuvent guère en trouver le temps. N'est-ce pas à elles, en effet, que reviennent les rudes travaux des champs, la récolte des moissons, les mille soins du ménage ?

La polygamie a toujours été en usage chez les peuples barbares. Là où l'Evangile n'a pas enseigné à l'homme à se considérer comme le protecteur de la femme et à voir en elle une compagne qui volontiers partagera ses joies et ses pensées, le sort de la femme est bien lamentable. Elle n'est plus cette aide semblable à lui que Dieu donna à l'homme dans le paradis terrestre ; elle n'est pas une personne, elle est une chose. C'est ce que nous avons vu en Afrique, et c'est ce que l'on trouve chez tous les peuples qui vivent en dehors de la législation chrétienne. Chez les Araucans, le nombre de leurs femmes n'a jamais excédé celui de sept et, aujourd'hui, c'est une exception que quelque cacique en conserve deux ou trois.

*
* *

Les Araucans, au point de vue religieux, reconnaissent un être supérieur à eux qui dirige le monde. Ils admettent en même temps des dieux inférieurs qui les assistent dans leurs dangers et dans leurs infirmités. Ils n'ont pas de temples ; mais, pour se rendre propices ces divinités, ils se reconnaissent obligés de leur offrir des sacrifices d'animaux et parfois des victimes humaines.

Pour honorer leurs dieux, ils ne manquent jamais de répandre à terre, avant de la porter à leurs lèvres, une partie de la liqueur qui doit faire les délices de leur palais toujours altéré.

Ils n'ont pas de caste sacerdotale proprement dite, mais les devins et les sorciers exercent malheureusement trop au milieu d'eux une funeste influence.

Aujourd'hui, des missionnaires franciscains travaillent généreusement à faire sortir ces infidèles de l'état humiliant et lamentable où ils gémissent. Ce travail régénérateur se fait doucement, mais il faut espérer qu'il n'en sera que plus durable et plus salutaire.

Jusqu'à ces dernières années, les Araucans méprisaient tout ce qui était étranger. Ils se considéraient, eux, comme les *habitants* de la *Terre (mapoche)*, qui était l'Araucanie. Ceux qui vivaient au delà de leurs frontières n'étaient que des êtres plus ou moins dignes de leurs mépris : les *huincas*, espagnols ou européens en général, ne méritaient aucune considération. Aussi ont-ils cru avoir le droit de

traiter leurs ennemis comme des barbares. Mais, enfin, le fort a montré au faible qu'il connaissait la peine du talion et pouvait rendre aux vaincus dent pour dent.

Ruinés, pauvres, malheureux, les Araucans ont reconnu forcément que l'air qu'ils respirent et la conservation de leurs pénates, il les doivent à la clémence de leurs nouveaux maîtres. Ils commencent à s'habituer au joug qui leur paraissait insupportable et en embrassant la religion de Celui qui est mort pour eux comme pour nous, ils finiront par voir dans leurs vainqueurs des frères, des protecteurs et des amis.

∴

A notre retour de Valparaiso à Montévideo, à bord du *Birmania,* un matin, le commandant a permis à une pirogue d'Indiens d'accoster notre navire. Elle était montée par sept personnes : trois hommes dont l'un avait trois lignes de peinture au visage tandis que les autres n'avaient aucun tatouage; trois femmes dont l'une était assise au gouvernail et les deux autres plus jeunes étaient accroupies au fond de l'embarcation. La pirogue des Indiens était un tronc d'arbre creusé, et le dessous était protégé par des peaux pour l'empêcher de faire eau.

Les hommes étaient affublés de pantalons et de guenilles que des matelots et des passagers charitables leur avaient donnés. L'Indienne du gouvernail était encore à peu près vêtue, mais ses jeunes compagnes, qui paraissaient presque blanches, n'avaient pour se couvrir qu'un morceau de peau de guanaco qu'elles avaient jeté sur une épaule.

Il faisait un froid glacial; nous nous trouvions au milieu des rigueurs de l'hiver, nous avions tout autour de nous les montagnes couvertes de neige. Aussi, en voyant ces infortunés sans aucun abri contre les intempéries de la saison, contemplant le petit être, presque nouveau-né, que sa mère ne pouvait réchauffer en le pressant tendrement contre son sein, tous, passagers et matelots, nous étions touchés de compassion et la pirogue fut bientôt garnie de nourriture et de vêtements.

Puissent ces pauvres habitants de la Patagonie et de la Terre de Feu, recevoir au plus tôt la visite d'un missionnaire qui leur porte notre foi libératrice et tous les bienfaits de la civilisation chrétienne !

*
* *

De Buenos-Ayres au Chili (par la Cordillère des Andes).

Ce n'est pas sans éprouver une vive émotion que, le 9 février dernier, je disais adieu à Buenos-Ayres, cette grande capitale, qui se distingue des autres villes de l'Amérique du Sud par son mouvement commercial et industriel. Cette ville, qui comptera bientôt un million d'habitants, progresse à pas de géant au point de vue matériel, et sait aussi répondre avec générosité aux appels de la charité. Aujourd'hui, l'Œuvre de la Propagation de la Foi y fleurit et est aimée partout où elle a été prêchée et organisée.

*
* *

I

De Buenos-Ayres à Mendoza.

C'est à la gare du chemin de fer du Pacifique que je pris le train rapide qui devait me faire franchir la distance de Buenos-Ayres à Mendoza, terme de ma première étape; en 26 heures, ce trajet de 1.047 kilomètres fut parcouru. Ce train est formé de voitures dont les banquettes se transforment en lits pour la nuit, et d'un wagon-restaurant. En quittant la gare, la voie ferrée se dirige en ligne droite de l'est à l'ouest, après avoir laissé à gauche la grande ville. A peine les dernières villas de la banlieue ont-elles disparu, que l'on file déjà à toute vapeur à traveur la *pampa*. Dans le monde entier, je le crois, c'est la ligne de chemin de fer la plus droite, et qui ait exigé le moins de travail de terrassement : elle a plus de 400 kilomètres sans courbe.

C'est jusqu'aux extrêmes limites de l'horizon une succession de plaines verdoyantes coupées de prairies et de champs de céréales dont la monotonie n'est pas dépourvue de grandeur. Dans cette plaine sans fin sont disséminés les innombrables troupeaux de bêtes à cornes qui constituent les principales richesses de cette partie de la République Argentine. Sur le parcours de cette immense pampa, les populations sont de peu d'importance, et à de longues distances les unes des autres ; cependant un bon nombre de maisons se sont construites autour des stations du chemin de fer.

CARTE POUR L'INTELLIGENCE DU VOYAGE

Chemin de fer
Route carrossable
Sentier de Mulet

OCEAN PACIFIQUE
Valparaiso
Quillota
Rio Aconcagua
RÉP. du CHILI
S.n Felipe
Santiago 520m
S.ta Rosa de los Andes
Guardia Vieja 1610
Juncal
Aconcagua 6835
Las Cuevas
RÉP.que ARGENTINE
Punta de Vacas 2476
Rio Blanco
Zanjon Amarillo
Uspallata
Telegrafo Trasandino
La Invernada
San Ignacio
Baños
Cerro Cacheuta
Mines de Petrole
Rio Mendoza
Lujan
MENDOZA 830m

La Cumbre 3900
El Portillo 3000
Las Cuevas 3190
Puente del Inca 2730
Juncal 2222
Punta de Vacas 2476
Salto 1262
Llai Llai. Los Andes 800
Santiago 520
Mendoza 830
Valparaiso
Niveau de la mer

DIFFÉRENTES ALTITUDES

* * *

C'est à Villa-Mercedes, ville de la province de San-Luis, que prend fin le réseau du chemin de fer du Pacifique et là vient se souder celui du Grand-Ouest Argentin qui va jusqu'à Mendoza. Après quelques heures de marche de notre locomotive lancée à toute vitesse, nous apercevons, coquettement située, la petite ville de San-Luis, capitale de la province du même nom. La pampa a disparu, des collines et des montagnes viennent réjouir nos regards fatigués par la monotonie continue de la mer de verdure qu'on vient de franchir, et l'œil se repose volontiers sur les mamelons boisés qu'éclairent les premiers rayons du soleil levant. Nous jouissons sans discontinuer de ce délicieux panorama, et, avant d'arriver à Mendoza, nous apercevons avec émotion, se perdant dans les nues et couverte d'un long manteau de neige, la cime des montagnes de la Cordillère. Et dans l'admiration, à la vue de ce tableau ravissant, nous entrons en gare, sans nous en douter.

* * *

Au lieu de continuer immédiatement mon voyage, je m'arrête quelques jours à Mendoza ; accédant avec plaisir à l'aimable invitation de quelques amis que le regretté P. Boutry et moi avions connus en 1887. Et à cause de cette circonstance, je me permettrai de vous donner quelques détails sur cette charmante petite ville, capitale de la province du même nom.

Fondée en 1560 par les conquérants espagnols, Mendoza était autrefois le chef-lieu de toute la vice-royauté de la Plata. Mais il ne reste plus de la ville élevée par Pedro Castillo et ses successeurs, d'autres vestiges que les pans de murs ruinés et noircis par le temps d'un des anciens couvents. La cité qui existe actuellement a été bâtie en 1861, sur un nouvel emplacement, à la suite d'un terrible tremblement de terre qui détruisit la ville en quelques minutes et ensevelit sous ses décombres plus de dix mille de ses habitants.

* * *

II

De Mendoza à Las Cuevas.

C'est à 8 heures du matin que part le train transandin qui nous emmènera jusqu'à Punta de Las Vacas (140 kil.), terme de la voie en



PUNTA DE LAS VACAS (RÉPUBLIQUE ARGENTINE)

exploitation ; nous y arriverons à 3 heures de l'après-midi, le reste du trajet se fera en voiture, et vers les 9 heures nous serons à Las Cuevas.

A Mendoza le temps est incertain, une petite pluie fine mais pénétrante tombe depuis le matin, les deux wagons de première classe se remplissent quand même, d'ailleurs le télégraphe nous annonce qu'il fait beau dans la Cordillère ; cette bonne nouvelle nous réjouit, nous partons frais et dispos. Et l'inconnu grandiose et merveilleux qui nous attend pique notre curiosité ; dès le départ les exclamations continues de surprise et d'admiration se succèdent en contemplant le ravissant tableau de la nature se déroulant à nos regards émerveillés !

***

En quittant la gare transandine, le chemin de fer à voie étroite traverse d'abord pendant 13 kilomètres le beau vignoble qui entoure la ville de Mendoza ; il s'élève ensuite graduellement dans la direction des Andes en suivant, tantôt à droite, tantôt à gauche, les sinuosités que trace, dans une vallée encaissée et sauvage, l'impétueux Rio Mendoza. Quelques-uns des ponts métalliques jetés sur ce torrent attirent notre étonnement par leur hardiesse remarquable.

A 35 kilomètres de Mendoza se trouve la station de Cacheuta, où il y a un établissement de bains pour les poitrinaires ; nous avons vingt minutes d'arrêt pour le déjeuner ; la cabane qui sert de buffet laisse beaucoup à désirer sous le rapqort de l'aménagement et du confort, mais le tarif du déjeuner est quand même de deux piastres comme dans les wagons-restaurants. Nous apercevons déjà une partie de la colossale barrière que le Créateur a interposée entre l'océan Atlantique et l'océan Pacifique. Vues à cette distance, les Andes s'élèvent comme des murailles abruptes, découpant nettement sur le firmament leurs cimes blanches de neige. Ce col de la Cumbre sur lequel passe la route actuelle, et que franchira dans un avenir prochain le chemin de fer transandin, est situé entre les deux géants de la chaîne, l'Aconcagua (6.900 mètres) et le Topungato (6.178 mètres).

Mendoza doit sa prospérité actuelle au mouvement commercial qui se fait, depuis des années, par la route des Andes, entre la Confédération Argentine et le Chili. Les plaines qui l'entourent et que fertilisent de nombreux canaux d'irrigation en font un centre agricole important. Nulle autre part, dans la République Argentine, le sol ne se prête mieux à la culture de la vigne qui y est travaillée

avec intelligence et profit. Les récoltes abondantes sont une source de richesses pour les habitants. J'ai visité les caves d'un des princi-



HOTELLERIE A PUENTE DEL INCA

paux propriétaires de vignobles : tout y est si bien compris, aménagé avec tant de luxe et de confortable, si en rapport avec le progrès

moderne, que je suis resté dans l'admiration ! Cet immense établissement de M. Tomba peut rivaliser avec les plus riches caves de France et d'Espagne. C'est aussi autour de Mendoza que sont annuellement engraissés, dans de vastes prairies artificielles, les troupeaux qu'on destine à l'exportation au Chili. Dès que la Cordillère est ouverte au transit, vers la fin du printemps d'ici, c'est par milliers de têtes de bétail que se chiffre le mouvement d'exportation. Les malheureuses victimes poussées par des cavaliers à cheval dans les étroits et sombres défilés de la Cordillère, et ensuite sur la Cumbre à 3.960 mètres d'altitude, se traînent péniblement et remplissent les airs de leurs cris de détresse. La faim et le froid en font périr un grand nombre, et il faut de longs mois de repos et de pâturage à celles qui survivent pour les remettre en leur état primitif.

Mendoza passe à juste titre pour une des villes les plus agréables et les plus salubres de la Confédération. Sa situation à 850 mètres d'altitude, au pied des premiers contreforts de la Cordillère, lui assure pendant toute l'année un climat doux et tempéré. La ville affecte la forme régulière de toutes les cités de l'Amérique du Sud. Ses larges avenues, coupées à angles droits, plantées de beaux arbres, sont bordées par des canaux où coule une eau vive et transparente, et le long desquels s'élèvent les maisons ayant un rez-de-chaussée seulement, à cause des tremblements de terre.

∴

A partir de Cacheuta, la voie ferrée, courant toujours parallèlement au Rio Mendoza jusqu'à son confluent avec le Rio Blanco, s'élève par une pente plus raide jusqu'à Uspallata, station située à 90 kilomètres de Mendoza, et d'où on découvre la vallée du même nom. Le torrent, plus large et plus profond en cet endroit, est réellement imposant. La mince couche d'humus qui recouvre les plateaux est plantée d'alfalfa (luzerne), herbe dont on nourrit les bêtes à cornes avant de leur faire entreprendre la longue et pénible ascension de la Cumbre. Nous apercevons dans la vallée des tentes ayant la forme d'un campement : on nous dit que c'est le collège militaire de Buenos-Ayres qui est en tournée d'étude et d'instruction pratique.

A la station de Rio Blanco, qui se trouve éloignée de celle d'Uspallata de 28 kilomètres, on a atteint l'altitude de 2.000 mètres. L'atmosphère est déjà plus légère et plus transparente, mais elle devient aussi plus froide. Après avoir franchi le Rio Blanco, le chemin de fer

continue de remonter le cours du Rio Mendoza, et arrive à Punta de Las Vacas, point terminus de la ligne livrée à l'exploitation.



VALLÉE DEL INCA

Il est trois heures de l'après-midi, il fait un beau soleil, nous ne sentons aucune fatigue, et nous regrettons de descendre du train où, à notre aise, nous avons contemplé depuis le matin un des plus beaux

panoramas du monde entier. Avant le chemin de fer, Punta de Las Vacas était la première posada (hôtellerie) où l'on dînait et on passait la nuit; elle est à l'altitude de 2.480 mètres. C'est à Punta de Las Vacas que les voyageurs arrivant du Chili sont soumis à la formalité de la visite des bagages.

Pour arriver à Las Cuevas, il nous reste à parcourir 30 kilomètres environ, en montant jusqu'à la hauteur de 3.100 mètres. Nous pensions effectuer ce trajet à dos de mulet, mais aujourd'hui la route est carrossable, et des voitures sont mises à notre disposition. A 4 heures, nous commençons l'ascension : la route, assez facile, s'engage tout d'abord dans une gorge étroite où coule le Rio Mendoza ; elle débouche ensuite dans la belle vallée de l'Inca à laquelle fait suite celle de Las Cuevas en s'élevant jusqu'à l'altitude indiquée plus haut (3.100 mètres).

A Puente del Inca, le chemin traverse le Rio Mendoza sur un pont naturel élevé d'une vingtaine de mètres au-dessus du torrent. Les voyageurs ne manquent pas de visiter des sources sulfureuses chaudes, qui sortent à cet endroit de la fente du rocher et qui se répandent én bouillonnant dans le lit de la rivière.

La vallée de l'Inca se présente aux yeux comme une immense vasque de porphyre multicolore. A mi-chemin, sur la gauche, on remarque, au fond d'une échancrure de la montagne, les rochers de los Penitentes (des Pénitents), qui affectent de loin les formes élancées des plus beaux spécimens de l'art gothique. Des files de rochers, vus à distance, et se pressant en rangs serrés, donnent l'illusion d'une procession de moines, revêtus de leurs capuchons. De là ce nom de « Pénitents » que la tradition locale a consacré. Nous ne nous lassons pas d'admirer toutes ces bizarreries de la nature.

En approchant du fond de la vallée de Las Cuevas, la route suit une rampe plus escarpée, comme taillée dans la paroi des rochers au pied desquels bondit la rivière de Las Cuevas, tributaire du Rio Mendoza. Des cours d'eau descendent perpendiculairement des hauteurs, provenant de la fonte des neiges, et avec les derniers rayons du soleil nous admirons plusieurs cascades dont les eaux viennent bondir avec fracas sur les rochers et vont se perdre dans le torrent.

Une fois ces escarpements contournés, on a devant soi une plaine semée d'énormes blocs erratiques et la *Posada* de Las Cuevas. L'horizon est limité par un cirque de glaciers et de hautes cimes avec leurs neiges éternelles : rien ne saurait rendre la beauté du spectacle qui s'offre à la vue ! Enfin nous arrivons sains et saufs, il est 9 heures.

Nous nous empressons de rentrer dans la salle de l'hôtellerie, afin de réchauffer nos membres transis par le froid. Et nous sommes en été :



HOTELLERIE A LAS CUEVAS

que ne doit-on pas souffrir en hiver? Le souper est servi, et l'appétit, aiguisé par une telle ascension, nous fait trouver bon tout ce qui nous est offert. Nous devons passer la nuit dans cette Posada où un

lit est mis à la disposition de chaque voyageur. Il n'y a rien de confortable, mais on est heureux de rencontrer au moins le strict nécessaire à de semblables altitudes. Un peu de sommeil repose nos membres lassés et nous rendra plus dispos à supporter les fatigues du lendemain. Les mulets chargés de nos bagages n'arrivent qu'à minuit. C'est un coup d'œil pittoresque que le campement dans les Posadas. A l'arrivée, les mulets sont déchargés et laissés avec leurs nducteurs dans une cour ouverte, où l'on dépose également les agages. Bêtes et gens y passent la nuit à proximité de grands feux que l'on allume pour les garantir du froid. Le lendemain matin, chacun est à son poste, et de nouveau la caravane s'ébranle.

* * *

III

De Las Cuevas à Santiago ou à Valparaiso.

A Las Cuevas on se trouve encore sur le territoire argentin. Il ne reste plus qu'à s'élever de 860 mètres pour atteindre la frontière et le point culminant du voyage. Nous ne nous mettons en route qu'à 7 (heure chilienne) et, au lieu d'exécuter ce parcours à dos de , nous avons la chance d'avoir encore à notre disposition les voitures d'hier; c'est que nous sommes favorisés par un temps superbe, et la neige n'est pas tombée depuis quelques jours.

Avant de partir, je vois quelques voyageurs qui se mettent sur le visage, et surtout sur le nez et les lèvres, une couche de vaseline et de poudre de riz. Cette précaution a pour fin de garantir contre les gerçures la partie de la figure qui reste à découvert. L'usage des gants fourrés et d'un cache-nez de laine pouvant protéger les oreilles n'est pas non plus inutile, car le froid est vif et pénétrant, surtout quand le vent souffle sur les sommets de la Cumbre! Enfin nous voilà partis, et nos voitures prennent la route carrossable, tandis que les mulets avec nos bagages suivent en file indienne l'étroit sentier qui gravit la montagne.

De temps à autre le soleil perce les nuées qui nous entourent, et ses rayons bienfaisants, en nous réchauffant, nous font supporter avec résignation les rigueurs de la bise et de l'humidité. Du coin de la voiture que j'occupe je ne cesse quand même d'admirer la neige des cimes qui étale sa blancheur éblouissante sous la voûte du firmament.

∴

Après trois heures d'ascension par cette route en zigzag contournant plus de vingt montagnes, nous atteignons le sommet de la Cumbre (3.960 mètres). On accède au seuil au milieu de débris terreux dans lesquels la pluie et le vent ont creusé leurs sillons, ayant de chaque côté des murailles de neige solidifiée. Il est dix heures, et un beau soleil reflète ses rayons dorés sur les cimes dégagées de nuées.

L'atmosphère est, ce jour-là, tellement limpide que l'œil ne perd aucun détail du splendide panorama qui se déroule devant lui. De toutes parts, l'horizon est limité par de gigantesques montagnes recouvertes de neige, entre lesquelles se dessinent, dans une pénombre bleuâtre, les vallées inférieures encore plongées dans une demi-obscurité. Le spectacle est d'autant plus grandiose et plus émouvant que le plateau de la Cumbre ne mesure que quelques centaines de mètres carrés de superficie, et que, de la même place on peut embrasser du regard le versant argentin et le versant chilien.

Sur ce dernier, la descente est des plus rapides et s'opère d'une manière vertigineuse : on sent le besoin de se recommander à son bon Ange, et on n'ose presque plus se parler, comme si on se trouvait en face d'un danger imminent. Cependant la route est carrossable. mais tracée en zigzag, de sorte que nous ne faisons que louvoyer, et à toute vitesse, non pas contre le vent, mais contre la montagne. Les mulets, avec nos bagages, suivent un sentier en lacets qu'ils se sont tracé, et qui descend en ligne plus directe. C'est merveille de voir avec quelle sûreté et quelle prudence ces précieux animaux, trop chargés parfois, opèrent cette difficile et périlleuse descente.

Nous arrivons dans une étroite vallée, bordée de rochers de porphyre noirâtre, qui contient sur la droite un lac sans écoulement apparent : il porte le nom de Lagune de l'Inca. A l'extrémité de cette même vallée, la descente reprend jusqu'à Juncal, où l'on n'est plus plus qu'à une altitude de 2.222 mètres. Cet endroit est dominé presque à pic par le cône neigeux du Juncal (5.342 mètres), auquel fait suite, dans la direction du sud, un autre géant de la chaîne, le Topungato (6.178 mètres). Nous descendons toujours pour ne nous arrêter qu'à la station de Salto del Soldado. Cette partie de la route est des plus intéressantes. La végétation que l'on trouve en abondance dans la vallée de Juncal, forme un contraste saisissant avec l'aspect désolé des solitudes de la Cordillère. La route que nous suivons, suspendue



SALTO DEL SOLDADO (CHILI)

par endroits au-dessus du fleuve, est encaissée dans des contreforts abrupts d'une immense hauteur; sur les plateaux s'étalent les glaciers et de toutes parts, surtout au moment de la fonte des neiges, s'écoulent des cascades qui tombent de la paroi glissante des rochers et dont les eaux viennent se confondre avec celles du fleuve.

Entre le chemin de voiture et la rivière, il y a assez d'espace pour que le sol fertile produise des arbres fruitiers, des plantes exotiques, et des fleurs diverses, dont nous respirons le parfum en passant ; çà et là se présentent aussi à nos regards de petites prairies verdoyantes, bien entretenues et de grand rapport pour les propriétaires.

Nous jouissons de cette abondante végétation jusqu'à notre arrivée à la Posada de Salto del Soldado, de 1.200 mètres d'altitude.

∴

Il est une heure de l'après-midi : nous n'avons donc mis que trois heures pour descendre de la Cumbre. Après quelques ablutions, et nous être débarrassés des vêtements trop chauds qui, à partir de ce point, ne nous seront d'aucune utilité, nous éprouvons le besoin de nous mettre à table pour déjeuner, car la tasse de café prise le matin à Las Cuevas a été digérée depuis longtemps, surtout avec les émotions d'un tel voyage. L'auberge est tenue par un Français qui s'empresse de nous servir le repas préparé, et une joie unanime règne parmi les convives, heureux d'être arrivés sains et saufs presque au terme du voyage.

La station du chemin de fer transandin est à deux pas de l'auberge; c'est là que la douane chilienne soumet les bagages à la formalité de la visite. Une fois l'inspection faite, le train se met en marche dans la direction de Santa-Rosa de Los Andes, point terminus sur la section chilienne du chemin de fer transandin qui n'a que 26 kilomètres, et dont le trajet n'est que d'une heure. Au sortir de la gare, la vallée se resserre au point que le fleuve Aconcagua a dû se frayer un passage à travers les rochers qui le surplombent de plus de 70 mètres. La construction de la voie dans cette gorge du Salto del Soldado a exigé d'énormes sacrifices. Après une succession de tranchées et de tunnels, le train débouche dans une campagne riante et fertile, arrosée par le fleuve. La station de Rio Colorado passée, on atteint bientôt Santa-Rosa de Los Andes, plus généralement désignée par les deux derniers mots de ce nom, Los Andes. Placée à peu près à la même altitude que Mendoza, c'est-à-dire à 830 mètres

la ville des Andes correspond comme lieu d'étape du Pacifique à l'Atlantique. Le bassin d'alluvions dans lequel elle est située se prête à toute espèce de cultures. Les maisons d'habitation, éparpillées sur une grande étendue, sont entourées de jardins bordés eux-mêmes de haies de peupliers. Les Andes ont ainsi le complet aspect d'une cité forestière.

***

C'est à Santa-Rosa de Los Andes que la voie transandine se raccorde à celle des chemins de fer de l'Etat chilien. Il n'est que 5 heures et l'express pour Santiago et Valparaiso ne part qu'à 6 h. 40. Vers 8 heures du soir, on arrive à la station de Llaï-Llaï, qui se trouve à peu près à moitié route entre Santiago et Valparaiso. Le train venant des Andes s'arrête là, et les voyageurs ont à changer de voitures, suivant leur destination.

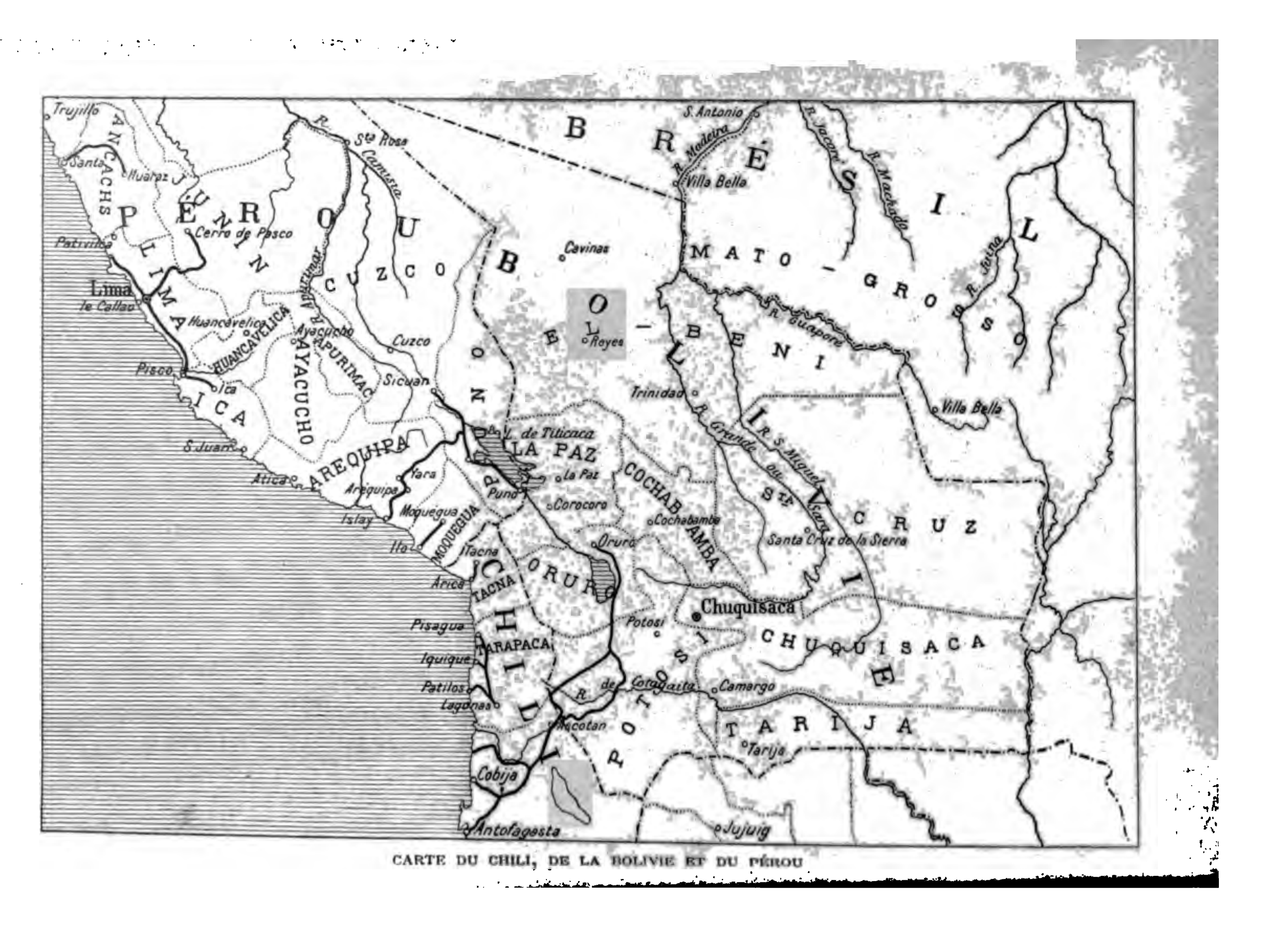
Les deux convois arrivent presque en même temps dans les deux principales villes du Chili, les distances à parcourir étant, à quelques kilomètres près, les mêmes : de Los Andes, 146 kilomètres, trajet qui dure 4 heures ; vers les 10 h. 1/2, la dernière étape du voyage est donc franchie.

Ainsi se trouve accompli un des plus admirables voyages que l'on puisse effectuer sur le globe terrestre. Il ne s'agit pas d'un voyage d'exploration dans lequel l'inattendu est appelé à jouer son rôle. Tout est prévu pour la commodité du voyageur, qu'il soit en chemin de fer ou en voiture, ou qu'il chemine même à dos de mulet ; il est assuré de trouver partout un accueil empressé et cordial, un repas et un gîte pour la nuit.

Avant l'établissement des deux sections chilienne et argentine du chemin de fer transandin, qui a réduit à 75 kilomètres seulement le trajet en voiture à faire dans la Cordillère, les communications du Chili avec l'Europe se réalisaient principalement par le détroit de Magellan. Mais les dangers que présente la navigation dans cette partie du monde, le long des côtes insuffisamment éclairées et presque toujours battues par la tempête, détournaient le courant des voyageurs. A ces considérations déjà si importantes, viennent s'en ajouter d'autres basées sur l'économie de temps et d'argent. Alors que le voyage exige, par mer, une douzaine de jours et une somme de mille francs, aujourd'hui le trajet de Buenos-Ayres à Santiago ou à Valparaiso se fait assez commodément en trois jours et au prix de trois cents francs. Et pendant les 1.436 kilomètres que

comporte le parcours terrestre entre l'océan Atlantique et l'océan Pacifique, le voyageur voit défiler successivement, devant ses yeux charmés et éblouis, la pampa fertile et verdoyante, la splendeur et la magnificence d'une des chaînes de montagnes les plus imposantes du globe, et les vallées si riantes du Chili.

Je me réjouis d'avoir pu accomplir ce voyage si intéressant, et en terminant cette modeste relation dictée par un cœur reconnaissant pour ces grandes nations argentine et chilienne, qui ont toutes mes sympathies, j'ose émettre un désir ardent, c'est qu'au plus tôt le génie de l'homme puisse triompher des derniers obstacles de la construction d'un tunnel, et qu'ainsi, avant peu, la jonction des deux sections chilienne et argentine du chemin de fer transandin soit un fait accompli ! Alors la traversée de l'Atlantique au Pacifique n'exigera plus que deux jours et s'effectuera à toute époque de l'année.



CARTE DU CHILI, DE LA BOLIVIE ET DU PÉROU

CHAPITRE XIV

L'Œuvre au Chili. — Voyage en Bolivie et au Pérou.
Le lac Titicaca. — Lima. — Rapport pour 1899.

A Santiago, je commençai à faire connaître, comme ailleurs, notre chère Œuvre, et là aussi mes travaux furent bénis comme je me plais à le constater dans mon rapport de fin d'année.

Après avoir terminé ma mission au Chili, je fis en Bolivie et au Pérou une excursion dont le récit, j'aime à le croire, intéressera nos lecteurs. Je l'adressai aux *Missions Catholiques*.

∴

Excursion en Bolivie et au Pérou.

I

D'Antofagasta à Oruro.

Ayant terminé notre mission dans la petite ville d'Antofagasta sur les bords du Pacifique, le R. P. Gunfrid Darbois et moi, nous eûmes l'idée de faire une excursion en Bolivie, d'aller jusqu'à son ancienne capitale La Paz, pour, de là, rentrer au Pérou par le lac de Titicaca et finalement revenir par mer au Chili, en nous arrêtant à Iquiqué, ville importante sur le Pacifique, où nous prêcherons notre croisade de la Propagation de la Foi.

∴

Le 29 octobre, nous mettons notre projet à exécution et nous disons adieu à Antofagasta. Autrefois, cette ville était le débouché maritime de la nation bolivienne; elle appartient au Chili depuis la guerre. Elle est la capitale de la province du même nom, et la résidence d'un vicaire apostolique, c'est une ville qui progresse et d'un grand avenir. Un chemin de fer la relie à Oruro, la première

ville de Bolivie que nous visiterons. Nous mettrons trois jours pour nous y rendre, car, sur cette ligne, les trains ne voyagent pas la nuit. Grâce à l'amabilité du directeur de la Compagnie, et aussi à l'influence de M. Salas Errazuris, vicaire apostolique, nous obtenons un passage gratuit, et un wagon-lit nous est gracieusement offert. Ce sont deux faveurs dont nous apprécions toute la valeur.

Cette ligne de chemin de fer appartient à une Compagnie anglaise qui l'a construite uniquement en vue de l'exploitation des richesses minérales des hauts plateaux chiliens et boliviens entre le 23° et 17° latitude sud, et le 60° et 70° longitude, méridien Greenwich.

*
* *

L'heure du départ sonne : nous sommes confortablement installés dans notre compartiment réservé ; nous saluons une dernière fois les quelques amis qui nous ont accompagnés à la station ; la locomotive s'ébranle, nous voilà en route pour le désert.

Première journée : D'Antofagasta à Calama.

Nous parcourons 238 kilomètres et nous nous élevons insensiblement à 2.266 mètres au-dessus du niveau de la mer. A peine sommes-nous sortis de la gare que nous jouissons d'un panorama qui nous ravit : derrière nous, la rade d'Antofagasta avec ses nombreux vapeurs et voiliers, et la ville dans toute son étendue avec ses coquettes maisons en bois dont l'élégante construction me rappelle les chalets de nos plages de Bretagne et de Normandie, et lorsque ce délicieux coup d'œil se dérobe aux regards, un spectacle d'un autre genre se présente à nous de chaque côté de la ligne du chemin de fer. Nous sommes entrés dans un désert immense de collines sans eau ni végétation. Cette aridité effrayante recèle des richesses étonnantes, car, de tous côtés, un précieux minerai affleure en abondance et de vastes champs de *salitre*, ou mieux de nitrate de soude, s'étendent à perte de vue. De nombreux ouvriers, appelés improprement mineurs, travaillent au compte de la Compagnie. Ils enlèvent une croûte de terre de 10 à 12 centimètres d'épaisseur à peine et rencontrent le nitrate impur, encore mélangé au sable et au silex. Des chemins de fer Decauville ou des mules l'apportent à la gare voisine, et tous les jours

PORT D'ANTOFAGASTA (CHILI)

cinq ou six trains transportent ces richesses à Antofagasta. Le nitrate impur est broyé et jeté dans d'énormes chaudières pleines d'eau portée à l'ébullition. Avec l'écume toutes les impuretés sont enlevées ; un résidu blanc comme la neige reste au fond et est recueilli quand l'eau s'est complètement évaporée : c'est le nitrate.

Les vapeurs ou les voiliers partent pour l'Europe chargés de ce précieux produit, spécialement destiné à féconder nos champs de labour.

De notre wagon nous apercevons le sol bouleversé dont on a retiré le *salitre* et, de loin en loin, les équipes d'ouvriers encore occupés à cette besogne.

A mesure que nous avançons, nous montons toujours et, de chaque côté, l'horizon est fermé par d'insondables montagnes, dont les flancs recèlent des mines de cuivre et d'argent que l'on exploite aujourd'hui sur une grande échelle. Voilà pourquoi le port d'Antofagasta devient chaque jour de plus en plus important. En général, les exploitations sont entre les mains des Compagnies étrangères, anglaises, américaines du Nord et françaises. Les travailleurs, pour la plupart Indiens, vivent dans une misère morale affreuse et meurent encore jeunes, épuisés par les excès de l'ivresse et de la débauche.

Vers 6 heures du soir, nous arrivons à Calama, terme de notre première journée. M. le curé, averti de notre passage, est à la gare ; il a convoqué en notre honneur la musique paroissiale, deux cuivres, deux tambours, un fifre et une clarinette, et nous sommes accueillis par une aubade des mieux réussies.

Sur notre parcours de 238 kilomètres, c'est la première paroisse que nous rencontrons. Elle dépend du Vicariat apostolique d'Antofagasta qui, d'ailleurs, n'en compte que six. M. le curé nous invite à descendre à son modeste presbytère. Son église est bien modeste aussi et bien nue. En quelques minutes elle se remplit de fidèles, les uns attirés par la curiosité, désireux de voir des prêtres à barbe, les autres venant assister à la neuvaine des âmes du Purgatoire. J'adresse quelques mots d'encouragement à ces chrétiens.

Puis nous rentrons à la cure où le digne pasteur, malgré sa pauvreté, nous offre un repas convenable, mais qu'il a dû faire venir de l'hôtel. Pour la nuit, deux lits plus ou moins solides sont mis à notre disposition et nous exemptent de dormir dans notre wagon.

Le lendemain matin, à 5 heures, après avoir célébré la sainte Messe, nous disions adieu au bon curé en accompagnant d'un témoignage palpable de reconnaissance nos remerciements pour sa cordiale hospitalité.

Deuxième journée : de Calama à Uyuni.

Nous parcourons 372 kilomètres et nous montons à 3.600 mètres au-dessus du niveau de la mer ; au mont San Pedro nous atteignons même 4.025 mètres d'altitude. La matinée est humide et froide, le thermomètre marque à peine 5 degrés au-dessus de zéro et, la veille à midi, nous avions 27 degrés de chaleur. En passant devant le San-Pedro nous ne sentons pas trop le froid ; mais nous commençons à souffrir de la *Puna* (mal des montagnes). Pour la première fois nous connaissons ce malaise qui provient de la raréfaction de l'air, nous éprouvons une grande difficulté pour respirer, le moindre mouvement fatigue ; il y a également accélération des battements du cœur et afflux du sang à la tête qui, heureusement pour moi, se dégage par un saignement de nez assez abondant.

Le volcan San-Pedro fume continuellement. Il a vomi une sorte de montagne de pierres calcinées et de lave qui couvre une aire de plus de 2 kilomètres carrés. Comme le vent souffle toujours sur ces hauteurs, les cendres ont été toutes emportées au même endroit et comme entassées méthodiquement en forme de pyramide dont la hauteur dépasse 50 mètres et la base inférieure mesurant plus de 200 mètres de côté. De ce volcan s'échappent fréquemment des émanations délétères. Il y a quelque temps, deux pauvres travailleurs chiliens, envoyés par les ingénieurs pour planter une bannière au sommet de la montagne, furent asphyxiés.

. · .

Nous passons du Chili en Bolivie sans trop nous en apercevoir ; cependant nous remarquons que la nature du terrain change. Au *salitre* succède le *borax,* sel étendu en nappes blanches sur le sol. On nous dit que, pendant l'hiver, il neige sur les hauteurs environnantes, et que le froid atteint jusqu'à 25° et 30° au-dessous de zéro. Aux premiers rayons du soleil, les neiges fondent et inondent les plaines ; mais l'évaporation prépare le sel gemme et le borax, et les indiens recueillent ces produits pour le compte des Compagnies qui exploitent ces terrains. Les Chiliens, quoique bons travailleurs et durs à la peine, ne peuvent guère s'acclimater à de telles hauteurs ; aussi nous ne rencontrons plus que des Indiens boliviens, généralement les Aymaros et les Quilchas. Ils vivent de provisions apportées tous les

deux jours par le train d'Antofagasta. L'eau même leur est fournie de cette façon et à chaque station la machine en laisse une certaine quantité.

∴

Vers 3 heures de l'après-midi nous arrivons à Cebollar (minéral de borate). Dans la plaine à 25 ou 30 mètres en-dessous de la ligne, et comme à 3 kilomètres de distance, les Indiens ont élevé des monticules blancs, affectant mille formes, entourés des eaux de la fonte des neiges, baignés d'une lumière crue dans une atmosphère extrêmement transparente. On croit voir une ville d'Orient avec ses mille minarets aux flèches blanches : ce ne sont que des tas de borates. Puis nous traversons des champs entiers de sel gemme dont les reflets nous brûlent les yeux ; mais le spectacle est si beau que nous ne pouvons en détourner nos regards.

De chaque côté de la voie ferrée, les montagnes forment un cadre ravissant, tour à tour vert, rose, couleur de plomb, suivant la nature du terrain ou la position du soleil : on ne se lasse pas de contempler ces merveilles.

A 8 heures du soir, nous arrivions à Uyuni, ayant franchi près de 400 kilomètres au milieu du désert. Nous passons la nuit dans notre wagon.

∴

Le lendemain de bon matin, nous sommes sur pied. C'est la fête de la Toussaint ; nous avons le temps de célébrer la sainte Messe, avant que le train ne reprenne sa marche. A Uyuni se trouve l'embranchement d'une voie ferrée qui mène aux mines d'argent de Huanchaco dont l'un des principaux actionnaires est le jeune Lebaudy, frère de Max, le « petit sucrier » mort si tristement en 1897.

Troisième journée : De Uyuni à Oruro.

Nous ne montons plus guère, nous restons entre trois mille six cents et trois mille huit cents mètres d'altitude, durant un parcours de quatre cents kilomètres.

La *puna* nous tient toujours, mais d'une manière bénigne.

Pendant toute la matinée nous avons le même panorama que les deux jours précédents. Les habitants sont rares ; nous ne trouvons, en fait d'êtres vivants, que de nombreux troupeaux de moutons, de



ÉGLISE D'ANTOFAGASTA (CHILI)



REVUE A ORURO (BOLIVIE)

guanacos et de lamas ; au bruit du train, ils lèvent la tête et semblent vouloir nous saluer.

.·.

Vers deux heures, nous arrivons à la station de Challapata, d'où partent les diligences pour la ville de Sucré, capitale actuelle de la Bolivie. Là, le paysage change soudainement, les hauts plateaux se couvrent d'un jonc sauvage que les Indiens appellent *tola* et qui donne une herbe folle croissant par touffes et ressemblant, vues de notre wagon, à des bonnets de grenadiers. Une petite mousse vert-pâle est pâturée par les milliers et milliers de lamas et de vigognes, d'ânes, de moutons, de chèvres qui peuplent ces solitudes. Tous ces animaux sont d'une petite taille qui les rend ridicules, vus de loin.

.·.

Seul le lama se sent à l'aise dans ces régions. C'est la providence de l'Indien, il se charge de ses fardeaux et il apporte, en de minuscules sacs de 25 kilos chacun, les minerais jusqu'aux stations de chemin de fer. Sa laine l'habille, sa chair le nourrit et même ses excréments desséchés le chauffent. C'est l'animal le plus précieux du pays. L'hiver, quand le froid et la neige rendent les hauts plateaux inhabitables, l'Indien charge ses ustensiles de cuisine, ses nattes, ses sacs de sel et ses effets, sur quatre ou cinq lamas, ferme les portes de sa maison avec des pierres et de la boue ; puis toute la caravane descend dans la plaine et vend le sel pour vivre. Aux premiers beaux jours on s'empresse de regagner la montagne pour reprendre la vie pastorale.

A chaque instant nous distinguons dans ces déserts de nombreux troupeaux conduits par les Indiens dont les huttes s'égrènent par groupes de cinq ou six. C'est déjà plus gai ; on sent la proximité de la ville de Oruro. Puis la végétation reparaît ; nous apercevons même des champs labourés et des jardins potagers ; de tous les légumes, l'oignon est de préférence cultivé.

.·.

Entre le 19[e] et le 18[e] degré, nous longeons un lac immense de plus de vingt lieues de long sur cinq ou six de large aux endroits les plus étroits, c'est le Poppo. Nous assistons à un ravissant coucher de

soleil sur le lac et les montagnes du même nom. A 6 h. 1/2, nous arrivons à Oruro, c'est le point terminus du chemin de fer; d'ailleurs cette ligne est la seule qui existe jusqu'à présent en Bolivie.

II

De Oruro à La Paz.

A Oruro, nous sommes descendus chez les Révérends Pères Franciscains, qui y ont un couvent seulement depuis quelques années; nous sommes accueillis comme des frères et nous sommes heureux de nous reposer un peu à l'aise. Le départ de la diligence pour La Paz ne doit avoir lieu que samedi matin : nous avons donc deux jours à nous, nous en profitons pour visiter Oruro.

C'est une ville de 7 à 8.000 habitants, dont 1.000 blancs à peine; le reste de la population est composé d'Indiens aux costumes les plus étranges, mais gracieux et riches parfois. Le vêtement des Indiennes appelle surtout notre attention: leurs robes aux couleurs voyantes sont courtes et larges, comme les crinolines de l'Empire, et viennent à peine toucher le bout des chaussettes de celles qui en usent; mais la plupart de ces Indiennes portent des bottines assez élégantes, étroites sans prétendre aux petits souliers des Chinoises. Elles ont aussi le luxe des bracelets aux bras et au cou, et ornent leur chevelure bien tressée d'un chapeau d'homme en laine ou en paille : cela est moins gracieux.

Comme nous sommes au jour des Morts, nous sortons pour visiter les principales églises de cette petite ville. Les Indiens ont un culte tout particulier pour leurs défunts, à l'intention desquels ils font dire tous les ans des milliers de répons. Aussi dans chaque église, cinq ou six catafalques de luxe sont élevés; de nombreux chandeliers en argent les ornent et des milliers de bougies y sont allumées. Depuis la veille au soir jusqu'à midi du jour des Morts, ce n'est qu'une longue file de fidèles qui s'en vont en procession d'église en église en priant pour leurs défunts et en faisant réciter des répons. A chaque catafalque il y a un prêtre qui ne cesse d'accomplir cette besogne, d'ailleurs assez lucrative pour lui. Dans la soirée, prêtres et fidèles se transportent au cimetière, où les mêmes prières se disent aux mêmes intentions. Je ne crois pas qu'il y ait un seul Indien qui omette cette dévotion pour ses chers défunts : cette pratique est assez commune dans toute l'Amérique espagnole.

Pendant notre séjour à Oruro, nous apercevons dans les rues un certain nombre de messieurs *(caballeros)* en habit noir avec le chapeau d'étiquette. Notre surprise n'est pas de longue durée : nous apprenons que la Convention nationale vient de s'y établir, la dernière révolution contre le président Alonso ayant été victorieuse. Le général Pando, qui a triomphé du gouvernement, a été élu Président de la République et se trouve provisoirement à Oruro avec la Convention nationale. Une fois le nouveau gouvernement constitué, il établira son siège définitif probablement à La Paz, et non à Sucré, puisque c'est la rivalité entre ces deux villes qui a occasionné la dernière révolution et qui a amené la chute d'Alonso qui résidait à Sucré.

***

Nous voilà arrivés au samedi 4 novembre, jour fixé pour notre départ. Nos places à la diligence sont retenues et payées, car nous n'avons pas eu ici la chance d'avoir notre passage gratuit ; c'est une entreprise allemande. J'ajouterai que, dans cette localité, il y a près de soixante maisons de commerce allemandes.

Le P. Darbois et moi, nous eûmes le matin une surprise : c'était la saint Charles Borromée, et il y a eu au couvent une réunion du parti carliste pour célébrer la fête de leur roi si désiré. Il y eut messe solennelle. Le R. P. Barcelo, gardien et ex-carliste, officia avec diacre et sous-diacre, et ensuite fit servir au réfectoire un déjeuner, auquel mon compagnon et moi fûmes invités. Nous fûmes frappés, au milieu de la fraternelle gaieté du repas, des sentiments profonds de religion de ces champions de la cause légitimiste, à plus de trois mille lieues de la Patrie. Leurs toasts se résumèrent dans leur belle devise : « Dieu, Roi et Patrie ! »

***

L'heure du départ est arrivée ; nous prenons congé des bons Pères Franciscains et de ces braves carlistes ; mais tous veulent nous accompagner jusqu'à la voiture. Comme presque toujours, en Amérique, où on n'est jamais pressé, ce n'est qu'à 11 h. 1/2 (au lieu de 10 heures) que notre diligence se met en mouvement. Nous échangeons une dernière poignée de main avec ces amis qui, hier, étaient des inconnus pour nous, et dont le souvenir sympathique restera gravé dans notre mémoire. Nous voilà en route, nous sommes bien-

tôt en dehors de la ville, et nous entrons dans la Pampa. Alors seulement je jette un coup d'œil sur notre véhicule : c'est une berline du XVII[e] siècle, une véritable caisse traînée par quatre mules. Nous sommes au grand complet, dix voyageurs dont neuf à l'intérieur, le dixième, qui est un Français, propriétaire d'un hôtel à La Paz, est devant auprès du cocher. Il est difficile de se mettre à l'aise ; heureusement nous n'avons que neuf lieues à faire avant d'arriver à la première étape, mais comment ferons-nous ensuite? Bast! à chaque jour suffit sa peine, donc en avant!

C'est toujours la même uniformité de terrain : le sol saturé de sels laissant à peine pousser un genêt sauvage ; il n'y a, ici encore, que le *tola* et la mousse vert pâle, régal des lamas.

Enfin, à 5 heures, nous arrivons à la première *posada* (auberge) qui s'appelle Caracollo.

Nous descendons avec satisfaction de notre *diligence,* et nous nous installons dans notre caravansérail où deux lits en *adobes* (briques cuites au soleil) nous attendent. La couchette eût été un peu dure sans nos couvertures de voyage qui nous servent de matelas. Nous faisons une légère collation avec les provisions que nous avons achetées à Oruro.

Quant aux voyageurs qui n'ont pas pris cette sage précaution, ils doivent s'asseoir à la table d'hôte de l'auberge. Là, le service est fait par les Indiens Aymaras, aux culottes collantes courtes et aux longs cheveux, coiffés d'un bonnet de couleur éclatante. Notre frugal repas terminé, nous allons visiter l'église. Nous demandons à voir M. le curé; mais impossible d'arriver jusqu'à lui. Du moins, nous pouvons nous entendre avec le sacristain pour les messes du lendemain.

.·.

Le dimanche 5, nos deux messes sont dites à la fois et servies en même temps par le même Indien. Il est 4 h. 1/2 du matin, et pourtant plus de cent personnes sont réunies dans l'église. Je les bénis après leur avoir adressé quelques mots. Ces braves Indiens s'empressent de venir nous baiser les mains.

Nous partons sans avoir eu l'honneur de voir le curé de Caracollo.

Cette seconde journée sera plus fatigante que celle d'hier. Nous avons vingt-quatre lieues à franchir pour arriver à l'étape.

Nous voyons tout le long de la route les tombes des anciens

Indiens (*los gentiles*). Ces sépulcres en *adobes* (briques cuites au soleil) ayant une ouverture en V renversé (Λ) s'appellent *acamaya*. Les indigènes les respectent encore ; mais des Européens ont bravé toutes les superstitions et ont trouvé des pièces d'orfèvrerie curieuses qu'ils ont emportées. Un des relais s'appelle même *Patacamaya*, ce qui veut dire les cent sépultures.

A midi, nous arrivons à Sicasica. Nous déjeunons à la hâte et nous sortons pour visiter cette petite localité. Comme c'est dimanche, les Indiens sont en fête. Nous assistons à une danse gracieuse de deux femmes qui, les mains entrelacées, tournent l'une autour de l'autre, pendant que deux Indiens jouent, l'un du tambour, l'autre du pipeau. Sicasica a une antique église espagnole dont les portiques de pierres sculptées sont un curieux mélange de mozarabe et de renaissance. Le maître-autel est tout plaqué d'argent ; les caissons de la voûte semi-grecque, semi-romane, sont aussi revêtus d'argent, au moins la partie du chœur. Dans les bras de croix, deux autels style renaissance avec retables jusqu'à la voûte sont couverts de dorures ; c'est encore un souvenir de la magnificence et de la foi de l'Espagne.

Notre promenade achevée, il faut remonter dans notre caisse pour ne plus en ressortir que le soir en arrivant à Ayoayo où nous devons passer la nuit.

* * *

Ayoayo, qui veut dire *pierre de sel* en langue aymara, a été le théâtre d'une des scènes les plus féroces de la dernière révolution, qui ensanglanta la Bolivie par la dispute des deux villes rivales, Sucré et La Paz. Tout le long de la route, nous avions vu des *ranchos* (maisons modestes) brûlées par les Indiens révoltés. L'armée d'Alonso vaincue au Crucero, entre Cosmini et Chacoma, avait déposé dix-huit de ses blessés dans l'église d'Ayoayo ; deux prêtres les accompagnaient. Les Indiens, profitant de la querelle des Blancs, se soulevèrent de tous les côtés, dans le but de reprendre possession de leurs terres, commirent des atrocités partout où ils passèrent en ne laissant que des ruines après eux. Chemin faisant, ils rencontrèrent ces infortunés réfugiés dans l'église, et les massacrèrent à coups de rotins ou de couteaux, sans épargner les deux prêtres. Le curé voulut intercéder : il fut également tué par ces Indiens sauvages dont la plupart étaient ses propres paroissiens. Non contents de ce carnage, les Aymaras féroces burent le sang et mangèrent le cœur de leurs victimes. Les cadavres furent abandonnés trois jours sur la



MÉTIS ET INDIENS DE BOLIVIE

place publique, les chiens commencèrent même à les dévorer. Pando, le vainqueur de Crucero, à son passage à Ayoayo, les fit transporter au cimetière où ils furent enterrés à fleur de terre; on ne peut s'approcher de ces tombes d'où s'échappe une odeur fétide et insupportable.

L'administration ecclésiastique, pour punir ces crimes, mit l'église en interdit, et, depuis neuf mois, le prêtre ne visite plus cette localité; par conséquent il n'y a plus ni baptêmes, ni mariages, ni extrême-onction. A notre arrivée, la population vient nous supplier de dire la sainte messe : les six caciques, ayant leurs bâtons de commandement à la main (ces bâtons sont sculptés en argent et représentent l'autorité), nous baisèrent les pieds et les mains au nom du village, en nous suppliant d'accéder à leurs désirs. Peut-être ces mêmes chefs avaient-ils été les bourreaux des trois prêtres massacrés chez eux!... La messe leur fut quand même promise.

***

Le lundi, à 5 heures, deux autels étaient déjà installés, chargés de toutes les statues des saints, de tous les crucifix du village. Un bataillon républicain en marche pour La Paz forma le cercle derrière les indigènes au nombre de plus de six cents. Nos deux messes se dirent en même temps. Après le dernier évangile, je leur adressai quelques paroles pour leur faire comprendre la culpabilité de ceux qui avaient pris part aux tragiques événements qui les privaient de la présence du prêtre. Puis j'ajoutai quelques conseils sur les soins à donner aux moribonds, et leur recommandai d'administrer le baptême aux enfants en cas de nécessité, etc. Ces Indiens paraissent repentants, si on en juge par les larmes qu'ils répandirent à flots, et par leurs serments de fidélité à Dieu, à l'Eglise et au nouveau pasteur qui leur serait envoyé. Ils nous supplièrent d'intercéder auprès de l'autorité ecclésiastique pour que ce pasteur vînt au plus tôt, et mît fin à leur trop longue punition, puisque la plupart d'entre eux étaient innocents, disaient-ils, des crimes commis.

A 6 heures, nous reprenions la berline, n'ayant plus que vingt-quatre lieues à franchir pour arriver à La Paz. C'est donc notre dernière journée de supplice dans notre peu confortable prison roulante, où les cahots nous ont moulu bras, jambes et têtes. Il faut y avoir passé, dans ces chemins, pour avoir une idée de nos tribulations pendant ces trois journées.

Nous découvrons l'Illimani, la plus haute montagne de l'Amérique du Sud, à 26.000 pieds au-dessus du niveau de la mer ; elle est couverte de neiges éternelles. Plus loin, le Sorata nous apparaît, et à ses côtés le Huaina-Potosi.

Enfin nous apercevons le Mururata, dont le sommet semble échancré. La légende indienne rapporte que le Mururata fut coupé d'un coup de fronde, lancé par un Inca, qui voulait que l'Illimani dominât toutes les autres montagnes.

.˙.

Vers 2 heures de l'après-midi, nous nous arrêtons à Achocalla, cratère ouvert dans la montagne, et renfermant tout au fond un village indien, aux maisons éparpillées sur les bords d'un lac. De l'endroit où nous sommes, le point de vue est délicieux et nous ne nous lassons pas de le contempler. C'est une légitime compensation aux terribles cahots de la route.

Les Indiens de cette localité sont renommés par leur *taurimaquia,* torrear (habileté dans les jeux de taureaux), où tout le danger est pour eux. On attache sur un taureau lâché dans l'arène un *poncho* rempli de *bolivianos*. Le *poncho* est une espèce de couverture en forme de chasuble espagnole, que l'Indien place sur ses épaules. Le *boliviano* est la monnaie du pays, comme en France la pièce de 5 francs. C'est la mise en scène.

Le jeu consiste à venir prendre une par une les pièces d'argent renfermées dans le poncho. Elles deviennent, bien entendu, la propriété des habiles qui réussissent à les retirer. Comme, hélas! l'Indien va à ces jeux toujours grisé d'alcool, il échappe rarement aux coups de cornes du taureau furieux; à chaque séance, il y en a toujours deux ou trois d'éventrés.

A 3 heures, nous arrivons au *alto* de La Paz, d'où nous dominons la ville; elle nous apparaît comme une merveille au fond d'un cratère. Pour avoir une idée de La Paz, figurez-vous une tasse; la ville s'étend au fond, tout entourée de montagnes qui lui servent de remparts. De cette hauteur, nous sommes à plus de 1.000 mètres au-dessus d'elle, et elle-même est à 4.000 mètres au-dessus du niveau de la mer.

Nous pouvons, à notre aise, en étudier le plan et la topographie. Son aspect général, ses maisons aux toits rouges, ses rues en mon-

tagnes russes, produisent une agréable impression ; c'est un spectacle unique au monde.

Une fois notre curiosité satisfaite, notre diligence se met en marche et opère la descente dans une course vertigineuse. La pente est rapide, quoique la route soit en lacets, et on n'est pas sans éprouver une certaine appréhension à voir la vitesse avec laquelle nous sommes emportés ; un accident serait mortel.

Enfin, après un quart d'heure d'angoisse, nous sommes hors de danger : on fait halte et nous sortons de notre voiture, sans trop de regrets, comme vous vous l'imaginez.

En mettant pied à terre, nous trouvons deux Pères Jésuites, qui nous emmènent à leur beau Collège de Saint-Calixte. C'est là que nous recevrons une généreuse et cordiale hospitalité pendant notre séjour à La Paz. En effet, nous sommes accueillis à bras ouverts par le R. P. Tobia, recteur du Collège et ex-vicaire apostolique dans l'Equateur. C'est aussi un ancien zouave pontifical, titre qui crée immédiatement entre nous la plus vive sympathie.

III

De La Paz à Puno (Pérou) par le lac de Titicaca, à 4.000 mètres au-dessus du niveau de la mer.

Les quatre jours complets que nous passons à La Paz nous suffisent pour visiter cette ville intéressante et singulière, unique au monde, je crois, par sa position physique et par son aspect original. Elle compte près de 60.000 habitants dont les deux tiers sont indiens : son climat est sain et tempéré malgré son altitude, il y a même de la végétation, ce qui est bien rare à 4.000 mètres de hauteur ; sa promenade publique (Alameda) est très agréable et fréquentée, au milieu de ses grands arbres dont l'ombrage est recherché, et de ses plantes dont les fleurs variées exhalent un parfum exquis. Les rues sont quasi en forme de montagnes russes, et il y a beaucoup de précautions à prendre pour éviter les chutes qui ne sont quand même que trop fréquentes. C'est une ville paisible comme l'indique son nom, et cependant sa jalousie contre sa rivale Sucré l'a fait se mettre dernièrement à la tête du mouvement révolutionnaire ; elle a été le foyer et l'âme de l'insurrection, elle a triomphé et aujourd'hui le Président et le nouveau gouvernement résident dans son sein.

.·.

A La Paz, il y a deux couvents de Franciscains, plusieurs paroisses et communautés de religieuses dont les principales sont : les Filles de la Charité de Saint-Vincent de Paul, les Sœurs des Sacrés-Cœurs, celles du Bon-Pasteur, etc. Ces religieuses s'occupent des hospices, des hôpitaux, des ouvroirs, et aussi de l'éducation des jeunes filles. Pour les jeunes gens, il y a le Collège des Pères Jésuites et le séminaire. Je n'oubliai pas la chère mission qui m'a été confiée : l'Œuvre de la Propagation de la Foi a été bien comprise et admise sans difficultés par l'autorité ecclésiastique, et partout où j'eus l'occasion de la faire connaître. Un sermon de charité improvisé à l'hospice donna un heureux résultat. Je crois qu'en passant un mois à La Paz, on formerait des centaines de dizaines d'associés, car les habitants sont dociles et charitables, et malgré le vice de la boisson auquel ils sont adonnés, ils sont restés chrétiens.

.·.

C'est le 11, au matin, que nous disions adieu à la pittoresque et sympathique petite ville de La Paz. Il nous faut encore reprendre la diligence qui nous conduira jusqu'à Chililalla ou Port-Perez, sur les bords du lac de Titicaca, ce n'est qu'une journée de voyage. Malgré les huit mules attelées à notre voiture, la montée du cratère au fond duquel se trouve la ville dure plus de deux heures, et à notre arrivée pour faire la même route en descendant nous n'avions employé qu'un quart d'heure. Parvenus en haut, nous laissons, après avoir admiré une dernière fois le panorama de La Paz, le chemin de Oruro à gauche, et nous nous dirigeons sur Chililalla. Sur le parcours rien d'extraordinaire ne s'offre à nos regards, c'est la *pampa* monotone et inhabitée. Nous ne trouvons, à des distances désignées, que de misérables *posadas* ou auberges. Ces posadas sont élevées par les soins du gouvernement qui réquisitionne les Indiens pour pétrir les *adobes* et faire la construction. L'administration de la posada est confiée à un blanc. Le service est fait par des indigènes qui se remplacent tous les mois, et sont obligés à ce travail comme paiement des terres que leur abandonne le gouvernement. C'est un reste de la fameuse *Mita* espagnole ou prestation forçant les Indiens à travailler dans les célèbres mines de Potosi. En dépit de l'indépendance, de la liberté, de l'égalité et de la fraternité proclamées en

Bolivie, cette servitude des malheureux indigènes existe encore, et généralement les édifices publics sont bâtis de cette façon. Citons à La Paz le pont de pierre qui se trouve en face de San-Francisco, le palais des postes, etc.

L'esclavage même est en vigueur actuellement sous un nom ou sous une forme déguisée : les Pongos ne sont rien moins que des esclaves. En effet, étant les domestiques des riches *hacendados* (propriétaires) de Bolivie, les Pongos sont loués par leurs maîtres à des particuliers ou à des entreprises, comme on loue les bêtes de somme. Le pauvre Pongo reçoit l'alimentation de ceux qui l'emploient, mais le prix de la location est remis intégralement à l'hacendado ou propriétaire. Celui-ci prête quelquefois à la famille des Pongos un coin de terre pour la culture.

Les deux domestiques du collège Saint-Calixte étaient des Pongos : leur patron les avait loués pour 80 bolivianos chacun, dont ils ne recevaient pas un centime : les Pères Jésuites leur donnaient quelques réaux par semaine, mais par charité et pure bonté. — Généralement, les portefaix, les porteurs d'eau, les commissionnaires sont des Indiens Pongos. Cette plaie n'existe plus qu'en Bolivie. Les soldats ou les gardiens de police saisissent brutalement ces Indiens, hommes et femmes, et les obligent à travailler sans aucune rétribution. L'Indien s'y soumet par force, par habitude, mais il se révolte intérieurement contre cette injustice criante, et cet état de colère sourde explique, sans les justifier, les représailles des Indiens contre les blancs.

⁂

Vers les trois heures du soir, nous apercevons le lac de Titicaca ; c'est une véritable mer qui s'offre à nos regards étonnés : nous en longeons la rive pendant une heure avant d'arriver au port où nous nous embarquerons pour nous rendre à Puno, ville du Pérou. Des cases sont disséminées par groupes de cinq à six sur le rivage ; les familles d'une même tribu sont ainsi agglomérées. Les Indiens d'ici, au teint plus sombre que ceux de La Paz, vivent un peu de leurs troupeaux, beaucoup du lac où pullulent les poissons, et en particulier les *pejereyes* dont la taille ne dépasse jamais dix ou douze centimètres, et qui sont les plus exquis, et par conséquent les plus recherchés. Les îles du lac et ses rives sont aussi très favorables à la culture des pommes de terre dont les Indiens font leur *chuno*.

.˙.

Les barques des pêcheurs sont très curieuses et d'une construction originale. Le bois est inconnu sur les hauts plateaux boliviens ; les Indiens font leurs barques en forme de galère turque à pointes effilées, à flancs renflés, avec les roseaux qui croissent sur les rives marécageuses du lac ; la flottaison est parfaite et la rapidité très grande. Les fibres des roseaux composent l'unique voile latine de cette embarcation.

Quand l'Indien ne peut utiliser le vent, il se sert de la pagaie en hauts fonds, et quand il peut atteindre le sol, il a recours à un bâton assez long qui est son propulseur.

Les Indiens Aymaras purs sont en guerre continuelle avec un village de l'ouest du lac dont les habitants sont *quilchuas ;* c'est encore un reste des vieilles inimitiés des Indiens du Nord contre ceux du Sud.

Dans ces disputes de village à village, s'il y a des prisonniers, les vainqueurs les mangent. Il ne se passe guère d'années sans que cet horrible fait ne se réalise, et jusqu'ici le gouvernement n'a pu réussir à empêcher une telle sauvagerie. Les caciques chargés de l'administration sont souvent les premiers coupables, et se gardent bien de renseigner l'autorité. Seul le prêtre pourrait abolir cette coutume ; mais les paroisses de l'*alta planicie* (des hauts plateaux) sont souvent sans pasteur ; de plus elles sont d'une si grande étendue qu'avec la meilleure bonne volonté le ministère est bien difficile, et à peu près impossible. Aussi je ne crains pas de dire que les deux tiers de la Bolivie attendent encore la vraie civilisation.

.˙.

Vers les quatre heures, nous arrivons à Chililalla, port bolivien sur le Titicaca. C'est une localité d'une cinquantaine de maisons : un hôtel, ou mieux dit une auberge, les cases des employés de la douane, quelques hangars pour recevoir les farines qui viennent du Pérou et les marchandises européennes qui passent par Panama, et les huttes de la Indiada, voilà toute la ville. Nous nous embarquons à bord du *Coya* (la lune), vapeur d'une soixantaine de mètres, nous sommes bien trente passagers. Nous ne levons l'ancre qu'après minuit afin de traverser, au lever du soleil, les canaux qui forment la partie sud du lac, au milieu d'une cinquantaine de petites îles. De nuit, la ma-

nœuvre serait dangereuse. Une partie de l'année, ces îles sont presque désertes, elles ne sont habitées que fin octobre et novembre, au temps de la plantation des pommes de terre, et fin février et mars, pour la récolte.

. ˙ .

C'est parmi ces îles que se trouvait l'antique sanctuaire de Inticaca, la pierre du soleil ; c'est là qu'apparut le soleil rédempteur des Indiens, après le double déluge de Khunu qui avait enseveli tous les hommes sous les eaux.

Du soleil (Inti) et Coya (la lune) sa femme, naquirent Mauro Kajac et Mama Oglio, sa sœur, *premiers* Incas et fondateurs de Cuzco. La lune eut son temple à l'ouest du lac : aujourd'hui la divinité païenne est remplacée par Celle que l'Eglise salue plus belle que la lune ! Les Indiens l'appellent Mama de Capacabana ; c'est un lieu fameux de pèlerinage, où tous les ans accourent des foules considérables de fidèles de Bolivie, du Pérou et même du Chili. Au sujet de la statue de la Vierge vénérée, un Monsieur de La Paz m'a raconté que cette image faite par un Indien ne fut pas acceptée à cause de la sculpture mal travaillée, mais qu'apportée à Capacabana, elle devint toute belle et parfaite, de là le miracle et la raison de la dévotion des indigènes pour cette Madone.

Le lac de Titicaca est situé à 3.950 mètres au-dessus du niveau de la mer, c'est le plus élevé du monde ; il a 50 lieues de long sur 25 à 30 de large au point le plus étendu. La légende raconte que c'est dans ce lac que les Incas jetèrent la chaîne d'or, emblème de leur royauté.

. ˙ .

La *puna* revient avec plus de force : à un moment, je ne puis plus respirer, et je crains d'étouffer ; nous ouvrons alors le hublot de la cabine au milieu d'une tempête de grêle et de pluie : je me sentis un peu soulagé par la brise du matin, et aussi par un long saignement de nez.

Vers 9 heures, nous entrons dans la pampa du lac, c'est-à-dire dans la partie libre de toute île. Le lac est tranquille, et ses eaux sont d'un bleu admirable ; sa profondeur moyenne en cet endroit est de deux à trois cents pieds.

.˙.

Nous voyons les villages Quilchuas qui s'échelonnent le long de la rive gauche. C'est là que se trouvent les fameuses ruines de Tiahuanaco, monolithes énormes couverts de sculptures élégantes, fines, expressives, qui marquent que la civilisation des Incas avait atteint, peut-être même dépassé, celle des Aztèques. Des monuments épars dans tout le Pérou prouvent aussi leurs progrès dans l'astronomie. Cuzco surtout a le monopole et l'apanage de ces restes de belles antiquités. De temps en temps on y représente encore une tragédie en langue quilchua, pleine de charmes : la littérature de ce peuple a laissé, comme son architecture, des monuments d'un souvenir impérissable.

Chose curieuse : à travers les mille péripéties de la conquête espagnole, les Indiens conservent encore le mélancolique souvenir de leurs grandeurs passées, et il y a, sur les bords du lac, un village quilchua où *toutes* les femmes portent le deuil, et *toute leur vie,* en l'honneur du dernier Inca Atahualpa égorgé par Pizarro, le conquérant du Pérou.

.˙.

A 3 heures du soir, nous arrivons à Puno. En débarquant nous passons à la douane. C'est dimanche : les rues sont sillonnées par des Indiens dont la chevelure est divisée en cinquante ou soixante tresses gracieuses. Leur visage est plus foncé comme couleur, mais plus doux, plus souriant que celui des Indiens boliviens. Hélas ! nous nous rendons compte qu'au Pérou, comme au Chili et en Bolivie, l'ivresse est le vice de l'Indien.

Nous recevons l'hospitalité chez les Sœurs de Saint-Vincent de Paul qui desservent l'hôpital, et nous passons une très agréable soirée avec Mgr Puyrredon, évêque de Puno, qui arrive de Rome où il avait assisté au Concile de l'Amérique latine, et que j'avais déjà vu à Santiago.

IV

De Puno à Arequipa et à Lima.

Puno est une petite ville sans aucune importance ; à part la cathédrale, il n'y a rien d'intéressant. Aussi, dès le lendemain

matin, nous prenons le train pour descendre à Arequipa; nous avons dit adieu aux diligences, ce n'est pas trop tôt. C'est encore à une Compagnie anglaise que le chemin de fer appartient; il est un des mieux construits et des plus hardis que j'ai rencontrés dans mes nombreux voyages dans les deux Amériques. Les wagons sont commodes et confortables. La ligne part de Puno à une altitude de 4.000 mètres, et s'élève de station en station jusqu'à 4.900 mètres, plus haut que le Mont-Blanc. La *puna* y est supportable et tempérée par la vitesse du train qui agite le peu d'air rencontré dans ces régions. A une heure et demie à peu près de Puno, commence une région de petits lacs, pièces d'azur, jetées de chaque côté de la ligne dans la dépression des montagnes: c'est un coup d'œil féerique.

Sauf ce panorama ravissant, on ne voit guère que la pampa, steppe stérile où les vigognes et les biscachas (lièvres) rongent le maigre pâturage qui croît à travers le sable et les pierres.

Par une série de courbes extrêmement hardies, le chemin de fer descend de 2.000 mètres, entre Cerro Alto et Arequipa. A Yura, dernière station, la vue se repose agréablement sur des prairies et des champs de verdure qui entourent la ville, grâce à un cours d'eau qui coule à l'extrémité ouest. Vers les 6 heures, nous entrons en gare où nous attendent deux jeunes Pères lazaristes.

* * *

Arequipa est une ville de 20.000 habitants: ses rues sont propres, bien alignées, et ses blanches maisons lui donnent un petit air coquet. C'est la ville catholique et lévitique du Pérou; elle fournit beaucoup de prêtres, de religieux et de religieuses. Il y a plusieurs couvents, ceux des Franciscains, des Récollets, des Dominicains, des Jésuites, des Salésiens et des Lazaristes qui dirigent les Séminaires. Il y a aussi beaucoup de communautés de religieuses cloîtrées et de vie active: les Sœurs de Saint-Vincent de Paul ont les œuvres de charité, et celles du Sacré-Cœur une maison d'éducation.

Arequipa est la résidence d'un évêque, Mgr Ballon, fils du pays. Sa cathédrale tout en pierres est également l'œuvre d'un enfant de la ville. Il y a donc des éléments précieux et des ressources abondantes. Je suis sûr que l'Œuvre de la Propagation de la Foi, dès qu'elle sera bien comprise, y sera florissante un jour.



LIMA, CAPITALE DU PÉROU

. · .

Ce n'est pas sans regret que nous quittons cette ville sympathique à tout point de vue et dont nous gardons le meilleur souvenir.

Nous avons à nous rendre à Mollendo, port sur l'océan Pacifique où nous nous embarquerons pour Lima. D'Arequipa à ce point, il n'y a que six heures de chemin de fer par une voie admirablement bien construite, aux courbes plus savantes encore dans leur hardiesse que celles du chemin de fer de Puno, qui nous avaient déjà bien étonnés. Bien qu'il ne pleuve jamais dans ces régions, l'humidité de la mer et les rosées abondantes qu'elle produit couvrent au printemps les diverses collines qui s'étendent jusqu'à la côte, d'une abondante verdure et de luxuriantes prairies, au milieu desquelles se détachent de touffus bouquets d'énormes boutons d'or d'un parfum odoriférant.

. · .

Nous arrivons de bonne heure à Mollendo. La barre est favorable, la mer est calme; nous nous embarquons immédiatement à bord du vapeur *Impérial*, qui est en rade, et qui partira dans la nuit. Mollendo, quoique port insignifiant par lui-même, a un certain mouvement commercial; il dessert Arequipa, Puno et tout le nord de la Bolivie.

Nous avons trois jours de traversée d'ici à Lima, à cause des escales obligatoires. Le dimanche 18, nous touchons à Pisco, petite ville célèbre par son eau-de-vie.

Les Franciscains du grand couvent d'Ica y ont un pied-à-terre; c'est là que nous allons célébrer le saint Sacrifice de la messe. Nous trouvons la petite ville tout émotionnée. On nous apprend que, trois jours avant, un certain Oné, chef de bandes insurgées contre le gouvernement, avait investi la ville avec 250 de ses hommes, et avait volé la caisse de la douane. Dans l'escarmouche avec la police, 7 hommes étaient restés sur le champ de bataille.

L'église paroissiale est vaste et possède de beaux autels de style renaissance espagnole.

. · .

Le lendemain, nous étions au Callao, port de Lima, où se terminait notre excursion. Nous débarquâmes à 8 h. 1/2, et, après une

demi-heure de chemin de fer, nous allions frapper à la porte du Collège des Pères des Sacrés-Cœurs, dits de Picpus, où nous fûmes accueillis en frères par leur aimable supérieur, un ami de mon premier voyage au Chili en 1886. C'est là que nous avons reçu une cordiale hospitalité pendant notre séjour à la capitale du Pérou.

∴

La ville de Lima.

La ville de Lima, fondée en 1536 par Pizarro, le conquérant du Pérou, fut d'abord nommée *La ville des Rois, Ciudad de los Reyes,* en l'honneur des rois mages, mais elle garda le nom de Lima, corruption de *Rimac,* nom de la rivière sur laquelle la ville a été bâtie. Charles V lui donna le nom de *très noble et très fidèle, nobilissima y muy leal.* Lima, qui occupe une superficie de plus de mille hectares, est divisée en cinq quartiers et sa population s'élève aujourd'hui à plus de 200.000 âmes. Elle compte de nombreuses rues se coupant toutes à angle droit, de vastes places, des lignes de tramways, des monuments publics, parmi lesquels l'hôtel des Postes tout récemment construit, de beaux magasins, et surtout soixante-quatre églises dont le plus grand nombre appartient à des ordres religieux. Ces églises sont toutes du style « Renaissance » comme la plupart des églises de l'Amérique latine bâties par les Espagnols. Les plus belles sont la cathédrale, Saint-François, Saint-Dominique, La Merced et Saint-Augustin. La population de Lima, comme celle de tout le Pérou, est essentiellement catholique et foncièrement croyante. Le respect pour les choses religieuses et les ministres de la religion est entré profondément dans les mœurs. Les Ordres religieux péruviens sont nombreux et possèdent d'immenses couvents. Les principaux sont les Franciscains, les Dominicains, les Trinitaires, les Augustins, etc., mais ils sont loin d'être florissants comme autrefois sous la domination espagnole. D'autres Congrégations, venues d'Europe et surtout de France, se sont établies à une date plus récente au Pérou : les Lazaristes, les Rédemptoristes, les Picpuciens, les Jésuites, les Salésiens. Les Sœurs de Saint-Joseph de Cluny, les Picpuciennes, les Dames du Sacré-Cœur ont des pensionnats.

On ne peut parler de Lima sans parler de sa gloire la plus pure, sans citer le nom de l'angélique Rose du Cœur de Jésus que ses vertus héroïques ont élevée sur les autels. Lima se glorifie en outre

d'avoir vu canoniser quatre de ses enfants en trois siècles : saint Toribio, second archevêque de cette ville, François Solano et les bienheureux Porres et Massias.

Le Pérou est un champ fertile qui s'ouvre au zèle apostolique. La foi y est vive, mais l'instruction fait défaut chez le peuple. Les territoires des Indiens, à l'intérieur, sont aussi un magnifique pays de missions. La Sacrée Congrégation de la Propagande vient d'y fonder trois nouveaux évêchés à l'intérieur, au milieu des populations indigènes.

Puisse Dieu daigner accorder à ces belles contrées des prêtres nombreux et zélés pour y faire renaître les beaux jours des siècles passés !

Je ne puis passer sous silence l'heureuse rencontre que je fis à Lima du zouave Sévilla, que j'avais connu autrefois au régiment des zouaves Pontificaux. Sévilla, péruvien d'origine, était un des rares volontaires de l'Amérique Latine à la défense du Pape. Il fut brave et vaillant contre les Garibaldiens en 1867 et en 1870. Blessé de cinq balles, Sévilla aimait entendre Pie IX l'appeler le zouave des cinq plaies. A Lima, il n'est connu que sous le nom du zouave Sévilla.

* * *

Compte rendu pour l'année 1899.

Très honorés Messieurs,

Suivant vos instructions, je n'ai pas voulu me retirer de la République Argentine et en particulier de Buenos-Ayres, sans avoir eu la satisfaction de présenter mes successeurs, les RR. PP. Cyprien et Barbé, aux autorités ecclésiastiques, au haut clergé et aux nombreux comités de l'Œuvre.

Ce n'est qu'après avoir mis au courant de leur nouvelle mission les deux futurs délégués pour l'Argentine, l'Uruguay et le Paraguay, que je dis adieu à Buenos-Ayres. Comme dernier souvenir de sa générosité, je pus en quelques jours, avant mon départ, réunir une nouvelle somme de 10.000 francs que j'eus la consolation de vous faire parvenir en février.

Mais je devais aller là où le devoir m'appelait. Aussi, est-ce sans hésiter que je franchis la Cordillère des Andes pour arriver au Chili, la première étape de mes travaux pendant l'année 1899.



CATHÉDRALE DE LIMA

*
* *

A Santiago.

A mon arrivée à Santiago, capitale de la République, je fus reçu avec bienveillance par Mgr Casanova, qui déjà préparait son départ pour la ville éternelle. Néanmoins, le vénérable archevêque eut le temps de me donner une lettre particulière de recommandation, et chargea son vicaire général, M. Raphaël Fernandez Concha, de m'accorder toutes les facultés nécessaires à ma mission.

Tout alla pour le mieux. M. le vicaire général désigna M. l'abbé Luis Campino comme directeur diocésain de l'Œuvre. Il eût été difficile de faire un choix meilleur.

Je n'étais pas moins favorisé par l'autorité civile, puisque j'eus l'honneur d'avoir une audience particulière de S. Exc. le Président de la République, M. Frédéric Errazuriz. C'est un homme instruit et très habile, fils lui-même d'un ancien président de la République. Il a été pour moi très aimable et ne m'a pas caché ses sentiments catholiques ; aussi daigna-t-il s'inscrire en tête de la liste des associés *à perpétuité*.

Ces préliminaires une fois terminés, je me mis à l'œuvre.

Nous étions déjà au commencement de mai ; je suivis mon même système d'action : je prêchai les dimanches et jours de fêtes, dans les églises paroissiales, cordialement accueilli par MM. les curés, et aussi dans les chapelles publiques des communautés, et je ne négligeai rien pour atteindre le but que nous avons en vue, tout en obéissant strictement aux instructions du Saint-Père, c'est-à-dire interdiction complète de quêtes et de provocation de quêtes. J'ai aussi visité les collèges et les établissements d'éducation, et fondé l'Œuvre au milieu de la jeunesse catholique.

Je saisis cette occasion pour louer le zèle des Frères de la Doctrine chrétienne, des RR. PP. Picpuciens, des RR. PP. Jésuites, des Religieuses du Sacré-Cœur, du Bon-Pasteur, des Sacrés-Cœurs, de la Visitation, des professeurs et élèves du grand séminaire.

Je dois encore un éloge bien mérité aux dignes Filles de la Charité de Saint-Vincent de Paul, aux Sœurs de Saint-Joseph de Cluny, aux RR. PP. Rédemptoristes français et aux enfants de Dom Bosco.



LAITIÈRE DE LIMA

Dans tout mon voyage, j'aurai à rendre à toutes ces congrégations le même témoignage de reconnaissance.

Enfin, une pieuse confrérie récemment fondée sous le titre de « Filles des Sacrés-Cœurs », et composée de jeunes filles des principales familles de la capitale, s'est engagée à verser annuellement à l'Œuvre la somme de 300 piastres pour l'entretien d'un missionnaire.

⁂

Dieu bénissait mes efforts quand, le 9 juin, à Santiago et dans tout le sud de la République, des pluies torrentielles amenèrent des inondations épouvantables. Les récoltes furent ruinées, des villages entiers détruits et des milliers de familles sans abri.

Ces inondations furent une terrible épreuve pour notre Œuvre. Par délicatesse j'interrompis ma mission, me résignant à attendre des jours meilleurs.

Vers le commencement de juillet, les principales misères locales ayant été soulagées, j'osai me mettre de nouveau en campagne.

Jusqu'au 12 août je pus travailler efficacement, mais de nouvelles pluies vinrent une seconde fois jeter la désolation dans le pays. Pour la seconde fois aussi, je dus tout interrompre. Malgré cela, le résultat obtenu a dépassé mes espérances.

En effet, j'ai prêché dans plus de quarante églises ou chapelles (et souvent quatre et cinq fois dans la même église et le même jour ; j'ai visité plus de deux cents familles qui, pour la plupart, se sont inscrites comme associées à *perpétuité* et ont pris une dizaine *personnelle*. J'ai fondé l'Œuvre dans neuf paroisses de la ville, et j'ai, en dehors d'elles, formé au moins vingt-cinq centres d'action. J'ai réuni environ mille dizaines d'associés, et recueilli plus de soixante mille francs. Or Santiago ne figurait, l'année dernière, dans vos Annales qu'avec la modique somme de 275 francs.

Je ne quitterai pas la sympathique capitale du Chili, sans adresser un mot du cœur aux deux journaux catholiques : le *Porvenir* et le *Chileno*, qui ont puissamment contribué à faire connaître et aimer notre Œuvre.

Le 25 septembre au matin, je prenais l'express pour Valparaiso, et le 28 au soir, je m'embarquais à bord du *Cachapoal* pour Coquimbo, port du diocèse de Serena. J'aurais prêché à Valparaiso, mais cette ville a été une des plus éprouvées par le fléau.

.˙.

Diocèse de la Serena.

C'est le 29 septembre dans l'après-midi que nous débarquâmes à Coquimbo. J'étais accompagné par le R. P. Gunfrid Darbois, augustin de l'Assomption, que j'ai laissé comme Délégué permanent de l'Œuvre pour cette partie de l'Amérique du Sud.

La Serena est une petite cité de 15.000 âmes, capitale de la province du même nom et siège épiscopal. C'est une ville paisible, propre et assez coquette avec ses jardins et ses places.

Mgr Florencio Fontecilla, enfant de Santiago et d'une des principales familles, est l'évêque actuel de la Serena. Nous n'eûmes pas la consolation de l'y rencontrer, il se trouvait encore en Europe ; mais j'avais eu l'honneur de saluer Sa Grandeur et de recevoir sa bénédiction à Santiago, au moment où il allait à Rome prendre part au concile Sud-Américain.

Aussi, est-ce avec la plus entière confiance que nous nous présentâmes aux deux vicaires généraux, qui nous accueillirent de grand cœur. C'était le samedi. Le lendemain, nous commençâmes nos prédications : le matin, le R. P. Darbois à l'église de la paroisse, et moi à la cathédrale, et le soir à la chapelle de l'hôpital et à l'église des Dominicains, de manière que, déjà à la fin de cette première journée, tous les habitants de la Serena connaissaient notre arrivée et l'objet de notre mission. Pendant la semaine et le dimanche suivant, nous achevâmes de prêcher dans les autres églises et chapelles de la ville. Cent dizaines furent organisées en dix jours, et quatre centres principaux furent fondés.

Notre mission terminée, nous revînmes à Coquimbo, pour nous embarquer à bord du *Maipo* et nous rendre jusqu'à Antofagasta, où nous arrivions le 18 octobre.

.˙.

Vicariat apostolique d'Antofagasta.

La ville d'Antofagasta est la résidence du vicaire apostolique, qui relève immédiatement du Saint-Siège. C'était autrefois le port de la Bolivie, mais depuis 1882, cette petite ville et toute la province

du même nom appartiennent au Chili. Antofagasta, qui peut avoir 15.000 âmes, va en progressant, et est appelé à devenir sous peu une cité florissante, à cause des richesses que renferme toute la contrée. On y exploite en ce moment les mines d'argent et de cuivre, et le salitre est d'un grand rapport. Malheureusement, les catholiques sont peu nombreux, toutes les grandes industries sont entre les mains des juifs. Il n'y a que six paroisses dans le vicariat, et à des distances les unes des autres de plusieurs journées à cheval.

M. l'abbé Philippe Salas Errazuriz, le vicaire apostolique, nous offre l'hospitalité avec beaucoup d'amabilité, et nous conseille de prêcher une neuvaine. Nous acceptons bien volontiers. Pendant ces neuf jours, nous réunissons une trentaine de dizaines et nous trouvons une associée à perpétuité. Nous laissons l'Œuvre entre les mains d'une commission de dames et de demoiselles distinguées et pieuses.

*
* *

Diocèse de La Paz (Bolivie).

A notre arrivée, nous trouvâmes en deuil l'Eglise de la Paz: Mgr Valdivia, son évêque, venait de mourir. M. le chanoine J. Machicado, vicaire capitulaire, nous laissa toute liberté pour travailler à notre Œuvre. Ce n'était pas mon intention, me trouvant limité par le temps. Néanmoins, je pus donner un sermon et former quelques dizaines.

Le samedi matin, à 7 h. 1/2, nous repartions, et après différentes étapes et un court séjour à Lima, où j'avais à régler quelques affaires qui peuvent intéresser l'avenir de notre Œuvre, je m'arrêtai à Iquiqué (territoire chilien).

*
* *

Vicariat apostolique de Tarapaca.

Nous ne rencontrâmes pas l'évêque, Mgr Carter, mais nous fûmes reçus cordialement par M. l'abbé Montero, son aimable secrétaire. « Il n'y a aucune difficulté, nous dit-il, pour que vous restiez ici, Mgr le Vicaire apostolique vous attendait : d'ailleurs Sa Grandeur revient demain soir. »

Devant un accueil aussi sympathique, nous n'hésitons pas à nous installer au palais épiscopal.

Le lendemain, arrive, en effet, Mgr Carter, qui nous accueille le sourire sur les lèvres, compose et fait publier une belle lettre de recommandation, et me fait savoir, en toute simplicité, qu'il remettra *chaque année* 120 piastres à l'Œuvre.

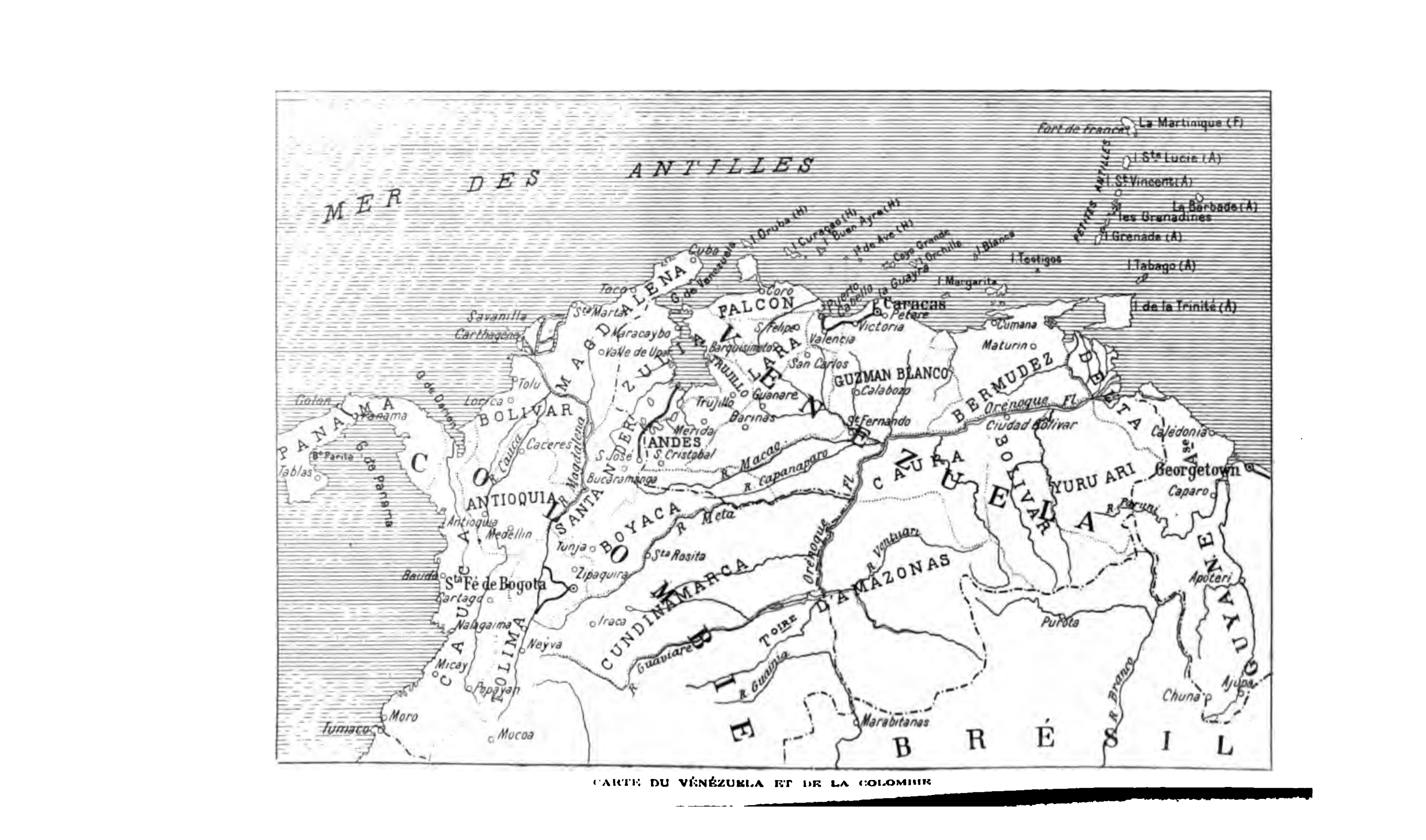
Dans toute l'Amérique du Sud, sauf de rares exceptions, le mois de Marie se fait du 8 novembre au 8 décembre. Nous profitons de cette heureuse circonstance, et tous les soirs nous pouvons prêcher aux fidèles. Notre appel n'a pas été stérile, et plus de quarante personnes pieuses sont venues s'inscrire comme *Zélatrices*.

∴

En terminant ce modeste rapport, je me permettrai une observation.

Voilà dix ans que je travaille en Amérique. J'ai visité, dans leur plus grande partie, l'immense nation mexicaine, la République Argentine, l'Uruguay, le Chili, la Bolivie et le Pérou. Si j'ai eu des jours de joie, et si Dieu a béni mon labeur, c'est au prix des plus rudes fatigues. Il faut l'avouer, la mission de Délégué, telle que je l'ai accomplie, est pénible et ingrate. Toutes les républiques de l'Amérique latine sont aujourd'hui presque pauvres. Les familles vraiment catholiques et riches sont peu nombreuses, et sur elles retombent toutes les œuvres de charité. De plus, la population de ces pays du Sud n'est point considérable, et certaines républiques, comme le Brésil, le Pérou, la Bolivie, l'Equateur et le Mexique, ont au moins le tiers de leurs habitants indiens, sinon sauvages, du moins infidèles.

Ce qui m'a soutenu, c'est le souvenir constant de ces milliers de missionnaires exilés au milieu des peuples sauvages de l'Afrique, de l'Asie et de l'Océanie, et qui me suppliaient de ne pas succomber au découragement. En retour, je leur demande un *memento* spécial au saint Sacrifice, car, pour eux et pour l'Œuvre que j'ai représentée, j'ai renoncé à toute autre mission. En effet, pour plaider avec fruit la cause de la Propagation de la Foi, il faut s'identifier avec elle, ne vivre que pour elle, ne parler que d'elle, ne penser qu'à elle jour et nuit. Sans cette immolation quotidienne, le Délégué n'arrivera à aucun résultat et n'accomplira sa tâche qu'à moitié. Donc, mes chers confrères, missionnaires du monde entier, offrez une prière pour celui qui, pendant dix ans, a travaillé pour vous sans relâche et sans repos sur une terre étrangère.



CARTE DU VÉNÉZUELA ET DE LA COLOMBIE

CHAPITRE XV

1901.

Au Vénézuela. — Le voyage. — Fort-de-France. — Behanzin. — Accueil sympathique. — Sœurs de Saint-Joseph de Tarbes. — Rapport. — Retour en France.

Après avoir parcouru l'Amérique du Sud pendant quatre ans, j'éprouvai le besoin de prendre un peu de repos au pays natal, et je traversai de nouveau l'Atlantique. Arrivé en France au mois de mai 1900, je repartis au mois de janvier 1901 pour le Vénézuela et m'embarquai à Saint-Nazaire sur le paquebot *le Versailles* à destination de La Guayra, port de Caracas, capitale du Vénézuela.

De Caracas, j'adressai la narration de mon voyage aux *Missions Catholiques*.

Caracas, le 20 février 1901.

De Saint-Nazaire à la Guadeloupe, du moins pendant dix jours consécutifs, nous avons eu une traversée très agitée, grosse mer tout le temps, avec un vent de bout très violent, qui soulevait de si fortes lames, que parfois nous avions à essuyer une véritable tempête. S'il n'y avait pas un péril imminent de vie, nous avions à redouter à chaque instant une avarie de la machine ou de l'hélice. Ce n'était pas gai, une certaine tristesse avait envahi tous les visages, et un silence morne remplaçait la joie bruyante qui d'ordinaire règne à bord des paquebots français. Enfin le 19, la furie des flots commença à se calmer et, le lendemain, j'eus la satisfaction de célébrer le saint sacrifice de la Messe, auquel assistèrent tous les passagers, la joie sur le visage et la reconnaissance dans le cœur, d'avoir échappé à la tempête et de savourer enfin un peu de calme si désiré.

Nous arrivions le 22 à Pointe-à-Pitre, et le lendemain à Fort-de-France, où je m'empressai de mettre pied à terre, notre vapeur devant y rester trente-six heures. Je me voyais avec bonheur dans une de nos belles colonies de l'Amérique, et je me faisais une fête de visiter une des villes principales de la Martinique.

C'est à Fort-de-France qu'est interné le fameux Behanzin. Comme

ancien missionnaire du Dahomey, je tenais à faire une visite à l'ex-roi de ce pays, et à lui parler de son ancien royaume. Un des vicaires de la paroisse voulut bien m'accompagner, et nous nous rendîmes en voiture au chalet de Sa Majesté, situé un peu en dehors de la ville. Nous nous fîmes annoncer au roi par une de ses filles.

« Il va vous recevoir, » nous dit-elle.

En effet, quelques minutes après, Behanzin descendait de sa chambre et venait nous serrer la main sous la véranda où nous attendions. C'est un noir superbe, d'une haute stature, marchant avec une dignité surprenante, et n'ayant rien de ce qui choque d'ordinaire dans le nègre. Il a les traits réguliers, et son visage respire un air de bonhomie ; seul, le regard est farouche et sanguinaire. Il a conservé son costume d'Afrique, c'est-à-dire un pagne à la ceinture, et un autre pagne plus ample et plus riche jeté sur une de ses épaules, et descendant jusqu'aux genoux ; il a une longue pipe à la bouche. Il nous fait rentrer dans le salon et nous invite à prendre un petit verre de liqueur. Je lui dis quelques mots aimables dans sa langue et lui rappelle quelques faits de sa vie : il me serre vigoureusement la main, me fait comprendre qu'il regrette le Dahomey et surtout sa souveraineté, puis, pour prendre congé de nous, il nous dit en français : « Il fait froid ! » (il y avait au moins 32 degrés !) et il se retira.

Je fus satisfait de cette entrevue. Elle me fit longtemps rêver à mon ancienne mission que, moi aussi, je regrette et que je voudrais revoir avant de mourir.

Pendant mon séjour à Fort-de-France, j'eus encore une autre distraction bien agréable. J'allai déjeuner à bord du vaisseau-amiral *Le Cécile*, en rade depuis plusieurs semaines dans les eaux de la Martinique.

L'aumônier, M. Ducuron, auquel je dois cette gracieuse invitation, me fit passer un moment délicieux avec les officiers supérieurs à la table desquels je fus fêté, et dont l'aimable société et l'exquise politesse furent pour moi un écho joyeux de la patrie absente. Le soir, je montais à bord du *Versailles* pour continuer ma route jusqu'à la Guayra, terme de mon voyage, où j'arrivais sain et sauf le surlendemain.

Le Vénézuela est situé dans la partie septentrionale de l'Amérique du Sud, entre le 1er et le 13e parallèle nord et s'étend en longitude du 63e au 75e du méridien de Paris. La mer des Antilles baigne ses côtes et y forme des baies nombreuses dont la plus vaste porte le nom de golfe de Maracaïbo. Des cours d'eau descendant des ramifi-



BEHANZIN



LE CAPITOLE A CARACAS

cations des Andes répandent dans toutes ces belles contrées la fertilité et la vie. Le plus grand est le magnifique fleuve de l'Orénoque qui a formé par ses alluvions un immense delta.

Le Vénézuela, deux fois plus grand que la France, possède une population de 2.300.000 habitants qui se divisent en Espagnols de race pure, mulâtres ou sang-mêlés et enfin les Indiens, encore très nombreux dans le territoire des Amazones, des Andes et sur les bords de l'Orénoque. Les terres du Vénézuela se divisent en trois zones, les pâturages, les cultures et les forêts. On y trouve tous les climats: l'air glacial des hautes cimes neigeuses, les brises tempérées de l'altitude moyenne, et enfin l'atmosphère torride des terres basses. Ce nom de Vénézuela, ou petite Venise, fut donné par les premiers explorateurs Européens qui trouvèrent sur ses lagunes un village bâti sur pilotis rappelant la Venise italienne.

La ville de Caracas, capitale de la République, a été bâtie à quelques lieues du port de la Guayra, au milieu de collines de mille mètres d'élévation, au pied du mont Avila, et jouit d'un climat très doux, d'une moyenne de 20° centigrades. Elle a senti plusieurs tremblements de terre. Celui de 1712 y fit périr 12.000 personnes, et celui d'octobre 1900 causa aussi de grands ravages. La population est d'environ 80.000 habitants.

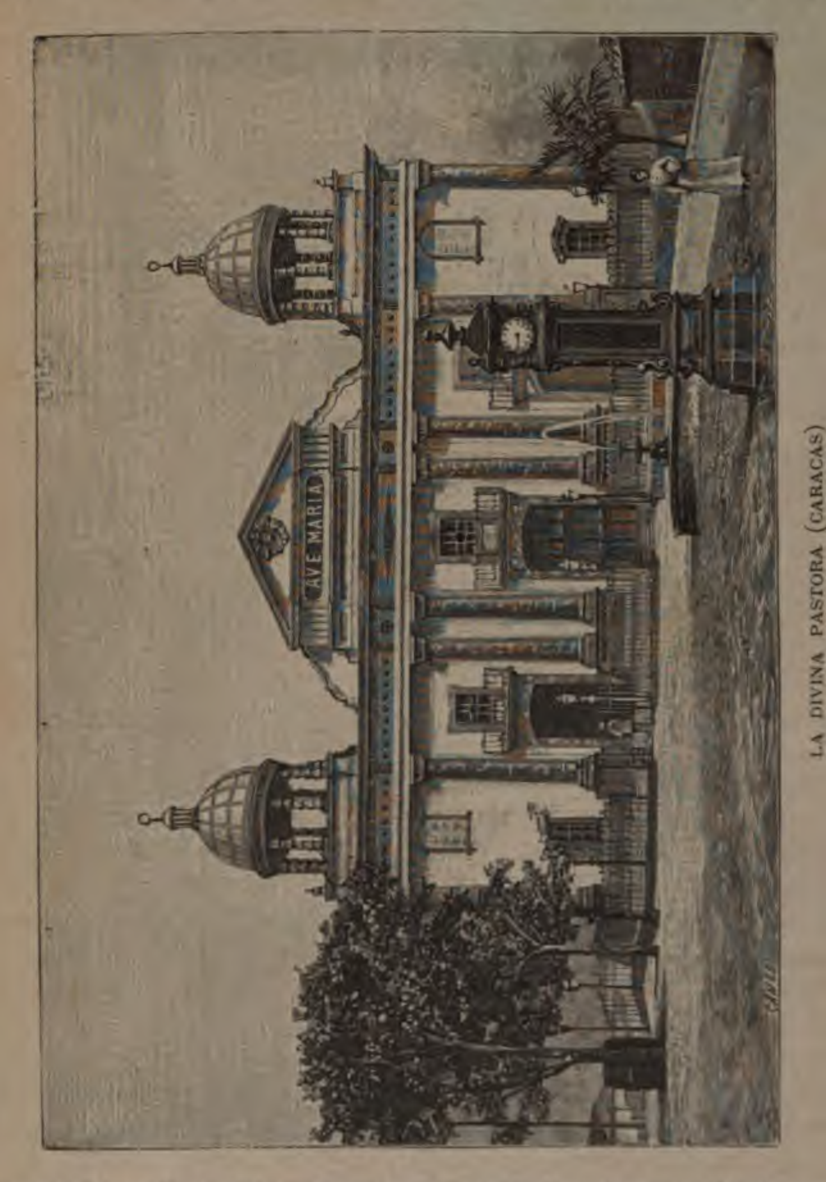
Le chemin de fer, qui la met en communication avec la Guayra, fait des courbes multipliées qui ont nécessité une voie de 33 kilomètres de longueur quoique les deux villes soient assez rapprochées.

Au siècle dernier, Caracas était une ville pieuse par excellence, et se glorifiait du titre de Cité de Marie, *Mariana civitas*. Les églises et les couvents s'y élevaient de tous côtés, les rues n'avaient que des noms de saints ou de mystères de la religion. On voyait dans chaque rue la statue de son patron, et des lampes allumées en son honneur. Les confréries, les sociétés religieuses étaient très nombreuses, et les fêtes, neuvaines, processions se succédaient sans fin ; mais dans la cité de Marie la dévotion au saint Rosaire l'emportait sur toutes les autres dévotions.

Hélas ! les doctrines philosophiques de l'Europe, l'oubli de la foi chrétienne qui avait fait la force de l'Espagne, amenèrent, comme une conséquence nécessaire et un châtiment, la perte, pour la métropole, de ce magnifique continent de l'Amérique du Sud.

Plusieurs des anciennes églises de Caracas sont devenues des monuments profanes : le Panthéon, le Capitole, la Chambre des députés, le Théâtre, la Bibliothèque, etc. Les églises laissées au culte ca-

tholique ou construites récemment sont au nombre de quinze. La plus renommée est l'église de la Pastora, dédiée à la Sainte Vierge



LA DIVINA PASTORA (CARACAS)

sous le titre de la Divine Bergère. Cette belle église a été bâtie par le Père Olegario, capucin célèbre de Caracas. La plupart des églises sont du style espagnol du XVIIe siècle, de structure massive et sur-

chargée à l'excès de sculptures dorées. Près d'une colline voisine de la ville se trouve la chapelle du Calvaire, entourée de jardins, bosquets, promenades, qui attirent la population. C'est là que se trouvent les réservoirs qui alimentent les nombreux bassins et jets d'eau de Caracas. Les rues de cette ville se coupent toutes à angle droit, selon le goût américain, et forment un immense damier. Trois cours d'eau sillonnent Caracas et ont obligé à construire un nombre considérable de ponts. Çà et là on a ménagé des squares et des places où se dressent les statues des héros de la guerre de l'Indépendance. Bien que les collines qui entourent la ville soient dénudées et d'un aspect triste, néanmoins il y a des points de vue gracieux, et du mont Avila on a une vue splendide sur la mer, la côte et l'intérieur.

Parmi les villes principales du Vénézuela il faut nommer Valencia, ville de 60.000 habitants dont le port est *Puerto-Cabello,* sur la mer des Antilles, et *Ciudad-Bolivar,* sur l'Orénoque, où il y a toute une colonie française qui a su faire ses affaires. Parmi nos compatriotes, je suis heureux de nommer les très honorés et intelligents frères Cagninacci, qui ont su réaliser une fortune considérable sans perdre leur esprit de foi et de religion.

Le Vénézuélien a toutes les qualités de la race espagnole, la fierté, le courage, la grandeur d'âme, portée parfois jusqu'à l'héroïsme ; d'autre part, une grande douceur , une affabilité, une politesse exquises. La haute société, jalouse de la pureté du sang, est très exclusive et dédaigne l'esprit politicien qui règne dans d'autres classes de la société.

Dans ce pays foncièrement catholique, où la foi est, on peut le dire, dans le sang, les protestants ont fait d'inutiles essais de propagande. Mais si la piété et la charité y règnent encore, il faut avouer que l'impiété s'y infiltre par les journaux d'Europe, ainsi que le libéralisme entaché là comme partout du fatalisme libre-penseur. Le clergé, très zélé, est trop peu nombreux. On y voit des paroisses de 25.000 âmes qui n'ont qu'un seul curé. Le peuple très religieux aime beaucoup le côté extérieur du culte, les fêtes, les processions. Le journal catholique *La Religion* se distingue par sa vaillance dans la lutte. Ses rédacteurs, hommes de science et de piété, ont souffert pour la religion et la vérité. Le bien commencé par ces confesseurs de la foi ne fait que s'accentuer chaque jour davantage.

Au Vénézuela, la presse catholique m'accorda le concours le plus dévoué et le plus efficace, imitant en cela l'exemple des autres républiques de l'Amérique latine.

En France, l'*Avant-Garde*, organe des anciens zouaves pontificaux, empruntait au *Petit Messager* de Nantes, une lettre que je lui avais adressée :



LA DIVINA PASTORA

« Me voilà installé plus ou moins à Caracas, capitale de la république du Vénézuela, ou du moins accepté et autorisé à accomplir ma mission et à commencer mes travaux apostoliques. Malheureusement, j'arrive dans les circonstances les plus déplorables, car j'aurai à surmonter les difficultés les plus grandes, sans aucun espoir de réussir. Déjà Dieu ne m'a pas ménagé les épreuves. Cinq

ou six jours après mon arrivée ici, j'ai eu une fièvre bilieuse, comme en Afrique, et j'ai dû garder le lit pendant deux semaines.

« Je suis mieux, mais pas encore complètement remis. J'ai, quand même, commencé mes prédications. Comme ces fièvres affaiblissent beaucoup, j'attends d'être un peu plus robuste pour faire mes visites à domicile. Mais hélas ! je le répète, je ne ferai pas merveille à Caracas où il y a une pauvreté extrême, par suite des révolutions qui n'ont pas cessé depuis 70 ans, et aussi à cause du dernier tremblement de terre qui a occasionné des dégâts irréparables. De plus, ma mission, toute de paix et de civilisation comme de charité, vient de mettre la rage et la haine dans le cœur de quelques vauriens, auxquels le démon a suggéré d'écrire contre l'Œuvre et contre son délégué. Dans un article publié par un mauvais journal, je suis dénoncé comme aventurier ; et on prie la presse de me faire la guerre, et le gouvernement de me chasser du pays. A la lecture de cet article, je me suis écrié : Dieu soit béni ! c'est bon signe ; si la bête rugit, c'est qu'elle est blessée !

« En attendant et quoi qu'il arrive, je me soumets à la sainte volonté de Dieu ! »

. ˙ .

Compte rendu pour 1901.

C'est le 9 janvier 1901, que je m'embarquai à Saint-Nazaire, à bord du *Versailles,* pour aller continuer dans le Nouveau Monde ma mission de délégué de l'Œuvre de la Propagation de la Foi. Devant commencer cette troisième campagne par le Vénézuela, je débarquai le 26 du même mois à la Guayra, petite ville du littoral, à trois heures de chemin de fer de Caracas, capitale de la République. Je fus agréablement surpris de trouver comme curé de la Guayra un prêtre français, M. l'abbé Larrouyet, originaire des Basses-Pyrénées. Prévenu de mon arrivée par un ami, il vint au-devant de moi et me reçut comme un frère. Grâce à son influence, je n'eus à essuyer aucune difficulté à la douane, et tout heureux j'acceptai de passer avec lui la journée du lendemain.

Je pus ainsi me délasser des fatigues de la traversée, et être renseigné par cet ami sur certaines questions délicates que je ne devais pas ignorer, ayant à vivre désormais dans ce pays. C'est ainsi que j'appris avec une profonde tristesse la maladie grave de l'archevêque de Caracas, Mgr Uzcategui, déclaré déjà par les médecins dans



VUE DU PORT DE LA GUAYRA

l'impossibilité d'administrer l'archidiocèse, et aussi les difficultés ecclésiastiques qui fatalement s'en suivirent et qui ne sont pas encore terminées. J'eus encore le temps d'adresser un télégramme de salutation respectueuse à M. le Dr J.-B. Castro, doyen du Chapitre, vicaire général, et présentement la première autorité ecclésiastique reconnue par le Saint-Siège. Il me répondit immédiatement en me souhaitant aimablement la bienvenue au Vénézuela. Je pus aussi annoncer par le téléphone mon arrivée au Dr R. Arteaga, chanoine de la Cathédrale, et directeur du Conseil diocésain de l'Œuvre de la Propagation de la Foi, à Caracas. Celui-ci, devinant mon embarras, s'empressa de m'offrir l'hospitalité, et, avec une délicatesse exquise, me prévint qu'il aurait la satisfaction de venir le lendemain à ma rencontre jusqu'au Zig-Zag, station du chemin de fer, à moitié route du port à la capitale. Ce qui, en effet, eut lieu : mais le digne curé de la Guayra voulut aussi m'accompagner jusqu'à Caracas. Là, plusieurs dignitaires de la Cathédrale, d'autres ecclésiastiques et divers laïques, parmi lesquels M. Francisco Izquierdo Marti, le dévoué trésorier du Comité de l'Œuvre, étaient à m'attendre pour saluer mon arrivée, et ils m'accompagnèrent jusqu'à la maison d'habitation du chanoine Arteaga où un banquet fut servi en mon honneur.

* * *

Tout allait pour le mieux. Et pourtant je ne puis pas vous cacher la pénible impression que j'éprouvais en entrant pour la première fois dans cette capitale du Vénézuela, petite ville entourée de montagnes, malheureusement déboisées, et coquettement assise à mille mètres au-dessus du niveau de la mer. Pendant tout le trajet de la gare au domicile du Dr Arteaga, j'eus devant les yeux un spectacle de désolation, et j'éprouvai un sentiment d'extrême affliction en contemplant le tableau navrant des ruines amoncelées par le terrible tremblement de terre de 1900 à Caracas.

On ne me dissimula donc pas la vérité : c'est que, comme conséquence inévitable d'aussi funestes épreuves, il y avait un malaise général dans la haute société et de la misère dans le peuple. La situation du pays était des plus précaires à tout point de vue. J'allais quand même me mettre à la besogne sans me laisser décourager, quand Dieu voulut me soumettre à une autre épreuve à laquelle j'étais loin de m'attendre : je tombai malade avec une fièvre bilieuse du genre de celles que j'eus autrefois au Dahomey.



CHAPELLE SUR LA COLLINE PRÈS DE CARACAS

.˙.

Je dus garder le lit et me mettre à la quinine. Les soins les plus empressés et les plus assidus me furent prodigués par le chanoine Arteaga, le personnel de la maison et aussi par le jeune et intelligent Dr Sanchez, qui ne cessa de me visiter avec la plus exquise bienveillance.

Grâce à la Révérende Mère Saint-Simon, supérieure des religieuses de Saint-Joseph de Tarbes au Vénézuela, j'allai en convalescence à l'hôpital Vargas, situé sur une petite colline, en dehors de la ville. L'excellent aumônier, M. l'abbé Dr Wanloxten, mit à ma disposition une partie de ses appartements, et j'eus ainsi la chance d'être soigné par les religieuses de Saint-Joseph, qui furent pour moi admirables de charité.

Je ne devais y rester que quinze jours (le temps de la convalescence), mais je me trouvai si bien que j'y ai vécu pendant tout mon séjour à Caracas.

.˙.

Le 3 mars, je donnai ma première conférence sur l'Œuvre de la Propagation de la Foi dans l'église de Saint-François, aux deux messes les plus fréquentées. Il y avait une affluence considérable de fidèles; je remarquai beaucoup d'hommes, ce qui me causa une immense satisfaction. Comme je vous l'ai déjà écrit, le lendemain, j'étais dénoncé comme un aventurier dans un petit journal, *la Linterna mágica ;* on prévenait le gouvernement, le clergé et les familles d'avoir à se défier du soi-disant missionnaire. Cet incident me fit connaître et me facilita mon travail.

Je continuai donc mes conférences dans les autres paroisses, mais, hélas ! le 15 avril, je tombai de nouveau malade avec un engorgement du foie. La maladie fut assez grave et elle me tint au lit jusqu'à la fin de mai. Heureusement que j'étais à l'hôpital entouré des soins les plus délicats et visité journellement par une célébrité médicale, M. le Dr Grégorio Hernandez, ancien interne de nos hôpitaux de Paris.

.˙.

Suffisamment rétabli, je recommençai mes prédications et mes visites à domicile. Car à Caracas, j'ai suivi mon même système de



VILLE DE PANAMA

procéder que dans les autres villes où j'avais eu à établir notre Œuvre. Des paroisses je passai aux chapelles, aux collèges et aux divers établissements publics de la ville, prêchant partout ma croisade. Mon appel n'est pas resté infructueux, malgré les circonstances difficiles.

MM. les Curés, comme plusieurs autres prêtres distingués, ont rivalisé de zèle pour exhorter leurs paroissiens à prendre part à l'œuvre de l'Apostolat.

Je n'ai que des éloges et des remerciements à donner à tous et à chacun. En dehors des huit paroisses où les chefs de dizaines s'entendent avec leur curé, plusieurs autres centres ont été fondés grâce à l'influence et à l'initiative de prêtres à l'esprit apostolique, tels que les Arteaga, Sevério, Müller, Lozano, Lovera, Wanloxten, etc. Ce dernier a même publié dans la *Religion* une série d'articles très goûtés, très intéressants, et d'une extrême importance. Ces divers articles forment aujourd'hui une jolie brochure qui se vend au profit de l'Œuvre.

Les religieuses de Saint-Joseph de Tarbes m'ont aussi beaucoup aidé, non seulement dans leurs maisons d'éducation, mais encore dans les autres établissements qu'elles dirigent; je leur dois donc un souvenir tout particulier de reconnaissance.

Dans les autres collèges, l'Œuvre a été également installée, et à tous, maîtres, maîtresses et élèves, je dis merci au nom des âmes sauvées par leur charité.

.·.

L'Œuvre de la Propagation de la Foi existait à Caracas, depuis 1890, fondée par son vénérable archevêque Mgr Uzcatequi, au retour d'un de ses voyages en Europe. Les années qui suivirent la fondation furent assez heureuses, mais pour bien des raisons, et surtout à cause de l'inconstance, ses recettes allèrent toujours en diminuant et, en 1900, rien ne fut recueilli en sa faveur. Votre délégué arrivait bien à propos pour ressusciter notre grande Œuvre. Je trouvai là, fonctionnant encore, le Comité diocésain avec le Dr Arteaga comme directeur, le Dr Sevério comme secrétaire et M. Francisco Izquierdo Marti comme trésorier. Le choix ne pouvait pas être meilleur. Ces trois principaux membres du Comité m'ont puissamment aidé dans ma besogne, surtout au début. Le Dr Castro, vicaire général, voulut aussi publier en faveur de l'Œuvre une circulaire que vous avez

reproduite dans les *Annales* de mai. Cette circulaire m'a servi d'introduction auprès des familles que je visitai.

J'ai osé, en effet, malgré la crise financière du pays, faire quelques visites à domicile aux principales familles catholiques de la capitale, afin de les intéresser à l'Œuvre par des dizaines personnelles, ou par une souscription d'associé à perpétuité, telle que les *Annales* l'indiquent. Ma première souscription a été celle de M[me] Zoila de Castro, la femme distinguée du Président de la République ; elle a d'abord inscrit le nom de son mari, et ensuite le sien, tous les deux comme associés à perpétuité. Plus de quarante familles ont suivi cet exemple.

.˙.

J'allais terminer ma mission à Caracas, et je me demandais de quel côté je me dirigerais quand, le 8 août, je reçus un câblogramme de mon Supérieur Général m'annonçant que j'étais désigné comme délégué de mes confrères pour prendre part au Chapitre Général de notre Société. Cette Assemblée devant s'ouvrir le 15 septembre à Lyon, je n'avais pas de temps à perdre, avant le 28, jour de départ du vapeur, pour mettre tout en règle au sujet de notre chère Œuvre.

Je revis toutes les paroisses et tous les centres avec leurs chefs de dizaines, je les encourageai à me remettre autant que possible avant mon départ, le produit entier de la dizaine, et je les exhortai à persévérer dans cette généreuse et nécessaire association.

Je pus aller jusqu'à Valencia, accompagné par l'aimable chanoine Müller, originaire de l'Alsace, et je donnai trois conférences aux habitants de cette ville. Je fus accueilli avec enthousiasme, et le D[r] Arocha, le zélé curé de la paroisse principale, m'a promis soixante dizaines. Il est si aimé et si influent que je ne doute pas qu'il ne fonde sérieusement dans sa paroisse l'Œuvre qui a toute sa prédilection. Là aussi, comme à Caracas, les religieuses de Saint-Joseph de Tarbes sauront fournir au digne pasteur leur contingent précieux.

Je ne restai qu'un jour entier à Valencia, malgré le désir des habitants de me retenir au milieu d'eux.

.˙.

A mon retour à la capitale, je réunis une dernière fois le Comité diocésain auquel je remis l'état de l'Œuvre ; ces Messieurs furent tout étonnés et surtout heureux d'apprendre qu'en si peu de temps

je leur laissais plus de quatre cents dizaines, presque toutes payées, et quarante associés à perpétuité.

Le 28 août, je m'embarquai à la Guayra, à bord du *Canada* se rendant à Bordeaux, où j'arrivai le 15 septembre au matin.

***

Tel est le modeste résumé de mes travaux pendant cette moitié d'année passée au Vénézuela, au milieu de bien des épreuves. Si les résultats n'ont pas été aussi brillants qu'on l'eût désiré, il ne faut s'en prendre qu'aux circonstances qui ne l'ont pas permis, mais les catholiques ont répondu à mon appel. Que Dieu daigne les bénir et les récompenser en accordant enfin à cette sympathique contrée une paix durable.

***

La lettre suivante que j'écrivis à M. le chanoine Robert, explique ma rentrée subite en France et l'interruption de ma mission de Délégué de la Propagation de la Foi dans l'Amérique latine.

« Mon cher Théodore,

« Dans le numéro de septembre du *Petit Messager,* tu avais l'amabilité d'annoncer mon retour probable en France pour des affaires urgentes relatives à ma Congrégation. Tu ne t'es pas trompé, car ce n'est ni la guerre civile, ni la maladie (comme quelques-uns l'ont supposé), qui m'ont obligé d'interrompre ma mission à Caracas, capitale du Vénézuela, où je travaillais depuis plusieurs mois. Je suis revenu en France, rappelé subitement par un câblogramme de mon Supérieur Général, m'annonçant que j'étais désigné par mes confrères pour prendre part au Chapitre Général de notre Société. C'est le 8 août que je recevais cette nouvelle inattendue, et le 28 du même mois, je m'embarquais à la Guayra, à bord du *Canada,* et j'arrivais le 15 septembre à Bordeaux, jour fixé pour notre assemblée. Mais elle ne s'est ouverte que le 25 du même mois sous la présidence de Son Eminence le cardinal Coullié, archevêque de Lyon et Primat des Gaules, comme représentant de Son Eminence le cardinal de la Propagande.

« Pendant les diverses sessions de cette Assemblée Générale, de

nombreuses questions d'extrême importance ont été élaborées et étudiées, comme aussi plusieurs décisions prises pour le plus grand bien et le développement de notre modeste Société. Parmi ces dernières, l'une me concerne et je m'empresse de te la communiquer, sachant avec quel intérêt tu as toujours suivi ton vieil ami depuis vingt-huit ans qu'il est missionnaire. Sans doute tu vas être surpris comme je l'ai été moi-même : Eh bien ! mon cher Théodore, j'ai été élu Conseiller de la Société et nommé Supérieur d'une Procure à peine fondée à Paris. Je suis loin de me réjouir à la pensée de ma future situation, surtout dans les circonstances présentes : je me sens plutôt triste et affligé en envisageant l'avenir ; je n'ai qu'une consolation, celle de l'obéissance.

« Je viens de passer huit jours au pays natal, et je m'empresse d'aller occuper mon nouveau poste, pour me remettre à l'ouvrage, alors que j'aurais tant besoin d'un peu de repos après les nombreuses années d'une vie si mouvementée, toujours sur la terre d'exil ! Je ne sais ce que l'avenir me réserve, j'ai une pleine confiance dans la divine Providence ; ce que je sais, c'est que je suis envoyé *sans un sou* par mon Supérieur Général et que les frais d'installation d'une Procure doivent coûter à Paris aussi cher que partout ailleurs en pays de missions. Dans quel embarras ne vais-je pas me trouver ! Et pourtant j'ai horreur des dettes. Comment ferai-je ? Je te le dirai dans ma prochaine communication.

« Ton tout dévoué et reconnaissant ami,

« Ferdinand Terrien. »

CONCLUSION

Ce livre prend fin avec ma mission.

Il en est, du reste, la fidèle image, en même temps qu'il en donne le récit.

Je n'ai pas eu la prétention d'écrire une œuvre littéraire, ni même de rédiger des *Mémoires ;* j'ai seulement recueilli et mis en ordre des lettres écrites au jour le jour, à la hâte, dans le feu du travail. Moins parfaites que si elles avaient été produites d'une seule venue, ces pages auront l'avantage d'être plus vraies et plus semblables à la vie. Dans leur décousu apparent, elles exprimeront plus au naturel l'existence mouvementée du missionnaire, et surtout du missionnaire quêteur. Il va, il vient ; tantôt il avance, et tantôt il recule ; aujourd'hui dans la joie du succès, demain assombri par un échec ; il marche néanmoins vers son but, qui est l'évangélisation des âmes ; de même, ces humbles pages, à travers mille détours, sous le couvert de descriptions ou de récits en apparence bien indifférents, conduiront le lecteur à la grande Œuvre de la Propagation de la Foi.

Elles seront, nous en avons l'assurance, pour nos amis de l'Amérique latine, depuis le Mexique jusqu'à la Terre de Feu, l'expression fidèle de notre souvenir, de notre reconnaissance et, je l'ajoute avec confiance, de notre prière.

Oui, ce livre est pour eux un témoignage d'affection. Je reste profondément touché de cet accueil si chrétien où le cœur n'avait pas moins de part que la foi. J'ai nommé un grand nombre des hôtes qui m'ont si cordialement reçu : si je n'ai pu écrire ici tous les noms, du moins ils restent tous gravés dans mon souvenir. Evêques, prêtres, religieux, journalistes, familles chrétiennes, âmes discrètes voilées sous l'anonymat, que tous sentent bien, dans les feuillets de ce livre, les sentiments d'un pauvre missionnaire qui leur garde devant Dieu un inaltérable attachement.

Je veux aussi qu'on y lise à chaque ligne ma vive reconnaissance. Que l'Amérique latine accepte donc cet ouvrage comme le Livre d'or de son inépuisable charité ! On escomptait assurément sa générosité

quand on m'y envoya tendre la main. Mais on ne soupçonnait pas qu'elle pût aller si loin. Aussi l'Église de Rome s'est-elle émue et a-t-elle été vivement surprise, lorsqu'elle a connu les largesses de l'Église d'Amérique pour la Propagation de la Foi. Pour moi, qui ai le bonheur d'avoir été le dépositaire de tous ces dons, j'envoie, ici, un dernier merci, en mon nom et au nom de tous les missionnaires qui peinent dans l'apostolat, à ces cœurs vaillants qui ont versé, sans compter, leur superflu ou parfois même leur nécessaire pour la grande cause de l'évangélisation des infidèles.

Ce livre, enfin, sera, près de nos amis de l'Amérique latine, l'expression de notre prière. Nous les conjurons de persévérer dans l'Œuvre qu'ils ont si largement établie chez eux. Une source abondante a jailli de leur cœur : qu'elle ne tarisse pas. Déjà elle a fécondé de si belles missions : qu'ils ne laissent point périr ce qui a germé par leurs soins. L'Œuvre de la Propagation de la Foi a placé près d'eux des délégués permanents ; ces dévoués apôtres recueilleront avec bonheur les aumônes de la charité américaine ; que tous les engagements contractés soient généreusement acquittés entre leurs mains.

Et maintenant allez, mes humbles feuilles, faites-vous quêteuses là-bas : en rappelant à nos amis ce qu'ils ont si bien commencé, dites-leur, avec notre souvenir et notre reconnaissance, la pieuse supplication des pauvres missionnaires du Christ Jésus.

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

LE MEXIQUE

CHAPITRE PREMIER

CHAPITRE II

CHAPITRE III

CHAPITRE IV

Pages.

CHAPITRE V

CHAPITRE VI

1891

CHAPITRE VII

1892 et 1893

CHAPITRE VIII

1894

CHAPITRE IX

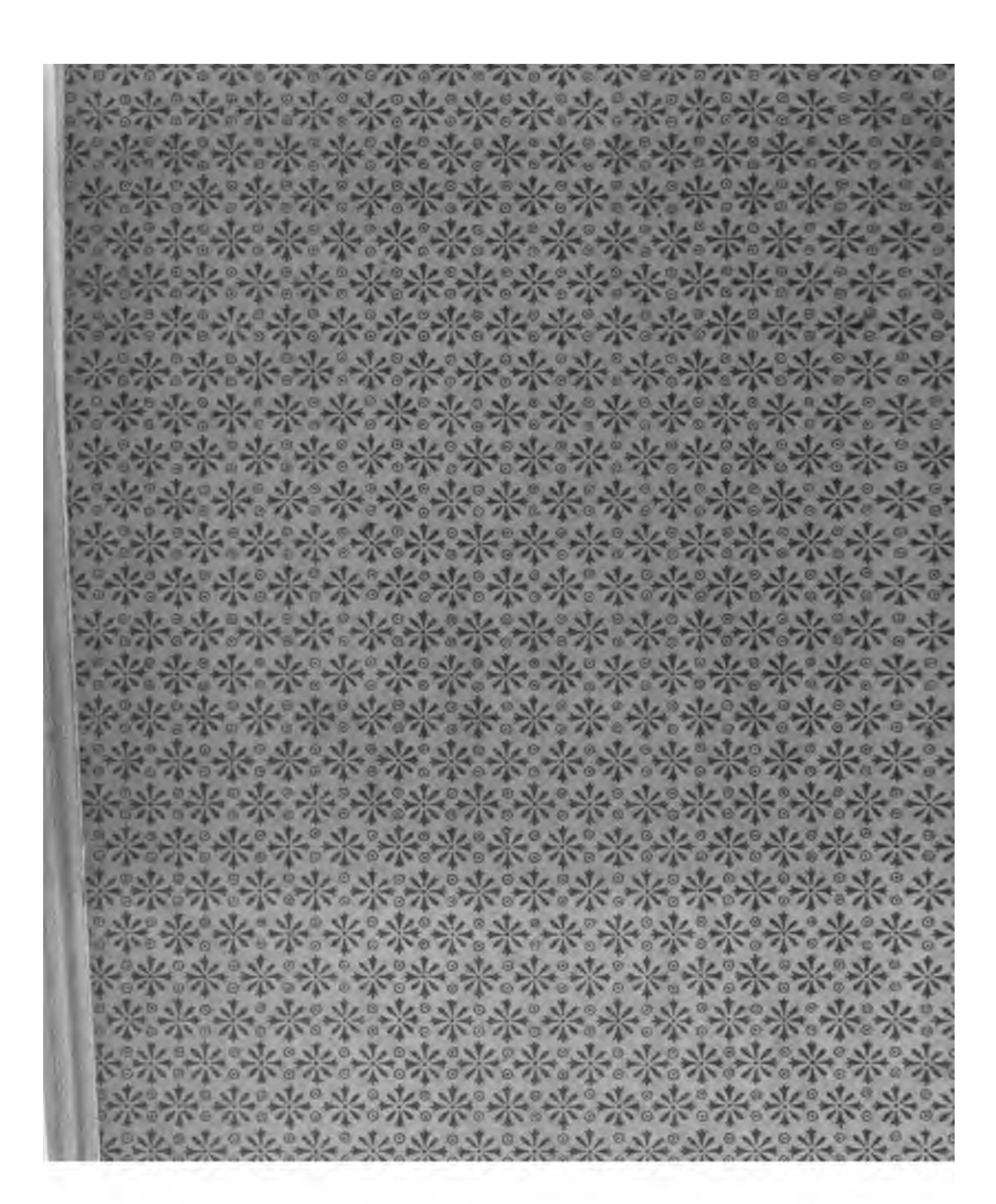
1895

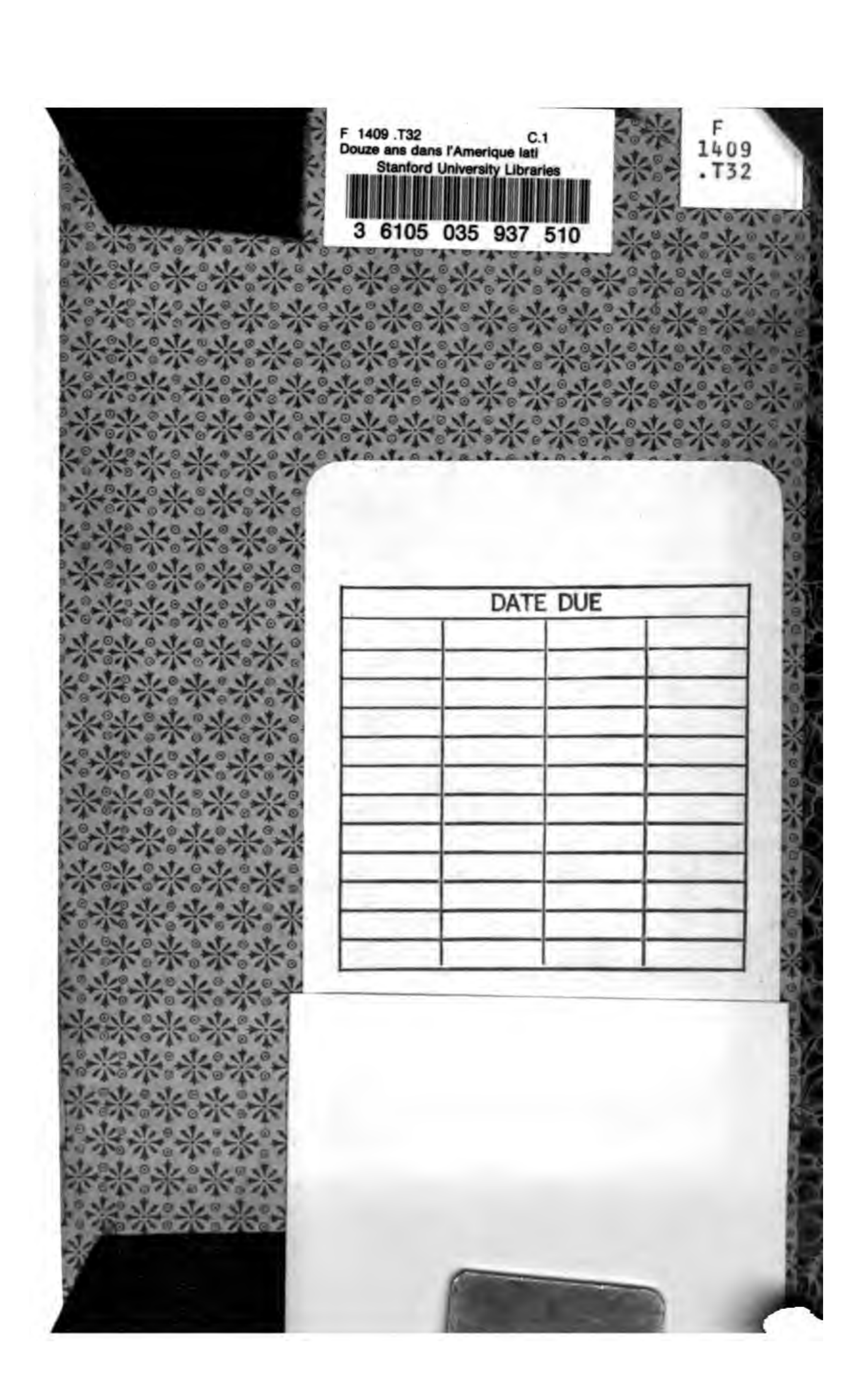
DEUXIÈME PARTIE

L'AMÉRIQUE DU SUD

CHAPITRE X
1896-1897

1150-03. — Imprimerie des Orphelins-Apprentis. F. Blétit, 40, rue La Fontaine, Paris-Auteuil.




F 1409 .T32 C.1
Douze ans dans l'Amerique lati
Stanford University Libraries
3 6105 035 937 510
F
1409
.T32
DATE DUE

